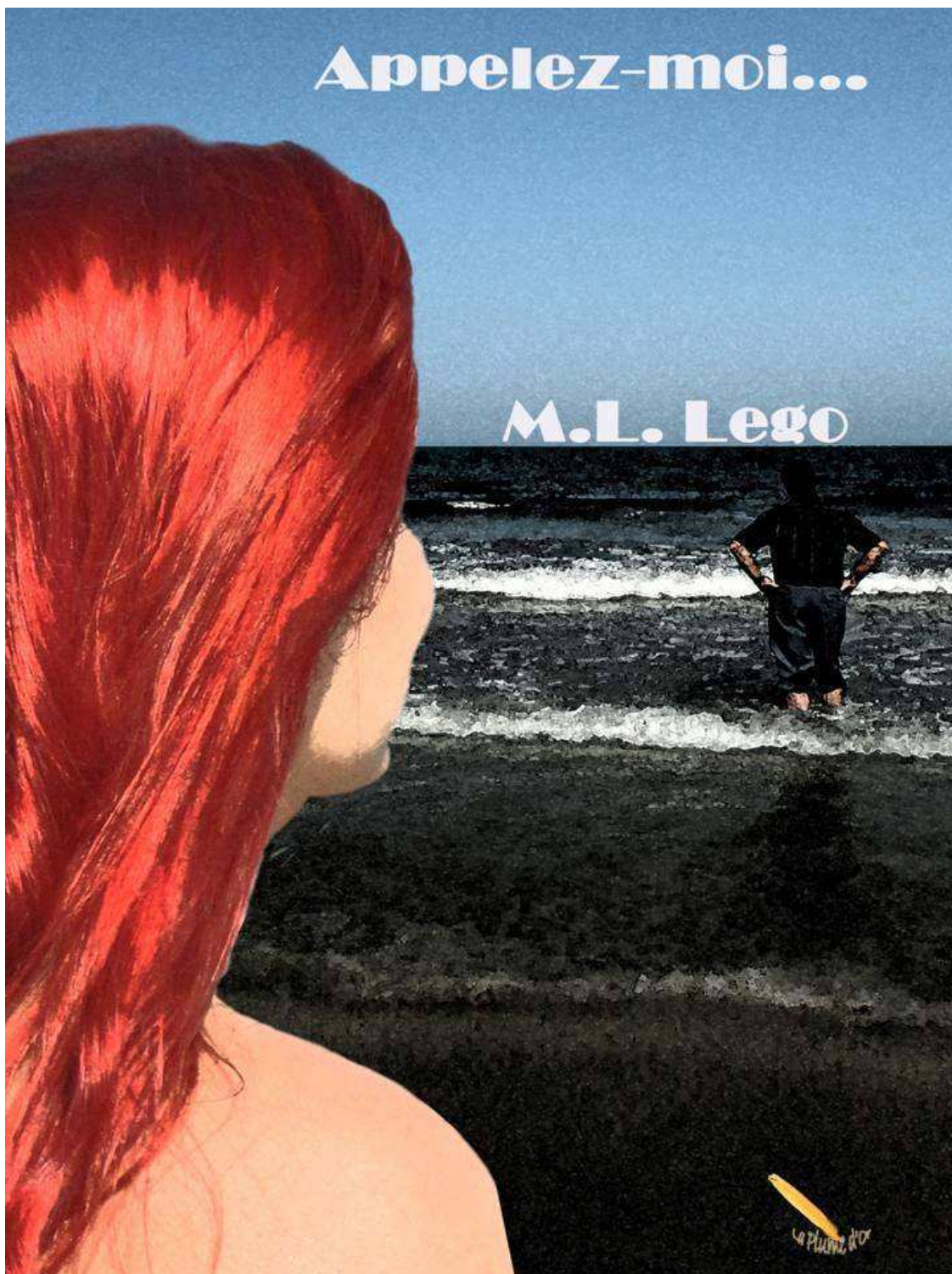


Appelez-moi...

M.L. Lego



la plume d'or

Table des matières

Introduction	6
Chapitre I.....	12
Chapitre II.....	16
Chapitre III	20
Chapitre IV	29
Chapitre V	35
Chapitre VI.....	46
Chapitre VII.....	65
Chapitre VIII	92
Chapitre IX.....	107
Chapitre X	122
Chapitre XI.....	127
Chapitre XII.....	137
Chapitre XIII	151
Chapitre XIV	166
Chapitre XV	177
Chapitre XVI.....	190
Chapitre XVII.....	215

Appelez-moi...

M.L. Lego



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Photo de la couverture: Peter A LeGault

Toute ressemblance avec des personnages ou des faits réels ne peut être que fortuite.

© Lego, 2005

ISBN: 978-2-924224-00-7

Du même auteur :

Vengeance
Âmes Sœurs
Le Pacte

<http://mllego.wordpress.com>

**Mais mon pauvre Pierre,
qu'as-tu donc fait
de l'espoir ?**

Introduction

C'était en 2066. Le monde, au sein duquel il ne faisait plus très bon vivre, traversait une autre de ses horribles guerres. Probablement la plus longue, et la plus terrible de son histoire. La bataille, cette fois, se déroulait sur le territoire de l'Égypte. Les États-Unis tentaient de reprendre le contrôle du monde, contrôle qui leur avait été ravi voilà bien deux décennies, grâce à l'aide des Chinois, par l'Union Européenne. Depuis, les Américains avaient envoyé des troupes un peu partout dans le monde, que ce soit en France, en Italie, en Angleterre, en Irak et bien sûr, en Égypte. Mais contre cette dernière attaque, l'Europe tout entière s'était soulevée et pour souligner son mécontentement, avait décidé d'appuyer militairement les Égyptiens.

L'Amérique constituait un pays terriblement appauvri, du fait qu'après les attentats de 2001, elle n'avait cessé de faire la guerre à chaque pays qu'elle jugeait contre elle... ce qui signifiait presque, soixante-cinq ans plus tard, à l'ensemble du monde. "Presque", car elle n'avait pas encore osé s'en prendre directement aux Chinois. La raison à ceci est que militairement parlant, c'eût été un véritable suicide de sa part. Ces nombreuses guerres eurent donc, pour effet, d'isoler les Américains du reste du monde, en plus d'affaiblir un peu plus chaque jour leur économie. Le monde n'était plus centré sur le dollar de l'oncle Sam, mais sur l'euro. Même le Canada avait choisi de troquer son dollar contre l'euro! Vers 2020, alors que ce dernier était à l'aube d'importants changements, son gouvernement offrit, aux Américains, la possibilité d'unir leurs deux pays. Du point de vue canadien, il s'agissait là de la seule et unique façon, pour l'Amérique, de préserver sa domination sur le reste du monde, l'unique moyen de ne pas la perdre au profit de l'Union Européenne. Centrés plus que jamais sur eux-mêmes, les États-Unis balayèrent cette offre du revers de la main, poussant l'audace jusqu'à accuser le Canada de n'être qu'un vulgaire pion un peu trop opportuniste, dont le seul but consistait à s'approprier un rôle de premier plan sur l'échiquier mondial. Les États-Unis, croyait fermement le président de l'époque, contrôlaient très bien la situation et n'avaient nul besoin d'aide pour reconquérir leur titre de grand leader. En 2025, la tension entre les deux voisins d'Amérique devait encore monter d'un cran lorsque les États-Unis tentèrent d'intimider le Canada pour l'obliger à leur vendre son eau et son électricité moyennant un prix totalement dérisoire. En 2026, comme le plus faible des deux persistait à refuser, le plus fort lui déclara la guerre. Les troupes américaines envahirent le territoire canadien sans le moindre préavis, dans le but de le déposséder de ses richesses naturelles. Bien que très riche sur le plan économique, car à lui seul, il fournissait la terre entière en bois, en eau et en électricité, le Canada, parce que pacifique et peut-être bien, aussi, quelque peu imprudent, avait toujours négligé de renforcer son armée. Du fait qu'il était l'ami de tout le monde, son gouvernement avait toujours jugé la chose inutile. Vrai qu'exception faite des Américains, qui détestaient tout le monde et que tout le monde détestait, l'ensemble de la communauté mondiale adorait les Canadiens. On les adorait pour leur pacifisme et surtout, leur grand cœur. Chaque fois qu'un pays connaissait des difficultés, ils étaient toujours les premiers à offrir leur aide, et cela, sans jamais rien exiger en retour. Alors dès que le monde apprit que le Canada était en danger, l'Union Européenne, la première, somma les Américains de libérer le territoire sur le champ, sans quoi elle n'hésiterait pas à dépêcher son armée sur les lieux. Si la

réaction première des Yankees fut d'ignorer cette menace, ils obtempérèrent assez rapidement lorsqu'en plus des troupes européennes, débarquèrent celles de la Chine. Ce pays possédait l'armée la plus puissante au monde : nul ne pouvait la vaincre, pas même les Américains. Ces derniers étaient peut-être bêtes, mais pas au point d'ignorer ce fait.

Ces événements allaient marquer un tournant dans l'histoire du Canada. La France, grande amoureuse du Québec, profita de l'occasion pour proposer à cette province de s'unir à elle, tandis que les Anglais offrirent la même possibilité aux provinces anglophones. Non seulement le Canada obtiendrait-il ainsi le droit d'utiliser l'euro comme monnaie, mais de plus, sa vulnérabilité, au plan militaire, prendrait aussitôt fin. Il n'en fallait pas davantage pour que le Québec consente à devenir Français et les autres provinces... Anglaises. En tout, il aura fallu près de cinq ans pour peaufiner le projet dans ses moindres détails. Pour le Québec, cette union avec la France n'était que la poursuite logique des choses: depuis des lustres, effectivement, que Français et Québécois, en plus de leur langue, partageaient presque tout: leurs artistes, leurs émissions de télévision, leurs livres et la quasi-totalité de leurs produits. Quant aux Canadiens vivant à l'Ouest du Québec, ceux-ci s'étaient toujours davantage identifiés à l'Angleterre qu'au Canada. Et puisqu'ils étaient de ceux qui vénéraient encore la monarchie... ils ne pouvaient faire autrement qu'apprécier leur nouveau statut. Pour les provinces de l'Est, les choses étaient quelque peu différentes, et ce fut uniquement par manque de choix qu'elles s'unirent à l'Angleterre. Toutes très pauvres, il aurait été impensable, en effet, qu'elles puissent songer à former un pays à elles seules. L'autre solution, pour ces minuscules provinces, aurait été de s'annexer aux États-Unis. Mais après avoir été invitées à se prononcer sur la question, les quatre populations concernées s'empressèrent de voter haut la main contre cette autre alternative. Alors par dépit, l'Île du Prince Édouard, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve et le Nouveau-Brunswick se rallièrent à l'Angleterre. Si cette union avec les vieux pays d'Europe satisfaisait la grande majorité des Canadiens, elle satisfaisait encore davantage Français et Anglais qui du coup, n'avaient plus à se soucier de leur manque criant de ressources naturelles.

Ces nouveaux développements avaient rendu les Américains furieux. Soudainement, ces derniers regrettèrent amèrement d'avoir levé le nez sur le Canada. Le président dut bien faire appel, mais en vain, à mille et une astuces pour tenter de faire échouer le projet, y compris celle de déclarer publiquement qu'il était prêt à reconsidérer l'offre de son voisin. Mais c'était trop peu trop tard... plus personne ne voulait l'entendre. Durant les quelques années qui suivirent, son pays se fit très discret. Si discret, que pour le reste du monde, c'en était inquiétant. Et le monde avait bien raison de se méfier, car durant toute la durée de leur silence, durant tout ce temps où pour une fois, l'attention n'était pas centrée sur eux, les Américains en profitèrent pour préparer la guerre: leur guerre! L'armée obligatoire pour tous était de nouveau en vogue partout au pays. De toute son histoire, jamais l'Amérique n'avait été aussi armée, jamais son matériel de guerre n'avait été autant à la fine pointe de la technologie et jamais ses chefs militaires n'avaient créé autant de machines à tuer, des machines à tuer parfaitement humaines et entièrement conditionnées à anéantir tout ce qui n'était pas Américain.

En 2038, ils se crurent enfin prêt à affronter le reste du monde. Pour ce faire, ils avaient élaboré deux plans. Le premier, plutôt audacieux, consistait à attaquer l'Europe sur cinq fronts à la fois. Comme ce plan représentait celui qui avait été retenu, on expédia en Europe, de la façon la plus hypocrite qui soit, c'est-à-dire sans le moindre avertissement, cinq troupes d'environ cent mille hommes chacune. Celles-ci se déplaçaient à bord de bateaux de guerre hautement sophistiqués et déguisés, pour la circonstance, en gigantesques bateaux de croisières. Un beau matin, donc, alors que nul ne se méfiait, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne furent bêtelement envahis par les Américains. Si ces derniers purent profiter de l'effet de surprise pour causer, en un temps tout de même assez restreint, le plus de dommages possibles, ils furent vite rattrapés par la réalité qui ne manqua pas de leur rappeler que la plus grande force de l'Europe était celle de pouvoir compter en tout temps sur ces bons vieux Chinois. Au fait de la situation, ceux-ci ne mirent que très peu de temps à s'organiser afin de secourir au plus vite leurs amis Européens. De la part de la plus grande armée du monde, il ne fallait pas s'attendre à moins et le fait d'avoir cru le contraire, signifiait la première erreur des Américains. Lorsque les Chinois débarquèrent en Angleterre, ils arrivèrent juste à temps pour empêcher l'ennemi de mettre à exécution un plan diabolique, lequel consistait à dynamiter le Palais de Buckingham alors que la famille royale s'y trouvait au grand complet. La riposte chinoise fut telle, qu'elle poussa les Américains à quitter l'Europe de la même façon qu'ils y étaient entrés, c'est-à-dire sans le moindre avertissement. Ce fut là une guerre très courte, mais néanmoins, extrêmement coûteuse pour les Européens, vu l'importance des dégâts matériels.

Bien qu'humiliés, les Américains rebondirent avec une extrême rapidité. Moins de vingt-quatre heures après leur cuisant revers, ils déclenchèrent leur plan B. Si ce plan était beaucoup moins glorieux que le premier, il n'en demeure pas moins qu'il représentait celui qui aurait dû être choisi dès le départ. Pourquoi? Tout simplement parce que son exécution allait obtenir, jusque dans une certaine mesure, l'approbation de l'Europe et de la Chine. Ainsi donc, ce deuxième plan se résumait à attaquer un à un, pour ensuite mettre sous contrôle, tous les petits pays qui entouraient le vieux continent. Non seulement ces pays, pour la plupart Musulmans, représentaient-ils des cibles faciles, mais de plus, les Américains savaient parfaitement que ses ennemis n'interviendraient pas car toutes ces petites guerres, qui allaient être entreprises, serviraient leurs intérêts. Effectivement, tant et aussi longtemps que les Musulmans seraient aux prises avec leur envahisseur, il ne leur viendrait plus à l'idée de commettre des attentats à l'intérieur du territoire de l'Europe, qui elle, en avait plus que marre de leur servir de cible. Bien sûr, les Américains n'étaient pas sots au point de s'imaginer qu'Européens et Chinois fermeraient éternellement les yeux sur leurs agissements. Tôt ou tard, probablement juste avant que l'Europe ne se sente trop étouffée par l'étau qui allait se resserrer autour d'elle, ils agiraient. Et c'est là que la véritable guerre, celle que les Américains souhaitaient si ardemment, prendrait son essor. Mais d'ici là, ils auraient largement le loisir de dépêcher sur place tout le renfort et surtout, tout le matériel nécessaire devant leur permettre d'affronter les Chinois d'égal à égal.

En un rien temps, l'armée des États-Unis, dont la confiance augmentait au fur et à mesure de ses victoires, s'empara de la majeure partie des territoires Musulmans, en plus de ceux

d'Israël, de la Roumanie, d'Algérie, de la Libye, de la Turquie, de l'Ukraine, de la Pologne et aussi, de la Russie et de l'Inde. En l'an 2040, ils gagnèrent finalement l'Égypte, un pays beaucoup moins vulnérable que les autres et où la résistance serait nettement plus féroce. C'est par le désert du Sahara que les forces terrestres pénétrèrent en Égypte, et cela, au moment même où les Marines prenaient possession du Nil et que des centaines d'avions s'emparèrent de l'espace aérien. La pauvre Égypte fut à ce point bombardée, qu'en à peine une heure, son aspect devint totalement changé. Les pyramides, les sites historiques, les monuments... tout fut dévasté. Idem pour la fameuse église suspendue, celle-là même qui abritait la grotte où Marie et Joseph s'étaient réfugiés tout juste avant la naissance du Christ. Le pays tout entier se faisait littéralement massacrer lorsqu'enfin, Europe et Chine décidèrent d'intervenir. Cette intervention se fit sans le moindre avertissement et cette fois, ce sont les Américains qui se retrouvèrent sous l'effet de la surprise. Pendant que leurs forces terrestres furent prises en charge par celles de la Chine, qui semblaient sortir de nulle part, des sous-marins antiradars européens maîtrisèrent leur flotte alors que leurs avions furent mis hors d'état de nuire grâce à une brillante idée des chinois: ces derniers avaient pris soin de détruire tous les satellites servant à assurer le bon fonctionnement des appareils ennemis. Du coup, les pilotes devinrent dans l'impossibilité de communiquer, que ce fût entre eux ou avec leur base. De plus, grâce à un gaz spécial et ultra secret qu'ils avaient balancé dans le ciel, les Chinois étaient parvenus à créer un champ magnétique qui provoqua une panne générale d'à peu près tous les instruments manuels auxquels pouvaient recourir les pilotes en cas de bris informatique. Ainsi donc, plus rien ne fonctionnait à bord des avions. Ne sachant plus où ils se trouvaient et encore moins vers où ils se dirigeaient, les Américains perdirent le contrôle de leurs appareils, ce qui donna droit à des accidents fort spectaculaires.

L'armée de l'air détruite et les forces navales sous contrôle, ne restait plus qu'à vaincre les soldats de terre. C'est ici que les choses risquaient de se gâter car nul n'ignorait qu'au sol, les Américains étaient redoutables, et donc, parfaitement capables de tenir tête à une armée aussi puissante que celle de la Chine. La suite de la guerre verrait donc s'affronter des forces pratiquement égales, ce qui promettait, de l'avis de plusieurs experts, un long... très long conflit. Leurs prédictions s'avérèrent fondées puisqu'en 2066, l'affreuse guerre d'Égypte faisait rage. Le conflit se déroulait en majeure partie sur les bords du Sahara. S'il avait fait couler beaucoup de sang jusque-là, jamais une journée ne fut aussi sanginaire que celle du 26 juillet 2066. Les parties impliquées avaient pourtant juré solennellement, au tout début, que jamais elles n'auraient recours à quelque bombe que ce soit, histoire de ne pas mettre en péril la vie d'innocentes personnes. Tous l'avaient juré et pourtant, ce jour-là, l'explosion simultanée d'une dizaine de bombes venait de provoquer la mort de plus de trois cent mille êtres. Trois cent mille morts en une seule et même journée... trois cent mille corps calcinés et décapités qui gisaient là, en plein désert, sans que personne ne puisse réellement savoir ce qui s'était passé. Le chef de l'armée européenne, dépêché sur les lieux pour constater les dégâts, ne trouva rien de mieux que de se pincer les narines, tellement l'odeur de la mort empestait les lieux. Il en avait pourtant déjà vu bien d'autres, dans sa longue carrière, mais c'était la première fois que la mort puait autant, la première fois qu'elle paraissait si sordide et qu'elle le répugnait à ce point. Pour l'heure, il ignorait totalement qui, des Chinois, des Européens ou des Américains, avait essuyé le plus de pertes. Tout ce que le colonel Delancourt était

en mesure de constater, à ce moment bien précis, se limitait à ces centaines de milliers de cadavres, aussi méconnaissables les uns que les autres. Ils étaient là, reposant bêtement à ses pieds, couvrant tout l'espace qui se trouvait à portée de vue. Dire que ce carnage aurait pu facilement être évité si les Américains avaient su faire preuve d'un peu plus de vigilance... apparemment, l'un de leurs soldats avait mal saisi les ordres de son supérieur. Il avait cru entendre: "lâchez les bombes" alors qu'en fait, il aurait dû "abandonner" l'idée de lâcher les bombes. C'était là, du moins, la version officielle émise par le président des États-Unis pour expliquer cette impardonnable bavure. Le chef de la maison blanche s'était aussi empressé d'ajouter que le soldat fautif serait très sévèrement châtié, et ce, dès que son armée l'aurait retracé, signifiant, par là, que le mystérieux individu avait pris la fuite après avoir commis son impair.

Un peu plus tard, comme s'il craignait que le monde ne mette sa parole en doute, le président émit un deuxième communiqué via lequel il affirmait: "La preuve que tout ceci n'est rien d'autre qu'un malheureux accident, est qu'au nombre des victimes, se trouvent aussi des milliers d'Américains. Vous croyez réellement que l'Amérique aurait largué toutes ces bombes sans d'abord songer à mettre ses soldats à l'abri? Jamais nous n'aurions osé commettre un tel acte de barbarie".

En guise de respect envers les morts, Delancourt retira son casque. Ce faisant, il crut voir quelqu'un bouger. Il s'essuya les yeux avant de les rouvrir, comme s'il doutait, ou redoutait, d'avoir réellement bien vu... puis plus rien. Il tourna ensuite le dos à ce grand lit de morts et fit quelques pas en direction de sa camionnette avec rien en tête, sinon la ferme intention de quitter au plus vite ce lieu maudit. Mais juste avant qu'il ne prenne place à bord du véhicule où l'attendait son chauffeur, celui-ci l'invita à se retourner.

-Regardez mon Colonel! Y'a un mec, là-bas, qui s'amène vers nous!

Delancourt se retourna d'un trait pour constater qu'effectivement, un homme, muni d'une sorte de long bâton, se dirigeait lentement vers eux. Il déambulait au beau milieu des cadavres et de temps en temps, se penchait vers l'un d'eux pour le toucher. Fait assez étonnant, chaque corps qu'il touchait se relevait aussitôt pour marcher à sa suite.

-Mais c'est impossible! s'exclama Delancourt. Il ne peut pas y avoir de survivants... tous ces hommes étaient morts, complètement brûlés... Putain! Je les ai vus!

Le mystérieux homme toucha d'autres corps qui à leur tour, se relevèrent. Décontenancé, Delancourt partit à sa rencontre. Lorsqu'il l'eut rejoint, une bonne trentaine d'hommes se tenaient derrière lui. Autre fait étrange, l'individu ne portait ni arme, ni tenue de combat. Outre son bâton, il transportait avec lui un panier à pique-nique. Ignorant ce que contenait ce dernier, Delancourt braqua son arme vers l'inconnu afin de le tenir en joue. L'idée qu'il puisse s'agir du fameux soldat en fuite n'était pas sans lui effleurer l'esprit...

-Qui êtes-vous, Monsieur? le somma-t-il de répondre.

L'homme choisit de garder le silence tout en le fixant du regard. Toujours aussi décontenancé, Delancourt répéta sa question, en l'adressant cette fois au groupe de soldats. Non seulement ces derniers observèrent le même silence que l'autre, mais de plus, ils le dévisageaient d'un air totalement hagard. Ne sachant trop comment réagir, Delancourt entreprit d'ouvrir le panier en osier pour en vérifier le contenu. Il y trouva une miche de pain, un saucisson, une pleine bouteille d'eau et une autre de vin. Tout en maintenant son drôle de prisonnier en joue, il ordonna au chauffeur de fouiller ses poches. Celui-ci s'exécuta, mais en vain. Les poches de l'homme étaient vides. Elles ne contenaient ni argent, ni même une seule pièce d'identité.

-Très bien, trancha Delancourt. Passez-lui les menottes. Nous l'emmenons au quartier général. Quant aux autres... regardez-les moi! Ils ont l'air complètement perdu... à croire qu'ils sont tous devenus dingues! Appelez l'escouade médicale afin qu'elle les prenne en charge. Et surtout, Sergent, ne parlez de ceci à personne... tant et aussi longtemps que nous n'aurons pas interrogé ces hommes et que nous n'en saurons pas davantage sur notre pique-niqueur, c'est bouche cousue.

Après vingt-quatre heures de captivité, non seulement l'homme n'avait encore répondu à aucune question, mais il poursuivait à observer un parfait mutisme. Pourtant, selon différents tests effectués sur sa personne, rien ne laissait supposer qu'il pouvait être sourd, ou muet. Tout laissait croire qu'il ne voulait tout simplement pas parler. Quant à l'hypothèse voulant qu'il soit le fameux soldat en fuite, celle-ci dut être écartée après que l'armée américaine eut annoncé que ce dernier avait été retrouvé mort...

Si les soldats miraculés, pour leur part, avaient retrouvé l'usage de la parole, tous, sans exception, avaient perdu celui de la mémoire. En effet, pas un ne se rappelait de quoi que ce soit: les bombes, les morts, la guerre... ils avaient tout oublié. Bien pire, ils se prétendaient pacifistes, allant jusqu'à ajouter que jamais, au grand jamais, on ne parviendrait à faire d'eux des soldats.

-La guerre, devait affirmer l'un d'eux, c'est mauvais... mauvais pour tout le monde. Si vous croyez que je vais m'enrôler... vous vous mettez le doigt dans l'œil!

Enfin, ces hommes, dont les corps auraient normalement dû afficher de terribles blessures, paraissaient en excellente condition. Tous! Nul ne portait de blessure, pas même d'écorchure. C'était l'énigme totale. Ignorant comment la résoudre, Delancourt jugea nécessaire de mettre le président de l'Union au parfum de la situation. Ce dernier lui suggéra de renvoyer chaque soldat dans son armée respective et de voir à ce que le gentil pique-niqueur soit conduit à Paris.

-Veillez à ce qu'il soit placé sous haute surveillance, et ce, jusqu'à son arrivée! le prévint-il. Pour le reste, ne vous inquiétez pas... je connais celle qui le fera parler. Croyez-moi, elle éclairera cette histoire en un rien de temps!

Chapitre I

Il devait être aux alentours de sept heures trente, ce matin-là, lorsque Marianne Phaneuf ouvrit les yeux. Christian, son époux, avait déposé, tout près d'elle, son petit déjeuner ainsi que son quotidien favori. S'il la traitait de la sorte, c'est que ce 27 juillet 2066 représentait leur dixième anniversaire de mariage. Elle n'avait que vingt-huit ans, lui vingt-neuf, et pourtant, ils étaient déjà mariés depuis tout ce temps. Ils s'étaient rencontrés treize ans plus tôt, alors que la mère de Marianne, décédée d'un cancer l'année où sa fille célébrait ses dix-sept ans, hébergeait des joueurs de hockey à la maison afin que ceux-ci puissent tenir compagnie à son unique enfant, laquelle se sentait terriblement seule. Non seulement Marianne n'avait ni frère ni sœur, mais de plus, la pauvre n'avait jamais eu la chance de connaître son paternel, du fait que celui-ci s'était bizarrement volatilisé après avoir mis sa mère enceinte. Marianne s'était toujours bien entendue avec les joueurs qui venaient habiter chez-elle. Elle adorait le hockey autant qu'elle vénérât les joueurs. Mais si pour tous ceux qui devaient partager sa demeure elle ne ressentait rien d'autre qu'une saine amitié, cela changea du tout au tout le jour où Christian débarqua chez-elle. C'était en septembre 2053. Ce jour-là, lorsqu'il franchit le seuil de sa maison, elle sut tout de suite que contrairement aux autres, il serait pour elle davantage qu'un simple ami. Dès leur premier entretien, une sorte de magie s'installa entre eux. Ils ne s'étaient jamais rencontrés et pourtant, c'était comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Si les autres joueurs avaient l'habitude de regagner leur patelin aussitôt leur saison terminée, généralement en avril ou en mai, Christian, lui, demeurait auprès d'elle au moins jusqu'en juin, tout en veillant à la visiter régulièrement durant la période estivale. Lorsqu'ils se voyaient, ils allaient quelques fois au restaurant, d'autres au cinéma. Mais plus souvent qu'autrement, ils se rendaient au Centre de la Nature, un assez grand parc du Québec, plus précisément de Laval, ville qu'habitaient Marianne et sa mère. Dans ce parc, ils s'allongeaient sur l'herbe et discutaient durant des heures, parfois même des nuits entières. Leur relation demeura chaste jusqu'au 2 août 2055, jour où Rosanne Lalande fut portée en terre. Pour Marianne, la perte de sa mère constituait presque la fin du monde. Ce fut pour elle un choc horrible, d'autant plus qu'elle n'y avait guère été préparée. C'est que même si le cancer de Rosanne était apparu presque trois ans avant sa mort, cette dernière n'avait jamais cru bon d'en aviser sa fille. Tout ce temps, elle avait préféré souffrir en silence pour éviter de la perturber. Même son médecin était tenu au secret. Quelques fois, Marianne se rendait bien compte que quelque chose ne tournait pas rond chez sa mère, mais celle-ci s'efforçait toujours de la rassurer en prétextant une vilaine grippe ou encore, une nouvelle forme d'allergie au pollen. Et la jeune fille de toujours tout gober! Comme elle avait pleuré lorsque quelques jours avant le départ de cette chère Rosanne, elle fut mise au courant de la situation. Comme elle s'en était voulu d'avoir cru aux mensonges de sa mère et de ne jamais s'être doutée de rien. Ce fut là des instants très durs. Elle ignorait ce qui la chagrinait le plus: se retrouver orpheline, ou perdre l'être qu'elle aimait le plus au monde. Probablement les deux à la fois. Sur le plan matériel, elle n'avait pas à s'inquiéter puisqu'avant de disparaître dans la nature, son père avait au moins eu la décence de les placer, elle et sa mère, à l'abri de tout problème financier. La véritable fortune qu'il avait laissée devait largement suffire à assurer non seulement son éducation, mais aussi, le reste de ses jours. C'est grâce à cet argent si contrairement à la majorité des

gens de son époque, elle avait pu vivre dans l'abondance. Aussi, avait-elle eu la chance de grandir dans une superbe maison, sise aux abords de la Rivière-des-Prairies dans un quartier ultra cossu, et de fréquenter les meilleures écoles. Puisqu'elle en avait les moyens, elle entendait poursuivre des études en médecine, et cela, disait-elle, pour pouvoir sauver le plus de vies possible. Le jour où sa mère s'éteignit, elle devint obsédée comme jamais par cette ambition, répétant à qui voulait l'entendre qu'elle se spécialiserait en oncologie et qu'une fois ses études complétées, pas un seul cancer ne saurait lui résister. Surtout pas ce satané cancer des poumons, alors le plus vil de tous, celui qui avait osé lui ravir sa maman. Si quelqu'un, à cette époque, lui avait affirmé que son destin serait tout autre, elle ne l'aurait jamais cru...

Après avoir vu sa mère mourir dans ses bras, son premier réflexe fut d'appeler Christian pour lui demander de bien vouloir lui tenir compagnie, ne serait-ce que pour l'aider à traverser la terrible épreuve qui l'attendait. Organiser et assister aux funérailles de sa mère, lorsqu'on a que dix-sept ans, représente effectivement une épreuve très difficile à vivre. Et cette épreuve, Marianne ne se sentait pas du tout de taille à l'affronter toute seule. Lorsque Christian fut mis au courant de la nouvelle, il parut très ébranlé. Il avait toujours adoré Rosanne, qui en plus de le conduire tous les jours à l'aréna, avait l'habitude de lui concocter d'excellents petits plats dès qu'il rentrait d'un match ou d'un entraînement. Alors dès qu'il sut, il s'empressa d'accourir auprès de Marianne. À la grande surprise de celle-ci, il arriva chez-elle en compagnie de ses parents. Monsieur et madame Phaneuf avaient insisté pour être là et tout prendre en charge. Ils tenaient à ce que Marianne comprenne que dans son malheur, elle n'était pas seule et qu'encore en ce bas monde, il existait quelques bonnes âmes pour se soucier d'autrui. Une fois Rosanne mise en terre, ils poussèrent leur générosité jusqu'à inviter la jeune femme à habiter chez-eux.

Bien que touchée par cette marque d'affection, Marianne déclina leur offre, suivant ainsi les conseils de Christian. Ce dernier lui suggéra plutôt de conserver sa maison, et ceci, pour deux raisons fort simples : d'abord, il ne souhaitait pas du tout partir à la recherche d'une nouvelle maison d'accueil en vue de sa dernière saison au sein des juniors de Laval et ensuite, il ne tenait vraiment pas à ce que tous les deux soient séparés durant tout l'hiver, ce qui se produirait inévitablement si elle choisissait d'aller vivre chez ses parents. Et c'est là qu'il lui avoua enfin qu'il l'aimait, qu'il entendait vivre avec elle pour le reste de ses jours et que plus jamais il ne voulait être éloigné d'elle, plus même le temps d'un été. Émue, et surtout ravie parce qu'également très amoureuse de lui, Marianne se plia à son désir. Ensemble, ils expliquèrent à monsieur et madame Phaneuf qu'à eux deux, ils étaient parfaitement capables de tenir maison, qu'ils étaient suffisamment sérieux pour y arriver sans le moindre mal. Bien évidemment, ils poursuivraient leurs études tout en menant une vie sage et tranquille. S'ils se montrèrent plutôt longs à convaincre, les parents de Christian, originaires de la ville de Québec, finirent tout de même par accepter, non sans leur préciser qu'ils passeraient tous les week-ends en leur compagnie et qu'en plus, madame Phaneuf effectuerait régulièrement ce qu'elle appelait "des petites visites surprises", histoire de s'assurer que tout se passait bien. Puisque Marianne, qui allait bientôt atteindre sa majorité, semblait avoir trouvé des gens très bien pour veiller sur elle,

le directeur de la protection de la jeunesse accepta de la confier aux bons soins de la famille Phaneuf.

Quand tout fut réglé, les parents de Christian regagnèrent Québec, abandonnant leur rejeton à Laval en compagnie de Marianne. Et c'est ce soir-là que le jeune couple vécut ses premiers instants de véritable intimité. Auprès de celui qu'elle aimait déjà par-dessus tout, Marianne se sentait si bien qu'elle éprouvait presque de la honte d'être aussi heureuse alors que sa mère venait tout juste de la quitter.

Le reste de l'année se déroula tel que prévu. Marianne termina son secondaire de brillante façon, ayant obtenu les meilleurs résultats de tout le Québec. Quant à Christian, il avait à peine obtenu les points nécessaires pour venir à bout de sa première et dernière année de Cégep. Mais les études, pour lui, ne comptaient que pour très peu. À vrai dire, il s'en foutait royalement. Ce qui importait, dans son cas, se résumait au fait qu'encore une fois, il avait permis à son équipe de remporter la coupe Evian, trophée que l'on décernait aux grands champions de la ligue junior majeur de l'Union Européenne. En plus de terminer, pour une troisième saison consécutive, en tête des marqueurs, il était parvenu à fracasser tous les records grâce à un incroyable total de trois cent deux buts et deux cent cinquante-quatre mentions d'assistance. Du jamais vu pour un ailier droit! Depuis déjà quelques années, il était dans la mire des principaux dirigeants de la ligue européenne de hockey, mais avec une saison aussi exceptionnelle en poche, il était non seulement pressenti pour connaître une brillante carrière au sein du hockey professionnel, mais également, pour devenir le tout premier choix dans le cadre du prochain repêchage. Son avenir était donc assuré et pour célébrer l'événement, il invita Marianne dans un magnifique restaurant où il lui demanda sa main. C'est en pleurant de joie qu'elle accepta sa proposition, mais en le prévenant bien qu'elle n'était pas du genre à freiner ses ambitions pour endosser celles de son époux. En aucun temps, elle ne souhaitait se limiter à n'être que la simple femme d'un joueur de hockey. Malgré l'argent qu'il gagnerait et celui qu'elle possédait déjà, elle désirait elle aussi entreprendre une carrière. Alors comme prévu, elle poursuivrait ses études et deviendrait médecin. Ils planifièrent donc de s'épouser le vingt-sept juillet suivant.

En juin, et sans la moindre surprise, Christian devint le premier choix du repêchage amateur de 2056. Il en fut plus qu'heureux, d'autant que le premier choix, cette année-là, appartenait aux Français de Montréal. Il n'aurait donc pas à s'exiler pour poursuivre sa carrière. Du côté de Marianne, ses projets de carrière furent quelque peu chamboulés lorsqu'au début de l'été, elle accepta un emploi de secrétaire au sein de la gendarmerie du Québec. Si elle avait consenti à accepter ce travail, c'était uniquement dans le but de se rendre utile à quelque chose. Selon ce qui était prévu, elle ne devait occuper ce poste que pour quelques semaines. Ensuite, elle se marierait et profiterait du reste de l'été pour se la couler douce jusqu'à son retour à l'école. À la gendarmerie, elle travaillait sous les ordres de Nicolas Prévost, l'un des meilleurs détectives du Québec. Le côtoyant sur une base quotidienne, elle finit par développer un vif intérêt envers la profession qu'il exerçait. Tranquillement, il lui enseigna quelques petits trucs du métier et réalisant qu'elle était fascinée par tout ce qu'elle apprenait, décida de lui confier quelques petites enquêtes peu importantes, comme, par exemple, celles de retrouver la trace d'individus recherchés.

Chaque fois, elle y parvenait avec une facilité déconcertante. Lorsque son contrat de travail prit fin, Nicolas lui suggéra de réviser ses plans.

-Tu devrais peut-être songer, lui dit-il, à mettre de côté la médecine pour entreprendre une carrière avec nous. Tu possèdes d'excellentes aptitudes, tu sais... tu pourrais même devenir un agent secret, si tu le souhaitais. Dans notre milieu aussi, il y a des vies à sauver. Enfin... penses-y! Et si tu veux revenir, il y aura encore une place pour toi, ici, en septembre...

Pour Marianne, cela signifiait abandonner les études et la médecine. Si elle consentit à y songer, ce n'était alors que par pure politesse. Mais après son mariage et une mémorable lune de miel passée à St-Tropez, elle se surprit à discuter de la chose avec Christian. Après l'avoir entendue vanter pendant plus d'une heure le métier d'agent secret, ce dernier l'encouragea fortement à suivre le conseil de Nicolas Prévost. Et comme il était du genre à détester les bancs d'école, il profita de l'occasion pour lui rappeler qu'avant d'obtenir le droit d'exercer la médecine, il lui faudrait encore étudier durant au moins dix longues années.

-C'est donc dire qu'au mieux, lui lança-t-il, tu quitteras l'école à l'âge de vingt-huit ans.

Chapitre II

Marianne réalisa qu'effectivement, dix ans d'études, c'était long. De plus, elle se demandait jusqu'à quel point elle était douée pour la médecine... en plus d'avoir une sainte horreur du sang, elle n'était même pas foutue de panser adéquatement une simple plaie. Bien pire, une fois, au retour d'un match, Christian lui avait demandé de refaire le bandage qu'à l'époque, il portait au genou. Elle eut beau essayer, jamais elle ne sut le faire correctement. Quelques jours avant la rentrée scolaire, donc, après mûre réflexion, la nouvelle madame Phaneuf s'empara du téléphone et communiqua avec son ancien patron pour lui signifier qu'elle acceptait son offre. En peu de temps, elle devint très efficace. Tant et si bien, qu'après seulement deux mois, Nicolas décida de lui confier des enquêtes complètes. De toutes petites enquêtes au début, puis rapidement, des plus importantes. Chaque fois, elle parvenait à régler les dossiers qui lui étaient confiés en un temps record. Mais un beau jour, peut-être bien parce qu'il jugeait que les performances de sa jeune protégée attiraient un peu trop l'attention de la haute direction, Nicolas cessa de lui reléguer ses enquêtes pour la rétrograder au simple rang de secrétaire. Ceci déplut terriblement à Marianne et puisque son supérieur demeurait de glace face à son mécontentement, elle décida, en ses absences, de feuilleter ses dossiers pour suivre les enquêtes qu'il menait. Un dossier, en particulier, attira son attention. Celui d'un certain Hamed Allouache. À première vue, il s'agissait d'une simple histoire de faux passeports. Cela l'intrigua néanmoins. Elle ne parvenait pas à saisir pourquoi cet homme fabriquait de faux passeports et surtout, pour "QUI" il les fabriquait. À sa première interrogation, n'importe qui aurait pu répondre : l'argent. Mais pour Marianne, cette explication ne tenait pas du tout la route du fait que l'Iranien était un homme fort bien nanti. Il était riche avant même son arrivée au Québec. Sa motivation ne pouvait donc être l'argent. De son passé, la gendarmerie ne connaissait que très peu de choses, sinon qu'il s'agissait d'un homme sans histoire. Il n'était fiché nulle part et semblait vivre une vie parfaitement tranquille en compagnie de sa femme et de ses deux enfants. Seul fait étrange: il ne travaillait pas et pourtant, monsieur possédait une très belle maison, entièrement payée, ainsi que des voitures de luxe. Marianne réfléchit quelques instants avant d'en arriver à la conclusion qu'Hamed était bien pire qu'un faussaire: il préparait quelque chose de très grave et les passeports beaucoup trop parfaits qu'il confectionnait ne pouvaient que servir à faciliter l'accès d'autres terroristes au Québec. Quel autre intérêt, effectivement, pousserait cet homme à produire de faux papiers? D'autant plus qu'il n'en produisait pas des tonnes... seulement une vingtaine en un peu plus de deux ans. Derrière cette histoire, se cachait quelque chose de très louche et si rien n'était fait, un terrible drame allait se produire. De ça, Marianne était convaincue.

Lorsqu'elle fit part de ses soupçons à Nicolas, la première réaction de ce dernier fut de la réprimander très durement. Il ne pouvait tolérer qu'une simple employée de bureau puisse ainsi, sans la moindre autorisation, scruter ses dossiers. Ensuite, après s'être un peu calmé, il se moqua d'elle en lui balançant:

-En voilà une autre qui voit des terroristes partout! Des terroristes? Ici? Au Québec? Non, mais... tu divagues, ma chère! Retourne à ton bureau, veux-tu!

Frustrée, Marianne tourna les talons. Mais elle n'allait pas abandonner pour autant. Elle poursuivrait son enquête d'elle-même, dans le plus grand secret, sans rien dire à quiconque. Si le temps devait lui donner raison, ce cher Nicolas n'aurait plus qu'à ravalier ses paroles. Elle connaissait l'adresse du suspect et n'aurait qu'à l'épier en cachette. Comme l'équipe de Christian devait jouer à l'étranger durant les deux prochaines semaines, cela ne pouvait mieux tomber. Durant cette quinzaine, elle se plut donc, de soir comme de nuit, à espionner Hamed Allouache. Le type passait beaucoup de temps à l'aéroport. Et chaque fois qu'il s'y rendait, il ramenait toujours quelqu'un de nouveau avec lui. Tous des Arabes. Un soir, alors qu'Hamed avait quitté son domicile en compagnie des membres de sa famille, Marianne décida de s'y infiltrer en douce. Une fois à l'intérieur, elle se dirigea d'instinct vers la pièce qui servait de bureau, celle-là même où la lumière demeurait constamment allumée. Ce simple fait démontrait qu'Hamed y passait le plus clair de son temps et que si réellement, il trafiquait quelque chose, c'était là qu'il le faisait... là où les preuves se trouvaient. Elle fouilla les tiroirs... les dossiers... les filières... mais en vain. Elle entreprit ensuite d'ouvrir l'ordinateur. Mais pour accéder au contenu, il lui fallait trouver le bon mot de passe. Sur le clavier, elle tapa: Iran. Loupé. Elle essaya ensuite: 2030, soit l'année de naissance d'Hamed. Encore loupé. En relevant la tête, elle aperçut un journal qui traînait sur le bureau. Sur la couverture, elle reconnut la photo de Ben Clark, président des États-Unis. Comme ça, sans réfléchir, elle se risqua à taper ce nom avant de constater qu'elle avait misé juste. Tout comme elle avait encore misé juste au sujet de ce que trafiquait Hamed. Lui et ses complices mijotaient un plan tout à fait ignoble, pour ne pas dire totalement diabolique. Ce plan visait non seulement à éliminer le président Clark, mais également, les habitants de la ville de Washington au grand complet. Et c'était loin d'être tout: le groupe terroriste prévoyait installer des bombes dans chacun des États où des politiciens seraient susceptibles de se trouver au moment du jour J. S'ils devaient parvenir à leurs fins, cela signifierait que le soir du 12 novembre 2056, les États-Unis ne compteraient plus un seul politicien vivant. Voilà pourquoi ce cher Hamed consacrait autant d'efforts à faciliter l'accès de ses petits copains au pays. Pour assurer la réussite de son plan, il lui fallait un effectif d'au moins cent cinquante hommes. De ce nombre, soixante-quinze se trouvaient déjà aux États-Unis alors qu'au Québec, cinquante-et-un autres attendaient tranquillement les papiers devant leur permettre de traverser la frontière américaine en toute quiétude. Cela faisait cent vingt six hommes. N'en manquait plus que vingt-quatre et Hamed jouissait encore de trois longues semaines pour "importer" son manque d'effectif. Le départ de la cellule québécoise vers les États-Unis devait s'effectuer le 1^{er} novembre. Une fois là-bas, il était prévu qu'elle rejoigne la cellule américaine à New York afin de réviser le plan dans ses moindres détails. Parmi les terroristes déjà en place, dix d'entre eux occupaient un poste de nuit au Capitole: cinq à titre d'agent de sécurité et cinq autres à titre d'homme de maintenance. Durant la nuit du 12 novembre, ces messieurs auraient donc tout le loisir de poser leurs onze bombes, lesquelles seraient programmées pour exploser simultanément à treize heures trente-cinq, soit au moment même où le président s'adresserait à ses pairs. Onze bombes! Assez pour que tout le bâtiment tombe en ruine sans que nul n'ait la chance d'en sortir vivant.

Parallèlement à ce premier attentat, d'autres se produiraient un peu partout aux États-Unis. Il était prévu, par exemple, qu'un kamikaze se pointe dans l'édifice new yorkais

abritant les bureaux du sénateur de ce lieu tandis qu'en Californie, un autre agirait de même. Pour chaque état, une action était prévue. Rien ni personne n'avait été négligé. Il s'agissait d'une opération gigantesque qui de loin, dépassait tout ce qu'avait pu imaginer Marianne jusque-là. Elle était au bord de la panique et ne souhaitait plus qu'une chose : quitter cet endroit au plus vite. Mais avant de partir, elle jugea utile de transférer sur son micro-portable le contenu du document qu'elle venait de lire. Bien que cette opération n'exigea que quelques minutes, ce fut quelques minutes de trop. Au moment où elle s'apprêtait à partir, elle entendit le bruit d'une voiture... celle d'Hamed. Affolée, elle dévala le grand escalier qui conduisait au sous-sol pour ensuite se camoufler en toute hâte dans un placard. Tout de même chanceuse, le placard en question faisait face à une porte donnant sur la cour arrière. Elle devait très certainement être bénie des dieux, ce soir-là, car personne, parmi les habitants de la maison, ne songea à se rendre à l'étage inférieur. Pas même les enfants. Tout le monde demeura au second et d'après le timbre de voix d'Hamed, Marianne le devina très furieux. Contre qui et pourquoi? Elle n'en avait aucune idée, du fait qu'il gueulait dans sa langue d'origine. Ce dont elle pouvait être certaine, par contre, c'est que celle qui encaissait était cette pauvre madame Allouache et que tout ce qu'il lui racontait n'avait rien de très romantique. Elle entendit un bruit sourd, puis un gémissement. Aucun doute, la brute avait frappé sa belle. Pendant que cette dernière pleurait, Hamed se remit à hurler avant de lever une nouvelle fois la main sur elle. Marianne aurait tout donné pour se porter à la défense de la dame, mais le fait de dévoiler sa présence aurait constitué un véritable suicide de sa part. Bien qu'elle en rageait, il lui fallait demeurer cachée et trouver au plus vite une façon de se tirer de là. Au bout de quelques minutes, elle eut une idée. Ce soir-là, elle ne pouvait que louer l'excellence de sa mémoire qui avait parfaitement bien enregistré le numéro de téléphone d'Hamed. Elle se saisit donc de son portable et l'appela. Lorsqu'il répondit, après seulement une sonnerie, elle se fit passer pour une voisine qui de la fenêtre de son salon, l'avait vu battre sa femme. En colère, Hamed la menaça de s'en prendre à elle si elle persistait à foutre son nez dans sa vie. C'est là que Marianne l'invita à sortir de chez-lui, pour se battre en duel... "d'homme à femme".

-Si vous refusez de venir, ajouta-t-elle, j'appellerai les flics... et qui sait ce qu'ils trouveront chez-vous! Sortez, grand lâche! Je vous attends!

Elle n'eut guère besoin d'en dire davantage pour convaincre Hamed de se précipiter hors de la maison. Dès qu'elle entendit la porte claquer derrière lui, elle se précipita elle-même vers "sa" porte de sortie pour gagner la cour arrière en moins de temps qu'il ne le fallait pour le dire. Une fois là, elle dut grimper une clôture d'environ un mètre de hauteur pour ensuite atterrir dans la cour arrière du voisin de gauche qu'elle traversa à la course. Puis elle grimpa une nouvelle clôture, ce qui lui permit d'atteindre le coin de la rue où se tenait Hamed.

Le temps que ce dernier prenne conscience du fait que son insolente voisine ne se pointerait jamais, Marianne resta cachée derrière un immense sapin. Lorsqu'enfin il se décida à retourner chez-lui, elle dut très certainement établir une nouvelle marque mondiale du cent mètres pour arriver jusqu'à sa voiture.

Le lendemain, elle rapporta les résultats de son enquête clandestine non pas à Nicolas, mais bien au directeur général de la GQ. Impressionné par son travail, celui-ci s'empressa de communiquer ses informations à la CIA. Si la gendarmerie québécoise eut droit aux plus grands éloges, Marianne, de son côté, reçut une médaille d'honneur des mains mêmes du président Clark. Ce faisant, il lui dit en ces mots:

-Vous avez très certainement sauvé des millions de vies, chère Madame, dont la mienne. L'Amérique vous en sera éternellement reconnaissante.

Outre sa médaille d'honneur, cette histoire ne valut à Marianne aucune once de gloire, puisque rien ne fut porté à l'attention du public. Deux raisons expliquaient ceci: tout d'abord, on ne tenait pas à affoler davantage la population américaine qui déjà, l'était bien assez en raison de toutes ces guerres menées par son pays. Ensuite, du côté québécois, on tenait mordicus à préserver l'anonymat de Marianne qui venait tout juste de se voir confier un poste d'agent secret. Dès lors, elle devait répondre à un nom de code: Chanelle. Nul, pas même Nicolas, ne devait savoir ce que réellement elle faisait. Pour les gens de la rue, elle demeurait Marianne Phaneuf, la jeune épouse du célèbre Christian Phaneuf. En fait, seul ce dernier était en droit de connaître ses nouvelles fonctions. Mais avant de savoir, il avait dû jurer, tant sur la bible que sur son honneur, que jamais il ne trahirait ce secret. Car ce faisant, il risquait de mettre en péril la vie de Marianne, voire même la sienne.

Dès son premier jour de boulot, Marianne se retrouva complètement seule. Elle n'avait droit à aucun assistant, aucune aide. Durant chaque mission, elle ne pouvait compter que sur elle-même et ne devait se rapporter à son quartier général qu'une fois son travail complété. Elle se voyait confier des enquêtes très ardues et drôlement plus complexes que pouvaient l'être celles de Nicolas. Il ne s'agissait plus que d'épier les gens et découvrir où ils se terraient, mais bien d'infiltrer de dangereux groupes de criminels, de se joindre à eux et parfois, de créer des liens profonds avec eux dans l'unique but de gagner leur confiance. Ceci fait, ne restait plus qu'à amasser les preuves exigées, lesquelles, plus tard, serviraient devant un tribunal. Dès qu'elle considérait que sa tâche était accomplie, Marianne s'éclipsait du décor et remettait son rapport. Le reste relevait de ses supérieurs. Avant chaque mission, on lui fournissait un nouveau look, une nouvelle identité et bien sûr, les papiers afférents à celle-ci. On lui confiait également toutes les informations nécessaires devant lui permettre de conduire son enquête et ensuite, elle quittait le bureau pour n'y revenir que quelques jours plus tard... si ce n'était pas quelques semaines ou quelques mois. Généralement, toutefois, elle parvenait à clore ses enquêtes en un minimum de temps. Soit parce qu'elle était réellement douée, comme le supposaient si bien ses supérieurs, soit que trop pressée de retrouver son Christian.

Chapitre III

Après quelques années, Marianne était parvenue, à elle seule, à faire tomber toute la mafia montréalaise avant d'éliminer celle de Toronto. Ses exploits ne manquèrent pas d'attirer l'attention de la CIA qui en avait plein les bras avec la mafia new yorkaise. Si là-bas on ignorait tout de l'identité de celle qui réalisait de tels miracles, on savait néanmoins qu'elle existait et on était prêt à tout pour s'approprier ses services. Ce fut donc en échange d'un pont d'or que la GQ consentit à leur louer l'agent Chanelle qui encore une fois, parvint à émerveiller ses patrons. Mais ce ne fut pas sans mal. Pour y arriver, elle avait dû y mettre le temps. Deux ans. Deux longues années à effectuer la navette entre Montréal et New York, histoire de ne pas trop négliger Christian, deux ans à tenir le rôle de Céline Bonnenfant, reine de la mafia française, sous l'identité de laquelle elle prétendait vouloir établir des liens solides avec la mafia new yorkaise. Bien évidemment, tout cela s'était effectué en étroite collaboration avec les services secrets français pour qu'en tout temps, ces derniers puissent valider sa couverture. Dès qu'elle parvint à déjouer la mafia new yorkaise, la réputation de Chanelle, à travers les différents services de renseignements, devint fort enviable. Du coup, tous souhaitaient s'offrir ses services. La GQ se mit à recevoir des offres provenant de partout à travers le monde et c'est ainsi que la jeune femme obtint le titre d'agent secret international. Était-elle la première à occuper un tel poste? Nul ne pouvait le dire, pas même ses supérieurs. Ce genre d'information était gardé top secret.

Ainsi donc, à l'âge de seulement vingt-huit ans, Marianne possédait une carrière hautement gratifiante, autant que pouvait l'être celle de son époux, une carrière qui lui rapportait énormément d'argent et surtout, qui lui permettait de travailler uniquement quand bon lui semblait. Comme Christian demeurait toujours inactif durant la période estivale, elle avait l'habitude de faire de même, n'offrant sa disponibilité qu'en cas d'extrême urgence.

-Un peu de sucre dans ton café? lui proposa Christian.

Elle bondit en entendant le son de sa voix, tellement elle était plongée dans ses pensées.

-Euh... oui... juste un, comme d'habitude.

Elle but une petite gorgée avant de s'attaquer à sa délicieuse omelette jambon-fromage.

-Tu te rends compte? lança-t-elle entre deux bouchées. Dix ans! Déjà dix ans que nous sommes mariés! Comme le temps file! Vas-tu enfin me dire ce que tu as prévu pour notre anniversaire?

-Eh bien... je nous ai réservé la plus belle suite du Ritz... nous y prendrons un fabuleux repas en tête-à-tête, et ensuite...

-Et ensuite?

-Ben... tu verras... murmura doucement Christian avant de pointer un regard songeur vers le sol.

-À quoi penses-tu? s'enquit Marianne.

Christian hésita quelque peu avant de lancer:

-Pour notre anniversaire, dit-il, j'aurais un cadeau bien particulier à te demander...

-Ça tombe bien... je comptais justement acheter ton cadeau cet après-midi!

-Euh... ce n'est pas quelque chose qui s'achète, ma chérie...

-Ah non? Mais que veux-tu donc?

-Un enfant...

Dès qu'elle entendit le mot "enfant", Marianne se leva d'un bond pour ensuite se mettre à marcher de long en large à travers l'immense chambre.

-Il n'en est pas question! s'écria-t-elle avant de se laisser choir sur le bord du bain tourbillon. Tu connais pourtant ma position là-dessus! Nous en avons déjà parlé maintes fois et... ma réponse n'a pas changé. Ce n'est tout simplement pas le moment d'avoir un enfant... voilà!

-Mais pourquoi donc? Et ce sera quand, dis-moi, le moment?

-Je ne sais pas, moi! Peut-être bien jamais, si ça se trouve! J'ai une carrière, moi aussi, tu sais! Et je ne tiens pas du tout à la mettre en veilleuse... ça, c'est la première raison!

-Plutôt égoïste, comme raison... pour la deuxième, tu ferais bien de trouver mieux.

-Comme je te le répète sans cesse, soupira-t-elle d'impatience, y'a aussi le fait que le monde est trop laid... beaucoup trop laid.

-Ça t'arrange plutôt bien de dire ça, pas vrai?

En entendant ces paroles, elle se précipita vers le journal. Elle tourna rapidement les pages, une à une, avant de poursuivre :

-Regarde par toi-même! C'est la guerre... partout! Pas plus tard qu'hier, les Ricains ont largué onze bombes sur l'Égypte, tuant ainsi trois cent mille personnes! En Europe... pénurie d'eau! Les Américains bloquent toutes les frontières, empêchant du coup nos bateaux de livrer leurs marchandises! Dans les pays musulmans: multiplication des attentats terroristes dans le but de chasser les Yankees! Partout dans le monde, on rationne la nourriture et l'eau... les gens ne mangent plus à leur faim, tu te rends compte?

La pauvreté se fait de plus en plus sentir! Tu veux réellement mettre un enfant au monde dans ces conditions? Si tu me réponds positivement... eh ben... c'est toi, cette fois, qui fera preuve d'égoïsme!

-Ouais... admit tristement Christian, vrai que ce n'est pas le moment idéal, mais... y'a tout de même un peu d'espoir. Les Américains s'essoufflent, et l'Union n'attend que le moment idéal pour les écraser. Tu verras... dès qu'ils seront éliminés, les choses iront en s'améliorant.

-Non, Christian, les choses ne s'amélioreront pas. Le monde est beaucoup trop mauvais... trop matérialiste... trop avide de pouvoir... trop... trop humain, quoi! Même nos meilleures inventions sont mauvaises. Au nom de la technologie, on ne cesse de polluer la terre... nous la maltraitons tellement, cette pauvre, que forcément, un beau jour, elle nous en fera payer le prix. Et si ce n'est pas nous qui payons la note, c'est nos enfants qui devront le faire. Et dans ces conditions, il est hors de question que MOI, je mette un enfant au monde... il ne pourrait être que malheureux.

-Mais comment pourrait-il l'être? rétorqua Christian. Nous, nous sommes riches... il serait donc à l'abri.

-Mais l'argent n'achète pas tout, mon cher! Elle n'achète pas l'eau, par exemple, s'il n'y en a plus... idem pour la nourriture ou pour toute autre chose. Sache que l'argent ne sera toujours rien d'autre que du "papier"... et il nous faudra beaucoup plus que du papier, crois-moi, pour ramener le bonheur et l'harmonie...

-J'imagine que tu as raison, fut forcé d'admettre Christian.

Il se tut quelques instants avant de reprendre, d'un ton plus gai:

-Au fait... tu as songé aux vacances? Où voudrais-tu que nous allions?

-Je ne sais pas trop, soupira tristement Marianne. En ces temps de guerre, voyager me semble tellement risqué... on ne sait jamais quel avion va exploser ou quel pays sera victime de terrorisme. Nous devrions peut-être demeurer ici, qu'en dis-tu?

-J'en dis qu'encore une fois, tu as raison.

À nouveau, Christian parut songeur.

-Tu penses à quoi, maintenant? l'interrogea Marianne.

-Au hockey, répondit-il. Je me demande s'il y aura une prochaine saison...

-Quand est-ce que les dirigeants doivent se rencontrer pour en discuter?

-Je ne sais pas... probablement la semaine prochaine.

Puisque la guerre et la pauvreté régnaient sur le monde, certaines personnes jugeaient qu'il serait peut-être inadéquat de procéder au lancement d'une nouvelle campagne de hockey. Malgré l'engouement des gens pour ce sport, il n'en demeurerait pas moins qu'hormis les riches, qui devenaient de plus en plus rares, très peu de personnes pouvaient s'offrir le luxe d'assister aux matchs autrement que par le truchement de la télévision. Sans compter que la population avait en tête des soucis beaucoup plus importants que la dernière défaite de son équipe ou l'état de santé de Christian. C'est pourquoi les dirigeants de la ligue européenne de hockey, de concert avec ceux des ligues orientale et slovaque, émettaient de sérieux doutes quant à la poursuite de leurs activités. Ainsi devaient-ils se rencontrer durant l'été pour débattre de la chose, et ensuite, décider s'ils annulaient, ou non, la prochaine saison. Il s'agissait d'une décision très difficile à prendre, d'autant plus qu'en ces temps durs, les gens éprouvaient aussi le besoin de se changer les idées.

Si tout cela rendait Christian soucieux, c'est qu'en raison des nombreuses blessures qu'il avait subies au cours de sa carrière, en particulier aux genoux et au dos, il savait parfaitement bien que la saison 2066-67 risquait d'être sa dernière. Si on l'annulait, aussi bien dire que son dernier match se trouvait derrière lui. Âgé de vingt-neuf ans, bientôt trente, et au point où ses blessures le rendaient de plus en plus vulnérable, il doutait d'être en mesure d'effectuer un retour au jeu après une trop longue période d'inactivité. À supposer que les trois grandes ligues ne ferment boutique que pour une seule saison, cela signifierait qu'il aurait trente-et-un ans au moment de leur réouverture et à cet âge, son corps amoché risquait d'en avoir déjà l'air de soixante! Ce qui le chagrinait davantage, dans cette histoire, c'est que depuis qu'il évoluait au sein de la ligue européenne, il était parvenu à battre presque tous les records... ne lui en restait plus que quelques-uns à établir avant de les posséder tous. Donc si les ligues devaient fermer, il poursuivrait sa vie avec l'impression constante de n'avoir pu achever son œuvre.

-Tes records, lui signifia Marianne pour lui remonter le moral, te survivront. Personne ne pourra jamais faire mieux que toi... ni les Russes, ni les Suédois, pas même un autre Québécois. Tu es dans une classe à part, et ça, tu le sais très bien.

Elle disait vrai. Christian était une véritable merveille. Même les Américains se virent forcés de l'admettre au terme du dernier championnat mondial, championnat au cours duquel ils furent royalement humiliés par l'équipe de France, menée de main de maître par leur joueur étoile. Ce fut, et de loin, la plus belle victoire de sa carrière, du fait qu'avant le début du tournoi, les Américains avaient crié haut et fort que même le plus moyen des joueurs de la ligue américaine de hockey pouvait faire mieux que lui et que la plus faible de ses équipes possédait tout le talent nécessaire pour vaincre haut la main n'importe quelle équipe des autres ligues. Tous savaient alors parfaitement bien que leur insolence résultait de la jalousie. Car jaloux, oui, ils l'étaient. Ils ne supportaient pas que les autres ligues puissent connaître autant de succès. Tant en Europe qu'en Chine, en Suède et au Québec, le hockey constituait un sport fort rentable. Autant, sinon davantage que le football. Aux États-Unis, par contre, il semblait clair que le hockey ne tournait pas rond. Plusieurs équipes menaçaient de déclarer faillite tandis que d'autres déménageaient constamment. Pour sauver ce sport, il aurait fallu que la ligue américaine puisse obtenir l'autorisation de participer au grand tournoi de la Palme D'Or, lequel réunissait, chaque

année, les grands gagnants des trois ligues outre-Atlantique. Si la permission fut demandée, l'autorisation, elle, ne vint jamais.

-Partout où vous foutez le nez, devait-on leur répondre, vous foutez la merde!

Le tournoi de la Palme D'or en était un drôlement enlevé. Seulement les deux meilleures équipes des trois grandes ligues pouvaient y accéder. Lors de ces séries de fin de saison, les amateurs avaient droit à des matchs très relevés, même si contrairement au hockey américain, les coups et les batailles entre joueurs étaient strictement interdits. La dernière édition du tournoi fut remportée avec brio par les Français de Montréal... grâce à Christian. Celui-ci connut d'ailleurs une véritable saison de rêve en remportant, entre autres, le championnat des marqueurs pour une sixième saison d'affilée, et cela, en dépit des nombreuses blessures qui l'avaient gardé à l'écart du jeu pendant plus d'un mois. C'était grâce à lui si le hockey était devenu aussi populaire en Europe. Les amateurs adoraient le voir jouer et s'ils lui vouaient autant d'admiration, c'est qu'il avait réellement le feu sacré. Il était clair qu'il ne jouait pas au hockey uniquement dans le but de s'enrichir, mais bien parce que d'abord et avant tout, il adorait ce sport plus que tout au monde. Une saison n'était pas encore terminée que déjà, il comptait les jours avant le début de la suivante. La magie du hockey lui manquerait terriblement s'il ne devait plus jouer. D'autant plus qu'il ne se connaissait aucun autre intérêt. Jusque-là, jamais il ne lui était arrivé de songer, ne serait-ce qu'un instant, à ce qu'il ferait de sa vie une fois sa carrière terminée. Le futur, pour lui, avait des airs de néant. C'est pourquoi la perspective d'une retraite prématurée l'effrayait autant, en plus de le rendre amer chaque fois qu'on l'entretenait sur le sujet. Consciente de son désarroi, Marianne s'efforça de se faire rassurante en lui disant :

-Mais tu te plains toujours que tu manques de temps pour jouer au golf! Tu pourras enfin jouer à ton goût. Tu auras même le loisir de parcourir l'Europe entière, si ça te chante, à la recherche des plus beaux terrains! Puis... il y a également le fait que nous pourrions enfin passer plus de temps ensemble... hein?

-Et ton travail, alors?

-Qui sait si le jour où tu accrocheras tes patins pour de bon, je ne ferai pas de même...

-Peut-être qu'après tout, ce sera beaucoup plus chouette que je ne l'imagine! soupira Christian. Nous pourrions enfin passer nos hivers à St-Tropez... nous en rêvons depuis si longtemps.

-Je nous y vois déjà... rêva Marianne. La "farniente" à longueur de journée... le soleil... la mer...

-Et le bon vin... de renchérir Christian.

-Le bon fromage...

Il s'approcha d'elle pour la contempler comme lui seul savait le faire, avant de l'embrasser passionnément.

-Bon anniversaire, ma chérie! Je t'aime fort, tu sais...

-Et moi donc!

Ils s'embrassèrent de nouveau pendant que leurs caresses se faisaient de plus en plus intenses, leurs mains de plus en plus baladeuses. Christian se décida enfin à retirer son peignoir avant de dénouer celui de sa femme. Après dix ans, la flamme qui les animait était loin de vouloir s'éteindre. Ils étaient toujours fous l'un de l'autre, toujours aussi amoureux. Ils étaient tout juste sur le point d'unir leurs corps lorsque le téléphone sonna :

-Ne réponds pas, gémit Marianne. Prends-moi... je t'en prie! J'ai tellement envie de toi...

Christian aurait bien voulu lui obéir, mais devint complètement figé lorsque le répondeur fit entendre la voix de Michel Binoche.

-Chanelle! lança ce dernier. Plutôt embêtant que vous ne soyez pas là... Écoutez... je dois vous parler de toute urgence. Vous pourriez me...

Mais juste avant qu'il ne termine sa phrase, Marianne décrocha le combiné. Elle était complètement abasourdie et il y avait de quoi l'être! Il s'agissait de la toute première fois que le président de l'Union en personne se donnait la peine de l'appeler et même, de la toute première fois qu'un quelconque président ou ministre daigne le faire. Normalement, seuls les directeurs des services secrets européens et de la gendarmerie du Québec lui téléphonaient... mais Michel Binoche?

-Euh... Bonjour, Monsieur le Président, balbutia-t-elle. Désolée... je me trouvais... euh... sous la douche.

Après les politesses d'usage, le président lui demanda de bien vouloir se rendre d'urgence à Paris, plus précisément aux locaux de l'Unesco. Il avait une affaire importante à lui confier, mais évidemment, il ne pouvait être question de lui en dire davantage pour le moment, de peur que leur conversation ne soit tapée.

-Mais mon supérieur ne vous a pas précisé que je ne travaillais jamais durant l'été?

-Bien sûr, qu'il l'a fait! C'est d'ailleurs pourquoi j'ai pris sur moi de vous téléphoner... histoire de mieux vous convaincre d'accepter ce boulot. Croyez-moi, Chanelle, je n'interromprais pas vos vacances pour une simple bagatelle. Et si cela peut vous rassurer, il s'agit d'une affaire urgente... qui risque d'être très courte.

-Bon, d'accord... agréa Marianne bien malgré elle. Je partirai demain à la première heure.

-Ah Non! insista l'autre. Faudrait venir tout de suite, car il nous est impossible de retenir le suspect trop longtemps... c'est qu'il n'est qu'en examen. En venant aujourd'hui, vous serez en mesure de l'interroger dès demain matin.

-C'est qu'aujourd'hui est mon anniversaire de mariage... mon époux et moi avions des plans...

-Ben pourquoi ne pas le célébrer à Paris, cet anniversaire? Je sais que c'est irrégulier, mais je vous donne une permission spéciale: que votre époux vienne avec vous! En sautant dans l'avion tout de suite, vous arriverez juste à temps pour le dîner. Et vous savez quoi? Je m'occupe de tout! Vous serez reçus au George V... à nos frais, cela va de soi... et croyez-moi, vous y serez traités comme des rois! Mon avion privé vous prendra à l'aéroport de Montréal à dix heures... soyez prêts!

Le président allait raccrocher, lorsque Marianne lui dit:

-Je ne sais pas, Monsieur... j'hésite encore. Je ne crois pas qu'il soit très prudent de voyager en Europe... il y a la guerre et... j'avoue que cela m'effraie un peu.

-Oh! Vous ne le savez donc pas? Les États-Unis et nous avons convenu d'un cessez-le-feu d'une durée d'une semaine... cela nous permettra à tous d'enterrer nos morts. Vous êtes au moins au courant de ce qui s'est produit hier en Égypte?

-Oui, bien sûr! Les fameuses bombes lâchées par... "accident"...

-Vous n'y croyez pas? Je veux dire... à "l'accident"?

-Chaque fois que les Américains ouvrent la bouche... j'ai toujours un doute. Pas vous?

-J'ai bien peur de devoir l'admettre... par contre, dans ce cas-ci, nous n'avons d'autre choix que de les croire... en fait de victimes, ce sont eux qui ont le plus écopé et aussi, ce matin, ils ont exhibé à la face du monde le cadavre du soldat fautif... l'homme s'est pendu!

-Il y a de quoi!

-Quel massacre, tout de même!

-J'en ai marre de toutes ces guerres qui n'en finissent plus!

-Comme tout le monde, chère Madame! Donc, je peux compter sur vous?

-Vous avez ma parole... je serai là en début de soirée...

Grâce aux progrès technologiques, le voyage Montréal-Paris, en avion, pouvait s'effectuer aussi rapidement qu'en trois heures. En TGV, on pouvait espérer traverser

l'Atlantique en six heures tandis qu'en sous-marin croisières, le voyage se faisait en sept ou huit heures. C'est donc dire que Marianne et Christian seraient en mesure de débarquer à Paris aux alentours de dix-neuf heures... en tenant compte, bien évidemment, du décalage horaire.

-Mais qu'est-ce que je ferai là-bas, moi, pendant que tu travailleras? chiala Christian.

-En bon amateur de vin que tu es, je suis sûre que tu n'auras aucun mal à tuer le temps!

-Humm... c'est vrai que je pourrai sûrement nous dénicher quelques bonnes bouteilles...

Il se tut quelques instants avant de reprendre :

-Quand ton travail sera terminé, pourquoi, plutôt que de rentrer, n'irions-nous pas sur la Côte d'Azur, hein? On sera déjà là-bas, alors... aussi bien en profiter!

-Là, tu as une idée de génie! Tu te charges des valises pendant que je me douche?

-D'accord!

Avant qu'elle n'entre dans la salle de bains, Christian la serra très fort dans ses bras.

-Ce que nous avons commencé ce matin, lui murmura-t-il à l'oreille, nous le terminerons ce soir...

-Mais j'y compte bien! s'exclama Marianne.

Juste avant d'entrer sous la douche, elle se mira dans le grand miroir qui recouvrait tout un mur de la salle de bains entièrement marbrée. Bien qu'elle n'était pas d'un genre prétentieux, encore moins superficiel, elle ne pouvait qu'exprimer un air de satisfaction à la vue de son corps. Grande, mince, ferme, elle présentait un corps fort enviable. Quant à sa tête, là aussi c'était plutôt réussi. Christian ne lui répétait-il pas sans cesse qu'elle avait une tête "royale"? Vrai que ses traits très fins, son long cou gracieux et son regard intelligent lui procuraient des airs de souveraine. Enfin, ses cheveux roux flamboyants encadraient parfaitement bien son visage bronzé à souhait.

Lorsqu'elle sortit de la douche, le grand Christian était là, à l'attendre, serviette à la main, pour mieux l'aider à sécher son corps tout mouillé, non sans chercher à profiter de l'occasion pour la contempler... comme lui seul savait la contempler.

-Tu sais quoi? lui proposa-t-il. Pendant que nous serons sur la Côte, nous pourrions en profiter pour acheter notre maison de rêve à St-Tropez... qu'en penses-tu?

-J'en pense que ce n'est vraiment pas une bonne idée. C'est la guerre, en Europe, et les maisons sont chères comme jamais.

-Et alors? Où est le problème? Nous en avons les moyens...

-Ce n'est pas parce que nous sommes riches que nous devons dilapider notre argent! De toute façon, je me sentirais coupable d'acheter une deuxième maison de luxe alors que la majorité des gens crèvent littéralement de faim. Attendons encore un peu... c'est plus sage.

Un peu déçu, Christian devait tout de même admettre que sa chère femme avait encore raison. Mais comment pouvait-elle être à la fois aussi riche et aussi raisonnable? Tout le contraire de lui, quoi! Lui, il désirait tout acheter, tout posséder. Il dilapidait son fric aux quatre vents, alors qu'elle s'efforçait de ne pas étaler sa richesse à la face des autres. Sauf pour les vêtements, par contre. Là, elle ne donnait pas sa place. Mais outre cela, jamais elle n'utilisait son argent dans le but d'épater la galerie ou encore, donner l'impression qu'elle était supérieure à ses semblables. Même que la plupart du temps, son argent, elle s'en servait pour aider les plus démunis. Elle dépensait d'énormes sommes, effectivement, pour supporter divers organismes, en particulier ceux dont le but consistait à soutenir les enfants malades ou les orphelins. Elle faisait également preuve de beaucoup de générosité envers la plupart des associations cherchant à lutter contre le cancer. S'il arrivait quelques fois à Christian de l'imiter, il le faisait beaucoup plus pour réduire ses impôts que par pure conviction.

Chapitre IV

Quelques heures plus tard, ils atteignirent l'aéroport Charles de Gaulle où ils furent pris en charge par le directeur des services secrets européens, Monsieur Dechamberland, un type fort sympathique avec qui Marianne avait eu l'occasion de travailler à maintes reprises. Ce dernier les déposa au George V et leur souhaita une excellente soirée avant d'ajouter, à l'intention de Marianne :

-Je vous prendrai demain matin, à neuf heures... pendant le petit déjeuner, je vous expliquerai la raison de votre présence ici.

Pas plus qu'à son départ, donc, Marianne ne savait ce qu'elle était venue faire à Paris. Mais cela ne l'étonnait guère, habituée qu'elle était aux intrigues.

Après un merveilleux repas aux chandelles et une nuit torride à souhait, la jeune femme embrassa tendrement son mari pour ensuite rejoindre Dechamberland qui l'attendait dans le hall de l'hôtel. Celui-ci l'emmena au restaurant Chez Fouquet's où enfin, il allait lui confier les détails de son enquête.

Il commença en lui parlant de cet homme plutôt étrange que le colonel Delancourt avait arrêté en Égypte.

-Jamais, dit-il, je n'ai vu un homme aussi mystérieux! Depuis son arrestation, il n'a pas prononcé la moindre parole. Il nous regarde, nous écoute... mais ignore nos questions.

-Peut-être est-il simplement muet! supposa Marianne.

-Non, il ne l'est pas. Il a été examiné par nos médecins et aussi... le colonel nous a affirmé qu'avant de le mettre aux arrêts, il l'a quelque peu observé. En plus de se pencher vers les morts, qui ressuscitaient à son simple toucher, monsieur X, comme nous le surnommons tous, leur parlait. Donc... il parle.

-Il a "ressuscité" des morts, dites-vous? Ce n'est pas possible, voyons! Ces hommes... n'étaient tout simplement pas morts et... voilà tout.

-Euh... je sais que ça peut sembler absurde, mais... tous les soldats présents sur le champ de bataille au moment des explosions étaient bel et bien morts. Les hommes de Delancourt ont longuement fouillé les lieux et après des heures recherches, n'ont trouvé aucun survivant.

-C'est qu'ils ont mal cherché, alors.

-Chanelle... tous les corps qu'ils ont vus étaient soit déchiquetés, soit affreusement brûlés. Il y a eu onze bombes, au total, je vous rappelle... un véritable carnage! Qui donc aurait bien pu survivre à cela, dites-moi?

Il se tut quelques instants puis ajouta:

-Et ce n'est pas tout... les rescapés de monsieur X n'affichaient aucune blessure : pas de brûlures, pas même une seule ecchymose.

-Ça par contre, c'est étrange! convint Marianne.

-Vous voulez en entendre une autre? rigola Dechamberland. Lorsqu'il a été arrêté par Delancourt, notre drôle de bonhomme transportait avec lui un panier rempli de victuailles. Il avait même, en sa possession, des bouteilles d'eau... pour vous c'est rien, mais vous n'êtes pas sans savoir que de ce côté-ci de l'Atlantique, l'eau est une denrée plutôt rare.

-Peut-être est-il immensément riche, qui sait? De nos jours, l'argent permet tout, même l'impossible! Ainsi... il aime les pique-niques?

-Faut le croire! Il transportait aussi un bâton très spécial. Ce bâton, il l'utilise comme une canne... bien qu'il ne boite pas. Il doit beaucoup compter pour lui, car il refuse de s'en départir... sans compter qu'il doit valoir une fortune. C'est une véritable œuvre d'art, ce bâton, une pièce unique! Jamais rien vu de semblable...

-Donc si j'ai bien compris, conclut Marianne, vous nagez en plein mystère... vous ne savez strictement rien sur lui?

-Eh bien... voilà! confirma Dechamberland. Vous avez tout saisi! Sachez qu'avant de faire appel à vos services, nous avons demandé à trois de nos meilleurs agents de se charger de monsieur X... nul n'est parvenu à rien! Faut dire que dans l'art d'interroger les gens... vous êtes sans égal! Vous possédez un véritable don, Chanelle, le savez-vous? En un rien de temps, vous arrivez à cerner un individu, atteindre son niveau et gagner sa confiance. Les gens vous aiment au premier regard... ils se sentent en sécurité et j'imagine que cela explique pourquoi ils acceptent toujours aussi facilement de se confier à vous. C'est pourquoi je tenais tant à ce que vous rencontriez notre monsieur X...

-D'accord... mais outre le fait qu'il est étrange et qu'il aurait... "redonné la vie" à certains soldats... que lui reprochez-vous, au juste, à cet homme? Pourquoi l'avoir mis en examen?

-Eh bien... nous le soupçonnons d'être l'auteur du "grand carnage Égyptien". Tout de suite après cet événement, les Américains ont affirmé que le soldat fautif s'était enfui...

-Mais attendez, l'interrompit Marianne, cet homme s'est suicidé, non?

-Ça, c'est que prétendent les Américains!

-Ah! Et bien sûr, vous ne les croyez pas...

-Comme vous dites! Nous pensons que l'homme, après avoir commis sa bétise, se serait enfui dans le désert pour constater l'ampleur des dégâts qu'il venait de causer. Ensuite, probablement pour se déculpabiliser, il se serait lancé à la recherche de survivants...

-Et contrairement à l'armée... il en a trouvé, lui! lança Marianne d'un ton moqueur. Votre théorie explique également pourquoi il transportait un plein panier de victuailles avec lui... on sait tous que les soldats sont bien nourris. Quant aux bouteilles d'eau, il les aura tout simplement subtilisées à son armée.

Elle réfléchit quelques secondes, puis demanda:

-Mais pourquoi les médias n'ont-ils jamais parlé de monsieur X?

-Parce qu'ils ignorent que nous l'avons trouvé... nous avons gardé ce renseignement secret pour ne pas éveiller les soupçons des Américains. Ces derniers, ne l'oubliez pas, ont juré que leur soldat fautif s'était enlevé la vie... s'ils ont menti et que nous parvenons à le prouver, je vous laisse imaginer l'embarras que serait le leur! Non seulement cela remettrait-il en cause le côté "accidentel" du carnage, mais de plus, nous pourrions les accuser de crime de guerre...

-Et les hommes... je veux dire... les survivants... les rescapés... ou enfin, les prétendus "ressuscités"... où sont-ils, à présent?

-Chacun a été renvoyé à son armée respective. Ils ne nous étaient guère utiles, croyez-moi! Aucun ne se souvenait de rien... la guerre, les bombes... ils avaient tout oublié! Certains d'entre eux croyaient même dur comme fer qu'on se payait leur tête et qu'ils étaient victimes d'un gag monté de toutes pièces pour les besoins d'une émission de télévision!

-Une bien drôle histoire que celle-là! s'exclama Marianne. Que puis-je, sinon... aller voir ce drôle de bonhomme!

-Ah! s'écria Dechamberland juste avant de se lever. J'allais oublier! Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs! C'est si... étonnant.

-Mais quoi donc? s'enquit Marianne, curieuse.

-Imaginez-vous, ma chère, que lorsqu'il est entré dans la cour de l'Unesco, en compagnie de ses escortes, il a touché la grande fontaine avec son bâton... vous savez, celle qui se situe juste à gauche de l'entrée principale?

-Euh... oui. Et alors?

-Eh bien... vous n'êtes pas sans savoir qu'en raison de la pénurie, plus une seule goutte d'eau ne sortait de cette fontaine depuis des lustres?

-Oui... comme toutes les autres fontaines d'Europe, d'ailleurs...

-Ben... plus maintenant! Depuis qu'il l'a touchée, elle s'est remise en marche... Idem pour les autres fontaines de Paris!

-Pardon? fit Marianne d'un air totalement incrédule.

-Quant à la Seine... qui s'était complètement desséchée... l'eau y revient tranquillement. Depuis hier, le niveau d'eau est passé de zéro... à vingt-cinq centimètres. C'est absolument incroyable!

-Comme vous dites! Mais... comme pour tout le reste, il doit forcément y avoir une explication. La magie, vous savez, je n'y crois pas tellement.

-Moi non plus, évidemment, mais... vous conviendrez que tout cela est plutôt étonnant. Si ce n'est pas de la magie... ou un miracle... d'où nous vient cette eau?

-Il y a très certainement une explication logique à tout cela!

Une fois hors du restaurant, Marianne décida de faire un petit saut dans une épicerie des Champs-Élysées.

-Vous avez encore faim? s'étonna monsieur Dechamberland.

-Non, lui répondit-elle, mais puisque notre ami semble aimer les pique-niques, je vais lui en organiser un... ça le rendra sûrement plus à l'aise.

-Eh bien... dans ce cas, sachez qu'il adore les produits de la mer! En particulier le thon...

-Alors allons-y pour quelques sandwiches au thon!

En plus des sandwiches, elle acheta une bonne bouteille de rouge, quelques salades, de la vaisselle en carton ainsi que des ustensiles et des coupes en plastique.

-Vous vendez des paniers à pique-nique? s'informa-t-elle auprès de la vendeuse.

-Bien-sûr, lui répondit cette dernière tout en lui indiquant du doigt l'étagère du fond.

Marianne régla ses achats avant de quitter le magasin d'un pas pressé, talonnée par Dechamberland qui visiblement, éprouvait beaucoup de mal à suivre sa cadence.

-L'idée du pique-nique me semble excellente! articula-t-il d'une voix haletante.

Juste avant qu'ils n'atteignent leur voiture, Marianne remarqua la présence d'un mendiant, coin George V et Champs-Élysées. Machinalement, elle fouilla dans son sac d'où elle sortit un billet de cent euros qu'elle lui remit d'un air parfaitement naturel.

-Vous aidez toujours les gens aussi... généreusement? s'enquit Dechamberland.

-Oui... la pauvreté m'est insupportable. Je suis d'avis que tout le monde devrait être riche... de nos jours, c'est indispensable. Non mais... ce n'est pas normal qu'autant de gens en manquent tandis que d'autres en ont à ne plus savoir qu'en faire! C'est si... injuste!

-Si vous le dites...

Dès qu'elle pénétra dans les locaux de l'Unesco, Marianne fut tout de suite conduite vers la pièce où monsieur X était gardé. Mais ce qu'il pouvait être beau, ce monsieur! Beau comme un dieu! C'en était... intimidant, voire renversant. Début quarantaine, il était grand et très musclé. Un vrai corps d'Adonis! Ses cheveux noirs, parfaitement bien coiffés et juste assez longs, reluisaient. Plus on admirait sa chevelure, plus on croyait déceler, dans ses magnifiques reflets, une légère teinte bleutée. Ces mêmes cheveux encadraient un visage doré par le soleil, un visage aux traits plutôt fins malgré un front et un menton très carrés. Avec son air intelligent, monsieur X ressemblait très peu à celui que Marianne avait imaginé... elle s'attendait à rencontrer un hurluberlu alors qu'en fait, elle avait rendez-vous avec Apollon en personne!

Si monsieur X ne lui adressa pas la moindre parole, pas même un simple petit bonjour de la tête, il ne se priva guère pour la scruter longuement du regard, un regard vert et perçant qui la fit se sentir toute drôle. Même si la chose était parfaitement impossible, elle avait l'impression d'avoir déjà croisé ce regard... et beaucoup plus d'une fois. Un regard très familier, mais qu'elle n'arrivait pas à identifier. Pour cacher son malaise, elle pointa les yeux vers le sol durant quelques secondes puis se rendit de l'autre côté du bureau devant lequel monsieur X était confortablement installé. Juste avant qu'elle ne s'asseye, ce dernier se leva d'un bond et marcha vers elle. Elle n'avait pas encore réagi qu'il avait déjà tiré sa chaise.

-Merci, cher Monsieur! lui adressa-t-elle d'une voix assurée. Très aimable de votre part. Vous êtes monsieur...?

L'homme demeura muet tout en la contemplant d'un regard intense. Ses yeux étaient si brillants, qu'elle aurait juré qu'il était sur le point de pleurer.

-Moi, lui dit-elle encore, je me nomme Chanelle... j'aimerais beaucoup discuter avec vous... vous parlez français, dites-moi?

Même silence chez monsieur X.

-D'où venez-vous mon bon Monsieur? Where do you come from?

Nouvelle question sans réponse.

-Vous savez, Monsieur, on vous prête de bien drôles de pouvoirs, ici... Comme par exemple, celui de redonner la vie aux morts. On dit aussi que vous faite rejaillir l'eau des fontaines et même... que vous remplissez des rivières entièrement desséchées. Si tout cela est véridique, vous êtes le sauveur de ce monde... celui que les croyants ne cessent d'espérer! Seriez-vous donc Dieu, par hasard?

Puisque l'homme eut un léger sourire, Marianne en déduit qu'il la comprenait parfaitement bien.

-Je crois aussi savoir que vous adorez les pique-niques... ça tombe bien, car moi aussi! Et justement, je nous en ai préparé un. Vous avez faim? Je nous ai également trouvé un excellent petit vin! Vous l'adorerez!

Voyant qu'elle s'affairait à déballer le contenu de son panier sur le bureau, l'homme s'exprima enfin, sur un ton de protestation :

-Mais... un pique-nique... ça se passe à l'extérieur... pas à l'intérieur.

Tout en s'efforçant de cacher sa surprise, Marianne répondit:

-Mais c'est que vous avez parfaitement raison! Ce sera effectivement beaucoup plus agréable à l'extérieur... il y fait si beau, aujourd'hui! Où aimeriez-vous aller?

-Dans la cour avant... près de la fontaine.

-Excellente idée! Suivez-moi... euh... n'oubliez pas votre canne!

Lorsqu'ils quittèrent la pièce, tous ceux qui patientaient dans le long corridor, dont monsieur Dechamberland, paraissaient sidérés.

-Nous allons faire un pique-nique! confia-t-elle gaiement à l'intention de celui-ci tout en prenant la direction de la sortie.

Fier, monsieur X marcha derrière elle sans porter la moindre attention aux regards pointés sur lui.

Chapitre V

Une fois les deux bien installés près de la fontaine de l'Unesco, dont l'eau jaillissait toujours, Marianne demanda :

-On dit que toutes les fontaines de Paris se sont remises en marche dès le moment où vous avez touché celle-ci avec votre bâton... c'est vrai?

Dévorant d'un très bon appétit son premier sandwich au thon, monsieur X haussa les épaules avant de répondre :

-Les gens peuvent bien dire ou croire ce qu'ils veulent... c'est quoi, votre nom, déjà?

-Chanelle.

-Je voulais dire... votre "vrai" nom?

-Chanelle!

-Vous mentez...

-Qu'en savez-vous?

-Parce que vos yeux sont devenus bleus dès le moment où vous avez prononcé "Chanelle"... alors que juste avant, ils étaient aussi verts que pouvait l'être l'Atlantique avant que l'homme ne s'acharne à le polluer.

-Mes yeux ont donc changé de couleur? s'étonna Marianne. Et alors? Cela ne signifie pas nécessairement que je vous raconte des histoires...

-Oh que si! Je le sais, car j'ai le même problème... dès que je mens, mes yeux tournent au bleu. Sinon, tout comme vous, ils sont d'un incroyable vert...

-Qui êtes-vous, Monsieur?

-Un homme...

-Mais enfin?

-Vous voulez un nom?

-Évidemment...

-Je m'appelle Christopher Lord!

-Vos yeux sont bleus...

-Bon d'accord... alors appelez-moi Poun! Poun, comme P ou N. Ceci est mon prénom... alors que X est le nom de famille que vos confrères m'ont attribué. Je suis donc... Poun X.

-Va pour Poun! D'où venez-vous?

-Et vous?

Puisque Marianne ne répondit rien, il le fit pour elle :

-C'est bien le Québec... très, très bien. J'y suis déjà allé, vous savez? Juste une fois. C'était il y a environ trente ans... j'adore votre accent!

-Allez-vous enfin me dire d'où vous venez? lui redemanda Marianne en lui versant du vin.

-Je viens... de partout... et de nulle part à la fois. Comme je n'appartiens à aucun de vos pays... je n'ai pour vous aucune nationalité. Disons donc que je suis un citoyen du monde: je ne suis d'aucun pays... et de tous à la fois. Aujourd'hui je suis en France, hier je me trouvais en Égypte, et... qui sait où je serai demain?

-La guerre représente-t-elle pour vous un spectacle à ce point ravissant qu'elle vous procure l'envie de vous payer un pique-nique au beau milieu d'un champ de bataille?

-La guerre? Je la déteste! Autant, sinon davantage que vous! Et si je me suis "payé" un pique-nique, comme vous dites, aux abords du Sahara, eh bien... sachez que c'était uniquement pour mieux la haïr.

Il observa un court silence et poursuivit:

-Si vous aviez vu ce que j'ai vu! Même avant les bombes, c'était l'horreur... alors imaginez après! Tous ces pauvres hommes...

Ses yeux s'emplirent d'eau alors même qu'il s'efforçait de rassembler ses souvenirs:

-J'ai vu des corps se briser, des hommes hurler leur douleur pendant qu'ils brûlaient vifs... des hommes à qui j'avais offert de l'eau à peine quelques minutes avant le drame...

-De l'eau? s'étonna Marianne. Comment en possédez-vous autant alors qu'elle est si rare? Enfin... elle l'était... jusqu'à hier...

-Euh... j'ai découvert une source.

-Une source d'eau? s'étonna une nouvelle fois Marianne. En plein désert? Vous vous moquez de moi, pas vrai?

Pendant qu'il se préparait à répondre, elle le dévisagea pour constater que ses yeux demeuraient parfaitement verts.

-Je comprends votre étonnement, lui dit-il enfin, mais je vous assure que c'est vrai! Je me tenais à environ mille mètres du champ de bataille... Pour me protéger des balles perdues, j'ai eu l'idée de creuser un trou dans le sable pour m'y engouffrer. Et c'est en creusant que j'ai découvert une source d'eau. Il s'agissait d'une eau parfaitement pure... et excellente, soit dit en passant! Ensuite... ben... j'ai eu l'idée de la partager avec quelques soldats assoiffés qui se trouvaient là...

-Vraiment? Des soldats vous ont vu et vous ont laissé en liberté? Ils n'ont même pas cherché à vous arrêter, ni même à vous tuer? Plutôt étrange, vous ne trouvez pas?

-Pas du tout! C'est le contraire qui l'aurait été! Vous... songeriez-vous, ne serait-ce qu'un instant, à tuer une personne qui vous abreuve alors même que vous êtes assoiffée? J'ai même donné à manger à certains... ils avaient faim, les pauvres! Et puisque j'avais quelques sandwiches en trop...

-Vous détestez la guerre et pourtant, vous vous souciez du bien-être de ceux qui la font... n'est-ce pas là une attitude plutôt... contradictoire?

-Je hais la guerre... ça... oui! Mais pas les soldats... car les principales victimes de la guerre, ce sont eux. Alors qu'ils sont encore si jeunes et naïfs... qu'ils cherchent désespérément une façon honnête de gagner leur vie, l'armée leur tend les bras. Ils se font carrément endormir par leur putain de gouvernement! Celui-ci leur promet mer et monde pour les convaincre de s'enrôler, mais en se gardant bien de leur dire qu'à la moindre occasion, ils devront renoncer à leurs rêves pour aller mourir bêtement sur un champ de bataille. Et ce n'est qu'une fois là, que les pauvres réalisent qu'ils se sont fait avoir... c'est pathétique! Vive l'État!

-Vous êtes donc un pacifiste?

-Pas vous?

-Que si! Et soyez persuadé que je partage entièrement votre opinion. Vous avez, Poun, une façon de penser qui me plaît énormément.

-Et vous... vous avez une tête qui me plaît énormément. Une vraie reine! Votre époux doit faire énormément de jaloux...

Sans rougir le moindrement, habituée qu'elle était à ce genre de compliment, elle se contenta de répliquer :

-Qui vous dit que j'ai un époux?

-Je le vois dans vos yeux! Vous respirez le bonheur... malgré ce qui vous tracasse...

-Et qu'est-ce qui me tracasse?

-La même chose que moi...

-C'est-à-dire?

-Le monde, "Chanelle", le monde! Sa précarité vous perturbe, pas vrai? Tout comme la famine... la pauvreté... la rareté de l'eau... l'injustice... la politique et ceux qui la font. La bêtise humaine vous tue! N'ai-je pas raison?

-Peut-être bien... puisque vos yeux sont restés verts.

Poun laissa tomber un long soupir, puis dit encore:

-Si je le pouvais, je ferais de vous une reine. Avec votre tête, vos qualités, votre façon de pensée et votre compassion pour les pauvres gens, vous seriez parfaite dans ce rôle. Vous êtes si... digne, si... majestueuse! Vos parents doivent être très fiers de vous!

-Je n'ai plus de parents, malheureusement... mon père, je ne l'ai jamais connu et...

-Votre mère?

-Elle est morte...

Poun paraissait complètement estomaqué.

-Elle est morte... vraiment?

-Oui, le cancer l'a emportée il y a déjà plusieurs années.

-J'en suis... sincèrement désolé.

Elle s'alluma une cigarette, en inhala très profondément la fumée pour ensuite la rejeter d'un trait.

-Vous ne devriez pas fumer, chère enfant, ce n'est pas bon, pour vous... J'entends vos pauvres poumons hurler jusqu'à moi! Chaque cigarette écourte un peu plus vos jours...

-Ça tombe bien, ironisa Marianne, car il se trouve que je ne souhaite pas du tout m'éterniser sur cette terre...

-Ce que vous dites me chagrine énormément...

-Vous tenez réellement, vous, à vieillir dans un monde aussi laid... aussi vil et... dégoûtant?

-Pour moi, je ne sais pas, mais... je sais que bien des gens de votre génération partagent votre opinion... et ça me brise le cœur!

-Quel âge avez-vous, Poun?

-Oh! rigola-t-il. Il y a bien longtemps que j'ai arrêté de compter les années qui passent! Je ne suis donc plus vraiment certain de mon âge. Il y a toutefois une chose dont je suis certain... je suis vieux... beaucoup trop vieux!

-Mais vous semblez en plein dans la force de l'âge! Regardez-vous, enfin! Un véritable Adonis!

-Merci du compliment!

-Croyez-vous en Dieu, Poun?

-"Dieu", tel que la religion le conçoit? Pas du tout! Voilà bien le plus grand mensonge de l'homme, sa bêtise la plus célèbre! La religion, au risque de vous offenser, a été créée par une poignée de cons dans le simple but d'asservir d'autres cons!

-Voilà un autre point sur lequel nous sommes d'accord! s'exclama Marianne en tirant à nouveau une touche de sa cigarette.

Elle se massa doucement la tête, puis demanda :

-Vous êtes marié?

-Oui...

-Où se trouve votre femme?

-Loin... très loin.

-Ce qui veut dire?

-Qu'elle est loin d'ici...

-Vous ne voulez vraiment rien me dire, hein?

-Pardonnez-moi, mais je n'ai vraiment pas intérêt à ce que les gens sachent où elle est, ni d'où je viens, car voyez-vous, nous ne serions plus jamais en sécurité. Un jour, si vous me rencontrez en tant "qu'amie", et non en tant qu'agent, je vous le dirai bien volontiers. Et

qui sait? Peut-être bien que ce jour-là, vous consentirez à me dévoiler votre véritable nom...

-Vous avez des enfants?

-Pas assez...

-Et bien entendu, ils vivent quelque part... en sécurité... avec votre épouse?

-En sécurité, oui, mais pas avec mon épouse... pour votre information, elle n'est la mère d'aucun d'eux.

-Je ne comprends pas... vous êtes divorcé? Marié plus d'une fois? Ou à plus d'une femme à la fois?

-Vous n'y êtes pas du tout! Je n'ai été et "resterai" marié qu'à une seule et unique femme...

-Je ne comprends pas...

-Laissez! C'est trop... compliqué.

-Revenons à ce fameux jour où le colonel Delancourt vous a trouvé dans le désert...

-Écoutez, "Chanelle", finit par s'impatisser Poun. Je vais vous faciliter la tâche... je sais qu'on me soupçonne d'être celui qui a lâché toutes ces bombes, mais ce n'est pas moi! Et qu'on m'enferme au royaume d'Héres pour l'éternité si je mens! Je n'ai tué personne, je n'ai rien fait de mal et enfin, je n'ai absolument rien à me reprocher! Et tandis que je vous parle, je vous prie de bien regarder mes yeux... sans risque de me tromper, je puis vous affirmer qu'à l'heure actuelle, ils sont plus verts que jamais!

-N'ayez crainte, Poun... je sais déjà depuis un bon moment que vous n'êtes coupable de rien. J'en ferai d'ailleurs part à mes supérieurs dès la fin de notre entretien. Mais... ce que j'allais vous demander, en fait, c'était de m'aider à éclaircir une dernière chose : ces hommes que... de l'avis de certains, du moins, vous avez "ressuscités"... eh bien... une fois revenus à eux, ils avaient tout oublié. Ils ne se souvenaient de rien. Ni des bombes, ni de la guerre et encore moins de vous... tous, sans exception, ont démissionné de leurs armées respectives pour ensuite devenir des pacifistes convaincus...

-Vraiment? Quel dommage, alors, que les trois cent mille autres soldats n'aient pas survécu! Les trop rares pacifistes de ce monde auraient certainement bondi de joie!

-Sûrement, mais... selon vous, qu'est-ce qui pourrait bien expliquer ce qui s'est passé dans leur tête?

-Selon moi, ces soldats étaient très forts! J'aimerais beaucoup, moi, avoir la force d'oublier. Cela rendrait ma vie tellement plus simple et surtout, tellement plus belle. Car oublier, c'est une force en soit! Dites-vous bien une chose : il est beaucoup plus aisé de se rappeler... que d'oublier. Souvenez-vous toujours de ce que je viens de vous dire... ça pourrait vous être grandement utile, un de ces jours.

-Mais comment, dites-moi, ces hommes s'en sont-ils sortis indemnes, sans la moindre blessure?

-Définitivement, ils sont forts! Très, très forts! Suffisamment, en tout cas, pour rejeter la douleur corporelle...

Marianne se massa à nouveau la tête. Elle sentait venir une nouvelle migraine. Comme elle en avait marre de ces satanés maux de tête! Encore plus fidèles que son mari, ceux-là! Toujours présents... chaque jour, même heure, même poste!

Remarquant son malaise, Poun s'approcha d'elle pour apposer une main sur son front.

-Laissez-moi voir ça, murmura-t-il doucement avant de fermer les yeux et placer son autre main à l'arrière de sa tête.

Après quelques secondes, et à la grande stupéfaction de Marianne qui allait s'envoyer une nouvelle gorgée de vin, il dit :

-Laissez, voulez-vous! Buvez un bon verre d'eau, à la place. Si vous souffrez de la tête, c'est que vous êtes mal hydratée. Vous aimez le bon vin, n'est-ce pas? Et peut-être même un peu trop le martini... euh... extra sec?

-Euh... effectivement, balbutia Marianne.

-Y'a pas de mal, croyez-moi. Mais il vous faudrait boire un peu plus d'eau... À ce que je sache, ce n'est pas ce qui manque au Québec.

-Pas encore...

-Eh bien buvez-en plus... et vos migraines partiront!

Ce disant, il s'empara d'un gobelet en plastique qu'il remplit d'eau à même la fontaine de l'Unesco. Marianne le but d'un trait avant que sa migraine ne la quitte aussitôt.

-Mais comment avez-vous fait ça? s'enquit-elle d'un ton subjugué. Je veux dire... comment avez-vous pu deviner aussi vite la cause de mon mal?

-Notre corps nous parle, "Chanelle", il nous envoie des messages... suffit de l'écouter.

-Ah oui? Et qu'aurais-je pu faire s'il n'y avait plus eu d'eau?

-Eh ben... chasser votre mal...

-Chasser mon mal?

-Oui...

-Et comment donc?

-Par la pensée...

Marianne était sur le point de se moquer lorsque sûr de lui, il affirma:

-Ce que j'ai fait, "Chanelle", tout le monde peut le faire... et vous encore plus que les autres... suffit d'un peu de pratique et de concentration.

-Eh bien... j'essaierai. Quoi qu'il en soit, merci. Je me sens beaucoup mieux.

-Ce n'est pas une plaisanterie, "Chanelle", insista l'autre. Chaque fois que vous aurez mal... chaque fois que vous serez malade... parlez à votre corps et écoutez-le vous parler. N'hésitez-pas à utiliser la zone morte de votre cerveau... vous savez, celle qui vous effraie tellement?

Marianne le dévisagea d'un air complètement ahuri.

-Notre cerveau, gentille dame, est capable de tout, même du plus grand des miracles! Souvenez-vous toujours de ce que je viens de vous dire... pour le jour où vous serez enfin prête. Rappelez-vous également ceci : ce n'est pas le corps qui dirige le cerveau... mais le contraire.

Ne sachant trop que dire, Marianne consulta sa montre puis annonça à regret:

-J'ai bien peur qu'il nous faille y aller!

Elle lui tendit la main, qu'il serra très chaudement. Elle dit encore :

-Sachez, Poun, que si cette rencontre fut l'une des plus énigmatiques qu'il m'ait été permis de faire, elle était également très intéressante et surtout, très enrichissante. Je vous remercie d'avoir consenti à me parler...

-Mais ce fut, Madame, un réel plaisir.

-Bien que vous ne m'ayez dévoilé que très peu de choses, pourquoi avoir accepté de me parler alors qu'avec tous les autres, vous êtes demeuré muet?

-Parce que vous, vous me comprenez, voilà tout!

Ce à quoi il ajouta :

-Notre rencontre, chère enfant, était prédestinée. Je le savais et c'est uniquement pour cette raison que je me suis laissé mettre aux arrêts par le colonel Delancourt...

-Vous croyez que nos routes se recroiseront?

-Pour sûr! Cette première rencontre n'était disons... qu'un prélude. Vous verrez.

-Comme vous dites... je verrai! lança Marianne sans trop y croire.

Tandis qu'ils retournaient tranquillement vers les locaux de l'Unesco, elle lui fit part d'un petit détail qui la chicotait:

-Vous n'avez aucun papier sur vous, à ce qu'on m'a dit?

-Pas le moindre! Je n'en ai d'ailleurs jamais eu...

-Mais vous qui voyagez tellement ... cela ne vous cause pas de problèmes?

-Pas du tout!

-Mais lorsque vous passez d'un pays à l'autre, comment faites-vous pour traverser la frontière? Ne vous pose-t-on jamais de questions?

-Euh... j'évite les frontières.

-Comment faites-vous ça?

-Je me débrouille...

Dès qu'ils franchirent la porte d'entrée, deux soldats armés s'emparèrent de Poun pour le ramener à ses quartiers.

-Ne le brusquez pas! leur commanda Marianne. Cet homme ne sera bientôt plus un prisonnier... alors traitez-le avec respect.

Elle partit ensuite à la rencontre de monsieur Dechamberland, lequel la fixa d'un air assez troublé pendant qu'il l'entendait lui dévoiler les détails de son entretien avec Poun.

-Nous ne pouvons le retenir plus longtemps, finit-elle par lui dire. Cet homme n'a absolument rien d'un criminel... même qu'il est tout le contraire! C'est un pacifiste pur qui ne saurait même pas s'en prendre à une mouche! Il est plutôt étrange, c'est vrai, il ne possède aucun papier et se trouve actuellement très loin de chez-lui, mais... outre ça, je ne lui trouve aucun travers. Ce n'est pas un cas pour nous.

Avant d'exprimer sa pensée, monsieur Dechamberland gratta longuement son crâne dégarni, chose qu'aussi inévitablement qu'inconsciemment il répétait chaque fois qu'il était perturbé. Un peu comme si ce geste lui permettait de bien peser les mots qui subséquemment, allaient sortir de sa bouche.

-Mais ma pauvre Chanelle, lui dit-il enfin, où avez-vous pêché toutes ces informations? Cet homme ne vous a rien dit... absolument rien! J'ai personnellement filmé votre rencontre pendant que des collègues vous observaient à l'aide de jumelles... pas une fois, pas une seule, il n'a ouvert la bouche...

-Pardon? de s'emporter vivement Marianne.

-Jamais il n'a discuté avec vous! vous dis-je. Il vous a touchée, c'est vrai, et il vous a aussi écoutée, mais outre cela, il n'a fait que manger en vous zieutant.

-Dites-moi que je suis cinglée, tant qu'à y être!

-Vous voulez voir la bande?

Marianne visionna le film en question pour constater qu'effectivement, Poun semblait silencieux.

-Et son nom... "Poun"... je l'ai inventé, peut-être?

-Justement, fit Dechamberland, affairé devant son ordinateur. Je viens de lancer une recherche pour connaître l'origine de ce nom et selon le dictionnaire des noms propres, celui de "Poun" est inexistant.

-Qu'importe ce que dit votre ordinateur, je sais que je dis la vérité!

-Peut-être êtes-vous un peu fatiguée, ma chère? Après tout, vous avez célébré votre anniversaire de mariage hier soir, non? Vous manquez sûrement de sommeil. Peut-être avez-vous juste "imaginé" les confidences de ce monsieur... tel en rêvant.

-Pour rêver, il aurait d'abord fallu que je m'endorme! ironisa Marianne. Et je n'ai pas dormi, ni même somnolé, ne serait-ce qu'une seule minute! Non, mais enfin... je suis suffisamment saine d'esprit pour savoir que cet homme m'a parlé.

Elle soutint son regard ahuri quelques secondes, avant de lui balancer à la figure :

-Vous ne me croyez pas? Alors tant pis! À moins que ce ne soit là une tactique de votre part pour le retenir plus longtemps?

Enragée, elle quitta le bureau du directeur, mais juste avant de refermer brutalement la porte derrière elle, elle eut cette question :

-Au fait, de quelle couleur sont mes yeux, présentement?

-Euh... verts... balbutia l'autre, très verts, même.

-Eh bien... cela prouve que je dis la vérité! Lorsque je mens, sachez que mes yeux deviennent aussitôt bleus. Vous êtes à la tête des services secrets, nous travaillons ensemble depuis plus de cinq ans et jamais vous n'avez remarqué ce fait... celui que vous retenez illégalement entre ces murs n'a pourtant mis, Monsieur, que quelques minutes à le découvrir!

Chapitre VI

Marianne était dans une furie extrême lorsqu'elle regagna sa chambre d'hôtel où Christian l'attendait impatiemment afin de lui faire voir les quelques bonnes bouteilles de vin qu'il avait pu trouver. Mais l'excitation de ce dernier céda très vite le pas à l'inquiétude après que sa femme eut refermé la porte si brutalement derrière elle que les murs de la chambre en tremblèrent.

-Mais qu'est-ce qui se passe, ma chérie? s'enquit-il en se précipitant vers elle. Tu veux bien me dire ce qui t'a mise dans cet état?

-C'est ce putain de Dechamberland! Celui-là, il va me le payer!

-Mais qu'est-ce qu'il a fait de si terrible? Vous avez pourtant toujours eu d'excellents rapports, dans le passé...

Sans trop fournir de détails sur son entretien avec Poun, du fait que ses enquêtes devaient rester secrètes, elle se contenta de lui révéler le contenu de sa discussion avec Dechamberland.

-Tu te rends compte? lança-t-elle à la fin de son récit. M'accuser de mentir... moi! Me soupçonner d'inventer les confessions d'un suspect!!! De toute ma vie, jamais je n'ai été aussi insultée! Aaaaaah!!!

-Mais calme-toi, mon amour! fit Christian en la serrant très fort dans ses bras. Tu veux que je te fasse l'amour... hein? Ça te réconforterait sûrement...

-Y'a rien pour me calmer! Rien! Fais les valises! On se tire tout de suite d'ici!

-Mais calme-toi, je te dis! Nous partirons dès la première heure, demain matin. Mais en attendant... respire!

-Je vais aller au gymnase, tiens! Y'a rien de mieux qu'un bon entraînement pour chasser la frustration! Je reviendrai dans une heure ou deux... tu serais gentil de me faire monter un martini pour mon retour... euh... s'il te plaît.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la chambre, elle se retourna sec pour lui demander encore :

-J'allais oublier... tu me feras aussi monter une bouteille d'eau!

-Une bouteille d'eau? répéta Christian interloqué. Mais depuis quand tu bois de l'eau?

-Euh... c'est pour mes migraines! s'empressa-t-elle de lui répondre avant de s'éclipser.

Si elle n'avait pas été stationnaire, la bicyclette sur laquelle Marianne pédalait aurait très certainement filé à plus de deux cents kilomètres à l'heure sur une route. Elle pédala ainsi sans relâche durant une bonne trentaine de minutes. Après quoi, elle fit quelques poids et haltères. Elle adorait s'entraîner et s'efforçait de le faire au moins quatre ou cinq fois par semaine. Bien souvent, c'est en pratiquant ses exercices qu'elle parvenait à trouver les réponses aux questions qui la tracassaient. Ce jour-là, par exemple, elle était hantée par mille et une questions au sujet de Poun. Sûr, cet homme n'était pas un criminel et selon elle, l'armée européenne n'avait aucun droit de le retenir ainsi plus longtemps. Mais qui était-il? Que faisait-il? Il semblait venir de nulle part et attendre patiemment qu'on le libère pour retourner vers... nulle part. Pourquoi esquivait-il constamment les questions? Et quand il daignait répondre, pourquoi le faisait-il toujours d'une façon aussi évasive? Pourquoi tant de mystère? Qu'essayait-il de cacher? Un secret, très certainement, mais lequel?

C'est en exécutant sa deuxième série de trente abdominaux qu'une explication parfaitement plausible lui vint à l'esprit, une explication qui selon elle... expliquait tout. Poun pratiquait le même métier qu'elle : il ne pouvait être qu'un agent secret. Plus elle y songeait, plus elle était convaincue d'avoir mis à jour le secret de cet énigmatique bonhomme. Ça ne pouvait être que ça... qui d'autre que lui, effectivement, se faisait aussi discret chaque fois qu'il était question de sa propre personne? Qui d'autre répondait aux questions trop curieuses de façon aussi évasive, aussi imprécise? Qui d'autre, sinon elle-même!

-Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt? lança-t-elle à voix haute.

Elle en était à sa quatrième et dernière série d'abdominaux lorsqu'elle réalisa qu'au fond, même si elle avait pu découvrir ce secret à temps, c'est-à-dire au moment où le principal intéressé se trouvait devant elle, cela n'aurait rien changé du tout. Quel agent secret serait suffisamment bête pour répondre un stupide "oui" à la question : "Êtes-vous un agent secret?". À cette question, un véritable agent se moquerait plutôt de son interlocuteur en répondant : "Mais vous regardez beaucoup trop de films, mon ami! Non, mais... ai-je vraiment la tronche d'un agent secret? ". C'est ce que Poun aurait répondu... car c'est exactement ce qu'elle-même aurait répondu.

Plus que certaine d'avoir résolu le "mystère Poun", elle jugea préférable de conserver pour elle le résultat de ses réflexions. Pour l'heure, pas question d'en informer ce putain de Dechamberland! Pas avant qu'il ne se soit excusé. Quant à elle, ce con pouvait bien aller se faire foutre! Plus jamais elle n'aurait le moindre respect pour lui. Le simple fait de penser qu'au moment même où elle se défonçait dans ce gymnase, il était probablement là, lui, à se pavaner dans les couloirs de l'Unesco pour raconter à tous que l'agent Chanelle avait menti au sujet de son entretien avec monsieur X, et que durant sa conversation "imaginaire" avec lui, ce cher monsieur aurait déclaré s'appeler "Poun" alors que ce stupide nom n'existait même pas la rendait malade. Décidément, sa réputation en prendrait un sacré coup!

-Merde! jura-t-elle en frappant de toutes ses forces sur un punching bag. Qui lui dit que son putain de registre contient réellement tous les noms du monde? Sale con!

À l'aide d'une serviette, elle essuya les gouttes de sueur qui perlaient un peu partout sur son corps. Elle se débarrassa ensuite du morceau de tissu en le lançant à bout de bras contre le mur avant de regagner sa chambre par les escaliers de secours. Après une douche, elle se laissa choir sur un fauteuil, s'alluma une cigarette, ingurgita une bonne gorgée d'eau puis enfin, savoura lentement son martini.

Vêtu d'un simple short, Christian s'affairait aux quatre coins de la chambre, histoire de rassembler leurs effets.

-J'ai téléphoné à la compagnie "Québecair-France" et ils ont pu nous avoir deux billets pour demain, sur le vol de treize heures, en direction de Nice. Ça te convient?

Marianne ne répondit pas, trop occupée qu'elle était à le contempler. En promenant son pic à boisson dans son verre, elle se disait qu'elle avait beaucoup de veine d'être mariée à un homme tel que Christian. Même s'il avait la mauvaise habitude de dilapider son fric, il n'en demeurerait pas moins qu'il était un mari prévenant et rempli de bonnes attentions. On aurait dit qu'il ne vivait que pour elle, que pour la satisfaire. Il était toujours prêt à tout dans le simple but de lui faire plaisir. Mais le plus important, c'est que même après dix ans de mariage, elle le trouvait tout autant séduisant, sinon davantage, qu'au premier jour de leur union. Il était si grand, si fort, si... craquant. Ses yeux bruns étaient remplis de bonté alors que la plus grande merveille du monde se cachait inévitablement derrière son incroyable sourire. Son sourire... sincère et surtout, tellement rassurant. Tant et aussi longtemps qu'elle aurait ce même sourire sous les yeux, le ciel pouvait toujours menacer de lui tomber sur la tête, elle ne s'en trouverait nullement perturbée. Mais ce qu'elle admirait d'abord et avant tout, chez son époux, c'était son calme. Un calme à toute épreuve. Rares ceux qui, comme lui, possédaient cette tranquillité d'esprit de celui que jamais rien ne dérange. Ciel qu'elle l'aimait!

-Mais qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça? Tu devrais plutôt m'aider à boucler les valises...

-T'ai-je dit que je t'aimais, aujourd'hui? lui murmura-t-elle doucement en guise de réponse.

-Non, mais... tu sais quoi? Je l'avais deviné...

Il s'avança lentement vers elle, la souleva de son fauteuil et l'embrassa tendrement tandis qu'elle lui caressait la nuque. Ils firent l'amour durant tout le reste de l'après-midi, puis dînèrent tranquillement avant de poursuivre leurs ébats jusqu'au petit matin. Vraiment, si l'amour parfait existait, ça devait très certainement être le leur.

-Tu sais, lui dit-elle après s'être blottie confortablement entre ses bras, je crois que nous allons finalement faire ce que tu souhaites...

-De quoi parles-tu?

-De cette maison que tu tiens tant à acheter sur la Côte d'Azur... nous pourrions aussi nous procurer un appartement à Paris... j'adore cette ville!

-Mais pas plus tard qu'hier, tu disais que tu préférerais attendre...

-Ça, c'était hier... avant que je ne décide de prendre ma retraite.

-Ta retraite?

-Tu as bien entendu! Ma retraite! Finalement, tu ne seras pas le premier à le faire...

-Chérie... moi, ça me convient parfaitement... même que je suis plus qu'heureux d'apprendre la nouvelle... mais... c'est pour toi. Tu es sûre que c'est réellement ce que tu veux? On ne brise pas une carrière comme la tienne sur un simple coup de tête, tu sais...

-Sur un simple coup de tête? On m'accuse d'avoir fabriqué de toutes pièces les quelques rares aveux qu'un homme a bien voulu me faire! Que ferais-tu à ma place?

-J'avoue que je n'aurais pas beaucoup apprécié...

-Quand ton principal employeur se met à douter de toi, c'est qu'il est temps de partir.

-J'imagine que tu as raison.

Christian se tut, juste un instant, avant de lancer, plein d'espoir :

-Hey! Si nous nous retrouvons tous les deux à la retraite, c'est donc dire que nous pourrions enfin avoir un enfant...

-Là, tu rêves! Je t'ai dit qu'il n'en était pas question, et cela, tant et aussi longtemps que ce sera la guerre.

-Justement! Aux infos, hier, ils ont dit que le cessez-le-feu se poursuivrait plus longtemps que prévu, le temps de voir si on ne peut pas s'entendre sur l'établissement d'un éventuel traité de paix...

-Vraiment?

-Vraiment!

-Eh bien! Voilà qui nous changerait! Depuis le temps que la guerre empeste nos vies!

-Crois-moi, mon amour! Nous aurons un enfant bientôt! Très bientôt, même...

-Chéri... ce n'est pas parce qu'une guerre prendra fin que le monde cessera d'être laid.

Un peu plus tard, vers huit heures trente, ils avalèrent tranquillement leur petit déjeuner tout en écoutant les infos. Bien qu'ils n'attendaient personne, quelqu'un frappa à leur porte. Il s'agissait de monsieur Dechamberland. Si le grassouillet petit bonhomme avait trouvé le courage de se pointer à nouveau devant Marianne, c'est qu'il avait un nouveau travail à lui confier. Comme la direction générale des services européens s'apprêtait à libérer monsieur X, il dut faire preuve de beaucoup d'audace pour lui demander de bien vouloir épier ce dernier durant ses prochains déplacements.

-Premièrement, lui répondit sèchement Marianne, son nom n'est pas "monsieur X", mais "Poun"! Et deuxièmement, je trouve que vous avez un sacré culot de venir me demander ce service après m'avoir pratiquement traitée de menteuse!

-Vous auriez dû voir dans quel état elle m'est revenue, hier, à cause de vous! se permit de préciser Christian sur un ton de reproche.

-Mais je ne vous ai jamais traitée de "menteuse", Chanelle! se défendit Dechamberland. Je vous ai uniquement dit que sur les bandes vidéos, vous ne...

-Ça va! Ça va! Je sais ce que vous m'avez dit! ragea Marianne. Et pour moi, c'est du pareil au même : vous m'avez traitée de menteuse! Peut-être pas de façon directe, mais... indirectement, oui!

-De toute façon, coupa Christian plutôt fièrement, elle prend sa retraite. Fini les enquêtes!

-Comment? s'indigna Dechamberland. Dites-moi que ce n'est pas vrai, Chanelle?

-Euh... bien... effectivement... j'y songe...

-Ne me dites pas que notre meilleur élément va nous quitter à cause d'un simple malentendu... vous n'avez pas le droit de faire ça, Chanelle! Ce serait complètement insensé!

Devant le mutisme de son interlocutrice, il jugea nécessaire d'ajouter :

-Vous êtes trop jeune, et surtout, trop brillante pour abandonner les services. Pour vous, le meilleur est encore à venir...

Il marqua une pause, puis :

-Écoutez... je m'excuse! Tout ça n'est qu'un vulgaire malentendu et je suis réellement désolé de ce qui s'est passé. Peut-être bien que... que l'angle de la caméra était mauvais et que... cela expliquerait pourquoi ce... Poun semblait aussi... muet. Je vous en prie, Chanelle, suivez-moi jusqu'à la DGSE où nous pourrons parler en toute sécurité de votre prochain boulot. Et vous savez quoi? Je doublerai votre prime!

-Vous savez bien que je ne travaille pas en fonction de l'argent! riposta Marianne d'un ton un peu plus calme.

-Et c'est justement ce qui vous honore! Alors... vous venez?

-Bon! soupira l'autre. C'est d'accord. Combien de temps durera ce travail?

-Je l'ignore, avoua Dechamberland. Sa durée peut être très courte, comme elle peut être très longue. Tout dépend de ce que fera notre homme...

-Et qu'en est-il de nos "projets"? se fâcha Christian. Tu te souviens de nous, ma belle? Nous devons partir en vacances... dès treize heures... sur la Côte... ça te rappelle quelque chose?

L'air déchiré, Marianne se tourna lentement vers lui:

-Je crois bien que je vais vous attendre en bas, marmonna Dechamberland. Euh... s'il y a du hockey cette année, Christian, je vous souhaite de connaître une autre excellente saison... continuez de nous en mettre plein la vue, surtout!

Puis il partit sans plus attendre.

-Christian, fit Marianne d'une voix très douce, je suis désolée...

-Ça va! la coupa furieusement Christian. C'est tout pigé! Inutile d'en rajouter!

-Mais... tu peux aller voir les maisons sans moi... j'irai te rejoindre dès la fin de mon enquête.

-T'as entendu ce qu'il a dit? Ton enquête... elle risque d'être très longue.

-Ou très courte...

-Laisse tomber! Je rentre à Laval... c'est là que tu me trouveras lorsque tu en auras terminé avec la véritable priorité de ta vie!

-Là, Christian, tu es injuste...

-De toute façon, c'est pas le bon moment pour acheter une maison... si la guerre se termine, il y aura une nouvelle saison de hockey, et donc, je jouerai cet hiver.

Il empoigna ses valises pour ensuite se diriger lentement vers la porte de sortie. En passant devant sa femme, qu'il fixa droit dans les yeux, il dit:

-Vaut mieux me mettre à l'entraînement dès maintenant, si je tiens à être prêt... alors au diable les vacances!

Puis il partit sans rien ajouter, sans même un baiser d'au revoir. Marianne était désespérée. Son cœur voulait hurler sa douleur, mais sa tête, elle, lui dictait de suivre la voie de la raison. Elle s'empara à son tour de ses valises et comme si de rien n'était, partit à la rencontre de monsieur Dechamberland.

Faisant route vers les locaux de la DGSE, elle lui lança:

-J'espère que vous avez une excellente raison d'avoir foutu le bordel entre mon mari et moi! Alors dites-moi... pourquoi suivre ce type? Qu'est-ce que vous espérez me voir découvrir?

-Je ne sais pas vraiment, marmonna l'autre d'une voix incertaine. Le simple fait d'apprendre qui il est serait déjà bien...

-Juste ça? Vous voulez uniquement savoir QUI il est? Vous allez me payer une véritable fortune... juste pour savoir... QUI il est?

-Vous ne le trouvez pas étrange, vous, ce mec? Honnêtement... vous ne trouvez pas qu'il a l'attitude de celui qui cache quelque chose?

-Ça... je dois l'avouer. Il est très étrange... il nous cache des choses, c'est évident, mais je continue de croire que peu importe ce qu'il cache, ça ne concerne pas nos services.

Elle se tut un instant avant d'ajouter, non sans s'esclaffer:

-Allez donc savoir! Si ça se trouve, c'est de sa femme qu'il se cache!

-Il est marié?

-Apparemment. Il aurait aussi des enfants... mais aucun avec sa femme.

-C'est vrai... ça me revient. Vous me l'avez mentionné, hier. Si tout ça est vrai...

-Comment ça, si tout ça est vrai? s'emporta Marianne. Vous doutez encore de...

-Désolé, l'interrompit Dechamberland. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire...

-Que vouliez-vous dire, alors?

-Euh... que s'il vous a dit la vérité... il n'est pas... euh... disons... du genre très fidèle.

-Pour ça... non! Je ne sais pas combien d'enfants il a, mais derrière chaque enfant, y'a une maîtresse.

-Humm... Je crois bien, ma petite Chanelle, que vous êtes sur son tableau de chasse...

-Pardon? fit Marianne en s'étouffant presque.

-Hier, peu après votre départ, alors qu'il se trouvait seul dans le local où nous le gardons, il s'est emparé d'un marqueur noir pour ensuite se mettre à dessiner sur un mur. Votre portrait, Chanelle, c'est votre portrait qu'il a dessiné. Et je dois admettre que c'est plutôt ressemblant...

-Ah oui? Eh bien qui sait... notre homme est peut-être un artiste!

-Il possède effectivement le talent d'un artiste. Ce qui m'intrigue, par contre, c'est que sur votre tête, il a dessiné une couronne...

-Vraiment?

-Cet homme, je vous le dis, semble vous vénérer...

-Plutôt flatteur! ricana Marianne. Mais je le crois suffisamment intelligent pour avoir déjà compris qu'avec moi, il n'a aucune chance.

-Il s'agit pourtant d'un bel homme, vous ne trouvez pas?

-Le plus bel homme, je l'ai épousé... les autres, je ne les remarque même pas! mentit Marianne tout en s'efforçant d'adopter un ton désinvolte.

Dechamberland ignora cette dernière remarque pour revenir au fameux dessin de Poun.

-C'est drôle, mais... la couronne qu'il a dessinée semble très ancienne. On dirait une couronne datant de l'époque des pharaons... à croire qu'il vous compare à Cléopâtre!

Il gara sa voiture devant l'entrée de la DGSE. Suivi de près par Marianne, il marcha d'un pas précipité vers son bureau. Durant le trajet, il confia à cette dernière que Poun serait relâché aux alentours de quinze heures, les services secrets n'ayant plus aucun motif valable de le tenir en examen. Mais puisqu'ils ignoraient toujours tout de lui, ils souhaitaient tout mettre en œuvre pour découvrir qui il était réellement. Il ne s'agissait là, en fait, que d'une simple mesure de précaution.

-Présentement, continua-t-il, la seule chose dont nous pouvons être certains, c'est qu'il n'est pas celui que nous avons d'abord cru. Il n'est pas l'auteur du massacre d'Égypte...

-Ça, je vous l'avais dit! répliqua Marianne d'un ton cinglant.

Après l'avoir fait entrer dans son bureau, Dechamberland reprit :

-Les Américains n'avaient pas menti au sujet de cette histoire : le général Delancourt lui-même a pu voir la dépouille du soldat fautif. Avant de s'enlever la vie, l'homme a pris soin de rédiger une lettre pour exprimer ses remords. Il a dû beaucoup pleurer, en

l'écrivant, car les tests que nous avons effectués confirment hors de tout doute que les larmes dont le papier était empreint provenaient bel et bien de lui...

Loin de s'apitoyer sur le sort de ce criminel de guerre, Marianne n'écoutait que d'une oreille très distraite le récit de son suicide, son attention se portant davantage sur l'écran de l'ordinateur qu'elle venait d'actionner.

-Mais qu'est-ce que vous faites? l'interrogea Dechamberland.

-Je cherche s'il n'y a pas un certain "Poun" parmi les artistes de ce monde...

Intéressé, son supérieur se joignit à ses recherches, mais au bout d'une bonne heure, ni l'un ni l'autre n'avait encore rien trouvé.

-Arrêtons-nous ici, voulez-vous? soupira le petit homme. Je demanderai à ma secrétaire de terminer cette recherche pour nous. Non, mais... jamais je n'aurais pu imaginer que le monde comptait autant d'artistes!

-Vous savez, confessa Marianne, une idée m'est venue, hier, durant mon entraînement. Je ne sais pas ce que vous en penserez, mais ne trouvez-vous pas que notre "Poun", ici présent, a l'attitude parfaite d'un... agent secret?

-Humm... pas bête, comme idée, convint Dechamberland. Pas bête du tout...

-Existe-t-il, quelque part, une registre regroupant les noms de code de... de gens comme moi?

-Vous vous doutez bien que non! Si "Chanelle" ne figure nulle part, il en est de même pour tous les autres. Et si jamais quelqu'un, quelque part, vient à découvrir l'un de ces noms, celui-ci est aussitôt modifié...

Il réfléchit quelques secondes pendant qu'avec ses doigts dodus, il jouait avec les rares cheveux gris qui garnissaient les côtés de son crâne. Il faisait cela très souvent, comme si chaque fois, il voulait s'assurer que ses chers petits poils étaient toujours en place.

-Mais pourquoi n'y ai-je pas songé? murmura-t-il. Un agent secret... vraiment pas bête...

-En tout cas, ça expliquerait bien des choses! lança Marianne en se préparant un café.

-Suivez le bien, ce type, lui dit Dechamberland, et ne perdez surtout pas sa trace!

-Ai-je déjà perdu la trace de qui que ce soit? demanda presque prétentieusement Marianne.

-C'est vrai qu'à ce jeu, vous êtes la meilleure! Mais écoutez-moi bien : je tiens à ce que vous vous rapportiez à moi tous les jours. Si effectivement, cet homme est un agent secret, je veux tout savoir... pour qui il travaille, sur quoi, et surtout, ce qu'il fabriquait en

Égypte au beau milieu du champ de bataille. Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien faire là, ce p'tit con? Que cherchait-il, au juste?

-C'est ce que nous découvrirons peut-être! s'exclama gaiement Marianne.

Elle goûta son café du bout des lèvres, puis demanda :

-J'aimerais voir le dessin qu'il a fait, c'est possible?

-D'accord, lui répondit Dechamberland. Ensuite, vous irez à la salle des costumes. Claire est là-bas et voudrait vous faire voir les quelques déguisements qu'elle a préparés pour vous. Et avant que j'oublie, chaque fois que vous aurez à m'appeler durant votre mission, vous devrez le faire à partir de ce téléphone...

Il lui tendit un portable muni d'une puce "anti-filtre" hautement sophistiquée. Ce genre de puce, très rare, représentait le moyen de protection par excellence contre toute forme d'écoute électronique. Rien de mieux pour discuter en toute confidentialité. Mais malgré son nouveau "jouet", le règlement demeurerait inchangé : pas plus que lors de ses missions précédentes, Marianne ne serait autorisée à contacter qui que ce soit, exception faite, bien évidemment, de son supérieur immédiat. Ainsi donc, comme à l'habitude, chaque fois qu'elle aurait un message à communiquer à Christian, ou vice-versa, la chose devrait se faire par l'entremise de Dechamberland.

Profitant du fait que des soldats avaient entraîné Poun au dehors afin de lui permettre d'effectuer sa promenade quotidienne, Dechamberland fit entrer Marianne à l'intérieur de sa cellule qui en fait, n'en était pas vraiment une... la pièce, effectivement, ressemblait beaucoup plus à une chambre d'hôtel qu'à un cachot. Comme lieu de détention... elle avait déjà vu bien pire! Mais puisqu'après tout, du moins jusque-là, les services secrets n'étaient pas du tout certains d'avoir un criminel entre les mains, ses dirigeants avaient cru préférable d'alléger au maximum les conditions de détention de leur prisonnier. Ainsi, ce cher Poun avait droit à un garde-manger presque plein, un frigo bien garni, une bibliothèque, une radio et même, un téléviseur. L'appartement de monsieur était également muni d'une salle de bains privée...

Sur un mur, Marianne put contempler le dessin de Poun. À vrai dire, c'était beaucoup plus qu'un simple dessin... c'était une véritable œuvre d'art! Pour elle, quoi de plus flatteur que de découvrir qu'un illustre inconnu puisse à ce point honorer sa beauté.

-Wow! ne put-elle s'empêcher de laisser tomber. Vous aviez omis de me dire qu'il était si gigantesque...

Le dessin, effectivement, couvrait la totalité du mur. Quelque chose comme quatre mètres de large par deux mètres de hauteur. Marianne était sidérée. Poun n'avait passé que quelques heures en sa compagnie et pourtant, le souvenir qu'il avait conservé d'elle était d'une précision remarquable. Ses lèvres, son nez, la forme et les traits de son visage... tout correspondait parfaitement bien.

-Cet homme, s'exclama-t-elle encore en fixant constamment le dessin, est un véritable génie! Il a un talent fou!

Comme l'avait si bien dit Dechamberland, la couronne que Poun lui faisait porter sur le dessin ressemblait étrangement à celles que portaient les anciennes reines d'Égypte. Plutôt fière, Marianne croyait deviner parfaitement bien pourquoi le dessin la représentait ainsi : avec un regard plus qu'admiratif, Poun ne lui avait-il pas mentionné, la veille, qu'elle possédait la grâce et la beauté d'une reine? En bas, juste à droite, le dessin portait une signature parfaitement lisible : "Poun... 2066". Voilà qui expliquait plutôt bien le changement d'attitude de ce cher Dechamberland envers elle. Il avait lu cette signature et du coup, dut admettre la véracité de ce qu'elle lui avait raconté la veille. Sans le savoir, ce brave Poun, grâce à une simple signature, l'avait sortie d'une situation plus qu'embarrassante.

Après avoir vérifié les nombreuses perruques, paires de lunettes, trousse de maquillage et autres trucs du genre devant servir à modifier son apparence, Marianne s'engouffra dans une camionnette blanche d'allure très banale. Selon les instructions dictées par Dechamberland, elle devait garer son véhicule à environ une centaine de mètres des quartiers généraux de la DGSE, puis attendre patiemment la sortie de Poun. Lorsqu'il quitterait les lieux, ce dernier serait accompagné d'un agent civil. Les deux monteraient à bord d'une Renault grise, immatriculée "477CAD65". Le travail du civil prendrait fin dès qu'il aurait déposé Poun là où il le souhaitait. Ensuite, ce serait à Marianne de jouer. Comme premier déguisement, elle avait choisi de porter une perruque brune, dont les longs cheveux étaient remontés en queue de cheval. Elle portait également des verres fumés et grâce à un fond de teint très pâle, qu'elle dut mettre en plusieurs couches, elle était parvenue à camoufler son bronzage. Ceci faisait qu'elle affichait désormais une peau très claire, pour ne pas dire blafarde. Avec ses "blues jeans" délavés et sa chemise nouée à la taille, elle avait l'air d'une parfaite ado. Ainsi affublée, on avait peine à croire qu'elle faisait plus de dix-huit ans.

Après une bonne heure d'attente, elle aperçut la fameuse Renault. Dès qu'elle la vit s'engager sur la route, elle se mit à la suivre tout en s'efforçant de maintenir, entre les deux voitures, une distance d'environ trente mètres. Fixant d'un œil plus qu'attentif la cible à suivre, elle ouvrit la radio pour chasser le silence qui commençait à lui peser. Pour changer, elle entendit d'excellentes nouvelles. Enfin presque. Presque, car si un accord de paix, entre les États-Unis et l'Union Européenne, semblait sur le point d'être signé, ce même accord frisait l'utopie. Du moins, pour Marianne. Se faisant l'avocat du diable chaque fois qu'il était question du monde et de son avenir, elle ne croyait pas du tout en une possible accalmie. Née l'année même où la guerre avait débuté, c'est-à-dire en l'an 2038, elle ne pouvait s'imaginer une seule minute que les États-Unis se plieraient aux quatre exigences imposées par l'Union en échange de la paix. Un monde en paix... voilà bien une chose que Marianne ne connaissait pas. Cette idée suscitait chez elle un certain négativisme, et cela, même si les États-Unis avaient déjà accepté de remplir les deux premières conditions. Tout d'abord, ils avaient consenti à libérer les océans Pacifique et Atlantique, en y retirant leurs navires. Ceci devait permettre aux bateaux de l'ancien Canada de livrer leurs marchandises en Europe en toute quiétude. Les Américains se

disaient également prêts à quitter l'Égypte. Ce retrait, toutefois, n'étonnait guère Marianne qui à l'instar de tous et chacun, n'ignorait pas que l'Amérique était à bout de souffle, tant au plan militaire qu'économique. Ce pays n'avait tout simplement plus les moyens de livrer constamment bataille aux autres nations. Après vingt-huit ans de lutte, cette pauvre Amérique était épuisée. Pendant qu'elle menait une guerre inévitablement perdue d'avance en Égypte, et ce, en même temps qu'elle s'efforçait de maintenir sa suprématie en terre musulmane, ses habitants, eux, crevaient littéralement de faim et de soif. Et ils commençaient à en avoir drôlement marre! Voilà bien un autre fait que leur gouvernement ne pouvait plus feindre d'ignorer.

Le président américain, d'autre part, se montrait fort hésitant quant à la troisième condition posée par l'Union. Au bord du gouffre, il ne voyait vraiment pas comment son pays saurait participer financièrement à la reconstruction de l'Égypte. Pour le convaincre d'accepter, Michel Binoche, de concert avec l'ensemble des premiers ministres de l'ancien Canada, lui proposa, en échange, de réapprovisionner son pays en eau et en vivres. Malgré des besoins alimentaires plutôt criants chez les siens, le chef de la maison blanche avait néanmoins exprimé le désir d'étudier la question plus à fond avant de rendre sa décision. Un délai de vingt-quatre heures lui fut donc accordé. Enfin, c'est un non catégorique qu'il servit en guise de réponse à la quatrième et dernière condition.

-Quitter le territoire musulman? pouvait-on l'entendre répliquer d'un ton sans équivoque, jamais!

S'il était hors de question, pour lui, de libérer les terres arabes, c'est qu'il savait parfaitement bien que tant et aussi longtemps qu'il contrôlerait ces pays, le sien représenterait une menace constante pour l'Europe. Il était bien prêt à faire la paix, mais pas au point de perdre ses acquis pour autant. Si Binoche tenait mordicus au respect de cette dernière condition, c'est qu'il en avait ras le bol de se sentir sans cesse menacé par les Ricains. Comme il regrettait ce jour où il s'était volontairement croisé les bras, pendant que l'ennemi s'emparait un à un de ces petits pays dont tout le monde se foutait royalement! Cette attitude de laisser-aller lui avait bien sûr permis d'atteindre son objectif premier de l'époque, c'est-à-dire mettre un terme aux trop nombreux attentats terroristes dont l'Europe d'alors était victime. Mais ce faisant, il ne fit que remplacer un mal par un autre bien pire: troquer des terroristes contre des Yankees... voilà ce qu'il avait fait. Une erreur monumentale qui avait fait s'installer, en Europe, un climat constant d'insécurité. Le refus des Américains menaçait donc sérieusement le projet de paix, mais malgré tout, Binoche, lui, continuait d'y croire. C'est pourquoi, en entrevue, il lança d'un ton tout à fait rassurant :

-Tant que ce n'est pas terminé... il y a de l'espoir! Et à ce que je sache, les Américains n'ont pas encore fermé la porte aux discussions puisque les pourparlers doivent reprendre demain... je vous demande donc, mes chers concitoyens, de croire à la paix car je vous l'affirme, celle-ci régnera très bientôt sur le monde.

-Tu peux toujours rêver, Monsieur le Président! ricana Marianne.

La Renault se stationna devant l'hôtel "Le Bristol", rue Faubourg St-Honoré. Quelque quarante mètres plus loin, Marianne se rangea à son tour. Lorsque Poun descendit de sa voiture, ne transportant avec lui que son fameux panier à pique-nique et son grand bâton, elle éteignit son moteur puis attendit qu'il pénètre à l'intérieur de l'hôtel avant de faire de même.

-Mais que va-t-il donc foutre dans un hôtel de luxe? se demanda-t-elle en franchissant la grande porte tournante de l'établissement.

Faisant mine de se diriger vers le stand à journaux, situé tout juste à côté de la réception, elle constata que Poun avait déjà quitté le hall d'entrée. S'il ne se trouvait pas à la réception, c'est qu'il n'avait nullement l'intention de prendre une chambre pour la nuit. Il ne faisait donc que passer. Logiquement, convint Marianne, il ne pouvait se trouver qu'au bar ou encore, au restaurant. Connaissant parfaitement bien les lieux, pour les avoir fréquentés plus d'une fois, elle marcha d'un pas assuré vers le bar. Dans la grande pièce claire et joliment décorée, elle n'eut aucun mal à repérer sa cible dont les yeux étaient rivés sur une fort jolie dame, à qui il serrait affectueusement la main. Visiblement, il s'agissait d'une personne qu'il rencontrait pour la toute première fois, étant donné l'air décontenancé qu'adopta cette dernière lorsque Poun entreprit de s'installer à sa table. Marianne s'assit à l'autre bout du bar, près d'une grande fenêtre, veillant à ce que Poun ne puisse la voir que de dos. Pour mieux surveiller ce qui se passait derrière elle, elle sortit son miroir de poche. L'air de celle qui se souciait de la précision de son maquillage, elle surveillait les moindres faits et gestes du couple. Fait assez étonnant, ils ne se parlaient pas. Rien, absolument rien, ne sortait de leur bouche. Mais à voir le regard intense avec lequel le très séduisant Poun contemplait sa nouvelle amie, toute parole de sa part aurait été superflue. Ce qu'il souhaitait obtenir d'elle était déjà très clair. Marianne esquissa un léger sourire lorsqu'un serveur s'approcha d'elle.

-Mademoille, veuillez m'excuser, mais seuls les adultes sont autorisés à fréquenter le bar de l'hôtel...

Elle allait s'offusquer de la chose, quand elle se rappela qu'elle était déguisée en teenager. Elle tendit donc une pièce d'identité au serveur, tout en lui commandant une bouteille d'eau.

-Je vois que Mademoiselle... ou plutôt Madame est québécoise, dit l'homme en lui rendant sa carte d'un air surpris. Autrement, elle saurait qu'en raison de la pénurie, nous ne servons plus d'eau dans les hôtels.

-On m'en a pourtant servie au George V, s'étonna Marianne.

-Mais à quel prix?

-Euh... oui... c'était effectivement très cher.

-C'est pourquoi la plupart des hôtels français préfèrent ne plus en servir... du moins, tant que la situation ne sera pas rétablie, ce qui heureusement, semble imminent... enfin... si l'on se fie aux dernières nouvelles.

-Ouais... nous verrons bien! Alors... puisque c'est ainsi... apportez-moi, je vous prie, un martini... je l'aime très sec, avec deux olives.

Quelques secondes plus tard, le même serveur se pointa à la table de Poun pour prendre sa commande. Si Marianne tendit l'oreille, ce fut en vain car Poun ne fit qu'inscrire ce qu'il désirait sur une serviette de table.

-Il me fera un immense plaisir de vous apporter du champagne, entendit-elle prononcer le serveur, mais pour ce qui est de l'eau... ça ne sera malheureusement pas possible. Vous n'êtes pas sans savoir...

Il n'avait pas terminé sa phrase que Poun se leva d'un bond pour se diriger derrière le bar. Dans sa main, il tenait son magnifique bâton qu'encore une fois, il utilisait comme une canne.

-Mais Monsieur! objecta le serveur, vous n'avez pas le droit!

Ignorant cette dernière remarque, Poun ouvrit l'un des robinets, pendant que Marianne n'en finissait plus de se regarder dans son petit miroir. Bien évidemment, rien ne sortit du robinet. Il le referma donc, se gratta la tête et enfin, ferma les yeux comme pour se concentrer. Puis, avec son bâton, il frappa trois fois sur le robinet avant de l'ouvrir une nouvelle fois. À la grande surprise des témoins de la scène, l'eau se mit à couler d'un jet très puissant. Bouche bée, le serveur appela l'un de ses confrères après que Poun eut regagné sa place.

-Regarde!!! lança-t-il. Voilà bien cinq ans qu'on n'a pas vu ça...

-Eh ben! de rétorquer l'autre. Hier, les fontaines... et aujourd'hui... les robinets. Tu crois que ça a quelque chose à voir avec la fin de la guerre?

-Je crois plutôt que ça a quelque chose à voir avec ce type! répondit le premier tout en désignant Poun du doigt.

-Toi, tu regardes beaucoup trop de films! Je vais de ce pas prévenir le directeur de... ce nouveau fait. Euh... ne t'avise surtout pas de servir cette eau aux clients... rien nous dit qu'elle est potable.

-Euh... bien-sûr... évidemment... il faudra effectuer des tests.

L'air intrigué, comme s'il réalisait que les deux hommes pouvaient avoir raison, Poun claqua des doigts pour attirer l'attention de son serveur. Dès qu'il l'obtint, il pointa une cruche vide, désignant, par ce geste, qu'il souhaitait goûter l'eau. Pendant ce temps, à

l'autre bout de la pièce, Marianne ne comprenait plus rien. Le fait que l'eau semblait réapparaître partout où Poun passait l'intriguait certes, mais ce qui l'intriguait davantage, était que ce dernier demeurait totalement muet. Pourquoi ne disait-il rien? Pourquoi était-elle la seule personne à l'avoir entendu parler jusque-là? Elle se serait sans doute mise elle aussi à croire que leur conversation de la veille n'était en fait que le simple fruit de son imagination, si son attention n'avait pas été attirée par la suite des événements. Mais cette suite, c'est sans l'aide de son miroir qu'elle souhaitait en être le témoin et c'est pourquoi, mine de rien, elle s'était légèrement retournée sur elle-même pour tout voir d'un meilleur œil. C'est ainsi qu'elle vit Poun se servir un grand verre d'eau avant de le porter à la hauteur de ses yeux. D'un air grave, il poursuivit son examen en abaissant cette fois le verre sous son long nez fin. Il en renifla le contenu avant d'afficher un air de dédain.

-Ça, j'aurais pu vous le dire! lui précisa le serveur. Voilà des lustres que notre eau n'est plus comestible. Même avant la pénurie, on ne pouvait pas la boire, alors... je ne vois pas pourquoi, comme ça, du jour au lendemain, ça changerait! Quoi que... ce qui vient de se produire est tellement étonnant qu'en fin de compte, plus rien ne serait susceptible de me surprendre, moi...

Toujours en silence, Poun alla vider le contenu de son verre dans l'évier. Par la suite, il se pencha sous le bar pour examiner le réservoir d'eau. Celui-ci était complètement rouillé. À l'aide de son bâton, il frappa sur le métal à trois reprises pour ensuite se relever. Il ouvrit le robinet d'eau froide et se saisit d'une cruche qu'il s'empessa de remplir. Si l'eau d'avant présentait une drôle de couleur jaunâtre, celle-ci semblait parfaitement limpide. Limpide... pure... et surtout, bonne à boire.

-Putain! laissa échapper le serveur. J'y crois tout simplement pas! Oh! Mais... regardez, continua-t-il en montrant du doigt le centre de la cruche. Il semble encore y avoir quelques petites impuretés, ici...

Poun se gratta à nouveau la tête, déversa tout le contenu de la cruche dans l'évier puis rouvrit le robinet, duquel il laissa couler l'eau quelques instants. Ceci fait, il se livra à un autre test. Au moment où il s'apprêtait à remplir la cruche, le directeur de l'établissement fit irruption dans la pièce. D'un pas pressé, il traversa le grand salon pour très vite se retrouver derrière le bar.

-Mais que se passe-t-il? exigea-t-il de savoir. C'est vrai, ce qu'on m'a dit? L'eau est revenue?

En guise de réponse, Poun se contenta d'exhiber fièrement un grand verre d'eau sous ses yeux. Il but d'abord une toute petite gorgée, afin de s'assurer que le liquide était bel et bien potable, puis ensuite, sous le regard ahuri des deux autres, vida le verre d'un seul trait. L'air satisfait, il empoigna la cruche bien pleine et rejoignit sa compagne.

-Eh ben... mince, alors! de s'exclamer le directeur.

À son tour, il goûta l'eau, un peu à la manière dont on goûte le vin. Et c'est d'un air visiblement heureux qu'il rendit son verdict :

-Mais c'est qu'elle est bonne... vraiment bonne! Je la vois... j'y goûte... et pourtant... j'y crois pas encore!

Son employé se servit lui aussi, avant d'afficher une tronche qui trahissait son étonnement.

-Depuis que je suis né, fit entendre le jeune homme d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans, c'est la première que je bois l'eau de la France...

-Idem pour moi! avoua le directeur qui lui, était âgé d'au moins trente-cinq ans.

Continuant de surveiller Poun aussi discrètement que possible, Marianne faisait de son mieux pour masquer son désarroi. Elle avait beau jouer celle qui n'avait rien vu, mais voilà... elle n'avait pas loupé une seule seconde de ce qui s'était déroulé. Tout vu, tout entendu. Nul doute... elle venait d'assister à un véritable miracle. Mais qui diable était-il? se redemanda-t-elle pour la énième fois. Qui était cet homme qui en moins de deux, venait de sortir la France de la plus grave pénurie d'eau de son histoire? Le pire, c'est que devant sa dame, il agissait normalement, comme si rien ne s'était produit. Soit il ignorait l'ampleur de son accomplissement, soit il s'en fichait carrément. Dans un cas comme dans l'autre, ça ne pouvait signifier qu'une chose : ce qu'il venait de faire au Bristol, il le faisait régulièrement. Si la chose avait de quoi intriguer Marianne, cette dernière l'était tout autant par le mutisme absolu de sa "cible". Mais ce silence qu'il s'obstinait à observer ne l'empêchait point de transmettre à sa belle tout l'intérêt qu'il lui portait. De ses incroyables yeux verts, il fixait la dame comme si pour lui, il n'y avait qu'elle. Elle, seulement elle... rien, ni personne d'autre. Ce regard unique, aucune femme n'aurait pu y résister. Pas même Marianne. Vrai que Christian possédait une façon bien à lui de la regarder, mais pas une fois, pas une seule, elle l'avait senti poser, sur elle, un tel regard. Un regard communicatif avec lequel, à vrai dire, aucune parole ne pouvait concorder. Toute parole, de la part de Poun, aurait effectivement été de trop... sa nouvelle compagne était parfaitement en mesure de comprendre qu'il s'attendait à autre chose que de boire une simple bouteille de champagne en sa compagnie. Autant elle comprenait, autant elle était sur le point de succomber...

-Ainsi, marmonna Marianne à sa propre intention, on me paie pour épier un maître dragueur...

-Pardon, chère Madame? prononça le serveur qui s'était approché d'elle avec un grand verre d'eau.

-Euh... non... bredouilla Marianne plutôt confuse. Je... je me parlais à moi-même.

-Ah bon! poursuivit le jeune homme. N'ayez crainte, c'est de la bonne eau... j'y ai personnellement goûtée avant de vous la servir.

-Oui... je sais. J'ai tout vu...

-Plutôt incroyable, vous ne trouvez pas?

-Comme vous dites!

Marianne absorba une grande gorgée d'eau, puis demanda ensuite :

-Est-ce que cela signifie qu'en France, nous pourrions enfin nous doucher quand bon nous semble ou vous croyez que le gouvernement contrôlera encore la chose?

Si elle posait la question, c'est que depuis que les États-Unis empêchaient les navires québécois de franchir l'Atlantique, tous les pays d'Europe furent contraints de rationner l'eau, et cela, de façon plutôt drastique. C'est ainsi qu'en France, par exemple, le gouvernement dut limiter le nombre de douches à une seule par jour... et par foyer. Celle-ci, de plus, devait être prise à l'intérieur d'un délai d'à peine deux minutes. Pas moyen de tricher, car on veillait, jour après jour, à déposer, dans les réservoirs domestiques, une quantité d'eau très limitée. Ces conditions de vie étaient très perturbantes, spécialement au sein des familles nombreuses dont la propreté des enfants laissait drôlement à désirer.

Dans les hôtels, strictement réservés aux étrangers, les choses étaient quelque peu différentes, pour ne pas nuire au tourisme. En ces lieux, chaque chambre comptait un réservoir privé contenant suffisamment d'eau pour une douche quotidienne d'environ sept minutes. Comme les réservoirs devaient être réapprovisionnés chaque jour, cela augmentait de beaucoup la charge des pauvres femmes de chambres, qui n'en pouvaient tout simplement plus.

À la question de Marianne, le serveur, bien sûr, ignorait la réponse.

-Tout ça est tellement nouveau... répondit-il. Mais mon directeur est allé vérifier quelques chambres dont les réservoirs n'ont pas encore été remplis pour voir si là aussi, l'eau coule des robinets. Si c'est le cas, j'imagine que ça pourrait signifier la fin du rationnement. Du moins, je l'espère!

Remarquant qu'à l'autre bout du salon, Poun et sa belle en avaient presque terminé avec leur bouteille de champagne, Marianne profita de la présence du serveur à ses côtés pour régler son addition. Elle serait donc en mesure de quitter les lieux en même temps que les deux autres. Elle n'eut guère à attendre très longtemps, pour ce faire, puisque le serveur n'avait pas encore rejoint son comptoir que déjà, Poun claqua des doigts pour réclamer lui aussi son addition. Après la lui avoir apportée, l'employé tourna rapidement les talons avant de regagner son bar. Sans même regarder la facture, Poun laissa tomber quelque chose, quelque chose qui selon Marianne, devait être minuscule vu le tout petit bruit qu'elle entendit lorsque l'objet se cogna sur la table. Puis très vite, l'étrange homme quitta la pièce en compagnie de la grande dame élancée qu'il allait bientôt connaître plus à fond. Avant de les imiter, Marianne laissa s'écouler quelques secondes pour d'éviter d'être remarquée. Du coin de l'œil, elle les vit prendre l'ascenseur, ce qui signifiait qu'ils

demeureraient à l'intérieur des murs de l'hôtel. Ne restait qu'à découvrir l'identité de la dame et bien sûr, son numéro de chambre. Après quarante cinq secondes d'attente, elle s'apprêtait à partir lorsque le directeur de l'hôtel entra en trombe dans le bar.

-C'est incroyable! cria-t-il presque en rejoignant son employé affairé à nettoyer la table de Poun.

Visiblement excité, l'homme ravalait sa salive et poursuivait ainsi :

-Il y a de l'eau partout! Dans toutes les chambres! Et elle est bonne... parfaitement bonne à boire! J'ai logé quelques appels à certains de nos concurrents et... c'est la même chose pour eux! L'eau est revenue! Partout... Comme ça! C'est à n'y rien comprendre! Incroyable... vraiment incroyable!

-Ce qui est aussi incroyable, soupira le serveur en exhibant le petit réceptacle contenant l'addition de Poun, c'est que notre "fabriquant d'eau" s'est tiré sans régler son addition... enfin presque. Regardez ce qu'il a laissé en guise de paiement...

S'emparant du réceptacle, le directeur s'attarda longuement à son contenu. Son étonnement n'était pas sans intriguer Marianne qui se dirigea aussitôt vers eux. De façon très courtoise, elle s'enquit:

-Puis-je savoir ce qui vous trouble à ce point, Messieurs?

-Ce qu'il y a, de rétorquer furieusement le serveur, c'est que ce monsieur est parti en me réglant son champagne avec cette vulgaire petite boule rose! Mince alors! Si je ne le retrace pas, ce sera prélevé à même mon salaire... deux cents euros!!! Comme si j'en avais les moyens!

-Je ne crois pas, s'empressa de le rassurer son patron, que tu auras à déboursier le moindre centime. Il se trouve que la dame avec qui il était habité l'hôtel depuis quelques jours déjà... nous ajouterons donc le champagne à sa note.

Pour Marianne, l'occasion était trop belle. Rapidement, elle sortit trois cents euros de son sac pour les remettre au serveur.

-Tenez, Monsieur! fit elle. Il me fait plaisir de vous éviter des ennuis et de régler l'addition de cet homme. Et... je vous prie de bien vouloir garder la monnaie...

-Euh... ben... merci à vous! bégaya le serveur plus perturbé qu'autre chose par le généreux pourboire qu'il venait de toucher.

-Tout le plaisir est pour moi! enchaîna Marianne. Mais en échange, je vous demanderais deux choses...

-Tout ce que Madame voudra! s'empressa de répondre gaiement le directeur.

-Un... je garde la petite boule.

-Sans problème!

-Et deux... je veux connaître le nom de votre cliente, ainsi que son numéro de chambre.

-Humm... c'est que ceci n'est pas très régulier... hésita le directeur quelque peu mal à l'aise.

-Euh... fit Marianne, c'est pour me faire rembourser, voyez-vous...

-Dans ce cas...

Quelques minutes suffirent pour que Marianne reparte avec un bout de papier contenant les informations qu'elle avait demandées. La conquête de Poun se nommait Julie DeBlois et celle-ci occupait la suite numéro 215. À la réception, elle exigea donc d'obtenir la chambre qui lui faisait face, soit la 206.

Chapitre VII

Marianne avait fait monter une bicyclette stationnaire ainsi que quelques poids, ne serait-ce que pour bouger un peu pendant qu'elle surveillait Poun. Si de sa propre chambre elle pouvait voir tout ce qui se déroulait dans celle de Poun, c'était grâce à une micro-caméra, dotée d'un détecteur de mouvement, qu'elle avait collée sur la porte 215. Cette caméra bien spéciale, aussi onéreuse qu'indétectable à l'œil nu, était munie d'une lentille ultra sophistiquée, capable de tout capter. Même les murs ne lui résistaient pas... elle voyait à travers eux aussi facilement qu'un chat perce la noirceur. Enfin, comme elle fonctionnait par ondes satellites, sa mise en marche ne requérait aucun fil, pas même une batterie. Pour l'activer, il suffisait de prendre une télécommande et d'appuyer sur quelques petites touches. Simple comme bonjour! Comme l'image qu'elle transmettait était directement reliée au téléphone portable de Marianne, cette dernière pouvait suivre les faits et gestes de Poun tout en vaquant à ses occupations. Advenant le cas où celui-ci en arrivait à quitter sa chambre pendant qu'elle dormait ou se trouvait sous la douche, son portable était programmé de façon à émettre une sonnerie spéciale visant à l'en prévenir dès que monsieur poserait la main sur la porte de sortie.

L'efficacité de son gadget ne s'arrêtait pas là. Ainsi, lorsque Marianne désirait utiliser son portable, comme c'était d'ailleurs le cas ce soir-là, elle pouvait toujours effectuer un transfert d'image vers un autre écran, tel celui d'un téléviseur. Pour y arriver, par contre, elle devait se servir d'un fil ancien, semblable en tout point à ceux qu'utilisaient jadis les gens pour alimenter leurs appareils électriques. En 66, ces appareils fonctionnaient uniquement grâce à la magie des ondes, mais pour une raison que Marianne ignorait totalement, son portable, lui, aussi perfectionné pouvait-il être, requérait encore ce type de matériel désuet pour arriver à effectuer un simple petit transfert d'image. Bizarre, mais bon...

Une fois son portable bien "branché" au téléviseur de sa chambre, elle appela monsieur Dechamberland pour lui transmettre son premier rapport. Lorsque celui-ci répondit, elle en avait tellement long à lui raconter, qu'elle ne savait plus du tout par où commencer. Après une brève hésitation, elle décida de débiter par la fin... soit par la révélation des croustillants détails de ce que Poun fabriquait au même moment.

-Et qui est cette femme? l'interrogea Dechamberland.

-Une certaine Julie DeBlois, répondit Marianne.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

-Inutile de chercher à savoir qui elle est... j'ai vérifié sur mon ordinateur et il s'agit d'une femme sans histoire. Elle est célibataire... sans enfant... elle a trente-et-un ans et selon ce que j'ai appris, elle travaille dans le secteur de la mode... pour la maison Versace.

À nouveau elle se tut, puis demanda, d'un ton désespéré:

-Aurai-je à me farcir cette filature encore longtemps? Vous devriez voir ce que je vois... un vrai porno! Il est clair que je perds mon temps... cet homme n'est rien d'autre qu'un Casanova!

-Non... vous devez poursuivre. Tôt ou tard, il quittera très certainement le pays et je veux savoir où il ira...

-C'est vous le patron! soupira Marianne en signe de dépit. Au fait... pourriez-vous m'envoyer quelqu'un pour récupérer un objet? Il s'agit d'une petite pierre rose que notre ami a laissée au bar de l'hôtel en échange d'une bouteille de champagne. J'aimerais que vous puissiez l'envoyer au labo pour fins d'analyse...

-D'accord, je vous envoie quelqu'un tout de suite! Autre chose?

-Si! Imaginez-vous qu'après ce qui semble être un curieux tour de magie de la part de Poun, l'eau s'est remise à couler, au Bristol. Et pas seulement ici... dans les autres hôtels aussi!

-Ici également! fit Dechamberland. D'ailleurs, la nouvelle circule partout... tant à la radio qu'à la télé, on ne parle que de ça. Vous dites que Poun y serait pour quelque chose? Expliquez-moi...

Et Marianne de lui raconter ce qui s'était déroulé au bar. Elle termina en disant :

-Il doit certainement exister une explication logique à tout ça, mais pour le moment, je ne puis faire autrement que de crier au miracle...

-Il n'y a aucun miracle! rigola Dechamberland. Bien que la nouvelle n'est pas encore connue, le gouvernement s'apprête à la rendre publique... il semblerait que les Américains aient enfin accepté la quasi-totalité des conditions que nous leur avons imposées en échange de la paix. C'est donc dire que les bateaux en provenance du Québec ont pu reprendre leur route et...

-Voilà qui explique tout! l'interrompt Marianne. Certains bateaux auraient donc déjà gagné la France... Eh ben! On ne pourra guère les accuser d'avoir perdu leur temps!

-Comme vous dites! Vous devriez faire comme moi et vous brancher sur les infos. La conférence de presse va débiter dans quelques instants... nous en saurons sûrement davantage.

-Bonne idée! Euh... juste avant de raccrocher... vous avez des nouvelles de Christian, dites-moi?

-Ah! J'allais oublier de vous en faire part. Il est rentré à Montréal sans encombre et comme la guerre est pratiquement terminée, son entraîneur l'a avisé que les associations de hockey allaient reprendre leurs activités dès le mois de septembre. Sa saison est donc

sauvée! Dieu merci! Qu'aurions-nous fait sans hockey et surtout, sans les prouesses de votre époux? C'est si génial de le voir jouer!

-Eh bien... profitez-en, l'informa Marianne, car cette saison risque d'être sa toute dernière!

-Vraiment? s'étonna l'autre. Vous venez de me briser le cœur, ma chère... vous n'êtes pas sans savoir que je suis l'un de ses plus grands fans?

-Ne vous a-t-il rien dit d'autre?

-Euh... non... je ne crois pas.

Plutôt frustrée, Marianne spécifia :

-Eh bien... s'ennuie-t-il de moi? S'est-il informé sur la date de mon retour ou... un autre truc du genre?

-Euh... non. En fait, et je suis navré de vous le dire, il semblait encore furieux. Mais... ça lui passera bien... n'ayez crainte, j'y veillerai.

-Je compte sur vous, soupira tristement Marianne. Et... lorsque vous lui parlerez à nouveau, dites-lui bien que même si je ne le lui ai pas dit aujourd'hui... je l'aime.

Tout en étouffant un rire confus, Dechamberland promit de transmettre fidèlement le message.

Sans s'arrêter de pédaler, Marianne mit fin à la communication avant de procéder à un nouveau transfert d'image. Ceci fait, elle pouvait suivre les ébats amoureux de Poun sur son portable, tout en regardant les infos à la télé. Comme le président Binoche n'avait pas encore débuté sa conférence de presse, elle en profita pour quitter sa bicyclette et s'emparer de deux poids à main pour faire travailler un peu ses bras. L'entraînement... voilà le seul et unique moyen qu'elle avait trouvé pour combattre les méfaits de la cigarette dont elle était l'esclave depuis trop longtemps. Elle pouvait toujours s'arrêter, bien sûr, et ainsi, donner un peu de répit à son pauvre corps, mais... elle n'y tenait pas. Car en toute vérité, elle adorait fumer. Elle avait besoin de ses cigarettes autant qu'un nourrisson de son biberon. Cela, oui, déplaisait quelque peu à Christian, mais pour Marianne, c'était loin d'être une raison suffisante pour abandonner son vice favori, d'autant plus qu'à l'occasion, son cher époux ne se privait pas, lui, pour s'allumer un gigantesque cigare puant...

C'est pendant qu'elle exécutait sa troisième série d'abdominaux et que Poun paraissait au sommet de l'extase qu'à la télé, on annonçait la diffusion d'un bulletin spécial, l'honorable Michel Binoche souhaitant s'adresser à la nation. Puisqu'elle venait à peine d'en être informée par son supérieur, c'est sans surprise qu'elle entendit le président déclarer fièrement la fin de la guerre. À l'écoute de cette annonce, elle ne pouvait faire autrement

que de se sentir drôle : pour la première fois de sa vie, elle allait vivre dans un monde en paix. Que se passait-il, dans un monde sans guerre? Comment y vivait-on? Pas la moindre idée! Et s'il n'y avait plus de guerre, plus de Ricains pour nuire au reste du monde, de quoi les gens parleraient-ils donc? Qu'écrirait-on dans les journaux? Qu'annoncerait-on aux infos? Elle avait l'impression qu'il n'y aurait plus jamais rien à dire, plus rien à lire, plus rien à raconter. Arborant un sourire, elle se dit qu'après sa pénurie d'eau, l'Union devrait très bientôt s'attendre à devoir faire face... à une terrible pénurie de nouvelles.

Pendant qu'elle s'inquiétait du sort réservé aux journalistes de guerre, Binoche, lui, poursuivait son discours en affirmant que les États-Unis, la Chine et l'Union Européenne venaient tout juste de s'entendre sur un traité de paix et que de par celui-ci, les Américains s'engageaient à respecter trois des quatre conditions. Quant à la dernière, un compromis avait été décidé. Armé de son plus beau sourire, le président européen confirma donc aux siens ce dont ils se doutaient déjà, à savoir que les bateaux en provenance de l'ancien Canada étaient désormais libres de circuler sur les eaux.

-La plupart de ces bateaux tant attendus, continua-t-il, sont actuellement en route et donc...

Le président fut brièvement interrompu par un collaborateur. Plutôt anxieux, ce dernier lui souffla quelques mots à l'oreille.

-Eh bien! de s'exclamer Binoche. La nouvelle n'est qu'officiuse, mais... il semble que certains bateaux aient déjà atteint la France puisqu'à Paris, me dit-on, l'eau est revenue...

-Notre Poun n'est donc pas magicien, finalement... marmonna Marianne avant d'entendre le président prononcer à la blague :

-À moins que ce ne soit par pur miracle!

Marianne ne montra aucun étonnement lorsque Binoche avança que les États-Unis avaient accepté d'évacuer leurs troupes d'Égypte. Ce qui la surprit, toutefois, c'est qu'ils allaient s'impliquer dans la reconstruction de ce pays.

-ÇA... s'écria-t-elle, c'est un miracle! Un vrai de vrai!

Bien sûr, l'acceptation des Américains n'était pas gratuite. En échange, ils s'attendaient à ce que l'Union respecte la promesse qu'elle avait formulée un peu plus tôt, en annulant sur le champ l'embargo qu'elle avait levé contre eux plusieurs années auparavant. À ce propos, Binoche annonça :

-À compter de ce jour, nous reprenons les activités commerciales avec l'Amérique. Au cours des prochaines heures, nous veillerons à combler ses besoins les plus pressants en eau, en nourriture et en électricité. Je tiens d'ailleurs à remercier mes collègues de l'ancien Canada pour leur précieuse collaboration dans ce dossier.

À la blague, Binoche ne manqua pas de souligner qu'étant ce qu'ils sont, les Américains avaient bien évidemment tenté de négocier durement le prix des marchandises en voie de leur être livrées. Ils s'attendaient à tout avoir... pour presque rien. Fort heureusement, les représentants de l'Union étaient restés sur leurs positions.

-N'était-ce pas vous, devaient-ils riposter d'un ton accusateur, qui encore au début du siècle, affirmiez qu'en ce bas monde, rien n'est gratuit? N'était-ce pas vous qui gonfliez le prix des denrées dont vous étiez à l'époque les principaux fournisseurs? Jamais vous n'avez su faire preuve de générosité... pas même envers l'Afrique qui pourtant, se mourait de faim et de soif!

Pour chaque prix que l'Oncle Sam souhaitait négocier, on avait une bonne vieille histoire à lui rappeler pour lui clouer le bec. Ainsi, lorsqu'il exigea que l'eau lui soit fournie gratuitement, du moins pour un temps, on raviva sa mémoire en lui racontant qu'en 2018, soit à l'époque où il possédait encore suffisamment d'eau pour en faire le commerce, la communauté internationale avait fait appel à sa générosité pour venir en aide à différents pays alors durement touchés par la sécheresse. En guise de réponse et sans le moindre remords, il offrit un non catégorique. En 2020, ce fut au tour de l'Océanie de souffrir du manque d'eau. Sauf que contrairement à d'autres, ce continent possédait l'argent nécessaire pour enrayer son problème. Quelle fut donc la réaction des Ricains? Du jour au lendemain, ils augmentèrent subitement le prix de leur eau! Le monde entier eut beau critiquer avec vigueur ce nouvel excès de capitalisme, rien n'y fit, le président de l'époque s'étant contenté de rétorquer :

-Que voulez-vous? C'est la loi de l'offre et de la demande! C'est malheureux, mais en ce monde... tout se paye!

Inutile de préciser que pour les représentants de l'Union, ce 29 juillet 2066 signifiait beaucoup, puisqu'il marquait un juste retour des choses.

L'air de celui qui partageait en tout point cette ligne de pensée, Binoche termina son discours en élaborant davantage sur le compromis qui avait été établi en regard avec la quatrième et dernière condition, à savoir la libération des territoires musulmans. Il n'y avait rien à faire pour convaincre les Américains d'accepter cette condition dans sa forme originale. Pour justifier leur refus, ces derniers prétendaient que leur présence, là-bas, visait uniquement à contrer l'ardeur des terroristes, lesquels se faisaient un peu plus menaçants chaque jour. Bien que l'Union partageait cet avis, elle tenait néanmoins à exercer elle aussi un contrôle plus serré sur ces terres. En fait, il s'agissait là d'une tactique à saveur diplomatique pour signifier aux Yankees qu'au sein du gouvernement européen, nul n'était sot. Tous et chacun connaissaient parfaitement bien leurs véritables objectifs. En s'imposant ainsi en Orient, les Ricains, en plus de se tenir à proximité de l'Europe, avaient l'opportunité de faire main basse sur la seule et unique richesse des lieux... l'or noir! Voilà des lustres que leur propre sol ne produisait plus aucune goutte de pétrole... des lustres qu'ils cherchaient une façon aussi habile qu'hypocrite pour s'en procurer à peu de frais, pour ne pas dire gratuitement. À ce chapitre, l'Orient faisait pour eux figure de terre promise. LEUR terre promise!

Alors pour éviter que ce territoire ne soit complètement dépouillé, la Chine avait proposé à l'Union de lui offrir son aide en envoyant sur place ses propres soldats. Ces derniers veilleraient à assurer la paix et en catimini, protéger le bien le plus précieux des Arabes. Pour justifier cette intervention de l'armée chinoise, Binoche dut mentir aux Américains aussi brillamment qu'aux siens :

-Les Chinois, dit-il, veilleront à ce que la cohabitation, entre Arabes et Américains, s'effectue à l'intérieur d'un climat aussi pacifique qu'harmonieux.

Devinant le véritable but de cette opération, Marianne se dit que ce dut être avec le plus profond des remords que le président des États-Unis s'était ainsi laissé berner. S'il avait accepté l'intervention des Chinois en Orient, ce n'était sûrement pas en raison d'un manque de perspicacité de sa part, mais bien parce qu'aucun autre choix ne s'offrait à lui. Le compromis proposé par les Chinois était survenu sans avertissement, à la toute dernière minute. Dès lors, le chef yankee se trouvait piégé : il ne pouvait qu'agréer, car tout refus de sa part n'aurait fait que démontrer sa mauvaise volonté. Mais à n'en point douter, il rebondirait. Marianne en était persuadée. Pas plus qu'avant, elle ne croyait à cet accord. Cette accalmie, se disait-elle, ne servait que de prélude à nouvelle guerre, une guerre encore plus terrible et surtout, plus sanglante que les précédentes.

-Et dire qu'il y a encore des cons pour faire des enfants dans un monde aussi tordu! lança-t-elle tout en vérifiant l'écran de son portable.

Selon ce qu'elle voyait, Poun semblait loin d'en avoir terminé avec la jolie dame.

-Mais c'est qu'il est infatigable, notre Don Juan! s'esclaffa-t-elle.

Elle se surprit soudain à le contempler d'un nouvel œil. Celui d'une femme. À le regarder faire ainsi l'amour à sa compagne, elle ne pouvait faire autrement que de ressentir une certaine pointe d'envie. Pas plus que Christian ne l'avait déjà regardée comme lui, Poun, regardait cette femme, pas plus il ne lui avait déjà fait l'amour comme lui, Poun, le faisait à cette femme. De chacun de ses gestes se dégageait tellement d'amour, de tendresse et surtout, de sincérité, que c'en était renversant. En fin de compte, ce qui se déroulait à l'instant sous ses yeux était tout, sauf une scène pornographique. C'était, à n'en point douter, une œuvre d'art.

À la télévision, on présentait maintenant le bulletin d'information régulier. Après s'être allumé une cigarette, elle se prépara un martini, accompagné d'un grand verre d'eau qu'elle put obtenir à même le robinet de sa salle de bains.

-Vrai qu'elle est bonne, cette eau! conclut-elle après avoir en avoir bu une première gorgée. Et vrai que ça coupe les migraines!

En effet, elle n'avait plus souffert de maux de tête depuis qu'elle s'efforçait de suivre la recommandation de Poun.

Alors qu'elle s'apprêtait à déguster son martini, elle faillit échapper son verre lorsqu'elle entendit le présentateur de nouvelles déclarer que pour célébrer la paix, les États-Unis avaient décidé de raviver une vieille tradition : celle des Jeux olympiques. Ainsi, tel qu'en avait décidé le président, les prochains jeux, les premiers en plus de trente ans, se dérouleraient dès l'hiver suivant, plus précisément en février 2067, dans l'état du Colorado. Lors d'un point de presse, l'homme ajouta :

-Tous les pays voulant resserrer la paix sont invités à participer à cette grande fête sportive qui, je l'espère, nous reviendra tous les quatre ans, été comme hiver. Et pour démontrer notre bonne foi, pour prouver que nous sommes prêts à tout pour guider l'humanité vers la paix, je tiens à faire cette promesse : la totalité des profits engendrés par la présentation de ces jeux sera investie dans la reconstruction de l'Égypte. Que le peuple égyptien sache que si l'Amérique le pouvait, c'est avec le plus grand des plaisirs qu'elle lui rendrait un à un tous ses fabuleux trésors anéantis par la guerre. Mais rien ne dit qu'un beau jour, nous ne serons pas en mesure de rebâtir les pyramides... rien ne dit qu'un beau jour, l'Égypte ne retrouvera pas ses objets inestimables, lesquels nous rappelaient si bien sa gloire d'antan. Que Dieu bénisse l'Amérique... l'Égypte... et le monde entier!

Marianne avait peine à croire cette nouvelle, aussi surprenante qu'inattendue. De toute sa vie, jamais il ne lui avait été donné de voir un événement international aussi grandiose que les Jeux olympiques. Elle ignorait en tout point à quoi les grands rassemblements de ce genre pouvaient bien ressembler, mais elle était persuadée que cela ne pouvait qu'apporter une grande lumière dans un monde beaucoup trop noir, un baume sur un monde meurtri. Elle allait trinquer à cette grande nouvelle lorsqu'on frappa à sa porte. Avant d'ouvrir, elle jeta un bref coup d'œil en direction de son cellulaire afin de s'assurer que Poun n'avait pas bougé. Toujours au plumard, celui-là, et toujours aussi content d'y être! Elle pouvait donc consacrer quelques instants à son visiteur qui dut toutefois s'identifier avant d'accéder à sa chambre.

-Je suis Charlie, prononça-t-il à travers la porte, et j'apporte votre dîner... une gracieuseté de votre employeur.

Marianne lui ouvrit la porte, comprenant qu'il s'agissait du coursier envoyé par Dechamberland.

-Oh... la... la... échappa-t-elle en voyant Charlie entrer avec un chariot rempli de victuailles. Ça sent drôlement bon... qu'est-ce que c'est?

-Monsieur Dechamberland, répondit timidement le jeune homme d'à peine vingt ans, à pensé que vous auriez peut-être faim. Euh... vous avez quelque chose pour moi, Chanelle?

-Oui, fit Marianne en tendant la petite pierre rose à celui dont Charlie était sans doute le nom de code.

-Je vous remercie, dit-il en saisissant l'objet qu'il rangea ensuite dans une poche de son veston. Et... bon appétit!

Il s'apprêtait à quitter, mais juste au moment où il allait rouvrir la porte, il se retourna d'un trait pour lui dire :

-Vous savez... malgré ces nouvelles rumeurs qui circulent à votre sujet, vous serez toujours mon idole. Je ne suis pas au courant de tout ce que vous faites, mais... j'aimerais tellement devenir comme vous, un jour... le numéro un de la DGSE.

-Vous m'en voyez très flattée, mais... de quelles rumeurs parlez-vous, au juste?

-Euh... balbutia Charlie, je sais pas... je pensais que vous étiez au courant...

-Au courant de quoi? exigea-t-elle de savoir sur un ton autoritaire.

-Oh! Putain! s'exclama l'autre en se tapant sur la tête. Désolé... ce n'est pas vous... je veux dire... vous, Chanelle, je vous admire, c'est vrai, mais... les rumeurs... elles concernent... euh... quelqu'un d'autre... quelqu'un dont le nom ressemble étrangement au vôtre... mais... il ne s'agit pas de vous...

Conscient d'avoir dit une sottise, il s'empessa de la saluer avant de s'enfuir comme un voleur. Examinant la bouteille de Bordeaux qui accompagnait son repas, Marianne se disait que le petit jeunot mentait plutôt mal.

-Il n'ira pas bien loin, celui-là! pensa-t-elle.

Elle se trouva une chaise, s'assit, et juste avant de découvrir le premier de ses trois plateaux, elle s'accouda sur le bord du chariot d'un air songeur, le menton bien appuyé sur ses mains jointes. Elle cherchait à comprendre ce que Charlie avait bien voulu dire. De quelles rumeurs parlait-il? Pourquoi monsieur Dechamberland était-il demeuré muet sur le sujet? Elle détestait ce genre d'histoire! Elle se servit un verre de vin puis le huma avant de le goûter. Pas de doute, il s'agissait d'un excellent vin. D'un très grand vin, même. Inutile, donc, de le gâcher avec ce qui semblait être une nouvelle histoire de pure jalousie. Ce n'était pas la première fois que des mauvaises langues déblatéraient n'importe quoi à son sujet, et ce ne serait sans doute pas la dernière. Si la plupart des ragots prenaient naissance à l'intérieur des murs de la DGSE, certains provenaient encore de la GQ, et cela, même si elle n'y travaillait plus qu'à l'occasion. Ces nombreux potins qu'on se plaisait à colporter sur son compte étaient presque toujours archifaux. Étant l'agent le plus respecté et le plus sollicité au sein de l'Union, pas étonnant qu'elle suscita autant l'envie des autres, ces misérables vipères qui n'espéraient rien de mieux que de lui ravir son rang. Alors encore une fois, elle ferait comme elle avait toujours fait... fermer les yeux et feindre d'ignorer leur vile jalousie.

Elle se redressa sur sa chaise pour vérifier le contenu du premier plateau. Une délicieuse soupe à l'oignon gratinée, comme seuls les Français savaient la cuisiner... depuis le

temps qu'elle travaillait pour lui, Dechamberland connaissait parfaitement ses goûts. Après une première bouchée, elle laissa échapper un petit rire : dans sa vie professionnelle, on la médissait en raison de ses succès et puisque ses confrères, à l'exception de monsieur Dechamberland, ne connaissaient rien au sujet de sa vie privée, il leur arrivait souvent de chercher à deviner des choses à son propos. Une fois, par exemple, ils s'interrogeaient entre eux sur son orientation sexuelle.

-Elle doit être tout, avait-elle entendu dire l'un d'eux, sauf mariée! Elle est bien jolie, d'accord... mais qui voudrait d'elle? Le pauvre mec ne pourrait même pas la tromper... elle le saurait avant même qu'il y songe!

Une autre fois, elle entendit un autre dire :

-Je te parie cinquante euros que c'est une gouine! Non, mais... t'as vu ses bras? Seule une gouine affiche de tels muscles...

Dans sa vie personnelle, les gens qu'elle côtoyait, exception faite, bien sûr, de Christian, ignoraient tout de sa vie professionnelle. On ne voyait en elle que la simple femme de son époux. Malgré cela, là encore elle était victime de médisances. Les épouses des autres joueurs, en particulier, n'en manquaient pas une pour la ridiculiser chaque fois qu'elle leur tournait le dos. Ces sales petites garces se plaisaient à répéter à qui voulait l'entendre que sans son Christian, elle ne serait rien de plus qu'une vulgaire bonne à rien... que sans son maquillage, son coiffeur hors de prix et ses multiples chirurgies esthétiques, elle serait loin d'être aussi belle. On répandait aussi sur elle la rumeur selon laquelle plus une seule parcelle de son corps trop parfait n'était fait de véritable chair. Seulement une tonne de plastique et une bonne vingtaine de liposuccions pouvaient permettre à une femme d'obtenir un corps d'apparence aussi ferme que mince. Ces vieilles pies racontaient enfin que sans l'argent de Christian, qu'elle dilapidait aux quatre vents, jamais elle ne serait en mesure de jouer les petites prétentieuses en se pavanant dans les magnifiques vêtements griffés qu'étaient les siens.

Tous ces potins désobligeants à son endroit ne l'avaient jamais vraiment affectée. Un, ils étaient faux et deux, ils provenaient de la bouche même de personnes qu'elle détestait fréquenter et envers qui elle n'avait jamais montré le moindre signe d'intérêt. Chaque fois qu'elle croisait l'une d'elles, elle se contentait de la saluer hypocritement tout en lui proposant une éventuelle sortie qui bien sûr, n'aurait jamais lieu.

-Faudrait qu'on se tape une bonne bouffe, toi et moi, un de ces jours! disait-elle souvent avant de s'éloigner au plus vite. On s'appelle, ma belle, et on mettra tout ça au point!

Après la soupe à l'oignon, elle s'attaqua au délicieux risotto au canard qui se cachait sous le deuxième couvert. Tout au long de son repas, qu'elle compléta avec une assiette d'excellents fromages, elle garda l'œil rivé sur son portable. Cela faisait maintenant près d'une heure que Poun dormait comme un loir. Idem pour Julie DeBlois. Fort bien blottie dans les bras de son nouvel amant, celle-ci semblait au septième ciel. Cette belle image arracha à Marianne un petit sourire tendre et gentil, de même qu'elle lui suggéra

l'excellente idée de se mettre au lit. Elle s'étira de tout son long avant de lancer, entre deux bâillements :

-Bon! Au dodo!

Elle ramassa son téléphone et fixa de nouveau ses deux "amis".

-J'espère que vous n'êtes pas du genre trop matinal, vous deux! marmonna-t-elle.

Elle vérifia sa montre. Vingt-deux heures trente-deux. Avant de se coucher, elle se démaquilla, se doucha rapidement et enfin, prépara les vêtements qu'elle souhaitait porter le lendemain. Une longue jupe verte, veston assorti, camisole et sandales noires. Pour accompagner cet ensemble, elle se choisit des verres teintés assez foncés de marque IVANOFF, une griffe alors très en vogue en Europe, et comme perruque, elle opta pour une aux cheveux très longs et très noirs, entièrement tressés. Avec son teint devenu très foncé, suite à l'application d'une crème auto-bronzante aux effets ultra rapides, elle ressemblait à une parfaite Jamaïcaine. Elle se mira quelques instants dans la glace puis se dit, en rigolant :

-Ne manque plus qu'une énorme radio et une bonne musique reggae!

Si elle se préparait ainsi d'avance, c'était pour s'assurer d'être fin prête dans le cas où Poun lui jouerait un vilain tour en quittant les lieux un peu trop précipitamment. Elle boucla le seul et unique sac qu'elle avait monté dans sa chambre et toujours en prévision d'un départ hâtif, elle fixa tout de suite son maquillage. Elle le fit très léger, tout en prenant soin de gonfler ses lèvres et son nez. Les effets de ce maquillage, selon les instructions, auraient une durée de vingt-quatre heures. Peu importe ses activités du lendemain, l'apparence de son visage demeurerait intacte jusqu'à vingt-trois heures vingt. Des cosmétiques de ce genre, elle en possédait des tonnes. Qu'il s'agisse d'ombres à paupières, de rouges à lèvres ou encore, de fards à joues, elle possédait toutes les teintes inimaginables, de toutes les durées inimaginables. Par exemple, dans le cas d'un rouge à lèvres rose, elle en avait un qui l'assurait de voir sa couleur demeurer en place pour une heure, un autre pour deux heures, encore un autre pour six heures... et ainsi de suite. Christian Dior était celui qui fabriquait le maquillage le plus durable, certains de ses produits pouvant assurer, à celle qui les portait, de présenter une mine impeccable, de jour comme de nuit, durant plus de soixante jours consécutifs. Mais ces produits longue durée ne pouvaient convenir à Marianne qui pour les besoins de son métier, devait trop souvent modifier son apparence.

Sa transformation terminée, elle lava ses dents à l'aide d'un vaporisateur dentaire. Elle détestait ce genre de vaporisateur. Il avait beau offrir la même efficacité qu'une bonne vieille brosse à dents, il laissait toutefois dans la bouche un terrible goût de désinfectant... tout à fait infect. Un véritable supplice qu'elle devait se farcir chaque fois qu'elle venait en Europe. Avoir su que la France retrouverait l'eau potable, c'est volontiers qu'elle aurait transporté avec elle sa brosse à dents et son dentifrice au bon goût de menthe. Mais qui aurait pu deviner une telle chose? Et puisqu'à l'extérieur du Québec, ce

genre d'articles n'existait tout simplement plus, parce qu'inutile, cela constituait pour elle une autre excellente raison d'espérer que son enquête soit aussi brève que possible. Si un trop long éloignement de Christian ne venait pas à bout de ses nerfs, c'est ce satané vaporisateur qui y parviendrait...

Le même type de problème se présentait avec le shampooing. On ne pouvait en trouver nulle part, sauf, encore une fois, au Québec et dans quelques régions bien précises de l'ancien Canada. Partout ailleurs, on devait avoir recours à une ignoble poudre pour se nettoyer les cheveux. Pour l'utiliser, il suffisait de se saupoudrer la tête et de frotter rigoureusement. C'était efficace, mais loin d'offrir les mêmes bienfaits qu'un vrai shampooing québécois. Voilà bien pourquoi les Québécoises attiraient les regards envieux des autres femmes chaque fois qu'elles posaient le pied à l'étranger. Comparés à ceux des Françaises, des Anglaises ou des Italiennes, leurs cheveux présentaient une allure souple et luisante, plutôt que terne et grasse. Mais pour son plus grand malheur, Marianne devait encore une fois faire avec! Mais pourquoi n'avait-elle pas songé, pas même une seule minute, à emporter quelques foutues bouteilles de shampooing avec elle... juste au cas où? Son coiffeur se montrerait sûrement ravi de la revoir à son retour...

Il était près de minuit lorsqu'enfin, elle put se mettre au lit avec encore dans la bouche, cet horrible goût de désinfectant. Elle ouvrit une petite veilleuse pour garder un œil constant sur l'écran de son portable. Pour l'heure, elle pouvait s'assoupir. Les deux tourtereaux dormaient à poings fermés. La sonnerie de l'alarme avait été réglée au maximum alors si Poun devait quitter les lieux pendant qu'elle dormait, elle le saurait aussitôt.

-Dors, petite Marianne, dors... murmura-t-elle à sa propre intention avant de s'étendre sur le dos, la tête bien calée au creux de son oreiller.

Mais elle n'y parvenait pas. Trop de choses lui trottaient dans la tête. Elle s'inquiétait trop. En particulier de Christian. Doux Christian... elle aurait tant aimé l'avoir à ses côtés, juste-là, à ce moment bien précis. Elle détestait le savoir seul à Laval alors qu'en temps normal, ils devraient être ensemble, quelque part, à profiter de leurs vacances estivales. Peut-être n'aurait-elle jamais dû accepter cette mission. Que faisait-il, là, à ce même moment? À quoi pensait-il? Se sentait-il trahi? S'imaginait-il que pour elle, son travail comptait davantage que lui? Et dire qu'à peine quelques heures plus tôt, ils étaient là, ensemble, à rêver... mais de quoi donc? Ah! Oui... de retraite et... d'une magnifique maison sur la Côte d'Azur. D'un appartement à Paris, aussi. Sur les Champs-Élysées, oui. «Fou, pensait Marianne, comme en si peu de temps, les choses peuvent changer». Pas plus tard que la veille, le monde était en guerre, Christian croyait sa carrière terminée à jamais et puis, comme ça, tout à coup, sans le moindre avertissement, on avait droit à une nouvelle donne. La saison de hockey était sauvée et le monde trouvait enfin la paix. La paix... elle était bien forcée d'y croire, à présent. Dur comme fer, même. Le retour des Jeux olympiques l'avait convaincue que ce rêve pouvait être possible. D'après ce qu'elle avait lu dans les livres et vu à la télévision, les J.O. représentaient le symbole même de la paix... une fête extraordinaire à laquelle l'univers entier était convié. Un événement

unique permettant aux plus grands athlètes du monde de se mesurer l'un à l'autre. Quelque chose de positif se pointait enfin à l'horizon! C'était vrai, cette fois, bien réel. Elle le sentait. Et si ELLE le sentait, c'est que tous devaient le sentir. Un nouveau vent de fraîcheur déferlait d'ores et déjà sur le monde, un doux vent qui allait chasser le malheur et répandre le bonheur. Le cœur rempli d'espoir, elle se demandait ce qu'elle foutait là, seule à Paris, alors qu'elle ne souhaitait qu'accourir auprès de son époux pour lui annoncer que le temps était enfin venu de lui accorder ce qu'il réclamait depuis si longtemps : un enfant. Un enfant bien à eux qui grandirait dans un monde où l'amour, la paix et l'espoir primeraient sur toute autre chose. Elle finit par trouver le sommeil aux alentours de deux heures du matin, tout heureuse, venant à peine de réaliser que son cher Christian aurait l'insigne honneur de représenter la France aux jeux, le hockey étant l'une des disciplines figurant au programme olympique. Bien entendu, elle serait là, derrière lui, pour l'encourager et applaudir ses exploits, tout comme elle serait là pour supporter moralement les athlètes de France.

Son sommeil fut de très courte durée. Telle une véritable bombe, la sonnerie de son téléphone l'extirpa des bras de Morphée alors que le cadran n'indiquait que cinq heures du matin. Elle répondit à l'appel après la deuxième sonnerie, réalisant qu'il s'agissait d'un appel et non de l'alarme reliée à la porte de Poun qui lui, dormait toujours paisiblement. L'appel provenait de monsieur Dechamberland. S'il était si matinal, c'est qu'il désirait lui faire connaître au plus vite les conclusions émises par le labo suite à l'analyse de la petite pierre rose.

-C'est presque incroyable, lui hurla-t-il à l'oreille. C'est une pierre... devenue introuvable de nos jours et qui vaut une véritable fortune!

-Pardon? fit Marianne en bondissant hors de son lit.

-C'est comme je vous dis! Nos analystes sont formels! Cette pierre, qui en réalité est une opale, n'existe plus depuis des milliers d'années. D'après le rapport, les huîtres qui les fabriquaient auraient disparu de la surface de la terre en même temps que... les pharaons d'Égypte!

-Hein???

-C'est dingue, mais... les seuls endroits où l'on peut admirer ces opales sont les musées égyptiens. Attendez... c'est écrit ici que la plupart d'entre elles ont été trouvées dans les tombes des pharaons... alors que d'autres proviendraient des Honduras, du Yucatán et enfin, du Guatemala... plus précisément, on les aurait ramassées à même les tombes où reposaient les corps de grands chefs mayas.

-Mais c'est impossible! s'écria Marianne. Le labo fait sûrement erreur! Comment notre ami serait-il parvenu à mettre la main sur une pierre aussi rare?

-C'est ce que j'aimerais bien découvrir... répondit Dechamberland d'une voix intriguée.

Marianne réfléchit quelques instants, puis lança :

-Mais attendez... est-il exact que les musées ont tous été détruits durant la guerre d'Égypte?

-Exact... il n'en reste plus un seul. Aujourd'hui, ils sont aussi introuvables que les pyramides!

-Alors tout s'explique! s'exclama Marianne. Voilà ce que Poun fabriquait là-bas... il a fouillé les décombres et pillé ce qu'il a pu!

-Ce que vous dites a un certain sens, mais...

-Mais quoi?

-Il faut voir l'état dans lequel se trouve actuellement l'Égypte pour comprendre que... qu'arriver à trouver le moindre petit bout de trésor là-bas relève du domaine de l'impossible. Des archéologues de partout à travers le monde s'y sont rendus, et cela, sans le moindre résultat. Rien n'a été sauvé, nous a-t-on dit, absolument rien...

-Sauf ce que Poun a trouvé! s'entêta à dire Marianne.

-Peut-être avez-vous raison et... ce serait bien d'en avoir le cœur net. Vous poursuivrez donc votre filature. Nous verrons bien. En tout cas, s'il a réellement trouvé cette opale en Égypte, on peut dire qu'il a eu une sacrée veine car selon ce que j'en sais, les musées n'en possédaient que cinq ou six...

-Cinq ou six en Égypte... et combien en a-t-on trouvées dans les autres pays?

-Euh... attendez voir... leur nombre ne figure pas dans le rapport, mais de toute façon, elles n'existent plus. Elles ont toutes été brûlées en 1939 lorsque le musée où elles étaient conservées a été incendié.

-Bon... et qu'allez-vous faire de cette opale?

-Pour l'instant, nous allons la garder précieusement jusqu'à ce que nous sachions si ce... "Poun" possède autre chose du même genre.

-Combien peut-elle valoir, dites-moi?

-Ah! s'esclaffa Dechamberland. Une fortune!

-Mais encore?

-Au bas mot... quelque chose comme vingt-cinq mille euros!

-Putain! Ne comptez surtout pas sur moi pour aller raconter ça au serveur qui me l'a remise!

-Oui, le "pauvre"! ricana l'autre. Si seulement il avait su...

-Dites-moi, l'interrompit Marianne, vous... vous avez reparlé à Christian, depuis hier?

-Euh... oui... et ne craignez rien, je lui ai transmis votre message.

-Et qu'a-t-il dit?

-Euh... rien. Je lui ai dit que même si vous ne le lui avez pas dit aujourd'hui... vous l'aimez. Et puis... voilà!

-Et il n'a rien répondu? Vous en êtes bien sûr?

-Euh... oui... pourquoi? C'est une phrase codée, ou quoi?

-Non, ça va... merci. Rappelez-le, voulez-vous, et... redites-lui la même chose.

-Euh... d'accord...

Marianne éteignit doucement son téléphone. Autant elle se sentait heureuse avant de s'endormir, autant elle éprouvait maintenant du chagrin. C'est qu'en temps normal, Christian aurait dû répondre quelque chose comme : "Non, elle n'a pas dit qu'elle m'aimait aujourd'hui, mais qu'importe... je l'avais deviné ". Décidément, il lui en voulait davantage qu'elle ne l'avait imaginé. Mais ce qui était encore pire que de savoir qu'il lui en voulait à ce point, c'était de ne pas pouvoir l'appeler. Ne pas pouvoir lui parler, ni même s'expliquer avec lui. Dieu qu'elle avait hâte de regagner la maison!

Puisqu'elle ne ressentait plus du tout l'envie de dormir, elle décida, à la place, de commander un petit déjeuner. Faut croire qu'elle avait anticipé ce qui allait se produire au cours des prochaines minutes puisqu'à peine sa dernière bouchée avalée, Poun se leva. À le voir, elle devina qu'en se rhabillant, il s'efforçait de ne pas faire de bruit. Après chaque mouvement, il dirigeait un regard nerveux, voire même apeuré, vers Julie DeBlois, comme s'il craignait de la réveiller. Une fois habillé, il griffonna quelque chose sur un bout de papier et fouilla dans le sac de la pauvre femme, duquel il retira quelques billets avant de déposer un petit sac en tissu juste à côté d'elle. Marianne n'eut guère le temps de s'interroger sur l'honnêteté de ce geste ou sur le contenu du sac, que l'autre partait déjà. Puisqu'elle avait oublié d'éteindre l'alarme reliée à la porte d'en face, celle-ci se déclencha dès que sa cible effleura la poignée.

-Merde alors! ragea-t-elle à voix basse tout en s'empressant d'interrompre ce tintamarre.

Sachant qu'elle avait encore une minute devant elle, soit le temps nécessaire, pour Poun, d'atteindre l'ascenseur et de s'y engouffrer, elle en profita pour ajuster sa perruque,

camoufler ses yeux à l'aide de verres fumés et enfin, vaporiser ses dents... non sans émettre quelques bons vieux jurons typiquement québécois. Sac de voyage en main, elle colla ensuite l'oreille contre la porte de sa chambre. Elle entendit les portes de l'ascenseur s'ouvrir et quelques secondes plus tard, se refermer. C'était là le signal qu'elle attendait pour quitter les lieux. Dans le corridor, très rapidement, elle récupéra sa micro-caméra avant d'atteindre, au pas de course, un escalier de secours qu'elle dévala à un rythme effréné. Décidément, elle devrait sérieusement songer à s'inscrire aux Jeux olympiques! Elle avait beau fumer, sa forme physique n'en était pas réduite pour autant. Heureusement qu'elle veillait à s'entraîner car descendre deux étages en moins de quinze secondes avec en main, un sac d'au moins une tonne, n'était pas un exploit à la portée de tous.

Arrivée au rez-de-chaussée, elle aperçut Poun, debout sur le trottoir, juste en face de la porte de sortie. Il attendait visiblement un taxi. L'air de rien, elle sortit de l'hôtel et bien que son déguisement la rendait tout à fait méconnaissable, ce n'est pas sans éprouver une certaine nervosité qu'elle passa devant lui pour gagner sa camionnette. À sa grande satisfaction, il ne semblait même pas l'avoir remarquée. Elle marcha rapidement jusqu'à son véhicule et fit démarrer le moteur dès qu'elle fut à l'intérieur. Puisque le taxi de Poun n'était pas encore là, elle fit mine de consulter une carte routière en attendant son arrivée. Deux minutes plus tard, le taxi arriva. Lorsqu'il repartit avec Poun à son bord, elle balança sa carte et patienta encore quelques secondes avant de rouler à sa suite jusqu'au port de Paris.

Là, après avoir réglé son chauffeur, probablement avec les billets qu'il avait subtilisés à sa belle, il sortit de la voiture pour ensuite marcher d'un pas assuré en direction d'un guichet. Pendant qu'il s'adressait à une préposée, Marianne en profita pour quitter sa camionnette, tout en marmonnant :

-Ainsi donc, monsieur Poun, nous partons en croisière... mais où donc?

Imitant celle qui éprouvait du mal à retrouver quelque chose qu'elle avait échappé sur le sol, elle surveillait étroitement sa cible. Après quelques minutes, celle-ci s'empressa de se diriger vers un sous-marin croisières. Marianne attendit qu'elle y entre avant de se pointer au guichet.

-Où va ce sous-marin? demanda-t-elle à la préposée qui se grattait la tête tout en reluquant le fond de sa main.

-Euh... il va de l'autre côté de la Manche, répondit la fille d'un air plutôt contrarié, en Angleterre...

-Quelque chose ne va pas? s'inquiéta Marianne.

-Ben... c'est que je suis peu dans la merde, là... à cause de ce type... celui qui est passé juste avant vous... il m'a payée avec ça avant de se casser vite fait.

La jeune femme était sur le point de se mettre à pleurer lorsque Marianne identifia sans mal l'objet qu'elle conservait dans sa paume. Il s'agissait d'une petite opale rose, identique

à celle de la veille. Si cette fameuse opale n'avait pas été aussi rare, elle aurait volontiers conseillé à son interlocutrice d'aller la vendre au plus vite. Mais puisqu'elle appartenait à l'Égypte, elle jugea préférable de la récupérer.

-Cela réglerait-il votre problème, lui proposa-t-elle, si en retour de... de cette petite roche, je vous payais le billet de ce monsieur?

-Vous feriez vraiment une telle chose? s'étonna l'autre en écarquillant les yeux. Mais... pourquoi?

-Parce que... parce que j'en ai envie, voilà tout! Et tandis que vous y êtes, ajoutez au total le prix d'un autre billet... je vais moi aussi en Angleterre.

-Je vous remercie énormément, madame. Ce que vous faites est réellement gentil. Ça vous fera donc un total de... deux cents euros.

Marianne paya avant de demander :

-Vous sauriez me rendre un service?

-Tout ce que vous voudrez, madame!

-Vous voyez la petite camionnette blanche... celle qui est garée, là-bas, près de la boutique où l'on vend des souvenirs?

-Euh... oui, je la vois... fit la fille en s'étirant la tête.

-Voici les clés! Quelqu'un passera la récupérer plus tard. Et... vous pourriez y envoyer un bagagiste? Mes valises sont encore à l'intérieur... ce serait bien si quelqu'un pouvait se charger de les transporter dans le sous-marin pour moi...

-Bien sûr! Normalement, ce service coûte dix euros, mais pour vous, c'est "gratos!"

-Merci! Euh... une dernière chose... cet homme... celui qui vous a remis ce caillou... à quel siège est-il assis?

-Malheureusement, je n'ai pas le droit de divulguer ce genre d'information...

Remarquant que la préposée se mordait les lèvres, Marianne s'empessa d'ajouter :

-Mais vous pouvez bien faire un p'tit effort! Je ne le dirai à personne... c'est que voyez-vous... j'aimerais bien me faire rembourser le prix du billet...

-Ah! Et puis au diable le règlement! Vous le trouverez au siège trente-six, de la rangée K.

-D'accord... alors, placez-moi à deux ou trois rangées DERRIÈRE la sienne et... j'aimerais bien un siège situé près de l'allée. Ça peut se faire?

-Pour vous, sans problème!

Marianne partit, mais revint aussitôt sur ses pas, souhaitant poser une dernière question à la jeune fille.

-Cet homme, mademoiselle, vous a-t-il adressé la parole?

-Non, admit l'autre, il n'a pas prononcé un seul mot. Il a regardé mon ordinateur, pointé "Destination Angleterre" du doigt et puis... voilà. Lorsque je lui ai tendu son billet, il s'est empressé de le prendre et de me remettre, en retour, la petite pierre que je vous ai remise. Il m'a ensuite saluée très rapidement d'un signe de tête, après quoi il s'est dispersé dans la foule. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

-Oh! Je ne sais pas... simple curiosité. En tout cas, merci et... au revoir.

Elle se dirigea vers le sous-marin croisières, non sans prendre le temps de distribuer quelques billets aux pauvres mendiants qu'elle croisa sur sa route. Une fois à bord de l'appareil, elle se rendit tout de suite aux toilettes pour passer un coup de fil à son patron.

-Vous avez déjà quitté l'hôtel? s'enquit-il sans même prendre la peine de la saluer.

-Effectivement, lui répondit-elle, et nous allons bientôt faire route vers l'Angleterre. Et soit dit en passant, je vous laisse deviner comment notre ami a réglé son passage...

-Pas avec une...

-En plein dans le mille! Ou cet homme a vraiment eu la main chanceuse en Égypte... ou ces opales sont plus nombreuses qu'on le croit.

-Mais c'est impossible! fit Dechamberland. J'ai téléphoné au responsable des musées qui les exposaient et le type est formel : il n'existe que six opales de ce genre dans le monde... pas une seule de plus! Vous l'avez récupérée, dites?

-Bien sûr!

-Tout de même étrange que notre gaillard ait pu mettre la main sur deux de ces opales alors que des chercheurs professionnels n'ont rien pu trouver...

-Peut-être est-il un chercheur professionnel lui-même! suggéra Marianne.

-Décidément, ce personnage en est un fort intrigant!

-En plus d'être un sacré salopard! laissa échapper Marianne juste avant de décrire l'élégante façon dont Poun s'y était pris pour fuir sa conquête.

-Pas même un petit baiser d'adieu? demanda son patron d'une voix amusée.

-Non... juste une note! Oh! J'allais oublier le pire... il lui a piqué du fric dans son sac à main! Pauvre femme! Elle aura toute une surprise à son réveil...

-Ne soyez pas trop en peine... j'ai fait quelques recherches sur la petite dame et croyez-moi, elle n'est pas à plaindre. Elle est la veuve d'un romancier fort célèbre qui est loin de l'avoir laissée dans le besoin.

-Tant mieux, alors!

Après avoir demandé à ce qu'on s'occupe de reprendre sa camionnette et s'être assurée qu'un chauffeur privé serait présent lors de son arrivée à Londres, elle s'informa à nouveau au sujet de Christian.

-Je n'ai jamais vu une femme aimer autant son époux! soupira son supérieur.

Il se tut quelques instants, avant d'avouer tristement :

-Je lui ai parlé au téléphone et... je ne sais pas ce qu'il aurait dû répondre, mais...

-Il n'a rien dit?

-Rien... par contre, si cela peut vous consoler, je sais qu'il est quelque peu perturbé en raison de son travail.

-Que se passe-t-il?

-Eh bien... le président de la ligue européenne, compte tenu du contexte économique actuel, a décidé de revoir à la baisse le salaire des joueurs. Cela permettrait de diminuer le prix des billets et de rendre le hockey plus accessible.

-Je trouve que c'est là une excellente idée! s'empressa d'approuver Marianne.

-Apparemment, ce n'est pas le cas de votre mari...

-Voilà qui ne m'étonne pas du tout! rigola-t-elle. Plus il a de l'argent, plus il en veut! Allez donc savoir pourquoi!

Elle marqua une pause durant laquelle elle fit entendre un soupir de découragement. Puis elle reprit :

-Écoutez... rappelez-le et dites-lui que je lui ordonne d'accepter cette baisse de salaire, et cela... sans broncher! Puisqu'il est LA star du hockey, il se doit de donner l'exemple. S'il accepte, tous les autres se rangeront automatiquement derrière lui! Leur sport sera ainsi sauvé, sans compter que la population cessera enfin de manifester son mécontentement quant aux salaires trop faramineux des athlètes professionnels!

-Je dois avouer que je suis moi-même scandalisé! se permit d'ajouter Dechamberland.

-Et moi donc! de rager Marianne. Quand on pense que plus de la moitié de la population n'arrive même pas à se nourrir convenablement! Alors dites bien ceci à mon avare d'époux : qu'il se taise... et qu'il joue! L'argent, ce n'est rien d'autre que du vulgaire papier et je refuse, moi, de continuer plus longtemps à le voir vivre en fonction de ce fichu papier! Et en terminant, vous lui mentionnerez que même si je ne le lui ai pas dit aujourd'hui... je l'aime, ce p'tit con!

Sur ces dernières paroles, lancées d'un ton qui frôlait le désespoir, elle éteignit violemment son cellulaire et partit à la recherche de son siège. Bien qu'elle chérissait Christian par-dessus tout, celui-ci avait le don, quelques fois, de la mettre complètement hors d'elle. Il était si attaché à l'argent! Comme si pour lui, rien d'autre n'importait. Pareillement à trop de gens, il ne pensait qu'en fonction du pognon. Voilà bien quelque chose que jamais elle ne parviendrait à comprendre. Ni même à accepter. Mais quand donc arriverait ce jour où les gens cesseraient enfin de servir d'esclaves à l'argent? Ce n'était pas à eux de servir l'argent... mais le contraire! Quand donc le saisiraient-ils? Pour Marianne, rien de plus simple: l'argent n'existait que pour permettre aux gens d'acheter les biens essentiels à leur survie. Uniquement les biens essentiels... pas le superflu. Voilà ce qui ruinait autant la vie des gens... le superflu! Combien de gens se dépensaient corps et âme dans le simple but de se procurer des biens complètement inutiles? Combien de gens s'endettaient pour obtenir des choses dont ils n'avaient nul besoin? Qui avait réellement besoin de trois ou quatre voitures pour être heureux? Qui donc avait besoin de plus d'une maison, d'une montre à cinq mille euros ou d'un stupide œuf de Fabergé?

-Trop de gens! réalisa-t-elle en son for intérieur.

Trop de gens, oui, trop de gens dont son Christian faisait malheureusement partie! Elle en vint à se demander ce qui comptait le plus pour lui : ELLE... ou l'argent? Mais cette question, elle se garderait à jamais de la lui poser. Elle craignait beaucoup trop la réponse.

Elle respira profondément afin d'évacuer son surplus de colère. Puis elle jeta un regard discret en direction de Poun. Il paraissait triste. Très triste. Qu'est-ce qui pouvait à ce point le rendre malheureux lui qui pourtant, respirait la joie de vivre avant d'entrer à l'intérieur du sous-marin? Elle le regardait d'une manière un peu plus approfondie lorsqu'elle le vit essuyer une larme pendant qu'il examinait le fond de l'océan. Sa tristesse semblait s'amplifier au fur et à mesure que l'engin s'enfonçait dans la Manche. Il fallut que Marianne détourne son regard vers un hublot pour comprendre... l'eau était si sale, si

polluée, si répugnante! Comment les rares poissons qu'elle parvenait à apercevoir arrivaient-ils à survivre? Cela lui rappela un souvenir... lorsqu'elle était enfant, sa mère lui avait déjà raconté que plusieurs décennies auparavant, les gens se baignaient dans l'océan. Et pas uniquement dans l'Atlantique, mais dans tous les autres. Même la Méditerranée. Elle avait peine à croire une telle chose, elle qui comme tous ceux de sa génération, n'osait même pas tremper un simple bout d'orteil dans ces eaux, par crainte d'attraper une quelconque maladie. Sa mère lui avait aussi dit que jadis, l'eau de l'Atlantique était verte et celle de la Méditerranée bleu azur. Encore là, difficile à croire lorsqu'on appartenait à une époque où les eaux n'offraient plus qu'une seule et désolante couleur : brune! À n'en point douter, une couleur aussi crasseuse que douteuse...

Seulement trente minutes après son départ de France, le sous-marin croisières quitta les bas fonds de l'océan pour atteindre le port de Londres. Lorsqu'elle posa le pied sur la terre ferme, Marianne était loin de se douter qu'un véritable cauchemar l'attendait. Un cauchemar qui ne se terminerait qu'aux Bahamas six mois et demi plus tard et qui l'entraînerait à travers les cent quatre vingt treize pays que comptait alors le monde. Dans chaque pays, elle avait droit au même scénario... Poun séduisait une dame de l'endroit, l'aimait le temps d'une nuit et disparaissait dès la levée du jour. Toujours, il prenait soin de rédiger un court message à l'intention de son amante, sans oublier de lui laisser un petit sac en tissu brun en guise de souvenir. Jamais Marianne n'était parvenue à découvrir le contenu de ce fameux sachet, du fait que Poun partait toujours très vite, comme si chaque fois, le temps lui était compté. Tout en maintenant un registre dans lequel elle notait les coordonnées de chacune de ses victimes, car elle en était rendue à les appeler ainsi, sa curiosité s'aiguissait sans cesse. Non seulement se questionnait-elle sur le contenu des lettres et des sacs, mais aussi, sur l'objectif que cherchait à atteindre Poun. Souhaitait-il battre le record du monde en ce qui concerne le plus grand nombre de conquêtes pour un seul et même homme? Pourquoi s'acharnait-il à faire souffrir toutes celles qui tombaient follement amoureuses de lui dès qu'il posait son regard sur elles? Et pourquoi ces dernières l'aimaient-elles autant, aussi facilement? Qu'avait-il de plus que les autres? Il était beau, d'accord, mais comment arrivait-il à séduire autant de femmes sans jamais ouvrir la bouche? Car à aucune d'elles, il n'avait adressé la moindre parole. Jamais. Il ne faisait que les admirer du regard. Mais qui était cet homme? Depuis le temps qu'elle l'épiait, Marianne l'ignorait encore.

La veille de Noël, alors qu'elle se trouvait seule dans une chambre d'hôtel à admirer une nouvelle fois, telle une véritable voyeuse, les ébats amoureux de ce satané Don Juan, elle téléphona à monsieur Dechamberland pour lui présenter sa démission.

-Tout ceci dure depuis beaucoup trop longtemps, se plaignit-elle, et ça n'aboutit à rien! L'homme que vous me demandez de suivre depuis maintenant cinq mois n'est rien d'autre qu'un vulgaire coureur de jupons! J'en ai marre, vous entendez? Je veux retrouver Christian! Non, mais... vous vous rendez compte? Voilà cinq mois... cinq putains de mois que je suis éloignée de lui... cinq mois que je n'ai pas entendu le son de sa voix! Ce soir, c'est Noël... je suis seule en Australie, alors que...

Puis elle éclata en sanglots sans même terminer sa phrase. Était-ce parce qu'il se ramollissait en raison de l'âge ou parce qu'enfin, il avait réalisé qu'un agent secret pouvait aussi montrer des émotions? Toujours est-il que pour une fois, Dechamberland eut pitié. Même qu'il sut faire preuve d'une grande compassion.

-Sachez, lui dit-il doucement, que je comprends parfaitement bien votre désarroi. Mais vous ne pouvez abandonner... pas maintenant. Vous devez vous rendre jusqu'au bout de cette enquête...

-Mais pourquoi donc? En quoi un séducteur de pacotille peut-il nuire à la sécurité nationale, pouvez-vous bien me le dire? Et pour qui, au juste, constitue-t-il une menace?

-Pour le moment, je dois dire que je l'ignore. Vous savez, vous avez peut-être bien raison de prétendre qu'il n'est pas une menace, mais il reste tout de même qu'il ne semble pas très net. Selon nos recherches, il n'existe tout simplement pas... plutôt louche, non? Personnellement, je suis convaincu qu'il poursuit un but et je ne serai pas tranquille tant et aussi longtemps que je ne saurai pas ce que c'est. Et que faites-vous de toutes ces opales qu'il distribue à gauche et à droite? Au départ, il n'en existait que six et selon votre dernier rapport, il en aurait déjà donné plus d'une centaine...

-Eh bien... coffrons-le! s'écria Marianne. Coffrons-le pour... vol d'un trésor d'État ou encore... pour vol tout court! Avec tout l'argent qu'il a soutiré dans les sacs de ses... "victimes"...

-Non sans leur laisser une note justificative, par contre...

-Qu'en savez-vous? Je n'ai jamais pu lire le moindre petit message qu'il a écrit...

-C'est vrai, mais comme aucune de ces dames n'a déposé de plainte contre lui, j'imagine que cela est dû au fait que ses messages servent à expliquer son geste...

-Mais bien sûr! ironisa Marianne. Il leur écrit : "Désolé, je suis un gigolo et suite à la magnifique nuit d'amour que je viens de vous offrir, je me suis permis de m'accorder un petit salaire à même votre portefeuille, histoire de régler le chauffeur de taxi qui me conduira au sous-marin croisières le plus près..."

-Le sous-marin croisières! s'esclaffa Dechamberland. Mais pourquoi ne voyage-t-il pas par avion, celui-là? Je comprends un peu votre lassitude...

-Sans compter que les océans, quels qu'ils soient, me semblent un peu plus laids chaque jour!

-Vous savez quoi, Marianne?

-Quoi?

-Puisque c'est Noël et que vous êtes déprimée, je vais passer outre le règlement et vous laisser discuter quelques instants avec Christian... c'est que lui aussi est déprimé, vous savez... vous lui manquez énormément.

-Quand vais-je lui parler? s'informa Marianne très anxieuse.

-Mais... tout de suite, ma chère! Par contre, la communication s'établira à partir de mon téléphone. Mais... rassurez-vous, je n'écouterai pas.

Quelques minutes plus tard, Marianne put enfin entendre la voix de son mari. Elle avait peine à y croire lorsqu'elle l'entendit lui dire :

-Joyeux Noël, mon amour!

-Joyeux Noël à toi aussi, mon chéri! renchérit-elle en étouffant un sanglot.

Après un lourd silence, Christian dit:

-Tu me manques, tu sais? Quand rentres-tu?

-Je n'en ai aucune idée, mais je dois dire que... que je n'en peux plus! Je ne peux rien dire, comme tu le sais, mais... j'ai l'impression de perdre mon temps, ici... je ne sais pas... je suis sur la trace d'un drôle de bonhomme qui mène une bien drôle de vie : aussi banale qu'étrange... aussi innocente que suspecte!

-Que veux-tu dire?

-Je veux dire que peu importe ce que je découvrirai sur lui, SI je découvre quelque chose, rien ne me surprendra...

-Ah bon...

-Mais assez parlé de moi! soupira-t-elle. Je veux que tu me parles de toi... comment vas-tu?

-Outre le fait que tu me manques terriblement... je vais bien. Je connais une très bonne saison, tu sais? Je suis en voie de battre tous mes records!

-Je sais, oui, et je suis très fière de toi...

-Le plus rigolo, c'est que je n'ai jamais aussi bien joué... pour aussi peu!

-Tu ne vas pas encore te mettre à parler d'argent, dis?

-Mais non, rassure-toi! Je ne me plains pas... même si mon salaire est passé de vingt à... cinq millions d'euros. C'était ça, ou la banqueroute assurée du hockey professionnel! Soit dit en passant, t'avais raison...

-Que veux-tu dire?

-J'ai très bien fait de suivre ton conseil... j'ai été le premier à ratifier la nouvelle convention et du coup, tous les autres ont suivi.

-Je savais bien qu'ils t'imiteraient...

-Mais ce tu ne savais peut-être pas, et j'ai même défendu à Dechamberland de te le dire afin de le faire moi-même, c'est que dès le moment où j'ai dit oui à la baisse salariale, tous les sponsors se sont tournés vers moi...

-Et alors?

-Ils ont dit que j'étais l'exemple même de l'athlète qui ne pratiquait son sport... que pour l'amour de son sport! Alors si je n'ai jamais gagné aussi peu pour jouer au hockey, je n'ai jamais gagné autant en commandites!

-Si cela te rend heureux... se contenta de lui dire Marianne, alors c'est tant mieux. Mais tu sais, nous n'aurons jamais besoin de tout cet argent... j'espère au moins que tu songes à en redonner une partie à la société...

-Mais bien sûr... puisque les Jeux olympiques approchent à grands pas, j'ai décidé de parrainer les athlètes québécois qui s'y rendront. J'ai pensé que ce serait une excellente chose compte tenu qu'actuellement, notre gouvernement a des problèmes beaucoup plus urgents à régler... comme la pauvreté, par exemple. Ainsi, le mois dernier, la France a décrété que les athlètes devraient eux-mêmes défrayer les coûts reliés à leur participation...

-Encore une fois, mon amour, je suis fière de toi! Il s'agit là d'une excellente initiative! Mais... qu'en est-il des autres athlètes français?

-Tous n'ont malheureusement pas trouvé de commanditaire et moi, je ne peux quand même pas payer pour tout le monde... je serais ruiné en un rien de temps! Mais avec mon agent, nous essayons de trouver une solution pour leur venir en aide. C'est pas facile, tu sais...

-Un million d'euros, ça vous aiderait?

-Évidemment que ça nous aiderait!

-Alors vous avez l'argent! Monsieur Dechamberland se chargera de vous le faire parvenir!

-T'es sérieuse? C'est beaucoup d'argent, ma chérie, je ne sais pas...

-Christian, je possède moi aussi beaucoup trop d'argent. Ça me fait plaisir de le mettre au service des autres... spécialement pour soutenir une cause aussi importante que celle des Jeux olympiques! Si tu savais comme j'ai hâte d'assister à ces jeux... ce sera un événement grandiose!

-Wow! Tu sembles aussi emballée que moi, à ce que je vois!

-Cet événement, crois-moi, passera à l'histoire! Il marquera la paix dans le monde, l'arrêt des hostilités!

-Tu viendras, dis? demanda anxieusement Christian. Je voudrais tellement t'avoir près de moi... que tu sois là pour nous voir décapiter ces fichus d'Américains qui se croient encore les meilleurs! On leur servira toute une leçon, crois-moi!

-Wow! s'exclama à son tour Marianne en riant de bon cœur. Je vois qu'il y a de la compétition dans l'air!

-Partout dans le monde... on ne parle que de ça! Tu viendras, dis? redemanda Christian.

-Tu peux en être sûr! Je ferai tout pour être là... quitte à abandonner cette enquête qui devient un peu plus ridicule chaque jour.

-Marianne... je donnerais ma vie juste pour te serrer dans mes bras... là... tout de suite. J'en ai marre de m'endormir avec ton oreiller en guise de compagne...

-Ce n'est guère plus facile de mon côté, tu sais. Dis.. y'a pas d'autres filles, au moins?

-T'es givrée, ou quoi? s'indigna Christian. J'avoue avoir reçu quelques offres, mais... comme d'habitude, je les ai toutes rejetées. Je t'aime beaucoup trop... je ne pense qu'à toi!

-Alors si c'est le cas, pourquoi n'avoir jamais répondu à Dechamberland lorsqu'il te disait...

-Parce que j'attendais que tu me le dises toi-même... la coupa Christian du tac au tac.

Puis, devant le mutisme de son épouse, il ajouta doucement :

-Alors... demande-le-moi... là... maintenant...

Tout en essuyant une larme, Marianne s'exécuta :

-T'ai-je dit que je t'aimais aujourd'hui?

D'une voix sanglotante, il répondit :

-Non, pas encore. Mais c'est pas grave car tu sais quoi? Je l'avais deviné...

-Ciel que je suis heureuse de te l'entendre dire! fit Marianne en pleurant doucement. Tout ce temps que j'ai passé à m'inquiéter lorsque tu ne répondais rien à Dechamberland! Je croyais que tu ne m'aimais plus! J'ai même cru qu'il y avait quelqu'un d'autre...

-Eh bien... lança Christian à la blague, ce n'est pas le cas! Du moins... pas encore!

-Que veux-tu dire, exactement, par "pas encore"?

-Chérie... je blaguais. Ce n'était qu'une simple plaisanterie...

-Ne plaisante plus jamais ainsi sur toi et moi, Christian Phaneuf! Pas quand je suis aussi vulnérable! Tu es tout ce j'ai, tu sais... à part toi, je n'ai personne.

-Tu n'as pas que MOI, mon amour, tu as aussi mes parents... mes frères... mes sœurs... leurs enfants. Ma famille, et tu ne le sais que trop bien, est aussi TA famille.

-Oui, je sais... ils sont tous si bons, avec moi, depuis le décès de ma mère. Et c'est bien ce qui m'effraie... si je te perds, je les perdrai aussi.

-Mais tu ne me perdras pas, Marianne Phaneuf, jamais! Sauf si c'est toi qui le veux... de toute façon, ma mère t'aime tellement que si je te quittais, c'est derrière toi qu'elle se rangerait. Du coup, c'est moi qui se retrouverais seul...

-Si tu savais comme tes paroles me rassurent! Au fait, tu sembles seul... tu ne célèbres pas Noël avec ta... je veux dire... la famille?

-Je ne sais pas où tu te trouves, mais... ici, c'est encore un peu tôt. J'irai chez mes parents plus tard... et tu sais quoi?

-Non...

-J'emporterai une grande photo de toi que je déposerai sous le sapin... de cette façon, tu seras un peu avec nous.

-C'est gentil!

-Au fait, monsieur Dechamberland m'a remis ton cadeau. Mais je compte te remercier uniquement quand je le débellerai... c'est-à-dire lorsque tu seras ici, devant moi. J'ai aussi un magnifique présent, pour toi...

-J'ai si hâte de le débeller... j'adore les cadeaux!

-Tu peux me faire une promesse?

-Bien sûr...

-Lorsque tu raccrocheras, je veux que tu boives un bon martini à ma santé. Je ferai la même chose de mon côté...

-Excellente idée! agréa Marianne fort heureuse.

-Je t'aime ma chérie!

-Ça... je l'avais deviné!

Sur ces paroles remplies de tendresse, leur conversation se termina. Marianne demeura toutefois en ligne, histoire de s'entretenir à nouveau avec son patron. Elle dut attendre une trentaine de secondes avant que ce dernier ne lui revienne.

-Alors Chanelle, voulut-il savoir, vous vous sentez mieux, à présent?

-Beaucoup, oui! Merci pour cette grande faveur... je sais que ce n'est pas régulier...

-Ce n'est pas "régulier", non plus, de tenir une femme éloignée de son époux durant une aussi longue période... vous allez tenir le coup, dites?

-Oui, mais... je vous signale tout de suite que si cette enquête devait se prolonger au-delà du vingt-cinq février, il vous faudra me remplacer. Je veux être auprès de Christian lors des Jeux olympiques... nous sommes bien d'accord?

-C'est d'accord, Chanelle. Mais j'ose espérer que cette histoire se terminera bien avant... autrement, je verrai ce que je peux faire. Joyeux Noël, ma chère!

Une fois la conversation interrompue, elle s'empressa de se concocter un martini. Elle s'alluma une cigarette, leva son verre en direction du plafond et dit :

-À ta santé, mon amour!

Elle osait croire qu'au même instant, Christian agissait de même.

Si elle avait espéré qu'en raison de la fête de Noël Poun allait marquer une pause et mettre de côté, ne serait-ce qu'un seul soir, ses activités de séducteur, ses espoirs furent vains. Ainsi, dès le lendemain matin, le cauchemar reprit. Après avoir abandonné sa dernière flamme, il se dirigea sans tarder vers une nouvelle destination. Encore et toujours à bord d'un de ces satanés sous-marins croisières! Non, mais... ignorait-il donc qu'il existait, en ce bas monde, d'autres modes de transport que celui-là? Des modes de transport plus rapides, et surtout, moins déprimants? La pauvre Marianne en avait ras-le-bol des sous-marins! Même qu'elle se fit la promesse solennelle, ce matin-là, de ne plus jamais recourir à ces engins une fois cette maudite enquête terminée. "Maudite", oui, tel était le mot! De toutes les enquêtes qu'on lui avait confiées, celle-ci occupait, et de loin,

le premier rang des plus ennuyeuses. Chaque jour, la même chose. Même routine, même scénario. Poun était devenu pour elle un homme terne et surtout, sans surprise. Pour lui, chaque jour ne représentait rien d'autre qu'une simple répétition de la veille. Au petit matin, il fuyait une femme endormie pour se rendre au port le plus près. Sans jamais ouvrir la bouche, il réglait son billet de passage à l'aide d'une opale avant de se fondre dans la foule. Bien entendu, Marianne se pointait toujours derrière lui pour payer sa dette en argent sonnante, moyennant la fameuse opale. Ensuite, elle rejoignait Poun à l'intérieur du sous-marin. Là, il déprimait durant tout le voyage pour ne retrouver le sourire qu'après avoir atteint la terre ferme. Il empruntait alors un taxi, qu'il réglait au comptant grâce à l'argent subtilisé dans le sac de sa dernière victime. Il exigeait toujours d'être conduit dans un quelconque hôtel de luxe. Sur place, il scrutait les lieux pour repérer très rapidement une cliente de l'endroit, laquelle l'hébergeait pour la nuit en retour de... certaines faveurs.

Ce manège infernal se poursuivait jusqu'au seize février, jour où Poun débarqua aux Bahamas. Si son premier jour là-bas fut en tout point similaire aux cent quatre-vingt-quatorze qui l'avaient précédé, le suivant allait enfin chasser la routine. Était-ce que ce bon vieux Poun avait finalement décidé d'apporter un peu de changement dans sa triste vie? C'est la question que se posait Marianne lorsqu'au petit matin, plutôt que de le voir se rendre au port le plus près, elle le vit s'offrir un copieux petit déjeuner dans un restaurant adjacent à une plage. Après avoir absorbé le contenu de son assiette, il marcha vers la mer, qu'il contempla durant de nombreuses heures, pendant que Marianne le surveillait d'un bar, situé quelque vingt-cinq mètres plus loin. Lasse de le voir ainsi admirer ces eaux sales et nauséabondes, elle en était à se dire que finalement, emprunter un nouveau sous-marin croisières aurait été cent fois plus captivant que ce nouveau type d'activité. Sans compter qu'elle en avait par-dessus la tête de se taper café par-dessus café, cigarette par-dessus cigarette. Vers quatorze heures, n'en pouvant tout simplement plus, elle décida de troquer son café contre un martini. À seize heures, elle en était à sa troisième consommation et à sa énième cigarette lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait omis de cacher le vert de ses yeux, ce vert que Poun ne connaissait que trop bien pour l'avoir déjà qualifié d'unique. Rapidement, elle fouilla dans son sac à main, à la recherche de ses verres fumés. Mais en raison de l'alcool, elle n'était plus très alerte. Or, au moment où Poun quittait la plage pour se diriger d'un pas rapide vers le bar, la pauvre femme échappa son sac, répandant du coup son contenu sur le sol. Pendant qu'en position à genoux elle s'affairait à tout ramasser, non sans émettre quelques jurons, elle ne portait aucune attention à sa "cible". Elle ne la vit donc pas s'installer à la table derrière la sienne, tout juste après s'être commandé une bière. Ce n'est qu'une fois son impair réparé, alors qu'elle s'empressait de mettre ses lunettes, qu'elle l'entendit lui dire :

-Ces faux cheveux blonds ne vous vont pas du tout et je vous préfère de loin avec un teint plus basané. Enfin, inutile de camoufler votre regard... vos yeux, je les reconnaîtrai toujours. Même à travers des verres fumés...

Marianne rougit jusqu'aux oreilles. Pour la première fois de sa carrière, elle était démasquée.

Chapitre VIII

-Vous en désirez un autre? demanda Poun.

-Un autre quoi? questionna Marianne d'un ton sec.

-Un autre verre...

-J'ai déjà bien assez bu!

-Mais c'est pour fêter! d'insister Poun.

-Fêter quoi?

-La fin de ce périple...

Sans y être convié, il s'installa auprès d'elle tout en commandant, d'un simple geste de la main, deux autres verres. Puisque sa couverture ne tenait plus, Marianne se défit de sa perruque et de ses lunettes.

-Et comment comptez-vous régler ces consommations? exigea-t-elle de savoir. À l'aide d'une opale ou avec l'argent que vous avez volé ce matin à cette pauvre dame?

-Premièrement, répondit calmement l'autre, je ne les ai pas volés, ces billets, mais "échangés"...

-Vraiment? rigola Marianne. Et contre quoi? Vos faveurs sexuelles, peut-être?

-Mais pas du tout! Ça, c'était gratuit! Les billets, je les ai troqués contre quelque chose que j'ai laissé sur place. J'ai aussi écrit un message...

-Je vois! Et il vous reste quelques billets, là, maintenant, pour régler ce jeune homme qui s'amène avec nos verres?

-Euh... non. J'ai déjà tout dépensé ce que j'avais...

-Qu'allez-vous faire? Utiliser une autre opale?

-Que vous prenez plaisir à collectionner, ma belle "Chanelle"... si "Chanelle", bien sûr, est votre véritable nom. Croyez-vous vraiment que je ne vous voyais pas lorsque vous arriviez derrière moi pour troquer mes opales contre de l'argent?

Voilà une réplique qui laissa Marianne fort mal à l'aise.

-Ainsi, s'enquit-elle d'un ton faussement désinvolte, vous saviez dès le début que je vous suivais?

-C'est juste! Je dois avouer que c'était fort agréable de vous savoir derrière moi durant tout ce temps...

Offusquée, elle refusa d'épiloguer davantage sur le sujet, préférant justifier certaines de ses actions.

-Sachez, dit-elle, que si j'ai récupéré toutes ces opales, c'était uniquement dans l'intention de les rendre à leur propriétaire... non pour m'enrichir.

-Alors rendez-les-moi...

-Mais elles ne sont pas à vous!

-Qu'en savez-vous?

-Je le sais, c'est tout!

-Alors voilà! proposa Poun en lui tendant une opale. Si c'est réellement ce que vous croyez, prenez aussi celle-ci et... réglez nos consommations. L'Égypte ne vous en sera que plus reconnaissante!

Comme le serveur surgit à leur table au même moment, Marianne s'exécuta sans broncher. Après s'être emparée de l'opale, elle demanda :

-Vous en possédez encore beaucoup, comme ça, dites-moi?

-Je n'aurai jamais assez d'une vie pour les dépenser...

-C'est que selon mes informations, il ne devrait exister que six opales de ce genre dans le monde. Or, en ajoutant, au total, celle que vous venez de me remettre, j'en compte maintenant presque deux cents. Vous les fabriquez à partir de celles que vous avez subtilisées, ou quoi?

-Non, mais... c'est qu'elle m'accuse réellement d'être un voleur! s'esclaffa Poun.

Il but une gorgée de bière avant de poursuivre :

-Je n'ai pas volé ces opales... je le jure! Et si vous ne me croyez pas, regardez mes yeux...

Ses yeux étaient verts et plus séduisants que jamais. Malgré tout, Marianne éprouvait beaucoup de mal à le croire.

-Si ce que vous affirmez est vrai, dites-moi alors d'où elles proviennent, ces putains d'opales!

-Ce langage grossier ne vous sied pas du tout, ma chère! C'est indigne de vous...

-Poun... d'où viennent ces opales?

-De chez-moi...

-Ah!... parce que vous avez un "chez-vous", à présent? N'êtes-vous pas censé être... comment déjà? Ah oui... un "citoyen du monde"?

-Je le suis, oui... lorsque je ne suis pas chez-moi.

-Êtes-vous un extraterrestre? demanda Marianne d'un ton blagueur.

-Est-ce qu'ils existent vraiment, ceux-là?

-Seriez-vous un pharaon qui aurait profité de la guerre d'Égypte pour fuir sa tombe?

-Je ne comprends pas...

-Ces opales, Monsieur, datent de l'époque des pharaons! Les huîtres qui les fabriquaient n'existent plus, vous comprenez? Alors je vous le redemande... où avez-vous eu ces opales?

-Mais je vous l'ai déjà dit... chez-moi! Chez-moi, il y en a plein!

-Et chez-vous... c'est où?

Poun se fit hésitant, puis dit :

-Comme je vous l'ai déjà dit lors de notre premier entretien, si j'étais persuadé que vous garderiez cette information secrète, je vous le dirais sans hésiter. Mais... comme vous devrez bientôt rendre des comptes à mon sujet, il ne fait aucun doute que vous trahiriez ce secret. Et ça, voyez-vous, je n'y tiens pas du tout.

-Et pourquoi craignez-vous autant que l'on sache où vous habitez?

-Pour diverses raisons...

-Qui sont?

-D'une part, à cause des opales...

L'air étonné de Marianne l'obligea à ajouter:

-Vous n'êtes pas sans savoir que chacune de ces opales vaut son pesant d'or, n'est-ce pas?

-Si, je le sais...

-Eh bien... les hommes étant ce qu'ils sont, vous n'aurez aucun mal à imaginer leur réaction s'ils apprenaient que chez-moi, ces opales se trouvent aussi aisément qu'un caillou... ce serait l'invasion!

-Un bon point pour vous! Donc, "d'une part"... vous ne voulez rien me dire à cause des opales et... "d'autre part"?

-D'autre part, je vous dirais que chez-moi, il y a une absence totale de ce que j'appellerais la "bêtise humaine". Vous comprenez? Cela signifie qu'il n'y a pas de guerre, pas de complot... pas de merdier, quoi!

-Donc, vous vivez sur une autre planète! s'exclama Marianne en laissant échapper un grand rire.

-Pas du tout, ma chère! Si je ne crois pas aux petits hommes de l'espace, comment pourrais-je en être un...

-Mais qui êtes-vous donc, alors?

-Simplement quelqu'un qui tient à demeurer le plus loin possible de la misère humaine. Pour tous les habitants de chez-moi, ce monde que vous avez fabriqué et que vous osez cataloguer "d'ultramoderne", n'est que barbarie, cruauté et laideur. Un monde, somme toute, qui n'a plus sa raison d'être...

-Là-dessus, je suis parfaitement d'accord avec vous! Notre monde est... dangereusement malade.

-Vous en avez marre, vous aussi, de toute cette merde, pas vrai?

-Vrai! d'admettre Marianne. Si vous saviez comme il m'arrive souvent d'espérer la fin du monde... la vie, croyez-moi, n'est pas un cadeau. Et si c'en est un, il est drôlement empoisonné... un véritable piège à cons!

-Si vous étiez le maître du monde, chère enfant, que feriez-vous? Vous le détruiriez, ou bien vous tenteriez de le sauver?

Marianne hésita longuement avant de répondre :

-Je... je ne sais pas.

-Mais si, vous savez... je le vois dans vos yeux.

-Probablement qu'avant toute chose... j'essaierais de le sauver.

-Vous croyez réellement que ce monde peut être sauvé? Le mérite-t-il vraiment? Ne vaudrait-il pas mieux l'éliminer?

-Mais qui êtes-vous donc pour me poser de telles questions? rigola Marianne. Seriez-vous Dieu en train de demander conseil à l'une de ses créatures?

-Non, "Chanelle", rassurez-vous, je ne suis pas Dieu. Je vous l'ai déjà dit, d'ailleurs... je ne sais même s'il existe, celui-là! Mais... répondez à ma question, je vous prie : ne vaudrait-il pas mieux éliminer ce monde?

La jeune femme hésita encore longuement et répondit :

-Non sans avoir au moins essayé de le sauver... et ma réponse est finale.

Les yeux étincelants, Poun la fixa durant quelques secondes puis commanda par geste deux autres verres. Marianne lui demanda enfin:

-Pourquoi suis-je la seule personne à qui vous parlez de vive voix? Depuis le temps que je vous observe, je ne vous ai jamais vu adresser la parole à qui que ce soit... pas même à vos... "victimes".

-Ne vous a-t-on jamais appris, chère petite, que si la parole est d'argent, le silence est d'or? Bien souvent, nul besoin de parler... pour communiquer, un simple regard ou encore, un simple geste suffit.

-Pourquoi me parlez-vous à moi?

-Comme je vous l'ai dit à Paris... parce que vous, vous me comprenez.

-Vous savez que certaines personnes m'ont prise pour une dingue lorsque je leur ai mentionné que je vous avais entendu parler?

-Vraiment?

-Ils ont dit que durant tout l'entretien que nous avons eu à Paris, jamais vous n'avez ouvert la bouche...

-Ce sont eux les dingues!

-Encore une chance pour moi que votre magnifique dessin portait votre signature... dès qu'ils ont lu "Poun", ils ont cessé de me médire.

-Voilà donc une bonne chose...

- "Poun"... c'est réellement votre nom?

- "Chanelle"... c'est réellement le vôtre?

- Revenons à votre dessin...

- Il vous rendait justice, n'est-ce pas?

- Je dirais que c'est moi... mais en plus beau! Vous êtes artiste?

- Uniquement devant la beauté!

- Poun... pourquoi toutes ces femmes? Je veux dire... qu'est-ce que tout cela vous apporte?

Devant cette question, Poun demeura muet, se réservant pour la suivante.

- Tout à l'heure, poursuivait Marianne, vous me parliez de "bêtise humaine"... courtiser une femme le soir pour lui briser le cœur le lendemain matin... et remettre ça jour après jour... n'est-ce pas là une bêtise?

- L'amour n'est pas une bêtise... la « haine » l'est.

- Et votre épouse... sait-elle que vous la trichez ainsi?

- Comme elle n'est la mère d'aucun de mes enfants et qu'elle sait parfaitement bien que j'en ai... qu'en pensez-vous?

- Elle s'en fiche?

- Tant que je ne la quitte pas définitivement pour une autre, ce qui n'arrivera jamais, elle me pardonne. Vous... ne sauriez-vous pas pardonner votre époux, s'il vous trompait?

- Qui vous dit que je suis mariée?

- Je le vois dans vos yeux... ça aussi je vous l'ai déjà dit. Dès qu'il est question de celui que vous aimez, vos yeux s'illuminent... Mais ce qu'ils peuvent être radieux!

- Comme chaque fois que je dis la vérité?

- Je dirais plutôt que... vous ne mentez pas.

Puisque leurs verres étaient vides, Marianne fit venir le serveur pour lui en réclamer deux autres. Une fois ce dernier reparti, Poun reprit la conversation.

- "Chanelle"... j'aimerais, pour un instant, que vous oubliiez votre rôle de flic ou... d'agent secret pour répondre à cette question...

Intriguée, Marianne s'abstint de l'interrompre.

- Est-ce que cela valait réellement la peine de négliger votre amour uniquement pour suivre un type comme moi ?

- J'avoue que cette question, je me la pose chaque jour depuis au moins six mois et demi !

- Et alors ?

- J'ai pas de réponse... pas encore ! Pas avant de savoir si mes supérieurs ont raison de vous suspecter.

- De quoi ?

- C'est à eux qu'il faut le demander !

- Vous n'avez rien contre moi, "Chanelle", et croyez-moi, vous ne trouverez rien. Avant qu'il ne soit trop tard, retournez auprès de celui que vous aimez, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Le serveur s'amena vers eux, déposant sur la table un grand verre de bière pour Poun et un martini pour Marianne... son sixième de la journée. Avant de l'entamer, elle s'alluma une autre cigarette.

- Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, reprit Poun. Sauriez-vous pardonner votre époux si durant votre longue absence, il avait eu... disons... une quelconque faiblesse ?

- Vous voulez dire... s'il m'avait trompée ?

- Exact...

Elle avala sa gorgée de travers avant de répondre :

- Faut croire que je n'ai pas la bonté de votre épouse, Monsieur Poun, car... non... je ne le pardonnerais pas.

- Il n'est pas question de "bonté", ici, mais de "force"...

Il s'arrêta à son tour pour savourer sa bière, avant d'expliquer :

- Vous vous souvenez de ces soldats qu'on me soupçonne d'avoir "ressuscités" ?

- Euh... oui, se contenta de répondre Marianne sans trop savoir où il voulait en venir.

-Lorsqu'ils ont été interrogés par les autorités, ils avaient tout oublié, non? C'est bien là ce que vous m'avez dit?

-Exact...

-Et je vous ai alors expliqué que ces soldats devaient tous être incroyablement forts pour parvenir à une telle chose... car oublier, n'en doutez point, demande une très grande force. Lorsqu'on oublie, pardonner devient si facile. Ma femme est forte... très, très forte.

-Eh bien... tant mieux pour elle! Ou pour vous, devrais-je plutôt dire. Mais je dois vous avouer que personnellement, si mon époux devait me trahir, je n'aurais pas cette force...

-Pourquoi?

-Parce qu'un beau jour, il m'a juré fidélité.

-Et vous lui avez juré, vous, de l'aimer pour le meilleur et pour le pire... dans la force comme dans la faiblesse, pas vrai?

-J'ai le droit de manquer à ma promesse si lui ne respecte pas la sienne...

-C'est une façon de voir les choses. Mais promettez-moi une chose, petite "Chanelle"... même si cela est difficile, promettez-moi d'apprendre à oublier. Parfois, vaut mieux oublier... que de tout perdre.

-Dites... on ne pourrait pas discuter d'autre chose? Vous me parlez comme si mon mari me trompait réellement!

-Ce serait bien la pire des choses qui pourrait vous arriver, ai-je raison?

L'effet de l'alcool aidant, Marianne, contrairement à ses habitudes, se sentait un peu plus ouverte à l'idée de se confier.

-Ce serait effectivement la pire des choses qui pourrait m'arriver, admit-elle. Il est tout ce que j'ai, vous savez! Sans lui, ce serait le néant... sans parents... sans frère... ni sœur... aucune famille... je me retrouverais seule au monde.

Elle était sur le point de pleurer lorsque Poun posa sa main sur la sienne en signe de réconfort.

-Qui vous dit que vous n'auriez personne?

-Parce qu'à part lui, y'a personne! C'est le vide ... le vide total... vous comprenez?

-Votre père... n'avez-vous jamais songé à le retrouver?

-Qui vous dit qu'il est encore vivant?

-Qui vous dit qu'il ne l'est plus? Décidément, pour un agent des services secrets...

-Je ne tiens pas à retrouver sa trace, d'accord? s'emporta Marianne. Ce salaud a fait un enfant à ma mère pour l'abandonner dès le lendemain de leur première rencontre... sans jamais lui redonner le moindre signe de vie! Vous n'êtes pas sans me le rappeler, d'ailleurs!

Ignorant cette dernière remarque, Poun répondit :

-S'il est parti, c'est qu'il avait peut-être une raison...

-Une personne qui en abandonne une autre n'a jamais raison. De toute façon, même si je tenais à le retrouver, je ne le pourrais pas. J'ignore tout de lui... jusqu'à son nom! Il est parti si vite, que ma pauvre mère n'a jamais eu le temps de le savoir...

Avant même que Poun ne puisse commenter cette révélation, elle s'empressa de le mettre en garde :

-Et je vous défends bien de la juger!

-Loin de moi cette idée...

-Ce n'est pas parce que ma mère a... cédé une fois devant un pur inconnu qu'elle était une femme légère!

-Mais cette pensée ne m'a même pas effleuré l'esprit... pas une seule seconde!

-C'est vrai que vous, ironisa-t-elle, vous êtes plutôt un... "habitué" des romances d'un soir...

-L'alcool vous rend méchante, "Chanelle"...

-Vrai que j'ai peut-être un peu trop bu!

Elle se leva de sa chaise et tituba quelque peu avant de se rasseoir rapidement, tordue de douleur.

-Mon genou! gémit-elle. Je ne sais pas ce que j'ai... mais ça fait mal!

-Laissez-moi voir, fit doucement Poun en s'agenouillant devant elle. Enlevez vos mains que je puisse toucher votre jambe...

Puis il s'exécuta. Il serra sa jambe plutôt fort tout en fermant les yeux. Il cherchait à se concentrer et s'acharna si fort pour y arriver qu'une marre de sueur recouvrait son front

basané. Au bout de quelques minutes, peut-être cinq ou six, il lâcha prise, rouvrit lentement les yeux et rendit son verdict :

-Vous vous entraînez beaucoup trop, chère enfant! Vos pauvres genoux n'en peuvent tout simplement plus! Est-ce vraiment nécessaire, lorsque vous vous exercez, d'enrouler des poids autour de vos chevilles? Cela endommage beaucoup le cartilage des genoux, vous savez... les pauvres, je les entends crier au secours!

-Mais comment savez-vous cela? lança furieusement Marianne. Vous m'espionnez, ou quoi?

-Quoi? rigola l'autre. Vous osez VOUS me demander si je vous espionne?

-Eh bien si! J'ose!

-Qu'est-ce qui vous choquerait le plus : le fait d'être espionnée... ou celui d'être une espionne... "espionnée"?

-C'est ça... vous êtes aussi un agent secret... articula Marianne sur un ton qui ressemblait davantage à une constatation qu'à une question.

-Pas vraiment...

-Pas vraiment? Vous êtes un espion, ou non?

-Disons que... je suis un... genre... euh... d'enquêteur... ça vous va, comme réponse?

-Et vous enquêtez sur quoi, au juste?

-Pas sur vous, en tout cas...

-Mais vous m'avez tout de même espionnée pour savoir tant de choses sur moi...

-Pas du tout! Même si ce n'est pas l'envie qui manquait... surtout à Paris! J'aurais bien aimé voir, entre autres, comment vous vous y êtes prise pour obtenir ce "look" si fabuleux... vous savez? Celui qui vous faisait tant ressembler à une Jamaïcaine? Vous étiez à croquer... telle une vraie fille de la mer!

-Même là, vous m'aviez reconnue?

-Dès que vous êtes passée près de moi! Vous vous souvenez? J'attendais un taxi...

-Bien sûr que je me souviens! soupira Marianne fort contrariée.

-Je vous l'ai dit... je vous reconnaîtrais n'importe où... n'importe quand! Vous êtes trop... unique!

-Ça va... ça va!

-Ne soyez pas aussi embêtée... chacun de vos déguisements était très convainquant!

-Sauf pour vous...

-Moi, c'est pas pareil.

-Bien sûr, puisque vous faites le même job que moi!

-Enfin... pas vraiment, mais... bon! De toute façon, je tiens à ce que vous sachiez que moi, je ne suis pas du tout offusqué de vous avoir eu sur les talons durant tout ce temps. Ce fut même un réel bonheur!

-N'êtes-vous pas un peu gêné... compte tenu de ce que j'ai vu?

-Euh... non, pas vraiment! hésita Poun. Disons que... ça vous aura permis de mieux me connaître...

-Tu parles! s'exclama Marianne en étouffant un rire nerveux.

Elle se tut quelques secondes, le temps d'une autre gorgée, puis enchaîna :

-Bon! Assez rigolé! Dites-moi franchement... si vous ne m'avez pas espionnée, comment savez-vous que j'enroule des poids autour de mes chevilles lorsque je m'entraîne?

-C'est votre corps qui me l'a dit! lui répondit Poun le plus sérieusement du monde. Je vous l'ai mentionné, l'autre jour : notre corps nous parle... il suffit de l'écouter.

-Alors que dois-je faire pour mon genou?

-Ben... quelques jours de repos lui feraient le plus grand bien et... je dirais que pour ce soir, vous devriez éviter de vous appuyer dessus.

-Ah... Et je me déplacerai comment? Vous me prêteriez votre canne?

-Euh... non. N'importe quoi, mais pas ça! De toute façon, ce n'est pas vraiment une canne...

-C'est quoi, alors?

-C'est un... bâton, d'accord? s'impacienta Poun. Un simple bâton qui... qui ne me quitte jamais. Pour ce qui est de vous, si vous désirez marcher... eh bien... vous n'aurez qu'à vous appuyer sur mon épaule.

-Et bien sûr, vous en profiterez pour tenter de me séduire, pas vrai? Si c'est le cas, je vous préviens que ce sera peine perdue!

S'affublant d'un sourire, Poun jugea préférable de contourner le sujet en disant :

-J'ai une excellente nouvelle pour vous!

-Vraiment?

-Malgré toutes les cigarettes que vous vous tapez... vos poumons ne développeront aucun cancer.

-Même si j'en développais un, c'est l'une des maladies les plus faciles à soigner, alors...

Bien qu'à cette époque il était encore préférable de ne pas fumer, reste que Marianne disait vrai. Grâce aux fabricants de tabac, le cancer du poumon, depuis 2059, se soignait aussi aisément qu'une grippe. C'est qu'en 2058, les gouvernements de plusieurs pays s'étaient réunis en vue d'établir une nouvelle réglementation visant à retirer du marché tous les produits reliés au tabac. Le taux de mortalité, chez les fumeurs, atteignait alors des niveaux fort inquiétants et plus un seul État n'était en mesure de défrayer les coûts pour soigner les malades. Devant ce constat, les gouvernements conclurent qu'ils se devaient de réagir en trouvant un moyen aussi radical qu'efficace pour enrayer ce mal. Quoi de mieux, se dirent-ils, qu'abolir le tabac, interdire sa vente et sa fabrication? Alors avant de voir ce projet de loi prendre forme, les fabricants durent faire preuve de beaucoup d'initiative pour éviter son adoption. Pour eux, l'unique moyen de sauver leur industrie consistait à investir une large part des bénéfices dans la recherche contre les maladies engendrées par le tabagisme. C'est à se demander si avant eux, les dirigeants de ce monde avaient réellement financé de telles recherches car en moins d'un an, les chercheurs engagés par les producteurs de tabac avaient déjà trouvé les remèdes miracles. Un pour le cancer du poumon, un pour celui de la gorge, un pour l'emphysème et un autre pour contrer les maladies cardiaques. Chacun de ces remèdes résidait en une simple et petite pilule. Et ça fonctionnait! Comment? Nul ne le savait, la "recette" étant gardée bien secrète par les fabricants qui du coup, se mirent à faire des millions dès la mise en marché de leurs trouvailles. Bien sûr, cela eut pour effet de réduire à néant le plan des gouvernements. Mais en réalité, cela n'était pas sans leur déplaire. Car en plus de préserver le fruit des taxes imposées sur la vente de tabac, ces rapaces voyaient venir d'un très bon œil les revenus encore plus substantiels que leur procurerait la vente de ces nouveaux médicaments... qu'ils s'empressèrent de surtaxer à outrance.

Le cancer du poumon, donc, Marianne n'en avait rien à foutre! Malgré son désintérêt, Poun crut tout de même bon de lui préciser les raisons pour lesquelles elle ne développerait jamais cette forme de maladie.

-Premièrement, dit-il, votre organisme ne possède aucun des gènes requis et deuxièmement, vous vous entraînez tellement, votre cœur et vos poumons sont si

sollicités, que cela vous immunise contre toute forme de maladie respiratoire. Bonne nouvelle, hein, vous ne trouvez pas?

-Et vous avez décelé tout ça simplement en touchant mon genou? bâilla Marianne en le dévisageant tel un charlatan.

-Je dirais plutôt en "écoutant"...

-J'ai trop bu! J'ai besoin de marcher un peu... ça me fera le plus grand bien.

-Venez donc vous promener près de la mer! proposa Poun tout en l'aidant à s'appuyer sur son épaule.

-Vous tenez vraiment à marcher près de la mer? balbutia Marianne d'une voix pâteuse. Vous n'avez pas mieux à me proposer... c'est si laid, la mer...

-C'est vrai, convint l'autre en l'entraînant tout de même vers la plage, mais... nous pourrons voir le coucher du soleil et ÇA, c'est encore magnifique. Même de nos jours...

-Le coucher du soleil? Quoi... il est déjà si tard? Merde, alors... Nous avons bu... toute la journée! Je vous préviens, p'tit con... si vous essayez d'abuser de moi pendant que je suis saoule...

-N'ayez crainte, je ne ferais jamais une telle chose...

Lorsqu'ils furent plus loin, sur la plage, seuls à contempler le coucher du soleil, Marianne se laissa choir sur le sable avant de demander à Poun pourquoi il semblait si triste chaque fois qu'il empruntait un sous-marin croisières. S'agenouillant auprès d'elle, ce dernier répondit :

-Parce que c'est laid... si laid et si pollué! Si la nature pouvait se venger, voilà longtemps qu'elle se serait débarrassée de l'homme!

-C'est drôle, je l'avais deviné... dès la première fois que je vous ai vu pleurer... nous faisions alors route vers l'Angleterre...

-Sur cette terre, chère enfant, vous êtes la seule personne capable de me comprendre... voilà pourquoi je vous ai laissée me suivre aussi longtemps. Avec vous, toujours derrière moi, je me sentais tellement moins seul...

-Moins seul grâce à moi? Ce ne serait pas plutôt en raison de... toutes ces femmes?

-Malgré ce que vous croyez, rétorqua tristement Poun, chacune de ces femmes a été très importante pour moi. Mais aucune, et je dis bien aucune... ne sera aussi importante que vous.

-Mais pourquoi dites-vous cela? On se connaît à peine!

-Ça... c'est que vous croyez! Je vous connais pourtant si bien. Vous l'ignorez encore, mais vous savez tout de moi...

-Expliquez-moi...

-Ouvrez votre porte, "Chanelle", et vous comprendrez... ouvrez votre porte et libérez vos pensées!

-Êtes-vous amoureux de moi? s'inquiéta Marianne tout en relevant la tête.

-Amoureux n'est pas le mot...

-Mais qu'ai-je donc fait pour ça?

-Vous êtes née, voilà tout...

Marianne avait la tête qui tournait de plus en plus. N'ayant rien saisi quant aux derniers aveux de Poun, elle modifia le cours de leur conversation.

-Poun... pourquoi piguez-vous de l'argent dans le sac de vos... "conquêtes"? Vos opales ne vous suffisent pas...

Un peu gêné, il lui répondit :

-C'était pour régler mes frais de taxi. Ignorant la valeur de mes opales, pas un seul chauffeur n'aurait consenti à déverrouiller les portes de sa voiture sans que je le paie avec de l'argent liquide. Et comme il vous aurait été impossible de le faire pour moi alors même que je me trouvais à l'intérieur du véhicule... je n'avais guerre le choix... vous comprenez?

-Mais plutôt que de voler, pourquoi ne pas monnayer vos opales?

-Où donc? Dans une banque qui ne m'offrirait que la moitié de leur valeur, peut-être? Pas question! Jamais je ne laisserai ce genre d'institutions s'enrichir à mes dépens! Je préfère de beaucoup encourager les plus démunis!

-Ah bon... bâilla à nouveau Marianne qui commençait à somnoler.

-"Chanelle"... ces opales que vous avez rachetées... vous n'avez pas à les rendre à qui que ce soit, vous savez? Je ne les ai pas volées... nul autre que moi n'en est le propriétaire. Alors conservez-les... elles sont à vous.

-Je n'en ai pas besoin! fit Marianne en bâillant de plus bel.

-Alors utilisez-les pour faire le bien autour de vous...

Poun la contempla longuement avant de déposer un baiser sur son front. Un simple petit baiser, tendre et affectueux.

-Rentrez chez-vous, ma belle, c'est ce que vous avez de mieux à faire...

-Notre périple est terminé? marmonna-t-elle d'une voix somnolente. Je vais donc assister aux Jeux olympiques... Christian en sera ravi...

Était-ce dû à l'alcool, ou au fait qu'elle dormait presque? Toujours est-il qu'elle avait prononcé le nom de son époux devant un suspect, sans même le réaliser.

-Je dois retourner chez-moi, lui chuchota Poun. Il est temps de rentrer... mon travail est terminé.

-Faire... quoi?

Avant de partir, il lui dit encore :

-Vous devriez vous documenter sur Déméter... la déesse du blé. Et aussi, sur la reine Tin Hinan. Ça vous aidera à... vous "ouvrir".

-M'ouvrir... pourquoi? prononça faiblement Marianne avant de fermer les yeux.

La réponse ne vint jamais. Lorsqu'elle s'éveilla, à peine quelques minutes plus tard, Poun n'était plus là. Elle se redressa sur son séant tout en regardant partout à la fois. Soudain, elle le vit... au beau milieu de la mer, comme s'il marchait sur l'eau. Elle avait beau hurler son nom, il ne l'entendait pas. Puis il cessa d'avancer. Rapidement, le niveau d'eau dépassa ses chevilles... ses genoux... sa taille... sa poitrine... et sa tête.

Chapitre IX

C'est avec l'estomac noué et un mal de tête atroce que Marianne quitta le taxi chargé de la conduire aux locaux de la DGSE. Son vol, depuis les Bahamas, lui avait semblé plutôt court, chose qu'en toute autre circonstance, elle aurait grandement appréciée. Mais les quelques heures qui au petit matin, la séparaient encore de Paris, ne lui avaient pas suffi pour se préparer convenablement à affronter son patron. En début de journée, juste avant de quitter sa chambre d'hôtel, elle l'avait appelé pour le mettre au courant des événements de la veille. Elle le savait donc très furieux et n'ignorait pas qu'il s'attendait à des explications de sa part. Mais comment, diable, allait-elle bien pouvoir justifier sa beuverie? Comment lui avouer qu'elle se trouvait à moitié endormie sur une plage alors que le pauvre Poun s'engloutissait dans la mer? Comment expliquer sa totale inertie devant cet acte suicidaire et surtout, comment l'amener à croire qu'elle était persuadée d'avoir vu sa cible... "marcher" sur l'eau avant de sombrer? Elle ne pouvait que l'admettre... pour la première fois de sa prestigieuse carrière, elle avait failli à la tâche. Son enquête s'était soldée en un véritable fiasco et Dechamberland ne mâcherait certainement pas ses mots pour le lui signifier. Elle se sentait honteuse et déprimée, humiliée et anéantie.

Marchant d'un pas très lent vers l'entrée principale de la DGSE, elle s'efforçait de respirer profondément avant d'expirer à fond. Mais ce simple exercice qui en temps normal, l'aidait à se calmer, lui donna plutôt la nausée. Et voilà! Voilà maintenant qu'elle ressentait l'envie de vomir! Mince, alors! Et cette envie devint doublement pressante lorsqu'en pénétrant à l'intérieur de l'immeuble, elle croisa le regard hautain de l'agent Igor. Igor était celui qu'on appelait son "dauphin". Ce qu'elle le détestait, ce con! Plus que tout au monde. Jaloux d'elle, il n'en manquait jamais une pour la discréditer aux yeux des autres. Et cette fois-là, pendant qu'il la dévisageait d'un air sarcastique, sa fierté se devinait. Aussi bien que ses pensées, d'ailleurs. Elle s'était plantée et cet idiot allait tout faire pour profiter de la situation, tout mettre en œuvre pour lui ravir son poste de "numéro un". Ce grand gaillard, aussi gros qu'un fil de fer, plus vaniteux qu'un paon et plus hypocrite qu'un serpent, se plaisait à la reluquer de la tête aux pieds puis des pieds à la tête. Comme s'il cherchait à la provoquer. Mais malheureusement pour lui et son petit air dédaigneux, Marianne n'était pas d'humeur. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était de vomir en paix. Si son premier réflexe fut de prendre le chemin des toilettes, elle se ravisa vite fait en se dirigeant droit vers ce gringalet qui semblait savourer un peu trop ce moment. Alors qu'elle se trouvait à deux pieds de lui, elle le dévisagea à son tour avant de déverser tout le contenu de son estomac sur son magnifique costard bleu d'au moins deux mille euros.

-Espèce de... de salope! hurla-t-il d'un air dégoûté.

-Aaaah! soupira Marianne en s'essuyant la bouche à l'aide d'un mouchoir. Je me sens beaucoup mieux, à présent...

Puis elle poursuivit sa route jusqu'au bureau de monsieur Dechamberland, non sans s'arrêter aux toilettes pour se vaporiser les dents et parfaire son maquillage.

-Veuillez vous asseoir, Chanelle! lui ordonna sèchement Dechamberland lorsqu'elle entra dans son bureau.

Il se tut quelques minutes avec, encore une fois, l'air de celui qui cherchait à soupeser chacun des mots qu'il s'apprêtait à prononcer. Puis, les mains bien enlacées l'une à l'intérieur de l'autre, il se lança:

-Que se passe-t-il, avec vous, Chanelle? Vous êtes fatiguée... vous avez des ennuis... des problèmes d'alcool, peut-être?

"Des problèmes d'alcool"! Faut dire que celle-là, Marianne s'y attendait. Il s'agissait qu'une personne ne s'enivre qu'une seule fois pour qu'aussitôt, on la perçoive comme une alcoolique.

-Je ne suis pas une alcoolique! se contenta-t-elle de répliquer.

-J'ose vous croire!

Contente d'entendre ces mots, elle le devint beaucoup moins lorsqu'elle reçut la suite.

-Expliquez-moi, alors, comment Poun est parvenu à vous démasquer aussi aisément alors que vous vous trouviez... où, déjà? Ah oui! Dans un bar en train de siroter... de l'alcool?

-Je n'étais pas ivre, à ce moment-là! se défendit Marianne. Il m'a reconnue et c'est tout... je n'ai pas d'autre explication.

-Sinon celle que vous m'avez fournie ce matin lors de notre entretien téléphonique: étant lui-même un agent secret... qu'avez-vous dit, au juste?

-Que la personne la mieux placée pour démasquer un agent secret... est un autre agent secret!

-Mais cet homme n'était pas un agent secret, allons donc!

-Comment pouvez-vous en être aussi certain?

-Parce que tout comme vous, au début, j'y croyais... j'ai donc mis l'agent Igor sur le coup afin qu'il s'infilte au sein de différents services secrets étrangers.

-Vous ne m'avez jamais mentionné cela! le coupa Marianne.

-Je l'aurais fait... si les résultats de l'enquête s'étaient avérés positifs.

-Mais qui vous dit qu'Igor a bien fait son travail?

-Je sais que vous l'aimez pas, mais...

-Lui non plus ne m'aime pas! se permit d'ajouter Marianne.

-Vrai... mais il reste qu'il a très bien fait son travail... ses rapports étaient clairs, précis et parfaitement concluants... ce Poun n'était pas un agent secret.

-Il m'a pourtant clairement dit qu'il était un genre "d'enquêteur"...

-Et il a suffi qu'il vous balance ça pour que vous le croyiez?

-Comme pour tout le reste, oui, je l'ai cru. Il disait la vérité...

-Comment pouvez-vous en être aussi sûre?

-Parce que ses yeux demeuraient toujours verts... or, lorsqu'il ment, tout comme moi, d'ailleurs, ses pupilles tournent au bleu.

-Voilà autre chose! râla Dechamberland. Chanelle... je ne vous reconnais plus! Mais où est donc passé votre sens logique, bordel? Si les yeux d'un criminel changeaient réellement de couleur chaque fois qu'il ment, pourquoi consacrerions-nous autant d'efforts et d'argent pour découvrir s'il nous dit la vérité?

-Je n'ai pas dit que ce phénomène se produisait chez tout le monde... uniquement chez Poun.

-Mais bien sûr! se moqua l'autre. J'oubliais ce détail! Et bien entendu, c'est ce Poun lui-même qui vous a fait remarquer cet étrange phénomène?

Devant cette question, Marianne demeura de glace. Dechamberland poursuivit donc :

-Expliquez-moi, maintenant, comment Poun vous a échappé?

-Je vous l'ai dit... nous étions sur la plage et... je me suis endormie... je dirais plutôt que j'ai... "somnolé"... seulement durant quelques minutes...

-Parce que vous aviez trop bu, cela va de soit! fut-elle interrompue d'un ton arrogant.

-Effectivement... admit-elle en rougissant.

-Et ensuite, qu'est-il arrivé, déjà? Ah oui... lorsque vous avez rouvert les yeux, il "marchait" sur l'eau... c'est bien ça?

-Ça semble difficile à croire, mais... je vous jure que c'est bien ce que j'ai vu...

-Avec l'aide de l'alcool...

Ravalant sa salive, Marianne demeura à nouveau silencieuse. De toute sa vie, jamais elle n'eut l'air aussi ridicule.

-Et bien entendu, toujours en raison de l'alcool, vous n'avez rien pu faire pendant que l'individu se noyait sous vos yeux?

-Avec ou sans alcool, se défendit Marianne, je n'aurais jamais pu le secourir. Dois-je vous rappeler qu'il se trouvait alors à plus de mille mètres de moi?

-Dois-je vous rappeler que si vous n'aviez pas autant bu, jamais il n'aurait pu se rendre aussi loin?

-Dois-je encore vous rappeler, moi, qu'il s'est noyé de façon "volontaire" et qu'en l'occurrence, il s'agit d'un suicide?

-Suicide ou pas, il y a eu mort d'homme! Mort qui aurait pu être facilement évitée si... si vous aviez accompli votre boulot un peu plus sobrement...

Voilà maintenant que son supérieur immédiat la jugeait responsable de la mort de Poun et qu'elle ne parvenait même pas à le contredire. Cela devait sans aucun doute signifier qu'il n'avait pas tout à fait tort, bien qu'en son for intérieur, la logique lui dictait que si Poun souhaitait mourir, rien ni personne n'aurait pu l'empêcher d'atteindre son but. Il aurait pu tout aussi bien se tirer une balle dans la tête ou encore, se planter un couteau en plein cœur sans que personne n'ait le temps de réagir. Elle se disait que même si elle avait été sobre, ce soir-là, elle n'aurait pu que retarder ce suicide. Mais malgré ce qu'elle pouvait penser, les propos accusateurs de son patron ne la faisaient pas moins se sentir aussi coupable que responsable de la mort de Poun. Elle se consolait toutefois à l'idée que ce dernier s'était au moins procuré la mort qu'il désirait, mort qu'elle imaginait calme et sereine, du fait qu'il avait définitivement confié son corps à cet océan qu'il chérissait tant. Poun serait décédé avec un doux sourire aux lèvres qu'elle ne s'en trouverait guère surprise. Et plus elle songeait aux événements de la veille, plus elle réalisait qu'au fond, le suicide de Poun était tout ce qu'il y avait de plus prévisible. Elle le revoyait encore, fin seul sur la plage, en position assise, fixant l'horizon durant des heures et des heures... imaginait-il le scénario de sa mort? À moins que l'aboutissement de sa vie n'ait été planifié dès le départ, c'est-à-dire à bord du tout premier sous-marin croisières qu'ils avaient emprunté? Bien qu'elle se refusait de partager ses réflexions avec Dechamberland, elle était convaincue d'une chose : chaque fois que Poun contemplait l'océan, ce n'était pas la laideur des eaux qui l'attristait autant, mais bien la visualisation de son suicide.

-Vos larmes, Chanelle, ne régleront rien...

Perdue dans ses pensées, elle n'avait même pas réalisé qu'elle pleurait. Elle sécha ses yeux pendant que son patron s'acharnait à poursuivre son "procès".

-Parlez-moi, maintenant, de ce véritable petit oasis bien caché où apparemment, les opales poussent dans les arbres... c'est sur quelle planète, déjà?

N'en pouvant plus, Marianne quitta la pièce en trombe. Dans sa course vers les toilettes, elle versa tant de larmes qu'à elles seules, elles auraient pu suffire à remplir la Seine! Cette humiliation qu'était la sienne atteignit son comble lorsque chemin faisant, elle dut croiser les regards clairement désapprobateurs de ses collègues. Non seulement leurs regards, mais aussi, leurs propos. Des propos cruels et désobligeants, remplis d'irrespect.

-J'ai toujours su qu'au fond, tu n'étais qu'une simple amatrice! dit un confrère.

-Retourne à tes fourneaux, sale garce! C'est là qu'est ta place! renchérit un autre.

Et ça n'arrêtait pas...

-Dis-moi... c'est durant tes beuveries que se déroulent tes conversations imaginaires avec les suspects?

-J'ai toujours su, moi, qu'elle était une moins que rien...

-Inventer les aveux d'un suspect... faut le faire!

-Fumiste!

-Tu l'as vu, toi, ce bout de film avec ce drôle de bonhomme qui n'ouvrait jamais la bouche?

-Comme tout le monde! Tout comme j'ai eu vent de ce que prétendument, elle l'a entendu dire...

-Elle n'est pas juste alcoolique ... elle est camée jusqu'à la moelle!

-J'ai entendu dire qu'elle adorait les femmes...

-Elle n'a guère le choix... quel homme voudrait d'elle?

Lorsqu'enfin elle gagna les toilettes, elle s'empressa de s'y enfermer à double tour. Sans risque d'être importunée, elle se laissa choir sur le sol, recouvrant son visage à l'aide de ses mains tremblotantes. Elle laissa ensuite libre cours à ses larmes, pleurant un bon coup durant de nombreuses minutes. Bien sûr, elle n'avait prévu aucun compliment de la part de ses collègues et ne s'était attendue à aucune compassion. Sa conduite de la veille était loin d'être irréprochable et méritait d'être sanctionnée. Mais de là à perdre le droit au respect, à se faire reléguer au rang des moins que rien et à se voir retirer toute marque de confiance, c'était trop. Trop pour elle. Puisqu'elle n'avait pas vu venir le coup, mais pas du tout, elle n'éprouvait que plus de mal à l'encaisser.

Non sans peine, elle se releva tout en se remémorant les propos de l'agent Charlie. "Malgré ces nouvelles rumeurs qui circulent à votre sujet, vous serez toujours mon idole", lui avait-il dit. Voilà donc les fameuses rumeurs dont il était question! Cela signifiait que Dechamberland ne l'avait jamais crue, et ce, dès le départ. Pas plus il n'avait cru aux confessions qu'elle prétendait avoir obtenues de Poun le jour du pique-nique, pas plus il n'y croyait le lendemain, lorsqu'il s'était présenté à son hôtel pour lui offrir ses excuses. Le fait de ne pas avoir été crue la troublait terriblement, certes, mais jamais autant que la vile hypocrisie de son supérieur. Et comme si le fait d'entretenir des doutes au sujet de son meilleur élément ne lui suffisait pas, il avait aussi fallu qu'il en fasse part à tous et chacun, faisant ainsi d'elle la nouvelle tête de turc des services secrets.

-T'es un beau salaud, Dechamberland! articula-t-elle d'une voix haineuse. Et dire que moi, je t'ai toujours fait confiance... comme à un père!

Elle respira un bon coup, histoire de retrouver un peu de son sang froid et aussi, un brin de courage. C'est qu'il lui en fallait, du courage, pour parcourir une nouvelle fois les quelques mètres qui séparaient les toilettes du bureau de Dechamberland. En se regardant dans un miroir, fixé juste en haut du lavabo, elle se demandait si elle saurait faire preuve de suffisamment de dignité pour se farcir à nouveau le mépris de ceux qui au même moment, mouraient d'impatience de la voir quitter ces fichues toilettes. Ce qu'elle donnerait pour ne jamais plus en ressortir! Elle tourna le robinet d'eau froide pour humecter son visage tout bouffi. À sa grande surprise, il n'y avait pas d'eau. Pas une seule goutte.

-Ne manquait plus que ça! râla-t-elle. Encore une chance que mon mascara ait pu tenir le coup...

Au moment où elle s'apprêtait à déverrouiller la porte, une idée lui traversa l'esprit. Bien plus qu'une idée, c'était une solution. Mais uniquement à court terme... car à long terme, elle risquait de regretter toute sa vie ce qu'elle allait faire. Démissionner. Voilà le seul acte à poser, le seul qui lui procurerait tout le courage nécessaire pour affronter ses détracteurs d'un air parfaitement digne et le seul, enfin, qui saurait la convaincre de quitter cette pièce avec, sur les lèvres, un sourire de satisfaction.

D'un air décidé, elle ouvrit la porte d'un coup sec pour ensuite se diriger, la tête bien haute et le pas assuré, vers le bureau de Dechamberland. Des gens sur son passage? D'autres commentaires désobligeants à son endroit? Si c'était le cas, elle ne les avait ni vus, ni entendus. Comme quoi maintenant, elle s'en foutait royalement. Sans frapper, elle pénétra dans le bureau de son patron en prenant grand soin de refermer violemment la porte derrière elle.

-Dechamberland, lui lança-t-elle d'un ton fort peu courtois, vous n'êtes qu'un sale hypocrite!

-Pardon? sursauta l'autre.

-Vous êtes une vermine de la pire espèce! osa poursuivre Marianne en le fixant droit dans les yeux. Mais juste avant que je ne vous remette ma démission, dites-moi une chose...

Elle se tut, le temps de contempler le visage dévasté de son interlocuteur, pour ensuite lui demander :

-Si vous n'avez pas cru un seul mot de ce que je vous ai dit suite à mon premier entretien avec Poun, pourquoi m'avoir confié la suite de l'enquête?

Plutôt que de répondre, Dechamberland quitta furieusement son fauteuil pour se précipiter vers son téléviseur. Sans rien dire, il s'empara d'un tout petit disque argenté, dont la circonférence dépassait à peine le centimètre, qu'il installa dans son lecteur robotisé "EXTRA-DVD", la toute dernière merveille de la technologie en fait de qualité d'image et de son. Cet appareil avait la particularité d'obéir à la voix. Marianne ne s'étonna donc pas de le voir s'activer de lui-même après que Dechamberland eut prononcé le mot "PLAY". Ce qui l'étonna, toutefois, c'est ce qu'elle vit... et n'entendit pas.

Sur le petit bout de film, elle pouvait se voir en compagnie de Poun lors de leur petit pique-nique improvisé.

-Mais je l'ai vu, ce film! soupira-t-elle. Pourquoi me le repasser?

-Parce que depuis, il a été envoyé au labo pour une recherche sonore. Je dois dire que nos techniciens ont accompli de l'excellent boulot puisqu'ils sont parvenus à capter tous les mots qui sortaient de votre bouche. Si Poun n'a jamais prononcé une seule parole, vous, par contre...

Puis, s'adressant au lecteur, il ordonna :

-Son au maximum!

Aussitôt, Marianne s'entendit demander à Poun :

-Qui êtes-vous Monsieur?

Elle se souvenait très bien qu'à cette question, Poun avait répondu : " Un homme...". Sauf que dans le film, même s'il semblait clair et évident qu'il comprenait parfaitement ce qu'elle lui disait, ses lèvres demeuraient scellées.

-Mais enfin? se vit-elle encore demander.

À cela, elle se rappelait l'avoir entendu répondre : "Vous voulez un nom?". "Évidemment..." avait-elle répliqué. Par la suite, elle s'entendit prononcer les phrases suivantes sans que jamais Poun n'intervienne :

-Vous mentez... vos yeux sont bleus.

-Va pour "Poun"! D'où venez-vous?

-Vous voyez? fit Dechamberland avant de commander à son lecteur de s'arrêter. Comment vous croire? J'ai ici la preuve que vous avez eu, avec cet homme, une conversation à sens unique...

-Ce n'est pas vrai! rouspéta Marianne. Il a répondu à chacune de mes questions... même que je me rappelle encore de ses réponses.

-Dès que j'ai pu entendre ce que vous lui disiez, enchaîna Dechamberland en faisant fi de la dernière réplique de Marianne, j'ai tout de suite compris. Comme vous saviez que cet homme comprenait tout ce que vous lui disiez et qu'en plus, il vous dévorait des yeux, vous avez profité de son attrait pour vous afin de lui "suggérer" des choses, comme par exemple... son nom et aussi, la couleur de ses yeux qui se met à changer lorsqu'il ment. Voilà pourquoi son dessin portait la signature de "Poun"! Il n'a fait qu'inscrire le nom dont VOUS l'avez affublé...

-Mais où aurais-je déniché un tel nom? ragea Marianne. Et pourquoi, dites-moi, aurais-je inventé des réponses de sa part?

-Pour ce qui est de votre première question, je l'ignore totalement. Qui sait? Peut-être avez-vous déjà lu ce nom quelque part! Pour répondre à votre deuxième question... au départ, je croyais que vous aviez inventé cela afin d'en finir avec cette enquête et retrouver au plus vite votre cher Christian...

-Et maintenant? exigea de savoir Marianne sur un ton de défi, quelle est votre "théorie"?

Dechamberland hésita longuement avant de répondre :

-En toute franchise, je me dois d'avouer que maintenant, je pense comme tout le monde ici... vous êtes dingue, Marianne, complètement dingue! Je ne sais pas si cela est dû à votre penchant pour l'alcool et la drogue, mais néanmoins, c'est troublant. Très troublant. Euh... dites-moi, vous en avez imaginé beaucoup des trucs de ce genre? Ah! Mais bien sûr... si ça se trouve, vous l'ignorez vous-même, pas vrai?

-Comment osez-vous? hurla Marianne en lui balançant une violente gifle au visage. Cette fois, j'en ai assez entendu... je quitte le navire!

-Ah non! C'est MOI qui vous vire! rectifia Dechamberland tout en frottant son visage engourdi. Bien entendu... nous vous réglerons ce que nous vous devons... euh... malgré tout...

-Votre argent... foutez-vous le où je pense!

S'efforçant d'adopter un ton plus mielleux, Dechamberland poussa l'audace jusqu'à ajouter :

-Vous devriez songer à utiliser une partie de votre fortune pour vous faire soigner, Marianne. Et... par respect pour vous, sachez que je n'ai rien dit à Christian.

-Vous devriez plutôt dire que vous l'avez dit à tous... SAUF à Christian!

Alors qu'elle s'apprêtait à partir, il la retint par le bras pour lui demander, un peu mal à l'aise :

-Euh... les opales... je peux les avoir?

-Ne m'avez-vous pas dit que l'Égypte n'en possédait que six?

-Euh... oui.

-Alors il est clair que celles qui sont en ma possession ne lui appartiennent pas! Oh! Mais j'y pense... c'est vrai... je suis dingue, moi! Allez donc savoir... Qui sait si je n'ai pas aussi "imaginé" l'existence de ces opales?

En plein dans le mille! Dechamberland demeura sans mot tellement il fut court-circuité par cette dernière réplique. Fière d'elle, Marianne choisit ce moment pour emprunter le chemin de la sortie. Puis, juste avant d'ouvrir la porte, elle se retourna pour dire :

-Au fait, vous savez qu'il n'y a plus d'eau dans les toilettes?

-Oui... depuis hier, c'est partout comme ça. Même chose pour les fontaines... elles sont redevenues à sec!

-C'est tout de même étrange...

-Quoi donc?

-L'eau est réapparue avec l'arrivée de Poun... et disparue en même temps que lui.

Sur une petite table, près de la porte d'entrée, elle déposa un dossier contenant les coordonnées des conquêtes de Poun avant de quitter définitivement les lieux. Aucun mot d'adieu, pas même un dernier regard en direction de son employeur que plus jamais elle ne reverrait.

Au moment où elle s'apprêtait à quitter pour la toute dernière fois les locaux de la DGSE, elle avait les idées encore trop confuses pour réaliser l'ampleur de ce qu'elle venait de vivre. Elle était si perturbée qu'en fait, elle ne remarqua même pas la présence d'Igor. Celui-ci se tenait pourtant près de la sortie, pestant encore contre la sale garce qui avait osé ruiner son costard.

Au pas de course, elle traversa la rue qui séparait la DGSE des Champs de Mars. Elle longea ce parc jusqu'au lieu où jadis, trônait fièrement la tour Eiffel, ancien symbole de

France bêtement détruit en 2016 quand un hélicoptère transportant deux kamikazes s'échoua en plein dedans, entre le deuxième et le troisième étage. L'appareil explosa, le monument s'effondra, causant la mort de plus de quatre mille personnes. Moins de vingt-quatre heures plus tard, les commanditaires de cet attentat justifièrent leur acte en sommant une nouvelle fois le gouvernement Français d'abroger une loi qu'ils jugeaient anti-musulmane, laquelle interdisait aux pratiquantes de cette religion de porter le voile en public. Si la loi fut modifiée, la célèbre Tour, elle, ne fut jamais rebâtie, malgré maintes promesses à cet effet. C'est que le gouvernement avait toujours une excellente raison pour retarder le projet. Tantôt à cause d'un manque de fonds, tantôt à cause d'une nouvelle guerre et tantôt, encore, en raison d'un nouveau groupe de manifestants jugeant indécent de rebâtir un tel attrait touristique sur un sol devenu trop souillé par le sang des morts. En 2020, dans l'attente d'une solution visant à clore le dossier, on eut l'idée d'orner l'endroit d'une énorme plaque sur laquelle figuraient les noms des victimes. Au début, plusieurs prenaient la peine de s'arrêter pour se recueillir ou déposer quelques gerbes de fleurs. Mais avec le temps, les gens avaient cessé de venir, cessé de se souvenir.

Si Marianne s'agenouilla sur la plaque, ce n'était certes pas pour pleurer ce vieux drame dont elle ignorait à peu près tout. C'était plutôt pour elle-même. Elle qui ne priait jamais, voilà qu'elle se surprenait à supplier Dieu d'effacer les derniers instants de sa vie. Ne serait-ce que les trente dernières minutes, pour ne pas dire les six ou sept derniers mois.

-Faites que tout cela ne soit qu'un cauchemar! s'écria-t-elle. Faites que je me réveille!

Mais la pluie qui commençait à tomber la ramena très vite à la réalité : elle, Marianne Phaneuf, n'était plus rien. Rien, sinon un ex-agent secret dont la brillante carrière était ruinée à jamais. Peut-être bien qu'un beau jour, mais seulement "peut-être", parviendrait-elle à oublier ce sentiment de honte qui en ce moment même, l'envahissait de partout. Mais jamais, jamais elle ne parviendrait à chasser de sa mémoire le portrait de cet homme qui s'était suicidé sous ses yeux. Jamais elle n'oublierait qu'en aucun moment, l'idée de le secourir lui avait traversé l'esprit. Cette inaction, ce manque de jugement, jamais elle ne se le pardonnerait. Pendant une seconde, l'idée de commettre le même geste que Poun lui traversa l'esprit. Après tout, qu'était la vie? Qu'était-ce, sinon un tas d'emmerdes. Des emmerdes dont elle pourrait facilement se priver. Comme cela lui arrivait de plus en plus souvent, elle se demandait si cette impression de n'être qu'un simple objet de consommation, un vulgaire robot créé dans le simple but de gagner et claquer du fric, n'était pas la bonne. Pour mériter sa place au sein d'une société totalement déshumanisée, l'homme n'avait d'autre choix que de jouer le jeu et consommer tout ce que son argent durement gagné lui permettait de consommer. Voilà ce qui en 2067, représentait la normalité. Vivre pour travailler, travailler pour gagner du fric et gagner du fric pour mieux le dépenser! Ce cercle infernal avait débuté le jour où les capitalistes de ce monde lancèrent aux contribuables: "Si vous travaillez suffisamment, vous pourrez vous nourrir et donc, assurer votre survie". Sans broncher, l'homme consentit bien malgré lui à se lever tous les matins afin de travailler et gagner juste assez d'argent pour se nourrir... comme si "payer" pour avoir le droit de survivre lui semblait juste et normal. Les dirigeants dirent ensuite : "Si vous travaillez davantage, vous aurez suffisamment d'argent pour obtenir plus de choses. Pourquoi se contenter de survivre, lorsqu'on peut VIVRE? "Et l'homme

de travailler davantage. " Si vous travaillez ENCORE davantage, firent ces crapules de capitalistes, vous pourrez vous procurer ENCORE plus de choses et les autres vous jalouseront". Et l'homme d'accepter de travailler ENCORE davantage. Enfin, les dirigeants avancèrent: "Si vous consentez à travailler ENCORE plus, à sacrifier quelque peu la famille et votre qualité de vie, vous pourrez vous offrir tous les gadgets dernier cri en plus de pouvoir vous payer, une fois l'an, deux magnifiques semaines de vacances en compagnie de ceux que vous aimez". Et l'homme de sacrifier sa vie contre un peu plus d'argent et bien sûr, la perspective d'une belle retraite dorée. Mais pour chaque homme, même avenir. Au fameux jour de la retraite, plutôt que de se transformer en rêve, la vie prenait l'allure d'un véritable cauchemar. C'est que l'homme, dans sa naïveté, n'avait pas pensé qu'en cessant de travailler, il ne produisait plus. En ne produisant plus, il ne gagnait plus d'argent et en ne gagnant plus d'argent, il perdait sa raison d'être. Il n'était plus qu'un humain, un simple humain souhaitant utiliser les quelques années qui lui restaient pour enfin découvrir la vie. Dès le moment où il réalisait que le véritable bonheur résidait en tout sauf dans la surconsommation, la société ne voulait plus de lui. Elle le rejetait, le balayait du revers de la main tel un objet rendu inutile. Mais qu'est-ce qui au terme de sa vie, attristait davantage l'homme? L'ingratitude de la société ou le fait d'avoir tellement cru en elle que pour mieux la servir, il avait omis de voir grandir ses enfants, omis de les connaître, omis de chercher à savoir qui ils étaient? Réalisait-il, une fois malade, que sa santé aurait probablement tenu le coup plus longtemps s'il n'avait pas consenti à la sacrifier au nom de l'argent? Jusqu'à quel point regrettait-il de s'être ainsi laissé prendre au piège? Il avait beau regretter, constater que toute sa vie il avait été berné, c'était trop peu trop tard. Il n'était pas encore mort, juste malade, que déjà, pour éviter d'avoir à soigner un vieillard de plus, la société lui proposait, à très peu de frais, la possibilité de mourir sans aucune souffrance, et ce, à l'heure et dans les conditions de son choix. Ainsi, pour à peine dix mille euros, on se chargeait de clore sa vie dans un décor de rêve, tout comme on prenait soin, par la suite, de débarrasser la surface de la terre de sa vieille carcasse. Comme s'il n'avait jamais existé!

-Quelle belle société! songea Marianne.

Malgré sa piètre opinion du monde ultramoderne et son mépris total pour ceux qui l'avaient ainsi façonné, elle se refusait de commettre le même geste que Poun. Elle avait beau maudire la vie, reste qu'il existait encore quelque chose, en ce bas monde, pour lui fournir l'envie de s'accrocher et poursuivre sa route. Et ce quelque chose, ce "quelqu'un", en fait, s'appelait Christian. Dès que ce nom résonna dans sa tête, elle se releva d'un bond, comme si une décharge électrique venait de lui traverser le corps. Pour la première fois de la journée, elle émit un sourire. Presqu'au pas de danse, elle se dirigea vers le stand de taxi le plus près, se moquant bien de la pluie.

-Charles-de-Gaulle, je vous prie! ordonna-t-elle gaiement au chauffeur.

-Madame part en voyage? s'informa ce dernier.

-Je ne pars pas... je rentre!

Elle dut se pincer une bonne centaine de fois, dans l'avion, pour réaliser qu'elle ne rêvait pas. Dans quelques heures à peine, elle retrouverait son cher Christian. Elle s'endormirait dans ses bras après lui avoir annoncé que le temps où son travail nuisait à leur vie de couple était enfin révolu. Fini les longues séparations! Fini les nuits l'un sans l'autre! Comme quoi perdre son boulot ne comportait pas uniquement des aspects négatifs. Et ce soir-là, aussi, peut-être bien durant le dîner... ou plutôt juste avant de faire l'amour, elle consentirait à lui faire un enfant. Au diable son job d'agent secret et au diable ce que ses anciens confrères pouvaient bien penser d'elle. Plus rien à foutre! Dorénavant, elle vivrait. Pour de vrai. Elle vivrait pour elle, pour Christian et bien sûr, cet enfant à naître. Elle se saisit de son portable pour appeler son époux, question de lui annoncer son retour, mais se ravisa aussitôt. Valait mieux lui réserver la surprise...

Elle ne tenait plus en place tellement le trajet Paris-Montréal lui semblait plus long qu'à l'habitude. Elle avait beau essayer de s'intéresser à un article qu'elle lisait dans le journal, lequel racontait que les Musulmans étaient à court de moyens pacifiques pour convaincre les Ricains d'abandonner leurs terres, elle n'y parvenait pas. Outre Christian, rien ne retenait son attention. Pas même les interminables commentaires de son voisin de siège au sujet de cette rumeur voulant que sous le nez même des Chinois, les Américains déléstaient peu à peu les Arabes de leur pétrole.

-Y servent à quoi, ces Chinois, vous voulez bien me dire? la questionna-t-il sans attendre de réponse de sa part. Croyez-moi, ma p'tite Dame, la guerre va r'prendre bientôt! Les Américains et pis la paix... ça va pas ensemble!

Lasse de l'entendre, Marianne lui balança sèchement :

-Eh bien pour l'heure, mon "p'tit" Monsieur, le monde est en paix et j'aimerais bien pouvoir savourer ce moment... en paix!

L'homme à l'accent purement québécois grommela quelques mots à peine audibles pour ensuite se faire aussi muet qu'une carpe jusqu'au terme du voyage.

Lorsqu'enfin l'avion se posa, Marianne fut la première à le quitter. En un temps record, elle franchi les douanes et récupéra ses valises avant de s'engouffrer à l'intérieur d'un taxi.

-1025, Boulevard des Prairies à Laval, s'il vous plaît! lança-t-elle au chauffeur qu'auparavant, elle ne prit même pas la peine de saluer.

Entre le départ et l'arrivée, elle ne prononça pas la moindre parole, comme si l'homme qui la ramenait au bercail n'existait pas. Cette attitude peu courtoise ne lui ressemblait guère, elle qui normalement, prenait toujours grand plaisir à discuter avec les gens. Mais cette fois-ci, elle n'y tenait pas. Était-ce la fatigue? L'excitation de retrouver Christian? L'humiliation subit au cours des dernières heures? Probablement tout ça à la fois. Quand son taxi s'engagea sur le Boulevard des Prairies, elle pria le chauffeur de bien vouloir se garer quelques instants devant le restaurant "Ô Délice", situé à quelques coins de rues de sa résidence. Rapidement, elle quitta le véhicule et courut jusqu'au restaurant. Là, elle fit

venir Alain, le chef des lieux, qu'elle connaissait plutôt bien du fait qu'elle était une cliente régulière.

-Madame Phaneuf! s'exclama l'homme avant de lui faire la bise. Mais quel bon vent vous amène? Ça fait un sacré bail! Je commençais à croire que vous n'aimiez plus ma nourriture...

-C'est que j'arrive d'un long... très long voyage! plaida Marianne pour sa défense.

-D'après votre air, ce n'était pas un voyage d'agrément! se permit Alain. Je me trompe?

-Non... c'est comme vous dites!

-Monsieur n'est pas là?

-Non... en fait, il ne sait pas que je suis de retour.

-Ah bon...

-Je tenais à lui faire la surprise et... pour que celle-ci soit complète, j'aurais besoin de vous.

Même si le très réputé restaurateur n'avait pas l'habitude de livrer ses plats à domicile, pour Marianne, il fit exception.

-Je vous concocterai un petit dîner dont vous vous souviendrez longtemps! promit-il. L'un de mes assistants vous livrera le tout dans... disons quatre-vingt-dix minutes. Cela vous irait?

-Parfaitement! répondit Marianne tout sourire. Euh... vous pourriez ajouter une bouteille de votre meilleur Bordeaux?

-Pour vous, Madame, n'importe quoi... n'importe quand!

Elle le remercia chaudement, puis regagna le taxi.

Cinq minutes plus tard, elle débarqua enfin chez-elle. Avant d'entrer, elle contempla sa maison durant quelques instants. Elle constata qu'il y avait de la lumière au premier, ainsi qu'au deuxième étage. Chouette, Christian était là! Silencieusement, elle ouvrit la porte d'entrée et déposa doucement ses valises dans le vestibule. Toujours en silence, elle retira son manteau et ses bottes. Après avoir tout rangé dans la penderie, elle marcha vers la cuisine sur la pointe des pieds. Mais son amour n'y était pas. Sur la table, elle remarqua une bouteille de vin à moitié pleine. Comme il n'y avait rien d'autre, elle se dit que Christian devait tout simplement s'être monté une coupe à l'étage supérieur. Il adorait siroter un verre dans son bureau tout en réglant sa paperasse. Elle monta donc les escaliers, qu'elle franchissait une à une, très lentement, de façon à ne pas faire de bruit.

Puis elle se dirigea vers le bureau de son mari lorsqu'en passant devant la chambre à coucher, elle fut témoin d'une scène que jamais elle n'aurait pu imaginer jusque-là. Christian, SON Christian, était là, couché sur le lit, à demi nu, en compagnie d'une femme plus que légèrement vêtue... qu'il enlaçait chaudement. Sous le choc, la pauvre Marianne devint comme figée. Elle voulait crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle voulait courir, fuir cette scène au plus vite, mais ses jambes refusaient de bouger. Elle demeura donc plantée dans l'embrasure de la porte, complètement bouche bée, jusqu'à ce que sa présence soit remarquée. C'est la petite blondinette à la poitrine plus que généreuse qui la première, la vit. Surprise, la jeune fille d'à peine vingt ans ne songea même pas à recouvrir son corps lorsque Christian se retira de sur elle après avoir lui aussi aperçu sa femme.

-Chérie... balbutia-t-il plus que mal à l'aise, tu... tu es revenue... euh...

Ce qu'il aurait donné pour qu'elle lui dise quelque chose. L'entendre crier, hurler, la voir bondir sur sa maîtresse... tout sauf la voir se terrer dans un tel état d'inertie! Une inertie désolante qui le faisait se sentir encore plus coupable, qui exhibait sous ses yeux l'ampleur de la terrible blessure qu'il venait d'infliger à sa pauvre Marianne.

-Chérie... se risqua-t-il à dire sans aucun égard pour celle qu'il embrassait passionnément encore quelques secondes plut tôt, ce n'est pas ce que tu crois... cette fille... c'est rien... c'est la première fois... je te le jure!

Le souffle court, Marianne trouva la force de répondre:

-Eh bien... c'est une fois de trop.

Bien que faible, sa voix ne trahissait aucune émotion, pas même cet océan de larmes qu'elle refoulait pourtant de peine et de misère.

-Mais Chérie, je te jure... t'es partie durant trop longtemps... je n'en pouvais plus... cette fille... c'est qu'une groupie... elle a tout fait pour me séduire... si tu savais tout ce qu'elle a fait... depuis combien de temps elle s'acharne sur moi... j'ai craqué... mais c'est la première fois... la première!

-Ce qu'il dit est vrai, Madame, corrobora la jeune fille en se rhabillant maladroitement. Il vous aime, il me l'a dit... et je suis désolée d'avoir insisté auprès de lui. Je le savais vulnérable... il avait bu et... j'en ai profité. Tout est de ma faute... je m'en vais... vous ne me reverrez plus.

Vrai que Christian semblait avoir beaucoup bu, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Mais lorsque la fille passa tout près d'elle dans le but de quitter la chambre, Marianne lui dit néanmoins :

-Attendez, Mademoiselle, monsieur part avec vous...

Venant tout juste de revêtir un pull, Christian ne pouvait croire ce qu'il venait d'entendre.

-Quoi? fit-il d'une voix étranglée.

-Tu pars aussi! répéta froidement Marianne.

-Pas question! Je reste ici... nous allons parler... je tiens à m'expliquer!

-Il n'y a rien à expliquer...

Elle se tut quelques instants, avant de reprendre :

-Un ami m'a déjà dit que pour pardonner, il fallait d'abord oublier. Mais que pour oublier, VRAIMENT oublier, il fallait être fort... très fort, même. Seuls les gens "extrêmement forts" parviennent à oublier. Or tu vois, je ne sais pas encore si j'ai cette force en moi. Je te demande donc de partir. Tu reviendras demain. J'ai eu une sale journée... j'ai besoin de réfléchir.

Persuadé que tout se réglerait dès le lendemain, Christian consentit à partir. Mais juste avant, il lui dit :

-Je t'aime Marianne. Je t'aimerai toute ma vie...

Les larmes qui brillaient dans ses yeux le rendaient tout à fait sincère. Marianne le regarda tristement s'en aller jusqu'à ce qu'il referme la porte derrière lui. Ensuite, par la fenêtre de sa chambre, elle le vit cracher au visage de la petite blondinette avant de s'embarquer dans sa voiture et démarrer en trombe vers le Nord. Lorsqu'il disparut de son champ de vision, elle tira les rideaux.

Elle qui s'évertuait à répéter que vingt-quatre heures, dans une journée, c'était insuffisant, voilà qu'en fin de compte, elle réalisait que c'était bien assez. Assez, en tout cas, pour faire basculer toute une vie...

Chapitre X

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis ce jour fatidique où Marianne perdit son emploi. Maintenant âgée de quarante-six ans, bien qu'elle n'en paraissait que trente-cinq, jamais elle n'avait retravaillé pour qui que ce soit. Quant à son statut matrimonial, il demeurait inchangé. Officiellement, elle était toujours l'épouse de Christian, même si dans les faits, les deux vivaient séparément. Faut dire que dans leur cas, le mot "séparément" représentait un bien grand mot puisqu'ils se voisinaient constamment, peu importe le lieu ou l'endroit. En clair, partout où Marianne possédait une maison, le grand Christian en possédait aussi une... juste à côté. Tout ceci pour dire que si Marianne n'avait jamais su pardonner, même après dix huit longues années, la seule et unique incartade de son mari, celui-ci était encore et toujours prêt à tout pour la reconquérir. Et malgré le temps qui passait, il refusait d'abdiquer. Il savait qu'un beau jour, il gagnerait son pari. Marianne l'aimait toujours, c'était évident. D'abord, jamais elle n'avait réclamé le divorce. Ensuite, jamais elle n'avait démontré le moindre signe d'intérêt envers un autre homme. Ils étaient pourtant nombreux à s'intéresser à elle... mais en vain. Tous et chacun essuyaient le même rejet. Enfin, la seule personne avec qui elle faisait l'amour, c'était lui... Christian. Même que depuis qu'ils avaient recommencé à entretenir des rapports intimes, soit deux ans après leur rupture, jamais ce ne fut aussi excitant. Pas plus qu'elle il ne pouvait expliquer ce fait. Peut-être était-ce parce "qu'officiellement", ils n'habitaient plus sous le même toit. Peut-être, aussi, était-ce dû au fait que pour attirer l'autre dans son lit, il leur fallait faire preuve d'un peu plus d'imagination qu'autrefois. Si assez souvent, le désir de l'un se traduisait par une simple invitation à dîner, d'autres fois il préférait user de stratagèmes plus subtils, plus inusités, voire même enfantins, juste pour éviter de devoir dire franchement à l'autre qu'au fond, tout ce qu'il souhaitait, c'était de passer la nuit en sa compagnie. C'est ainsi qu'une fois, alors qu'il devait être aux alentours de trois heures du matin, Marianne appela Christian pour lui raconter qu'elle venait de faire un terrible cauchemar, qu'elle était morte de peur, et que seule une présence réconfortante à ses côtés saurait lui permettre de retrouver le sommeil. Une autre fois, c'est Christian qui appela son épouse au beau milieu de la journée, pour lui demander de venir jeter un œil sur une coupure qu'il venait de s'infliger au gros orteil droit. Bref, ils avaient beau vivre "séparés", ils s'aimaient tout autant qu'avant, sinon davantage... sauf lorsqu'ils se disputaient. Leurs disputes!!! Toutes portaient sur un seul sujet : la terrible infidélité de Christian. Plus Marianne insistait pour lui dire que jamais elle ne le pardonnerait, plus il s'efforçait de se justifier en évoquant chaque fois diverses raisons, dont certaines ne manquaient pas de provoquer l'ire de son interlocutrice. Ainsi, chaque fois qu'il osait lui dire que n'eut été de ses absences un peu trop prolongées, jamais il ne lui serait venu à l'idée de succomber aux charmes d'une autre, il pouvait être assuré de se voir montrer la porte de sortie et de passer la nuit suivante en solo. Idem lorsqu'il avouait ne pas vraiment la croire quand elle affirmait, sur un ton de reproche, que s'ils n'avaient jamais eu d'enfant, c'était uniquement de sa faute à lui, du fait que ce fameux jour où elle l'avait surpris dans les bras de cette vulgaire blondinette, elle s'apprêtait à lui annoncer qu'elle était enfin disposée à mettre un enfant au monde.

-Sors tout de suite de ma maison! hurlait-elle à s'en fendre l'âme chaque fois qu'il lui répondait quelque chose du genre : " Désolé, ma chérie, mais là, j'ai beaucoup de mal à te croire... tu dis ça dans le simple but de me faire sentir encore plus coupable".

Il fut plus d'une fois question, entre eux, de reprendre une vraie vie commune, mais chaque fois que la chose semblait sur le point de se concrétiser, Marianne reculait sous prétexte qu'elle désirait attendre encore un peu, histoire d'être réellement convaincue du sérieux de Christian quand il promettait que plus jamais il ne lui briserait le cœur. Lorsque ses bonnes intentions étaient ainsi mises en doute, c'est lui qui s'emportait. Lui qui chassait Marianne de sa demeure et qui lui refusait l'accès de son lit.

-De toute façon, mentait-il alors, c'est mieux comme ça : chacun chez-soi! Je ne risque donc plus de rentrer chez-moi, un beau matin, pour découvrir que ma femme m'a lâchement abandonné!

Lorsqu'il lui balançait une phrase aussi véridique que celle là, Marianne devenait sans mot. C'est qu'elle ne possédait encore aucune réponse pour justifier cette fugue, qu'elle avait faite, dix-huit ans plus tôt. Après avoir surpris son mari dans les bras de "blondinette", elle lui avait demandé de quitter leur demeure pour n'y revenir que le lendemain matin. Croyant comprendre qu'il aurait alors la chance de s'expliquer, Christian s'était plié à son désir. Il était loin de se douter que sa femme profiterait de l'occasion pour mettre les voiles. Tout ce qu'elle eut la décence de lui laisser, se résumait à cette simple lettre :

Cher Christian,

Compte tenu de ce qui s'est passé, je me sens incapable de rester, encore moins de discuter avec toi. Hier fut de loin la pire journée de ma vie, pire que le jour où j'ai perdu ma pauvre mère. Non seulement ai-je dû quitter mon emploi dans des circonstances que tu ne pourras jamais imaginer, mais de plus, je t'ai perdu toi, la seule et unique personne en qui j'avais encore confiance. Après avoir réfléchi, j'en suis rendue à la conclusion que ces malheureux événements étaient un signe, un signe qu'il est maintenant temps, pour moi, de débiter une nouvelle vie autre part. Je te souhaite bonne chance aux Jeux olympiques et sache que malgré l'immense peine que tu m'as causée, je t'aimerai toujours.

Marianne.

P.S. Je n'ai pas l'intention de vendre la maison car elle représente tout ce qui me reste de ma mère. Je te demanderais de continuer à l'habiter en attendant ce jour où peut-être, je reviendrai y vivre. Je t'aviserais alors par écrit et suffisamment à l'avance pour que tu aies le temps de te trouver un nouveau toit.

Christian crut bien mourir en lisant cette lettre. Il pensait réellement ne plus jamais revoir son épouse adorée. Ciel qu'il s'en voulait, ce jour-là. Tout autant qu'à Marianne. Si à prime abord, il envisagea presque sérieusement d'en finir avec la vie, il se ravisa par la

suite, optant plutôt pour l'autodestruction. Ainsi, quelques jours à peine avant le départ de l'équipe de France vers le Colorado, il s'adonna aux pires excès. Alcool, marijuana... il se permettait tout, sauf le droit de manger et de dormir. Lui qui avait l'habitude de prendre grand soin de sa personne, voilà qu'il se négligeait à outrance. Il ne se lavait plus, ne se rasait plus, omettait même de remplacer ses vêtements souillés. Il ignorait les entraînements, ne répondait plus au téléphone ni aux nombreuses personnes inquiètes qui se précipitaient à sa porte. S'il fut sorti à temps de sa déchéance, c'est grâce à la bienveillance de son entraîneur. Un beau soir, n'en pouvant plus d'être sans nouvelle de son joueur étoile, le coach Laurin se présenta au domicile de ce dernier en compagnie de deux policiers, lesquels se virent priés d'enfoncer la porte d'entrée. Christian se trouvait alors dans un état d'ivresse si avancé, qu'il ne s'était rendu compte d'absolument rien.

-Coach! articula-t-il de peine et de misère lorsque l'autre surgit devant lui. Mais... qu'est-ce que vous faites ici? Ma femme... partie! Et moi... je crève!

À l'aide de bons mots, une excellente compréhension et surtout, beaucoup de patience et d'indulgence, le brave entraîneur parvint à convaincre son athlète de mettre un terme à son désespoir et de reprendre sa place au sein de l'équipe. Mais pour y arriver, il dut lui promettre mille et une fois que sa chère Marianne finirait par revenir.

-Laisse-lui le temps de digérer ce qui vient de se passer! répétait-il sans cesse. Tu verras... tu la trouveras ici à t'attendre dès ton retour des Jeux. Tu sais bien qu'elle sera là pour célébrer avec toi cette belle médaille d'or que tu rapporteras...

-Ça, c'est si nous gagnons... mais si nous devons perdre?

-Eh ben... si nous perdons, elle sera là pour te consoler! Tu verras que j'ai raison...

Persuadé que son entraîneur disait vrai, Christian consentit à se reprendre en main. Durant les jours qui suivirent, il s'astreignit à un entraînement très rigoureux avec la ferme intention de gagner cette satanée médaille d'or. Non pour son pays... mais pour Marianne. Uniquement pour elle. Si le temps allait confirmer que le coach Laurin avait eu raison de prédire le retour de Marianne, il allait malheureusement le faire mentir quant aux véritables motifs de ce retour. Marianne reviendrait bel et bien, oui, mais ce ne serait ni pour célébrer la victoire de Christian, ni pour pleurer sa défaite.

Ayant été mise au courant de ce véritable enfer qu'avait vécu Christian au lendemain de sa fuite, Marianne se devait d'admettre qu'elle aussi, d'une certaine façon, lui avait brisé le cœur. Comme si le fait d'être partie sans laisser d'adresse n'avait représenté rien d'autre, pour elle, qu'une simple vengeance. Un juste retour des choses. Après toutes ces années, elle se devait de l'admettre, ne serait-ce qu'à elle-même. Au fond, c'était ça. Si elle s'était jadis enfuie, c'était uniquement pour rendre à Christian la monnaie de sa pièce. Non pour le quitter. Il l'avait blessée, c'est vrai, affreusement blessée... mais elle aussi. Elle le savait très bien, et c'est pourquoi elle demeurait sans mot chaque fois que Christian faisait allusion à sa fugue. Le temps, oui, lui avait permis de réaliser qu'au fameux soir de sa fuite, elle s'était menti à elle-même en se disant que sa vie avec Christian appartenait au

passé. À l'époque, elle ne l'aurait admis pour rien au monde, mais dès le moment où elle avait abandonné sa demeure, valises en main, elle savait déjà, en son for intérieur, qu'elle reviendrait très vite auprès de son époux. Parce qu'au plus profond de son cœur, elle savait que sans lui, sa vie perdait tout son sens. Il était sa bouée, son port d'attache, son unique raison d'être. Le jour où il ne serait plus, elle ne serait plus. Alors oui, au moment de son départ, il était d'ores et déjà prévu qu'elle reviendrait. C'était le destin. Et pour être bien certain qu'elle ne l'oublie pas, celui-ci allait tout mettre en œuvre pour le lui rappeler.

Toutes ces fois où elle reprochait à Christian son erreur passée, elle ne pouvait faire autrement que de penser à Poun. Comme il la trouverait faible. Lui qui à l'époque, prétendait que la force de l'être humain se mesurait à sa capacité d'oublier et donc, de pardonner... qu'est-ce qu'il lui aurait dit s'il s'était trouvé là, devant elle? Quel jugement lui réserverait-il si elle devait lui avouer qu'après tant d'années, elle n'était pas encore parvenue à oublier la faute de son mari? Nul doute qu'il la rangerait bien vite au rang des faibles, c'est-à-dire celui de ceux qui chaque jour, se commettaient en perpétuant ce qu'elle-même appelait le syndrome de la bêtise humaine. Malgré qu'elle s'interrogeait assez souvent sur ce que penserait ou dirait Poun, elle n'était pas vraiment certaine de savoir jusqu'à quel point l'opinion de ce dernier saurait l'affecter. Compterait-elle? C'est qu'encore, elle ignorait la véritable exactitude de sa pensée au sujet de cet intrigant personnage. À la question : devait-elle ou non lui en vouloir? Elle ne savait pas davantage. Et sans doute qu'elle ne saurait jamais. Que dire à ce propos, sinon, tout d'abord, que plus le temps avançait, plus elle sentait la colère gronder en elle chaque fois qu'elle revivait, dans sa tête, l'épisode du suicide de Poun. Pourquoi s'était-il tué sous ses yeux, et cela, au seul et unique moment de sa vie où elle se trouvait trop ivre pour l'empêcher de poser un tel acte? Pourquoi avoir fait d'elle le témoin passif de sa mort? Plus important encore, pourquoi avoir omis de lui dire qu'il était réellement pour elle? La vérité lui aurait au moins permis d'expliquer sa fascination pour lui. Son indéniable attirance, aussi. La véritable identité de Poun, lorsqu'elle la découvrit, ne rendit son suicide qu'encore plus méprisable à ses yeux. Plus méprisable et maintes fois plus cruel. Mais le savait-il lui-même? Les jours où elle répondait à cette question par l'affirmative, elle lui en voulait terriblement. Quant aux autres jours, ceux où elle croyait qu'il n'en savait rien, elle lui en voulait toujours... mais moins.

Avant de s'enfuir de chez-elle pour se cacher à Paris, elle s'était attardée à effectuer un tour complet de la maison afin de trier tous les souvenirs qu'elle souhaitait emporter avec elle, tels des photos, bibelots et autres babioles du genre. Bien sûr, il était hors de question qu'elle quitte les lieux sans emporter la totalité des objets ayant appartenu à sa mère. C'est ainsi que pour la première fois depuis le décès de cette dernière, elle se rendit au grenier pour ouvrir le gros coffre à l'intérieur duquel Christian, à sa propre demande, avait rangé tous les biens de la défunte. Comme Marianne, à l'époque, se sentait incapable de le faire elle-même, encore moins de le regarder faire, elle ignorait en grande partie ce qu'il y avait remisé. Sinon, elle aurait très vite compris. Elle aurait démasqué Poun avant même qu'il n'ait quitté le Bristol de Paris.

En ouvrant le coffre, donc, Marianne, fébrile, retira lentement, et un à un, les articles qui s'y trouvaient. Parmi les bibelots, les cadres et les bijoux de sa mère, elle aperçut un tout

petit sac en velours brun, semblable en tout point à ceux que Poun avait l'habitude de laisser à ses maîtresses. Et c'est en vérifiant son contenu qu'elle découvrit la véritable identité de ce dernier. À l'intérieur du sachet, elle trouva une lettre repliée en quatre et tout au fond... une petite opale rose. Il lui était bien sûr impossible de deviner si cette opale avait été oubliée ou encore, conservée en souvenir. La seule chose qu'elle fut à même de deviner, c'était l'évidence : son donateur ne pouvait être que son père. Et à la lumière du message qu'il avait rédigé à l'intention de sa mère, soit au lendemain de leur rencontre, celui-ci SAVAIT qu'il s'apprêtait à abandonner une femme enceinte. Depuis sa découverte, Marianne dut bien relire cette lettre une bonne centaine de fois...

Ma chère Rosanne,

Je te remercie pour ces merveilleuses heures passées en ta compagnie. Sois assurée que cette dernière nuit sera à jamais gravée dans ma mémoire. Si je te quitte d'une façon aussi cavalière, c'est que j'ai horreur des adieux. Sache bien que je ne t'oublierai jamais. Chaque jour de ma vie, j'aurai toujours une excellente pensée pour toi. J'ose espérer, Rosanne, que tu ne m'en voudras pas lorsqu'à ton réveil, tu constateras mon absence à tes côtés. Malgré l'affection et l'immense respect que je te voue, il m'est impossible de rester. Ma vie n'est pas ici, mais ailleurs... inutile de t'expliquer plus en profondeur car de toute manière, tu ne comprendrais pas, sans compter que tu n'en croirais rien. Je tiens tout de même à t'avouer une chose : ce n'est pas le hasard qui m'a mis sur ta route. C'est moi qui l'ai voulu. Si je suis venu jusqu'à toi, c'est parce que tu as été choisie. Oui, chère Rosanne, JE t'ai choisie pour établir la base d'un plan bien précis, dont je ne puis malheureusement te faire part. Avec un peu de chance, ta vie sera suffisamment longue pour te permettre d'assister à l'aboutissement de ce plan et dès lors, peut-être comprendras-tu. Ce qu'il te faut toutefois savoir, c'est que dans neuf mois, tu enfanteras une fille. NOTRE fille. Ne cherche pas à comprendre comment je le sais... je le sais, et c'est tout. La beauté et l'intelligence de notre fille seront nettement supérieures à la moyenne, son cœur et sa loyauté aussi grands que son œuvre. Je te prierais de prendre grand soin d'elle et de veiller à ce qu'elle reçoive une excellente éducation. Dans le petit sac brun que j'ai déposé sur la table de chevet, tu trouveras l'appui financier nécessaire pour te permettre de mener à bien ta précieuse mission. Chacune des perles qu'il contient vaut énormément d'argent et crois-moi, je t'en remets plus qu'il ne t'en faudra. Profite bien de cette richesse, mais méfie-toi de la démesure. Garde toujours à l'esprit que l'argent n'est qu'un simple outil au service de l'homme... ne te surprends jamais à croire le contraire. Tu dois l'utiliser pour vivre et faire le bien. Non pour asservir tes ambitions et semer l'envie. Si la vie le veut bien, et surtout, si mon plan se concrétise tel que je le souhaite, nos chemins se recroiseront sûrement. En attendant cette éventualité, sache que je t'aimerai toujours. Dis-toi bien que dorénavant, chaque jour de ta vie, il y aura infailliblement quelqu'un, quelque part, qui pensera à toi. Bonne route chère Rosanne!

Chapitre XI

La lecture de cette lettre fut des plus perturbantes pour Marianne. Poun était donc son père, ce salopard de première qui avait lâchement abandonné sa pauvre mère après une seule nuit. Et qui plus est, ce connard savait qu'il l'avait mise enceinte. Quel odieux personnage! Bien sûr, il n'était pas parti en la laissant dans le besoin. Loin de là, même. Mais comment ce cher Casanova pouvait-il être sot au point d'ignorer que pour une enfant, l'argent était loin de suffire pour remplacer un père? Ce qu'elle aurait donné, toute jeune, pour avoir un papa à ses côtés! C'est volontiers qu'elle aurait troqué toutes les opales du monde contre un être capable de combler ce vide immense créé par l'absence de son géniteur. Quelques fois, pour se consoler, elle se plaisait à croire qu'il n'aurait jamais fui de la sorte s'il avait su tout ce que pouvait ressentir une petite fille qui grandissait sans avoir la moindre idée de ce que représentait un père...

Dans sa lettre, Poun faisait aussi allusion à un "plan"... mais de quel fichu plan s'agissait-il? Il ne s'écoula pas une journée sans que Marianne ne se pose la question avec chaque fois, un peu plus de rage et d'amertume. C'était quoi son fameux plan? Retrouver sa fille pour ensuite s'enlever la vie sous ses propres yeux?

-Quel enfant de pute! grommela-t-elle sans cesse les jours où elle pensait à lui avec en tête, la certitude qu'il savait qui elle était.

Les jours où elle en était moins certaine, c'est-à-dire ceux où elle croyait fermement qu'il ignorait tout des liens qui les unissaient, c'est le destin qu'elle blâmait alors et du coup, le pauvre se voyait accusé sans retenue de tous les maux. Lorsqu'il la voyait ainsi se torturer l'esprit, Christian, parfaitement au courant de l'histoire, faisait de son mieux pour l'aider à percer le mystère qui l'entourait.

-S'il ne t'a rien dit, suggérait-il souvent, c'est sûrement parce qu'une fois, lorsqu'il t'a demandé si la chose t'intéressait, tu lui as répondu que tu ne tenais pas du tout à retrouver ton père...

-Peut-être bien, admettait chaque fois Marianne. Mais comment aurais-je pu savoir que je m'adressais alors à lui? Non, mais tu te rends compte... ce soir là, je suis allée jusqu'à traiter mon père de salaud! En plein devant lui!

-Tu ne devrais plus penser à tout ça, lui disait encore Christian. Il est mort, maintenant, et quoi que tu fasses, tu n'obtiendras jamais les réponses que tu cherches...

Il avait beau lui conseiller de tout oublier, reste qu'il était tout aussi intrigué qu'elle par le "plan" de Poun. Souvent, pour chasser le cafard qui imprégnait l'atmosphère chaque fois qu'ils discutaient de la chose, il y allait volontairement d'une explication aussi loufoque qu'insensée. Une fois, par exemple, il avançait fièrement :

-J'ai finalement mis à jour le plan de Poun!

-Ah oui? rigola Marianne. Et c'est quoi, aujourd'hui, son fameux plan?

-Simple, ma chère! Il voulait voir son nom affiché en toute lettre dans le livre des records... voilà tout! Son but était de battre la marque déjà établie par Ramsès et ainsi, devenir l'homme le plus prolifique au monde! Pas bête, hein?

-Va donc savoir!

Ce que Marianne pensait de ses propos lui importait fort peu. Ce qui lui importait vraiment, c'était de savoir que grâce à sa nouvelle sottise du jour, il avait atteint son objectif : lui soutirer un sourire. Cette dernière "explication", stupide ou pas, il l'avait imaginée peu de temps après que sa femme eut reçu un étrange coup de fil de la part de son vieil employeur. C'était en 2080, presque treize ans après son départ. Armé de tout son courage, Dechamberland avait osé lui demander de bien vouloir reprendre le dossier "Poun".

-Mais vous êtes givré, ou quoi? devait alors bêtement répondre Marianne.

-C'est qu'il y a eu de nouveaux développements, de balbutier l'autre, des développements fort troublants...

-Mais Poun est mort! Quand donc cesserez-vous de vous acharner sur lui?

-Je sais bien, mais... ses nombreux enfants, eux, sont bien en vie...

-Ses... enfants? avait bégayé Marianne craignant qu'à la DGSE, on ait découvert son secret.

-Effectivement! SES enfants! Figurez-vous... c'est du moins la seule conclusion logique à laquelle nous sommes parvenus... figurez-vous, disais-je, que ce n'était pas par simple galanterie qu'il courtisait toutes ces jeunes femmes à l'époque où vous le suiviez...

-Ah bon... et selon vous, quel était son but?

-Son but, du moins selon nous, était de leur faire à chacune un enfant. Vous voyez le tableau?

Puisque Marianne ne répondait rien, Dechamberland s'était permis de préciser :

-Cela signifie qu'il a un enfant dans chaque pays du monde!

-Et alors?

-Et alors? Mais pensez-y! Pourquoi tenait-il ainsi à... s'implanter partout? Sûrement pas par plaisir! Il y a quelque chose de louche, derrière tout ça, de très, très louche, même...

et nous nous devons de découvrir ce que c'est! C'est devenu pour moi une question de sécurité MONDIALE!

-Mais il est mort... vous ne vous rappelez pas? Peu importe ce qu'il avait en tête, il ne peut plus rien faire maintenant!

-Lui, non... mais ses enfants... oui!

Dechamberland lui avait balancé cela d'une voix tellement alarmante que pour le rassurer, Marianne fut presque tentée de lui avouer qu'elle-même était la fille de Poun et que si réellement elle constituait un danger public, elle était bien la dernière à le savoir. Mais plutôt que de lui avouer ce fait, elle se contenta de lui dire :

-Ces enfants ne sauront jamais qui est leur père pour la simple et bonne raison que les mères ignorent elles-mêmes qui il est. Et puisqu'il n'y a aucune chance pour qu'ils le croisent un jour... Croyez-moi, vous vous inquiétez inutilement.

-Inutilement, dites-vous? répéta Dechamberland au bord de la panique. Je vois que vous ignorez la suite...

Marianne demeura à nouveau silencieuse, attendant de connaître la fameuse suite :

-Nous avons enquêté sur chacun de ces enfants, histoire de savoir ce qu'ils devenaient... non seulement les mères sont toutes devenues riches... comme ça, du jour au lendemain... mais en plus, tous les enfants, et je dis bien TOUS, sont de véritables génies.

-Vraiment? s'étonna Marianne plutôt intriguée.

-Je vous le dis! Ils sont tous âgés d'environ une douzaine d'années, sont dotés d'une intelligence nettement supérieure à la moyenne et remportent tous les grands concours... en sciences, en architecture, en écriture, en mathématiques... ils gagnent tout, je vous dis! Jusqu'aux concours de beauté! Et il y a pire... ces mômes sont tellement en avance sur les autres que très prochainement, ils seront tous reçus à l'université! Ça ne vous allume pas une lumière, tout ça?

-Et vous, quelle lumière ça vous allume?

-J'ai de bonnes raisons de croire que ce Poun était un... extraterrestre.

-Un extraterrestre? fit Marianne en se serrant les lèvres pour étouffer un rire.

-Ça semble complètement dingue, j'en conviens, mais jusqu'à maintenant, c'est la réponse la plus logique que nous ayons pu trouver...

Il se tut un instant avant d'enchaîner :

-Selon moi, son suicide était planifié. Il s'est amené ici dans le but d'accomplir la première phase d'un plan : s'implanter partout. Une fois sa tâche complétée, n'ayant plus aucune raison de demeurer parmi nous, il a mis fin à sa vie d'humain, laissant à sa progéniture le soin d'entamer la phase deux...

Sans trop savoir ce que son interlocutrice pensait réellement au sujet de cette théorie, du fait qu'elle restait sans mot, il ajouta :

-Je crois qu'ils sont là pour préparer une invasion et prendre le contrôle de la terre. Je ne sais pas quand, ni comment... mais je suis persuadé que c'est ce qu'ils cherchent à faire. Ça semble fou... je sais... mais...

Marianne l'entendit avaler sa salive avant de l'entendre lui dire, plein de remords :

-Vous savez... j'ai commis une grave erreur de jugement à votre endroit et aujourd'hui, j'en suis plus que conscient. À la suite de votre dernière enquête, je vous ai presque traitée de folle et... d'alcoolique...

-Erreur! le corrigea sèchement Marianne. Vous ne m'avez pas PRESQUE traitée de folle et d'alcoolique... vous l'avez fait! Vous m'avez franchement insultée!

-Et aujourd'hui, vous m'en voyez désolé. Ce n'est pas vous qui étiez folle... mais moi qui fut fou de ne pas vous croire.

-Que voulez-vous dire?

-Bien... compte tenu de ce que je crois aujourd'hui, c'est-à-dire que notre ami Poun était un extraterrestre... il est fort possible que celui-ci communiquait par la pensée, plutôt qu'avec la parole. Voilà pourquoi ses lèvres ne remuaient jamais lorsque vous vous entreteniez avec lui. Cela ne peut signifier qu'une chose : vous possédez, chère Chanelle, la faculté de lire les pensées... et de discuter par le biais de celles-ci. Voilà pourquoi il ne s'exprimait qu'en votre compagnie...

Cette fois, c'est Marianne qui ravala sa salive. Même si peu convaincue de posséder un tel don, elle redoutait que l'autre, en raison de sa prétendue découverte, ait mis le doigt sur son lien avec Poun. Mais pour son plus grand soulagement, il continua en disant:

-Vous êtes la seule, Chanelle, à ne pas avoir perdu la mémoire suite à un contact avec lui...

-Je ne vous suis pas...

-Vous vous souvenez des soldats qu'apparemment, il aurait ramenés à la vie durant la guerre d'Égypte... chose, soit dit en passant, qu'un extraterrestre serait peut-être susceptible de faire... vous vous souvenez de ces hommes?

-Bien sûr. Je me rappelle aussi qu'ils avaient tous perdu la mémoire...

-Eh bien le même phénomène s'est produit avec tous les agents qui sont entrés en contact avec certains des mêmes! De leur rencontre avec eux... jusqu'à la raison même de leur mission... ils ont tout oublié!

-J'avoue que c'est très curieux...

Elle réfléchit quelques secondes puis demanda, d'un ton volontairement sarcastique, si l'agent Igor était au nombre de ceux qui avaient été impliqués dans l'enquête.

-Désolé de vous décevoir, répondit Dechamberland, mais... non. Il n'a fait qu'effectuer des recherches d'ordre informatique. Mais c'est tout de même grâce à ses recherches si nous sommes parvenus à découvrir autant de choses sur les enfants de Poun.

-Dommage, soupira Marianne, j'aurais bien aimé qu'il perde la tête, celui-là.

-Vous lui en voulez toujours, n'est-ce pas?

-Plus qu'hier et moins que demain! confessa fièrement Marianne.

-Dites, Chanelle... vous seriez prête à oublier le passé et reprendre du service? Vous êtes la seule à pouvoir nous aider...

Comme elle paraissait hésitante, Christian, qui épiait la conversation à partir d'un autre téléphone, se mit à la fixer avec de gros yeux tout en effectuant de grands gestes pour la dissuader d'accepter. Bien qu'elle avait fait une croix sur son dernier jour passé à la DGSE, elle ne l'avait pas chassé de sa mémoire pour autant. C'est pourquoi, à la demande de Dechamberland, elle répondit :

-Jamais... et je dis bien JAMAIS, je ne retravaillerai sous vos ordres. Je suis bien heureuse d'apprendre que vous avez cessé de me prendre pour une simple d'esprit, mais c'est trop tard. Vous m'avez laissée tomber, Monsieur, et ce, au moment où j'avais le plus besoin de vous. Quant aux autres, dont Igor... je ne saurais passer l'éponge sur tout le mal qu'ils m'ont fait. Je me suis fait une nouvelle vie, depuis, et dans cette vie, voyez-vous, il n'y a pas de place pour vous...

Elle allait lui fermer la ligne au nez lorsqu'elle fut saisie par l'irrésistible envie d'ajouter :

-C'est à mon tour, aujourd'hui, de vous traiter de pauvre fou... Pas plus que moi, Poun et ses enfants ne sont des extraterrestres, et ça, croyez-moi, je le tiens de source sûre.

Là fut le moment qu'elle choisit pour interrompre leur conversation sous le regard soulagé de Christian.

-Comment peux-tu affirmer que Poun n'est pas un extraterrestre? chercha à savoir ce dernier.

-En suis-je une? rétorqua-t-elle.

-Euh... ouais... mais... selon Dechamberland, tu sembles être en mesure de communiquer par la pensée. Si cela est exact, avoue que... pour un humain, c'est un don plutôt rare...

-Rare, mais possible. Et rien ne dit que je possède réellement ce don. Dechamberland dit n'importe quoi. Enfin... probablement. En tout cas, une chose demeure certaine... Poun... je veux dire... mon père, n'était pas un petit bonhomme vert. C'est que je lui avais déjà posé la question, vois-tu...

-Et alors?

-Ben... il m'a répondu que non.

-Et tu l'as cru? Tout bêtement?

-Bien sûr... lorsqu'il a répondu à ma question, ses yeux sont demeurés parfaitement verts.

-Faisons un test! proposa Christian en s'asseyant devant elle.

-Un test?

-Oui... un test! Je vais te dire quelque chose en pensée et... tu devras deviner ce que c'est.

Avant même que Marianne n'accepte, Christian ferma les yeux tout en se concentrant de son mieux. Fermant les yeux à son tour, elle posa ses mains sur celles de son mari, souhaitant par là augmenter ses chances de réussite. Après quelques minutes, juste avant qu'elle ne s'esclaffe, elle laissa entendre :

-J'ai trouvé! Ce soir, tu entends demeurer ici, avec moi... nous dînerons... et puis...

-Et puis... fit doucement Christian.

-Et puis... tu honoreras ta voisine comme toi seul sait le faire!

Christian rouvrit les yeux avant de s'exclamer :

-Mais comment t'as fait? C'est ça... c'est exactement ce que j'avais en tête!

-Tu blagues, ou quoi?

-Je t'assure que non! T'es surprenante! Bon... je vais à la cuisine... c'est moi qui cuisinerai le dîner de ce soir.

Même s'il le cachait parfaitement bien, Christian était fort déçu. Si Marianne possédait des dons spéciaux, celui de communiquer par la pensée lui échappait sans contredit. Sinon, elle aurait parfaitement compris qu'il ne désirait pas s'installer à ses côtés pour un seul soir, mais... pour toujours. Elle aurait deviné qu'il l'aimait comme un dingue et que malgré le temps qui s'était écoulé depuis, il n'était pas un seul jour sans qu'il regrette amèrement son erreur passée. Elle saurait enfin que son plus grand rêve consistait toujours à faire d'elle la mère de son enfant. Bien sûr, à l'ère où ils vivaient, il était encore possible, pour une femme de plus de quarante ans, d'espérer tomber enceinte et mettre au monde un enfant en parfaite santé. Mais le temps filait à vive allure et chaque jour qui passait l'éloignait un peu plus de son vœu le plus cher. Il éprouvait de plus en plus de mal à se faire à l'idée qu'au jour de sa mort, il n'existerait rien ni personne pour témoigner de son amour pour Marianne.

Quand celle-ci le rejoignit à la cuisine pour lui proposer son aide, il s'empressa de se saisir d'un oignon qu'il trancha en un temps record.

-Mais... tu pleures, constata-t-elle en s'approchant de lui.

-Mais non, balbutia-t-il, tu vois bien que je coupe un oignon...

-Ciel! lança-t-elle en se massant la tête. Je n'avais jamais remarqué que les oignons te faisaient autant pleurer...

-Tu as mal à la tête?

-Un peu, oui...

-Je vais te chercher un cachet! articula Christian en se préparant à sortir très vite de la pièce.

-Mais non... ça va! Avec un peu d'eau, ça passera. N'est-ce pas là le remède recommandé par mon propre père? Ça fonctionne à tout coup!

-Ah... oui... c'est vrai... admit Christian qui n'en finissait plus d'assécher ses yeux. Euh... reste-t-il suffisamment d'eau?

-Nous avons encore droit à deux litres, aujourd'hui, alors... j'imagine que oui. Sauf si tu désires prendre une douche?

-Non, ça va... j'attendrai à demain. T'en as pas marre, toi, de devoir sans cesse calculer l'eau que nous consommons?

-Plutôt, oui! Malheureusement, nous n'avons guère le choix... même le Québec impose des limites! Et puisque c'est le cas là-bas, ça signifie que pour nous, pauvres parisiens, c'est pas prêt de changer!

-Reste que j'en ai ras-le-bol de prendre une douche uniquement quand je le peux! Avec tout l'argent que nous avons...

Devinant ce qu'il s'apprêtait à dire, Marianne le coupa sèchement :

-Ce n'est pas parce que nous avons de l'argent que nous sommes au-dessus des autres! L'eau... c'est la vie... et la vie appartient à tout le monde! Non pas qu'aux riches!

Histoire d'éviter un nouvel affrontement, comme c'était le cas chaque fois qu'entre eux, il était question d'argent et d'égalité, Christian s'empressa de trouver n'importe quoi pour changer le cours de la conversation :

-Qu'as-tu fait, déjà, des opales de Poun?

-Christian! soupira Marianne. Ça fait au moins cent fois que tu me poses la question... tu deviens sénile ou quoi?

-Euh... ben... faut croire, mentit-il, car... euh... oui, j'ai encore oublié.

-J'ai utilisé ces opales pour financer une fondation dont le but était de venir en aide aux enfants dans le besoin... tu vas t'en rappeler, cette fois?

-Euh... oui, bien sûr... c'est si beau, ce que tu as fait, si généreux!

-C'aurait été beaucoup plus beau si la quasi-totalité des fonds n'avait pas été détournée...

Chaque fois qu'on l'entretenait au sujet de cette fondation qu'elle avait mise sur pied peu de temps après le début de la cinquième guerre mondiale, laquelle s'était enclenchée au lendemain de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, Marianne devenait amère. À la naissance de sa fondation, elle avait pris soin de rédiger elle-même la charte. Cette dernière stipulait que les profits engendrés par les vingt-cinq milliards d'euros investis sous forme de placements garantis, seraient entièrement versés aux enfants touchés par la guerre et la misère, nonobstant l'origine ou le lieu de résidence de chacun. L'aide qu'elle souhaitait ainsi apporter visait à favoriser l'évolution pleine et entière des enfants démunis, en les extirpant de tout milieu jugé malsain pour eux.

Peu de temps devait s'écouler avant que les judicieux placements qu'elle avait effectués ne se mettent à rapporter gros. Ses gains, en fait, dépassaient de tellement ses prévisions, qu'elle décida d'inclure, au rang des bénéficiaires, tous les enfants victimes d'un quelconque acte de cruauté. Si au début, elle veillait seule à la bonne marche de sa fondation, elle devint très vite dépassée par les événements. Les demandes d'aide fusaient de partout à travers le monde et se faisaient de plus en plus nombreuses. Parce qu'issue

d'un milieu favorisé, jamais, jusque-là, il ne lui avait été donné de côtoyer le désespoir d'aussi près. Pas même dans ses pires cauchemars. Comment autant d'enfants pouvaient-ils à ce point souffrir de maltraitance? Comment autant de parents pouvaient se trouver à l'origine même du malheur de leurs propres bambins? Comme elle fut à même de le constater, bien des parents constituaient, pour leurs enfants, une menace nettement plus importante que la guerre. Cela était d'ailleurs si vrai que dans la majorité des cas, perdre ses parents, pour un enfant maltraité, représentait une véritable bénédiction. Mais encore pire que la malveillance des parents... était la pauvreté. Voilà la véritable explication de la misère humaine. De la bêtise, aussi. Celle-ci allait jusqu'à pousser des parents sans scrupules à utiliser leurs enfants pour gagner quelques malheureux billets. Si certains n'hésitaient pas à les lancer tête première dans la prostitution, d'autres allaient jusqu'à vendre des morceaux de leur corps tels un œil, un rein ou... un membre. Tout cela ne relevait pas de la fiction. Des horreurs de ce genre, Marianne en fut maintes fois témoin.

Plus le temps passait, plus sa fondation gagnait en importance. Afin de suffire à la demande, elle dut se résoudre à réclamer de l'aide. La confiance qu'elle accorda trop facilement à tous et chacun fut sa principale erreur. Parce que bousculée par le manque de temps et d'effectifs, elle s'empessa d'accepter toute l'aide offerte. Même si certains de ses nouveaux collaborateurs se montraient parfaitement intègres et dévoués à sa cause, d'autres, malheureusement, s'étaient joints à elle dans l'unique intention de s'enrichir à ses dépens. C'est ainsi que les dépenses de la fondation se mirent à progresser aussi lentement que s'amenuisaient ses profits. D'une année à l'autre, l'aide apportée aux enfants diminuait constamment. Lorsque Marianne découvrit le pot-aux-roses, il était déjà trop tard. " Help for Kids " se mourait, alors que ses assassins avaient tout bonnement disparus. Elle aurait pu, bien sûr, mettre la justice à leur trousses, mais plus souvent qu'autrement, les juges ne valaient guère mieux que les accusés... alors le mieux, devait-elle convenir après mûre réflexion, consistait à se retirer de l'affaire et tout oublier. Suite à ce beau fiasco, elle ne se priva pas pour libérer sa frustration à la face même des médias, répétant haut et fort que la race humaine était encore plus mauvaise que tout ce qu'elle avait pu imaginer jusque-là. Son père lui avait conseillé d'utiliser les opales pour faire le bien... le pauvre! S'il en avait été témoin, qu'aurait-il pensé de ce gâchis? Nul doute qu'il se serait montré fort déçu. Déçu, mais non étonné. Car de son vivant, la malhonnêteté de l'homme ne le surprenait guère. Sûrement que ces hommes, ceux qui avaient saboté le projet de sa fille pour satisfaire leur soif d'argent, il les aurait fixés de ce même regard qu'était le sien lorsqu'à l'époque, la laideur des océans qu'il traversait s'exposait à lui. Il les maudirait au même titre qu'il maudissait ceux qui avaient sciemment encrassé ses mers chéries. De son vivant, Poun paraissait si désillusionné, face à la vie, si déçu par la bêtise sans cesse grandissante de l'homme que quelques fois, Marianne se demandait si ce n'était pas là la véritable cause de son suicide. Si tel était le cas, elle ne pouvait, au fond, que l'approuver. Doté d'une intelligence aussi vive que son intuition, son père devait déjà savoir, au moment de sa mort, que la paix qui régnait alors ne durerait pas. Il devait savoir que l'homme, dans sa médiocrité, rétablirait très vite ce climat de violence et d'incertitude au sein duquel il s'était habitué à vivre. Et si Poun savait déjà tout cela, savait-il aussi que ce serait au cours du plus grand rassemblement pacifique de tous les temps que renaîtrait la guerre? Savait-il que les Jeux olympiques de 2067 s'apprêtaient à servir de théâtre pour la mise en scène du plus grand carnage de

l'histoire moderne et que son propre gendre aurait pu facilement y laisser sa peau? S'il avait vraiment deviné ces choses, alors là... son suicide méritait le salut de sa fille. Voilà bien un geste qu'elle-même n'aurait pas hésité à poser si la mort de son Christian s'était avérée être exacte...

Cette terrible tragédie se déroula à peine une semaine après que Marianne eut quitté son époux pour s'installer à Paris. Même si toujours en colère contre lui, elle se sentait déçue, ce soir-là, de ne point se trouver à ses côtés à l'occasion de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. À défaut d'y être, elle se contenta de suivre l'événement par le truchement de la télévision, souhaitant vivement, sans trop se l'avouer, apercevoir la tronche de Christian qu'elle imaginait présent à l'intérieur du stade. Si elle espérait tant le voir, c'était dans le simple but de satisfaire sa curiosité : "Blondinette" serait-elle auprès de lui et si non, s'il était fin seul là-bas, quelle mine afficherait-il? Car elle le connaissait si bien, son Christian, que le simple fait d'apercevoir son visage durant quelques secondes lui suffisait amplement pour deviner ses moindres états d'âme. Ainsi, dès que les caméras se braquaient sur lui, elle saurait aussitôt si son départ l'avait ébranlé, rendu heureux, malheureux ou encore, confus. Sirotant tranquillement son martini, elle était loin de se douter qu'à défaut d'apercevoir Christian, elle verrait défiler, sous ses yeux ahuris, des images beaucoup plus dramatiques qu'une simple mine déconfite. Durant les quelques secondes qui suivirent l'entrée des athlètes à l'intérieur du "Great Colorado's Olympic Stadium", une vive détonation se fit entendre. Sur le coup, Marianne ne se posa aucune question, croyant qu'il s'agissait d'un spectacle pyrotechnique. L'inquiétude, en fait, ne la gagna qu'au moment où elle entendit une deuxième détonation, beaucoup plus forte que la précédente, et que soudainement, son écran de télé devint tout noir.

Son premier réflexe fut de passer à une autre chaîne pour vérifier le bon fonctionnement de son appareil. Comme tout semblait normal, elle retourna sur la chaîne précédente qui diffusait maintenant le discours drôlement enragé d'un Arabe. Puisque ce dernier s'exprimait dans sa langue d'origine, elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il disait. Mais elle ne sombra pas en plein mystère pour autant. Facile de deviner qu'au même moment, un drame horrible se vivait au Colorado. Au diable l'orgueil! Elle s'empara tout de suite de son téléphone et composa sans aucune hésitation le numéro du portable de Christian. La ligne était morte. Elle réessaya une deuxième fois... encore rien. Après une bonne dizaine de tentatives, elle comprit qu'hélas, c'était peine perdue.

Convaincue de la mort de son époux, elle laissa libre cours à son désespoir. Ses cris étaient si stridents, si perçants et surtout, si ininterrompus, que le pauvre chiot qu'elle s'était procuré le jour même pour agrémenter sa nouvelle solitude, faillit mourir de peur. -C'est pas vrai! s'époumona-t-elle. Seigneur... dites-moi que je rêve! Dites-moi qu'il est en vie!!!

Chapitre XII

Marianne devint complètement hystérique. Rongée par la douleur, elle ne pensait plus, n'écoutait plus, n'entendait plus. Comme si sa raison l'avait abandonnée. Elle hurlait telle une véritable furie sans même s'en rendre compte. Son petit shih-tzu au regard traumatisé avait beau trembler comme une feuille, elle ne le voyait pas. Autour d'elle, c'était le néant. Impossible de poursuivre sa route sans Christian, impossible de vivre en le sachant mort. Sans lui, la vie perdait tout son sens. Sans lui, Marianne Phaneuf n'existait plus...

-Pitié!!! hurla-t-elle constamment. Ramenez-le moi... prenez-moi... mais faites quelque chose, bordel!!!

Elle criait et pleurait si fort que le bruit causé par le fracassement de sa porte ne parvint même pas à ses oreilles. Pas plus qu'à celles de son chien Jappy, d'ailleurs. Ses voisins de palier durent la secouer assez lourdement avant qu'elle ne retrouve ses esprits et remarque leur présence.

-Mais que se passe-t-il donc, p'tite Dame? s'enquit l'un d'eux. Qu'est-ce qui a bien pu vous mettre dans cet état?

-Les Jeux... articula-t-elle de peine et de misère entre deux sanglots, mon mari... les bombes...

Une femme plutôt âgée l'aida à se soulever du sol pour ensuite l'installer sur un fauteuil.

-Mais qu'essayez-vous de nous dire? lui demanda-t-elle doucement en lui massant l'arrière du dos.

-Mon mari... prononça difficilement Marianne, vient de... mourir.

-Je viens de comprendre! s'exclama l'époux de la gentille dame. Votre mari... il est actuellement là-bas... dans le Colorado?

Marianne répondit par l'affirmative à l'aide d'un tout petit signe de tête.

-Votre mari... c'est qui? chercha à savoir l'homme.

-Chris... Christian Pha...neuf...

-Ça par exemple! s'étonnèrent en chœur les voisins.

-Mais peut-être vous inquiétez-vous inutilement, tenta la vieille dame pour la rassurer. Peut-être que... qu'il a survécu... qui sait?

-Claudette à raison! renchérit l'homme à la chevelure blanche. Écoutons les infos, pour voir...

Il se tourna vers le téléviseur puis lança, d'un ton autoritaire :

-Chaîne : France 2!!!

Aussitôt, le téléviseur se positionna sur ladite chaîne, laquelle diffusait un bulletin spécial. D'un air consterné, l'annonceur, qui avait dû passer outre l'étape du maquillage avant de prendre l'antenne, déballa de son mieux les quelques rares informations qu'il détenait quant aux derniers événements survenus au Colorado. Il ne possédait que très peu d'informations, effectivement, mais celles qu'il avançait étaient suffisantes pour confirmer les pires soupçons de Marianne. Selon un premier bilan officiel, l'attentat terroriste venant tout juste de se produire au "Great Colorado's Olympic Stadium" n'aurait épargné personne. Aucun athlète, pas même un seul spectateur. Pour l'heure, tout ce que le pauvre annonceur se disait en mesure de pouvoir ajouter était que selon la rumeur, plus de cinq cent mille personnes auraient perdu la vie et que si tel était vraiment le cas, cela ferait de cet attentat le plus meurtrier de tous les temps.

-L'attentat en question, précisa encore l'annonceur d'un air dépit, a été revendiqué par le "MMAA", c'est-à-dire le "Mouvement Musulman Anti-Américain".

On rediffusa ensuite les mêmes images que Marianne avait entrevues précédemment. Elle revit donc le visage colérique de celui qui se proclamait le grand chef du "MMAA". Sauf que cette fois, elle pouvait saisir ses propos du fait qu'ils étaient sous-titrés. Dans son élocution, l'homme disait :

"Sachez que mon mouvement n'avait d'autre choix que de sacrifier des innocents pour faire entendre son message. Et si ce soir il m'est permis d'être là, devant vous, c'est qu'en plus d'approuver notre geste, Allah a fait en sorte que notre plan réussisse afin que notre message soit entendu dans le monde entier. Ce qui vient de se produire peut vous sembler horrible... et ce l'est très certainement. Mais qu'est-ce qui est le plus horrible : des opprimés qui se défendent comme ils le peuvent pour revendiquer leurs droits, ou des brigands qui occupent illégalement des terres qui ne sont pas les leurs? Depuis des lustres, l'envahisseur Yankee viole nos femmes... il tue nos enfants et sème la terreur partout! Et pourquoi fait-il cela? Pour nous dépouiller de notre pétrole... notre seule richesse! Nous ne pouvions le laisser ainsi agir plus longtemps. Il nous fallait poser un geste, un GRAND geste, afin d'enrayer cette abomination, chasser l'ennemi hors de nos terres et crier notre détresse. Ce que nous venons d'accomplir était la volonté d'Allah et si telle était sa volonté, c'est que le peuple américain méritait pareil châtiment. D'où je suis, je vous entends déjà me dire que ce ne sont pas que les Américains qui ont dû chèrement payer la note de leurs méfaits, mais bien le monde entier... car les victimes de ce soir n'étaient pas qu'américaines. Et vous avez raison. Au même titre que NOUS avons raison lorsque nous prétendons que votre totale inertie vous a rendus tout aussi coupables que celui qui tenait le glaive. Vous saviez que nous étions envahis, pillés et violés dans nos droits, et pourtant, vous avez laissé faire. Vous n'ignoriez pas qu'ils

violaient nos femmes et tuaient nos enfants... mais vous avez fermé les yeux. Je vous entends me dire : "Mais nous vous avons envoyé l'armée chinoise! Celle-ci était là pour protéger vos droits et empêcher les Américains de prendre leurs aises". À cela je vous réponds : si vous avez vraiment dépêché l'armée chinoise sur nos terres dans le but de nous protéger, alors pourquoi, dites-moi, toutes ces choses horribles se sont-elles produites? Pourquoi mon peuple souffre autant? Pourquoi nos enfants sont-ils morts et pourquoi notre pétrole s'est-il envolé en Amérique? Si les Chinois n'ont rien vu, c'est que tout comme vous, ils ont refusé de voir. Car fermer les yeux vous semblait tellement plus simple! Cela vous permettait de croire que le monde vivait en paix alors qu'en fait, il n'en était rien. Moi je vous le dis : le monde ne connaîtra la paix que le jour où TOUS les peuples seront en paix. VOUS, les dirigeants de ce monde, écoutez bien ce qui suit... le geste que nous venons de poser ce soir ne sera que le premier d'une longue série si vous refusez de vous plier à nos exigences. Nous, peuples arabes, revendiquons le droit de vivre librement. Nous voulons que l'envahisseur quitte nos terres sur le champ pour qu'enfin, nous puissions vivre autrement que dans la terreur. Dehors les Américains! Et dehors les Chinois! Quant à l'Union Européenne, je somme son président de faire en sorte que toutes nos richesses nous soient restituées. Lui qui se proclame "grand leader de ce monde", je le somme également de juger et châtier comme il se doit le bourreau de mes pairs. Agissez selon nos désirs et en échange, nous vous offrirons la paix. Mais refusez de vous soumettre à nos exigences, et le "MMAA", avec toute la force et la puissance d'Allah, frappera de nouveau".

En toute autre circonstance, Marianne aurait fort probablement été la première à appuyer ce discours, voire même la terrible action posée par le "MMAA". Mais étant donné ce que cette histoire venait de lui coûter, son unique intérêt ne portait plus que sur elle-même et son triste sort. Rien à foutre, ce soir-là, du malheur des autres et de la persécution des Arabes. De la sympathie, elle n'en avait que pour Christian...

-Mon pauvre chéri... l'entendirent gémir, impuissants, ses voisins. Tu n'avais pourtant rien à voir avec tout ça... pourquoi ils t'ont tué? Ces salauds... je les hais! Si tu savais comme je les hais!!!

Recroquevillée sur elle-même, elle pleurait de tout son soûl.

-Pourquoi n'étais-je pas là-bas, avec toi? J'aurais dû être là... et mourir avec toi...

Elle pleura un bon coup, avant de dire encore :

-La vie... sans toi... je ne peux pas continuer... c'est foutu! Je t'en prie... ne me laisse pas ici... viens me chercher...

Comme pour la consoler, Jappy se blottit contre elle. En réponse à son geste, elle le serra très fort dans ses bras, inondant de larmes son doux pelage doré. Il dut bien se passer une éternité avant que sa voisine ne saisisse son bras pour l'obliger à se redresser sur elle-même.

-Asseyez-vous, ma chère, lui dit-elle d'une voix réconfortante. Comme ça... c'est bien. Je vous ai préparé un bon café chaud. Buvez-le... ça vous aidera à vous détendre.

Bien que Claudette faisait de son mieux, elle semblait à court de mots. Que dire à une femme venant tout juste de perdre son époux? Voilà sans doute la question qu'elle se posait lorsque quelqu'un frappa à la porte... ou du moins, ce qui restait de la porte. Pendant que l'homme se chargea d'aller répondre, Marianne, étonnée, jeta un œil sur sa montre. Trois heures du matin. Qui pouvait bien se présenter chez-elle à une heure aussi tardive? Comme elle était nouvelle, dans le quartier, et qu'elle ne connaissait encore personne, ce ne pouvait être une connaissance. Elle tourna la tête vers son nouveau visiteur et à l'instar de ses voisins, crut bien qu'elle allait s'évanouir en l'apercevant. Car sur le seuil de sa porte, se tenait nul autre que le grand Christian.

-Christian??? s'exclama-t-elle en laissant tomber sa tasse de café sur la moquette. Mais...

Celui-ci se précipita aussitôt vers elle pour l'étreindre durant un long moment.

-Enfin, je te retrouve! lui murmura-t-il à l'oreille. Si tu savais comme je t'ai cherchée...

-Mais... tu n'étais pas là-bas, au Colorado? C'est que je te croyais mort, moi!

-Mort? questionna Christian en se détachant de son épouse. Mais que veux-tu dire?

Sous le regard médusé des trois autres, qu'il fixait un à un, il se gratta la tête, l'air de celui qui ne comprenait absolument rien.

-Mais qui sont ces gens? s'enquit-t-il auprès de Marianne. Et qu'est-ce qu'il y a? Non, mais... vous me regardez tous comme si j'étais un fantôme!

Une fois au courant du nouveau malheur qui venait de secouer le monde, il se laissa choir sur un sofa, le visage enfoui entre ses mains.

-Dites-moi que c'est une plaisanterie... laissa-t-il échappé tout en étouffant un sanglot.

-Je le voudrais bien, fit Marianne en s'agenouillant doucement à ses pieds, mais hélas... ce n'en est vraiment pas une.

-Ça signifie donc que... que tout le monde est mort? Mes coéquipiers... mon entraîneur... leurs épouses... tous? Je suis... le seul survivant de Team France?

-Peut-être même, ajouta Marianne en essuyant une nouvelle larme, l'unique professionnel du hockey encore en vie...

Plus tard dans la nuit, les médias purent en apprendre davantage sur la façon dont les terroristes s'y étaient pris pour commettre leur méfait. Ces derniers s'étaient littéralement moqués des services de sécurité prétendument sans faille des Américains. Comment

purent-ils se faufiler à l'intérieur du stade sans éveiller le moindre soupçon? Simplement en glissant leurs bombes miniaturisées sous la clôture qui entourait l'enceinte sportive...

Ainsi, juste avant de joindre la longue lignée de spectateurs qui attendaient patiemment de se soumettre au premier détecteur de métal, chaque kamikaze s'était volontairement attardé près de la clôture, prenant l'air innocent de celui qui attendait quelqu'un. Ensuite, feignant de chercher quelque chose ou encore, de lacer ses bottes, il se penchait vers le sol pour finalement enfouir ses petites bombes en forme de boule sous la neige, de l'autre côté de la clôture. Ceci fait, il pouvait franchir sans encombre les cinq postes de sécurité qui le séparait de l'entrée du stade. Dès qu'il y était, il ne lui restait plus qu'à prendre une petite marche, récupérer ses bombes et gagner bien sagement son siège. La presse mentionna deux cents kamikazes, quatre cents bombes, cinq cent mille spectateurs et... aucun survivant.

Le simple fruit du hasard, jumelé à une chance extraordinaire, avait permis à Christian d'échapper à ce drame. À peine cinq minutes avant de s'embarquer dans l'avion devant le conduire au Colorado, il croisa l'épouse de son entraîneur. Celle-ci rentrait tout juste de Paris et se disait convaincue d'avoir aperçu Marianne, quelques jours plus tôt, sur l'avenue des Champs-Élysées.

-Elle sortait d'un immeuble situé tout près de l'arc de triomphe, avait-elle précisé. J'ai voulu me rendre jusqu'à elle, mais lorsque je suis ENFIN parvenue à traverser ce satané boulevard... elle avait disparu. Nous rejoindra-t-elle à temps pour les Jeux?

Sans prendre le temps de répondre, ni même de réfléchir, Christian partit comme une flèche, disant simplement :

-Vous direz à votre époux que je rejoindrai l'équipe demain... ou après-demain...

Puis il se dirigea rapidement vers le comptoir d'Air France pour s'assurer d'une place sur le prochain vol en direction de Paris. Là-bas, il n'eut plus qu'à gagner les Champs-Élysées, s'armer de patience et frapper aux portes de chaque immeuble, maison et appartement situé à proximité de l'arc de triomphe. Il dut bien frapper à une cinquantaine de portes avant de tomber sur celle qu'il cherchait. Voilà donc comment il devait à la fois éviter la mort et retrouver sa Marianne.

Quelques jours après leurs retrouvailles, il ne jurait plus que par l'incroyable force du destin :

-Nous sommes faits pour vivre ensemble, toi et moi, quoi qu'il advienne! répétait-il inlassablement à sa douce.

Bien que cette dernière partageait entièrement son opinion, elle se garda bien de l'admettre.

-Ne crois pas que je vais te pardonner en raison des derniers événements, préférerait-elle lui dire. Tu m'as fait mal, tu sais, très mal...

-Je sais... mais je te jure que c'était la première fois... j'avais bu... tu me manquais terriblement et... j'ai flanché.

-Inutile de chercher à m'amadouer avec tes belles paroles, Christian Phaneuf! Il te faudra beaucoup plus que des mots pour obtenir mon pardon...

-Je l'obtiendrai, ton pardon, tu peux me croire! Je vais reconquérir ton cœur, Marianne Phaneuf, et pour toujours!

Et il tint parole même si pour y parvenir, il lui fallut consacrer deux ans. Deux longues années de patience et d'efforts pour une place à temps partiel dans le lit de Madame. Bien que ce résultat ne le satisfaisait guère, il refusait de perdre espoir. Le découragement et l'abandon, ce n'était guère sa tasse de thé. Il savait qu'un jour, la victoire viendrait. Et ce serait de loin sa plus belle de toutes. Alors en attendant de nager à plein temps dans le bonheur, il se collait à Marianne, quoi qu'elle fasse, où qu'elle aille. Elle se rendait à Cannes? Il s'y rendait aussi. Elle s'achetait une maison à Saint-Tropez? Il achetait celle d'à côté. C'en était presque ridicule! Ainsi, après dix-huit ans, le couple possédait deux appartements sur les Champs-Élysées, deux maisons à Cannes, deux à Saint-Tropez, deux dans les Alpes et deux autres à Rome. Sans oublier, bien sûr, la maison de Laval qu'ils possédaient toujours. Si Christian n'eut jamais à acheter le 1023 ou 1027 du Boulevard des Prairies, c'est que Marianne n'y était jamais retournée depuis leur séparation. Elle avouait ne pas se sentir prête pour dormir à nouveau dans la chambre même où son infidèle de mari l'avait trompée. Il y avait aussi le fait qu'en Amérique, les conditions de vie s'étaient de beaucoup détériorées depuis l'attentat du Colorado. Et même si politiquement parlant, le Québec était un territoire français, reste que sa situation géographique faisait toujours de lui un lieu Nord-Américain. De ce fait, cet endroit autrefois si paisible et douillet ne put échapper à la déchéance qui régnait alors sur presque tout le continent. Faut dire que partout dans le monde, rien n'allait. Mais ce qui rendait plus misérable qu'ailleurs la situation des pays d'Amérique, c'était la présence des États-Unis. Chassés du Moyen-Orient par l'Union Européenne peu de temps après les événements du Colorado, la première réaction des Yankees fut d'assouvir leur soif de vengeance en semant la terreur partout dans l'ancien Canada. C'est ce qui devait marquer le début d'une nouvelle guerre mondiale, une guerre qui pour plusieurs années, plongerait l'humanité au cœur d'un véritable enfer.

L'invasion Yankee, aussi surprenante qu'inattendue, aussi stupide que lâche, ne dura que vingt-quatre heures. Ce fut court, mais tout de même suffisant pour causer d'innombrables dommages, étant donné la vulnérabilité de l'adversaire. Avant que Chinois et Européens ne s'organisent en renfort, les terres sacrées de l'Union étaient entièrement livrées à elles-mêmes. Les Américains eurent donc tout le loisir de bombarder la Baie James, détruire une bonne partie des barrages hydro-électriques, déverser des gaz hautement toxiques dans les eaux, incendier les forêts, éliminer la race bovine et attaquer les pipelines albertains. Dépourvu de son eau, de son électricité, de son

bois, de ses poissons, de son pétrole et de ses bœufs, l'ancien Canada ne possédait plus rien qui pouvait encore être sauvé lorsque ses alliés débarquèrent. Tout ce que ces derniers étaient en mesure de faire, se limitait à réparer les dégâts. Ce qu'ils firent de leur mieux. Grâce aux centrales nucléaires de la France, ils parvinrent entre autres à rétablir partiellement le courant. Bien que reconnaissants, les Européens d'Amérique maugréaient tout de même. Peu habitués aux privations, ils devaient maintenant apprendre à vivre en limitant au strict minimum leur consommation d'énergie. Chaque habitant devait se satisfaire de seulement quatre petits litres d'eau par jour en plus d'être contraint de combler sa faim avec de la nourriture sèche ou des produits en conserve. Encore une chance que les États-Unis aient manqué de temps pour s'en prendre à l'Ontario... la population pouvait au moins compter sur des fruits et légumes frais pour accompagner les litres de vin que la France avait fait parvenir pour compenser le manque d'eau!

Mais le simple fait que les gens pouvaient s'enivrer aux frais de l'État ne suffisait pas à leur faire oublier tout ce dont ils se voyaient priver, comme ça, du jour au lendemain. Et il y avait de quoi chialer! Les changements auxquels ils devaient se soumettre étaient tout à fait drastiques. Eux, fervents amateurs de douches quotidiennes et de longs bains moussants, voilà qu'ils devaient apprendre à entretenir leur hygiène corporelle uniquement à l'aide de poudres et de déodorants! Voilà aussi que leurs meilleures recettes se retrouvaient toutes à base de vin et que ce même liquide remplaçait le grand verre d'eau glacé qui auparavant, étanchait si bien leur soif! Et voilà enfin que pour économiser l'électricité, ils étaient contraints d'animer leurs soirées autrement qu'en visionnant la télévision. Le gouvernement savait très bien que le peuple d'Amérique ne s'adapterait jamais à ces nouvelles conditions de vie et c'est pourquoi il s'efforçait de trouver au plus vite les solutions nécessaires pour rétablir la situation. Alors pendant que d'un côté, il sommat ses armées de combattre celle des États-Unis, de l'autre, il travaillait en étroite collaboration avec les plus grands chercheurs du globe pour secourir l'ancien Canada. Le président ne l'aurait jamais avoué haut et fort, mais s'il sacrifiait autant d'efforts et d'énergie pour sauvegarder le territoire américain, ce n'était pas vraiment pour assurer le bien-être du peuple... c'était plutôt pour contrer les graves ennuis qu'inévitablement, sa perte provoquerait. Car la survie même de l'Union, voire celle du monde entier, dépendait des richesses canadiennes. Sans elles, ce serait très vite le merdier. Il fallait donc tout mettre en œuvre et agir sans perdre de temps pour restaurer là-bas tout ce qui pouvait l'être.

Ainsi, pendant que la guerre sévissait et que les Arabes multipliaient les attentats dans le but de récupérer ce pétrole que les Américains ne pouvaient plus leur rendre, les savants de ce monde chaotique, eux, s'efforçaient de résoudre les problèmes canadiens. Première bonne nouvelle : des chercheurs québécois, craignant depuis belle lurette une pénurie d'eau au sein de leur propre territoire, avaient déjà commencé à se pencher sur cet éventuel problème. Depuis quelques années, et dans le plus grand des secrets, ils travaillaient à l'élaboration d'un tout nouveau procédé, lequel, selon eux, pourrait leur permettre de produire de l'électricité sans recourir à l'eau. Mais pour qu'enfin leurs théories trouvent confirmation, ils devaient se livrer à d'autres expériences, de même qu'à une ou deux mises au point :

-Donnez-nous juste un peu de temps, supplia l'un des chercheurs prénommé Simon, et nous serons en mesure de vous expliquer comment le soleil parviendra à réchauffer nos demeures, et aussi, comment l'air pourra être transformé en une source d'énergie continue et illimitée.

Devant une telle annonce, les représentants du gouvernement s'entendirent pour accorder sur le champ la totalité des crédits nécessaires devant permettre la poursuite de ces recherches. Leur décision fut la bonne car en moins d'un an, tous les problèmes reliés à la fabrication d'électricité furent résolus. Mais cela ne réglait pas tout. Il fallait encore trouver des solutions pour enrayer les deux plus importantes pénuries, celles-là même qu'engendraient le manque d'eau et de pétrole. Jusque-là, personne n'était parvenu à débarrasser les eaux canadiennes du poison mortel qui y avait été déversé par les Américains et personne n'avait pu trouver de substitut au pétrole. Et puisque les États-Unis s'étaient empressés de dilapider celui qu'ils avaient soutiré aux Arabes, il était inutile d'exiger qu'ils le rendent. L'unique lueur d'espoir se trouvait au Québec. Quand on put à nouveau y produire de l'électricité en quantité industrielle, on somma les chercheurs de se terrer là-bas et d'évaluer, ensemble, la possibilité de faire rouler les voitures, voler les avions et voguer les bateaux à l'aide de cette seule et unique source d'énergie. En attendant l'aboutissement de ces recherches, l'utilisation des différents modes de transport dut être réduite au minimum. Ainsi, il était devenu illégal, pour un simple citoyen, de se déplacer d'un pays à l'autre. Ni en avion, ni en bateau et encore moins en voiture. Pour le commun des mortels, l'utilisation d'une voiture personnelle n'était d'ailleurs plus autorisée. Pour se déplacer d'un endroit à l'autre, les pauvres devaient se contenter de marcher, pédaler ou encore, utiliser le transport en commun. Les mieux nantis, quant à eux, pouvaient recourir aux taxis routiers alors que les très bien nantis arrivaient à se déplacer beaucoup plus rapidement grâce aux taxis-volants, communément appelés "Jet Pods".

Quant aux autres problèmes touchant l'ancien Canada, ceux reliés à la production bovine n'inquiétaient plus vraiment, du fait qu'une jeune experte en clonage était en voie de recréer des troupeaux entiers à l'aide de cette technique. Idem pour le poisson, qu'on élevait dans des bassins géants en attendant l'avènement d'une solution miracle devant permettre la désintoxication des eaux naturelles. Cet ennui n'était malheureusement pas le dernier demandant à être résolu. Restait encore les forêts. Des dizaines de chercheurs avaient beau se gratter la tête nuit et jour pour relancer et accélérer la pousse des arbres, rien ne fonctionnait. En dix-sept ans, ils n'eurent droit, en fait, qu'à une seule lueur d'espoir. C'était en 2080. En désespoir de cause, ils décidèrent de cloner différentes espèces d'arbres. Sur le coup, leur idée semblait vouloir réussir. Un beau matin, ils entrèrent dans leur laboratoire pour découvrir que les arbres clonés la veille étaient en train de pousser. Douze petites heures avaient suffi pour qu'ils commencent à grandir et... vingt-quatre heures, tout au plus, avant qu'ils ne meurent. Après toutes ces années de vaines tentatives, donc, les pauvres commençaient à se faire à l'idée que plus aucun arbre n'animerait les forêts canadiennes.

C'est au sein de ce monde dont on craignait de plus en plus l'extinction qu'en ce cinq octobre 2084, Marianne et Christian poursuivaient tranquillement leur vie... tantôt à

Paris, tantôt sur la Côte d'Azur. Ce jour-là, pour la énième fois, Christian tentait de convaincre Marianne de reprendre la vie commune.

-Je t'en prie, ma chérie! lui lança-t-il, comme ça, entre deux gorgés de café au lait bien chaud. Ça fait plus de dix-ans, maintenant... tu ne crois pas que j'ai suffisamment payé?

Devant le mutisme de Marianne, qui sans en avoir l'air tendait une oreille plus qu'attentive, il ajouta :

-C'est ridicule d'avoir chacun notre chez-soi partout où nous allons... dans les faits, je suis toujours chez-toi ou toi chez-moi!

Puis, s'agenouillant à ses pieds, il se fit suppliant :

-S'il te plaît, mon amour! Revenons comme avant, tu veux bien? Il n'est pas trop tard, tu sais, pour... pour fonder une famille. NOTRE famille. Je veux un enfant avec toi... juste un! Je veux qu'après notre passage ici, il puisse rester quelque chose de nous... quelque chose qui témoignera de notre amour, qui...

Alors qu'il sentait que Marianne était sur le point de craquer et de consentir enfin à lui accorder son pardon, il fut bêtement interrompu par la sonnerie du téléphone. L'air troublé, elle prit l'appel sans cesser de fixer Christian droit dans les yeux.

-Oui bonjour? répondit-elle d'une voix neutre.

L'air qui assombrit son visage au moment même où son interlocuteur déclina son identité piqua au vif la curiosité de Christian. C'est pourquoi il s'empressa de suivre la conversation à partir d'un autre appareil.

-Vous? prononça sèchement sa femme. Vous en avez du culot, pour oser m'appeler!

-Vous m'en voulez toujours, à ce que je vois... constata sans peine l'agent Igor.

-Plus qu'hier... et moins que demain! confirma Marianne.

-Chanelle... se risqua à dire Igor d'une voix remplie de remords, je... je ne sais pas par où commencer... euh... je ferais peut-être mieux de me lancer en... en m'excusant auprès de vous.

-En vous excusant?

-Euh... oui... c'est que... voyez-vous... j'ai été nommé pour prendre la relève de Monsieur Dechamberland...

-Ah bon... et vous vous attendez à quoi? Des félicitations de ma part, peut-être?

-Mais non... euh... pas du tout. Écoutez, Chanelle... vous savez comme moi que n'eut été... je veux dire... si certains événements fâcheux ne s'étaient pas produits... comme ils n'auraient jamais dû se produire, d'ailleurs... euh... ce poste que j'occupe maintenant... serait le vôtre. Vous... vous étiez après tout la meilleure, ici, pas vrai?

-Vraiment? Jamais je ne vous aurais cru capable de prononcer une telle phrase...

-Chanelle, supplia Igor, si au lieu de vous montrer aussi cinglante, vous vouliez bien prendre la peine de m'écouter... c'est déjà suffisamment difficile, pour moi, de vous appeler et...

-Et quoi?

-Et de vous supplier de bien vouloir pardonner mes nombreux écarts de conduite à votre endroit et aussi... pour vous demander de revenir.

Marianne crut bien s'étouffer en entendant ces dernières paroles. D'un rire forcé, elle répondit :

-Non, mais... je rêve ou quoi? La dernière fois que nous nous sommes vus, vous et vos p'tits copains m'avez humiliée comme jamais je ne l'avais été. Vous avez tout fait pour que Dechamberland me jette comme une vieille chaussette... et maintenant que vous occupez ce poste qui aurait dû être le mien, vous me demandez de revenir?

-Euh... en gros... oui... c'est bien ça, lui répondit Igor non sans ravalier sa salive.

-Vous voulez vraiment que moi, CHANELLE, je reprenne du service sous VOS ordres?

-Euh... oui...

-Mais vous êtes complètement cinglé, mon ami!

-Je ne suis pas cinglé, Chanelle, mais... bourré de remords! Comme vous l'a si bien dit Dechamberland il y a quelques années, nous vous avons tous jugée de façon injuste. Vous n'étiez pas folle, Chanelle, vous étiez juste... trop intelligente pour nous. Mais à l'époque, nous étions trop bêtes pour le comprendre...

-Et maintenant, se moqua Marianne, vous ne l'êtes plus?

-Plus quoi?

-"Bêtes"?

-Mais cessez de vous moquer, à la fin! Ce que j'ai à vous dire relève de la plus haute importance...

-Ah bon...

-J'ai personnellement analysé votre dossier, ma chère. J'ai tout passé en revue... vos tests d'aptitudes... les radiographies de votre cerveau... vous vous rappelez? Tous ces trucs qu'on nous fait subir avant notre admission à la DGSE?

-Oui, et alors?

-Eh bien... vos capacités intellectuelles sont nettement au-dessus de la normale. Je ne sais d'où cela vous vient... de votre père, sûrement... car votre mère, sans vouloir vous offenser, possédait, elle, une intelligence... euh... plutôt normale.

Ces dernières paroles rendirent Marianne plutôt craintive. Elle hésita durant un court moment, puis alla droit au but :

-Vos... vos recherches vous ont-elles permis de découvrir l'identité de mon père?

-Non, pas du tout! Faut dire que je n'ai pas réellement cherché... mais qui d'autre que lui aurait pu vous transmettre ce fameux don?

-Ce... "fameux don"? répéta Marianne.

-Vous n'avez jamais tenté de découvrir l'identité de votre père, Chanelle? Vous ignorez vraiment tout de lui?

-Je ne connais même pas son nom, alors... mentit Marianne. Mais quel don si particulier suis-je censée posséder?

-Celui de communiquer par la pensée... Dechamberland vous en avait d'ailleurs fait mention lors de votre dernier entretien, non?

-Oui, c'est vrai, mais... vous faites fausse route à ce sujet. C'est que voyez-vous, j'ai tenté le coup avec mon mari et... ça n'a pas vraiment fonctionné.

-Ah bon... parce que vous êtes mariée? Je l'ignorais... je m'étais toujours demandé si vous...

-Si j'étais une vieille fille aigrie? le coupa sèchement Marianne, ou encore... une sale lesbienne? Croyiez-vous vraiment que je l'ignorais?

-Euh... bon... passons! C'est vieux, tout ça, vous savez!

Après quelques secondes de silence, il reprit :

-J'ai appris, suite à certaines recherches, que pour parvenir à communiquer par le biais de la pensée, il faut absolument deux sujets dotés du même pouvoir ou possédant...

-Une intelligence "supérieure"? proposa fièrement Marianne.

-C'est exactement cela...

-Ce doit être difficile, pour vous, de m'avouer une telle chose, pas vrai?

-Chanelle, reprit Igor en ignorant cette dernière question, vous devez revenir...

-Pourquoi le ferais-je?

-Parce que je crois sincèrement que les enfants de Poun...

-Sont des extraterrestres? l'interrompit Marianne d'un ton franchement moqueur.

-Soyez sérieuse, Chanelle... je vous en prie! Écoutez d'abord ce que j'ai à dire et ensuite, vous agirez comme bon vous semble... vous pourrez accepter ou refuser de revenir et si ça vous chante, vous pourrez même vous payer ma tête! Mais avant tout, je vous demande de me laisser terminer...

Le silence de Marianne l'encouragea à poursuivre :

-Je ne sais pas si ces enfants sont réellement des extraterrestres, mais par contre, je suis sûr de ceci : ils sont les enfants "très spéciaux" de Poun. Aujourd'hui presque adultes, tous, sans exception, arrivent à communiquer par la pensée. Chacun d'eux possède une incroyable intelligence, jumelée à des dons tout à fait uniques. Non seulement parviennent-ils à contrôler la pensée des gens, mais aussi, leur mémoire! Ces facultés ne peuvent leur avoir été transmises que par leur père...

Igor marqua une pause avant de laisser tomber, sur un ton de panique :

-Chanelle... tous les agents que nous avons mis sur le coup, et je dis bien TOUS, ne se souviennent plus de rien... de l'existence des enfants jusqu'à leur métier d'agent secret... ils ont tout oublié. Tout! Je ne sais plus quoi faire...

-Ils sont devenus dingues, ou quoi?

-Non... leur intelligence est demeurée intacte. Ils ont juste... oublié ce qu'on a bien voulu leur faire oublier. Comme par exemple, la rencontre d'un de ces enfants... les informations recueillies sur lui... et même Poun! Plus aucun ne se rappelle de lui...

-Mais pourquoi ces enfants voudraient à ce point qu'on les oublie?

-C'est là toute la question! soupira Igor. Ils ont forcément des choses à cacher... mais quoi? C'est le mystère le plus complet, je vous jure! Et je refuse de confier cette affaire à un seul autre de mes agents... le pauvre subirait le même sort que les autres, c'est forcé!

-Et vous? s'enquit malicieusement Marianne malgré le fait qu'elle connaissait déjà la réponse qui allait lui être servie. Pourquoi ne pas prendre vous-même la charge de ce dossier?

-Parce que... hésita l'autre, je... je n'ai pas le quotient intellectuel requis. Ces enfants ne ferait qu'une bouchée de moi. La seule qui puisse les approcher... C'est vous.

-Mais pourquoi donc, déjà? demanda encore Marianne qui jubilait avant même que l'autre ne se voit contraint d'admettre :

-Parce que... vous êtes plus intelligente et surtout, plus douée que moi! Voilà! Je l'ai dit... ça vous va, comme réponse? Ils ne pourront rien contre vous. Votre niveau d'intelligence est égal, voire même supérieur à celui de chacun de ces enfants. Vous pouvez donc les rencontrer sans danger et percer leur carapace. Je veux savoir qui ils sont, qui est leur père, d'où ils viennent et enfin, ce qu'ils veulent. Si tous ces p'tits génies sont là pour préparer un coup tordu, il nous faut le découvrir à tout prix!

-Igor, vous n'imaginerez jamais cette joie qu'est la mienne suite à certains de vos propos, mais... à supposer que vous ayez raison et que réellement, je possède certaines facultés... disons... inusitées, il en est une que je ne possède malheureusement pas, et c'est celle de pardonner...

-À qui le dis-tu! lâcha Christian sans même sans rendre compte.

-Chuuut! fit Marianne.

-Pardon? fit Igor.

-Euh...non... rien! bafouilla Marianne. C'est... mon chien... mon chien qui pleurniche sans raison...

-Merci pour le "chien"! grommela Christian à voix basse.

-Pardon? demanda une nouvelle fois Igor.

-Euh... ça va, maintenant! répondit Marianne. C'est mon époux qui disputait le chien... euh... où en étions-nous, déjà?

-Vous me disiez que vous n'avez pas le pardon facile...

-C'est ça, oui... alors... cher Igor... quoi dire d'autre, sinon que... je ne vous ai pas encore pardonné... je doute même d'y arriver un jour.

-Chanelle... que vous ayez du mal à me pardonner, je veux bien le croire, mais par contre, jamais vous ne parviendrez à me faire avaler que l'opportunité de reprendre en main le dossier Poun ne vous émoustille pas... cet homme vous fascinait beaucoup trop.

-Vrai qu'il me fascinait... admit Marianne plutôt songeuse.

-Et avouez que même mort, il vous fascine toujours autant... j'ai raison, pas vrai?

-Peut-être bien...

-Eh ben alors! s'exclama Christian sans crainte d'être entendu. Qu'attends-tu pour accepter?

Pendant que Marianne resta sans mot devant cette intervention aussi insensée qu'étonnante, Igor, lui, se posait mille et une questions.

-Mais c'est qui, celui-là? s'informa-t-il d'un ton inquiet. Ne me dites pas que notre conversation a été tapée?

-"Celui-là", répondit Christian, c'est son époux! Et bénissez-moi pour avoir "tapé" votre conversation car grâce à moi, Chanelle reprend du service! Sauf que maintenant, elle ne travaille plus seule...

-Hein? fit Marianne.

-Effectivement, ma chérie! Dorénavant, t'as un assistant et cet assistant... c'est moi!

Chapitre XIII

Moins de cinq heures après l'appel d'Igor, Marianne et Christian reçurent trois énormes malles, lesquelles rassemblaient l'ensemble de la documentation afférente à leur enquête. Ils avaient donc accès aux nombreux rapports émanant des enquêtes précédentes, aux coordonnées des "enfants Poun" ainsi qu'aux dossiers que la DGSE était parvenue à établir sur chacun d'eux.

Après avoir consulté et soigneusement rangé dans une grosse mallette les documents qu'elle souhaitait emporter avec elle, Marianne aida son époux à boucler les valises.

-Tu es bien conscient, mon ange, que nous nous apprêtons à partir pour très, très longtemps?

-Bien sûr! lui répondit Christian tout enjoué. Faire le tour du monde ensemble... ce sera super!

-Toi, tu n'as aucune idée de ce dans quoi tu nous as embarqués... soupira-t-elle. Tu veux bien me dire ce qui t'as pris d'accepter?

-Ben... j'ai pensé que ça nous ferait le plus grand bien de partir, comme ça, à l'aventure... et puis...

-Et puis?

-Ben... puisque nous savons que Poun est ton père... j'ai cru qu'il te serait bénéfique de rencontrer tes... frères et sœurs. Qui sait? Peut-être que ces petites pestes parviendront à te faire sentir un peu moins seule au monde! En fait, c'est vraiment cette raison qui m'a poussé à accepter l'offre d'Igor...

-Ce ne serait pas plutôt les vingt millions d'euros que tu lui as réclamés en guise de salaire?

-Non, je t'assure! Si j'ai exigé autant d'argent, c'était uniquement pour qu'il comprenne que tu le détestes toujours autant et que pour cette raison, il était hors de question que nous bossions à rabais pour lui.

Il se laissa choir sur le lit puis enchaîna, un peu rêveur :

-Non, mais... tu te rends compte? Nous seront PAYÉS par l'État pour faire la connaissance de tes frères et sœurs. Admets que c'est plutôt chouette!

-Ça, je veux bien l'admettre! ricana Marianne. Mais... n'oublie pas l'essentiel : nous aurons une enquête à mener. Et en ce qui te concerne, tu dois comprendre qu'on ne s'improvise pas "agent secret", comme ça, du jour au lendemain...

-T'inquiète! C'est toi qui dirigeras tout! Je ne ferai que ce que tu me diras. Tu seras la tête... et moi le corps!

-Je suis pourtant inquiète... tu n'es pas formé et si un malheur devait arriver... après tout, nous ne les connaissons pas, ces enfants... ils sont peut-être dangereux.

-Si un malheur devait arriver, comme tu dis, il nous arrivera à tous les deux. Si tu tombes, je veux tomber avec toi. Je préfère mourir avec toi plutôt que vivre sans toi, tu m'entends? Plus jamais je n'accepterai d'être séparé de toi, jamais!

-Ciel! s'étonna Marianne en se laissant à son tour tomber sur le lit. C'est que tu m'aimes vraiment! Même après toutes ces années...

-Et c'est maintenant que tu t'en rends compte? s'offusqua Christian. Seulement MAINTENANT?

Il observa un court silence durant lequel il la contempla du regard.

-Tu sais, lui confia-t-il enfin, depuis le drame des Jeux olympiques... j'ai l'impression de n'être plus rien. N'eût été de ta présence à mes côtés, je crois bien qu'aujourd'hui, je serais mort d'ennui... peut-être même fou. Tu as été pour moi une véritable bouée de sauvetage. Tu es si... forte. J'ai tout perdu ce soir-là. Ma carrière... mes coéquipiers... mes amis... même mes rivaux. Et bien qu'à l'époque tu m'en voulais toujours énormément, tu as tout fait pour m'aider à supporter cette épreuve... tout fait pour m'empêcher de sombrer dans le désespoir. Voilà, Marianne, pourquoi je t'aime autant...

Ce disant, Christian ne put s'empêcher de verser quelques larmes, comme c'était d'ailleurs le cas chaque fois qu'il se remémorait les tristes événements ayant marqué la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Ce soir-là, oui, il avait tout perdu. Enfin presque... puisqu'au moment où ses coéquipiers rendaient leur dernier souffle, lui retrouvait le sien en renouant avec sa douce Marianne. C'est à cet instant bien précis qu'il devait réaliser jusqu'à quel point il pouvait l'aimer. Car au moment où il aurait dû se sentir complètement anéanti par la perte de ses amis, le simple fait de serrer à nouveau son épouse entre ses bras lui avait suffi pour comprendre que ce serait uniquement grâce à elle qu'il parviendrait à traverser cette difficile étape de sa vie. Ce qu'il vivait alors était absolument terrible, mais il se disait que quelque chose de bien pire, encore, aurait pu survenir : la perte définitive de sa Marianne. Elle avait beau lui reprocher constamment son infidélité, il n'en demeurait pas moins que depuis leurs retrouvailles, elle se montrait présente chaque fois qu'il avait besoin de réconfort, le consolait chaque fois qu'il éprouvait du chagrin. Sans jamais se lasser, elle le serrait dans ses bras et lui caressait la tête pendant qu'il lui racontait pour la mille et unième fois les nombreuses histoires et anecdotes vécues en compagnie de ses amis disparus. Elle l'écoutait toujours très attentivement, comme si elle l'entendait lui raconter tout ça pour la première fois. Lorsqu'il lui prenait l'envie de pleurer, elle se joignait à lui et lorsqu'il souriait, elle agissait de même. En tout temps, il pouvait compter sur son appui.

-Christian... fit doucement Marianne en appuyant sa tête contre son épaule, t'ai-je dit que je t'aimais aujourd'hui?

-En fait, répondit-il tristement, tu ne me l'as pas dit depuis au moins dix-huit ans. Mais tu sais quoi?

-Euh... non

Il la serra dans ses bras puis dit :

-Ça ne fait rien car malgré ton long silence, je l'avais deviné.

Ils s'embrassèrent tendrement avant de passer en revue le contenu de leurs valises.

-Christian, soupira Marianne, je ne sais pas si tout ceci est une bonne idée... je veux dire... à propos de cette enquête... j'hésite...

-Je t'en prie, ma chérie... c'est si important, pour moi. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, depuis les Jeux... j'ai l'impression de n'être plus rien...

Sans dire un mot, Marianne se tourna vers lui pour mieux l'écouter. Il enchaîna :

-Je veux dire... je ne fais plus rien... je me sens inutile... je ne fais qu'exister et puis voilà tout! Depuis le temps que tu es à la retraite, ça ne t'arrive pas, à toi, de ressentir ce genre de choses?

-Peut-être...

-Outre le fait de rencontrer les membres de ta famille, mon amour, ce travail nous fera le plus grand bien. Tu te rends compte? Pour la première fois en presque vingt ans, nous ferons autre chose que de simplement respirer... nous allons VIVRE! Occuper une place au sein de la société! J'ai envie, moi, de me sentir à nouveau utile... pas toi?

-Ouais... j'avoue que la vie active me manque un peu.

-Et ben alors? Pourquoi hésiter?

-Tu as raison! convint Marianne. Qui sait si cette mission ne nous permettra pas de sauver le monde des terribles enfants de Poun!

Sur le même ton blagueur que sa femme Christian ajouta :

-Quant à moi, je découvrirai enfin si ma gonze est une extraterrestre!

-Oh toi! rigola Marianne en le poussant sur le lit.

Puis ils s'aimèrent le temps d'une autre nuit. Malgré les années qui passaient, le grand Christian tenait toujours la forme! Au petit matin, pendant qu'il réservait leurs places à bord du prochain sous-marin-croisières en partance pour l'Angleterre, Marianne déposa leurs valises près de la porte d'entrée tout en suivant les infos à la télévision. Alors qu'elle se sentait finalement heureuse à l'idée de reprendre le boulot, les nouvelles, elles, étaient non seulement tristes, mais fort peu rassurantes. Les États-Unis, qui perdaient chaque jour un peu plus de leur puissance, voyaient leur défaite approcher à grands pas dans le conflit qui les opposait au reste du monde. Au moment où tous s'attendaient à ce qu'ils rendent les armes, voilà que leur président, d'un ton franchement arrogant, annonça que jamais son armée ne s'avouerait vaincue.

-Par contre, dit fièrement l'homme le plus détesté de la planète, je suis prêt à vous offrir deux alternatives... ce sera à vous de choisir. Soit vous acceptez tous, et je dis bien TOUS, de déposer les armes et de participer à une grande assemblée au cours de laquelle il nous sera permis de discuter, tous ensemble, de l'avenir du monde... soit vous refusez de déposer les armes et alors là, mes amis, je vous promets la fin du monde dans les prochaines vingt-quatre heures! Les trois plus hauts dirigeants de mon armée se trouvent actuellement dans un emplacement si secret et si bien gardé, que vous découvrirez la cachette du paradis avant même d'avoir une simple petite idée de l'endroit où ils se terrent. Ces trois hommes refusent de concéder la victoire à l'ennemi et tout comme moi, sont prêts à tout pour sauver l'honneur de leur pays. Ils n'attendent que mes ordres pour déclencher une pluie de bombes qui anéantira à jamais cette planète. Je préfère encore mourir plutôt que de céder devant vous. Et je préfère sacrifier mon propre peuple plutôt que de l'abandonner à votre gouverne. Le sort de l'humanité repose entre vos mains : vous nous concédez la victoire et nous discutons tous ensemble de notre avenir lors d'une assemblée extraordinaire qui se déroulera au lieu et au moment que JE déterminerai, ou vous rejetez mon offre, et c'en est fini de ce monde. Je vous donne vingt-quatre heures, chers confrères, vingt-quatre heures et pas une seule minute de plus pour me faire connaître votre décision. J'ai utilisé le moyen de la télévision pour vous adresser cette offre... faites de même pour me transmettre votre réponse!

-Ce mec est complètement dingue! s'exclama Marianne inquiète.

-C'est le diable en personne! renchérit Christian.

-Il aura finalement trouvé le moyen de gagner cette guerre!

-Il ne l'a pas encore gagnée. Je te signale...

Marianne se tourna furieusement vers son mari pour lui lancer froidement :

-Eh ben... si t'as une solution, cours vite trouver le président de l'Union car en ce moment, le pauvre doit être complètement assommé!

-La solution est simple, ma chérie... et c'est d'accepter de rencontrer l'ennemi! C'est ça... ou la fin du monde!

-Mais il y a pire que la fin du monde, mon pauvre... et c'est d'accepter de vivre sous le joug de cet homme.

-Mon amour, la rassura gentiment Christian, cesse de te montrer aussi pessimiste et pour une fois, CROIS EN LA VIE. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir...

Sans trop y croire, Marianne soupira.

-Tu verras que j'ai raison, ajouta-t-il comme pour achever de la convaincre.

Sur ces mots, il l'entraîna vers l'extérieur de la maison où les attendait un "Jet Pod", ce tout nouveau moyen de transport qui de plus en plus, s'attirait la faveur des riches. Car à cinquante euros la minute, les taxis-volants n'étaient hélas pas accessibles à tous.

-Tu tiens réellement à voyager en sous-marin-croisières? rouspéta Marianne pendant qu'elle grimpait à bord du petit hélicoptère.

-Mais oui... ce sera plus romantique! lui balança gaiement Christian.

-Romantique? Je ne vois pas ce qu'il y a de romantique à contempler les fonds marins! Depuis que les putains de Yankees y ont déversé tout le pétrole arabe pour ne pas avoir à le rendre, ils sont plus pollués que jamais

-Eh ben... si le fond de la manche est aussi laid que tu le dis, rétorqua Christian, on aura qu'à faire l'amour durant tout le trajet... comme ça, on ne le verra pas. Ça tombe bien, car justement, il se trouve que j'ai réservé une cabine...

-Alors j'imagine que nous allons au port? l'interrompit le pilote d'un ton las.

-Euh... oui... c'est ça. Au port de Paris! répondit Christian un peu gêné.

Dix minutes plus tard, le couple descendait de l'appareil. Dès que Christian eut réglé la course, le pilote, pince sans rire, lui balança :

-Merci bien et... bonne "baise", Monsieur!

Pour éviter de devoir se farcir la façon de pensée de Marianne, dont le visage était devenu aussi rouge qu'un homard bouilli, l'homme s'empessa de refermer la porte de son appareil pour reprendre très vite la voie des airs.

À bord du sous-marin-croisières, par contre, le pauvre Christian dut modifier ses plans, le désir de Marianne se trouvant bêtement anéanti par l'immense tristesse qui s'empara d'elle au moment même où le spectacle offert par les dessous de l'océan s'exposa à sa vue. C'était pire que jamais. Pas étonnant que plus personne, ou presque, n'osait voyager en sous-marin. Malgré les nombreux voyages effectués durant sa carrière sportive, c'était la toute première fois que Christian empruntait ce mode de transport. Et nul doute que ce

serait la dernière. L'état pitoyable de l'océan le perturbait tout autant que les larmes de son épouse...

-Je me sens exactement comme mon père... confessa cette dernière en essuyant ses yeux à l'aide d'un mouchoir. Je ressens toute cette peine qu'était la sienne chaque fois qu'il était confronté à... ça. À l'époque, c'était juste laid. Maintenant, c'est désastreux... je n'ose pas imaginer ce que cet amoureux de la mer penserait, aujourd'hui, s'il était ici.

-Putains d'Américains! soupira Christian en serrant Marianne dans ses bras. Partout où ils passent, ils foutent la merde!

-Pas juste les Américains, Christian... tint à préciser Marianne. Y'a pas juste les Américains qui ruinent tout... mais l'humanité tout entière.

Sur ces mots, elle couvrit le hublot en abaissant le petit rideau du dessus. Prise d'un léger mal de cœur, elle se blottit ensuite dans les bras de Christian avant de s'endormir.

-Bon! De s'exclamer ce dernier. Je vois bien que c'était parfaitement inutile de prendre une cabine...

Pour chasser sa frustration, il s'empara d'un téléviseur portatif et posa une paire d'écouteurs sur ses oreilles.

À leur arrivée à Londres, un Jet Pod les attendait pour les conduire à leur hôtel. Une fois à bord, Christian annonça tout bonnement :

-J'allais oublier de te dire, ma chérie... le président de l'Union est parvenu à convaincre presque tous les alliés d'accepter la proposition des Américains...

-Avait-on vraiment le choix? bâilla Marianne.

-Pas vraiment, non, admit Christian. En fait, seuls les Arabes hésitent encore...

-Avouez qu'ils ont tout de même de bonnes raisons! lança leur pilote. Avec tout le tort que les Ricains leur ont causé, y'a de quoi hésiter à se retrouver à la même table de négociations qu'eux.

-Ouais... convint Christian avant de se tourner vers Marianne. Tu ne dis rien, toi?

-J'ai trop mal au cœur... lui répondit-elle faiblement.

-Encore?

-C'est le mal de l'air? s'enquit le pilote.

-Je dirais plutôt le "mal de mer", rectifia Marianne en posant la main devant sa bouche.

Dès qu'elle fut à l'hôtel, elle s'étendit un peu. Au bout d'une petite heure, son mal finit par passer.

-Je meurs de faim! s'exclama-t-elle gaiement en bondissant du lit.

-Content de voir que tu vas mieux! lui dit Christian tout en lui tendant une pomme.

Elle s'empara du fruit qu'elle dévora en à peine quelques bouchées. Puis elle demanda :

-Tu sais quoi?

-Non, mais je sens que tu vas me le dire...

-Je sais ce que les Arabes vont faire... ils profiteront de la rencontre des leaders pour commettre un nouvel attentat!

-Je ne crois pas, ma chérie... la contredit Christian.

-Et pourquoi donc?

-Parce que pendant que tu dormais, les Arabes ont finalement accepté de participer à la rencontre. Va donc savoir pourquoi! Peut-être s'imaginent-ils que les Ricains vont profiter de l'occasion pour leur rendre leur pétrole!

-Faudrait d'abord qu'ils sachent comment l'extraire des océans! pouffa Marianne.

Le couple avait une excellente raison de débiter son enquête en Angleterre. C'est qu'en plus d'y trouver le fils anglais de Poun, il y rencontrerait l'une de ses filles : Catherine DeBlois. Celle-ci était française et selon ce que Marianne en savait, possédait une beauté si rare qu'aux dires d'Igor, cela faisait d'elle un être intimidant, pour ne pas dire presque irréel. La jeune fille avait de tels attributs physiques que quelques mois plus tôt, elle s'était vu décerner le titre de Miss Univers. C'était d'ailleurs le but de sa visite en Angleterre. Dans le cadre de sa campagne visant à promouvoir la paix dans le monde, elle devait rencontrer sous peu les membres du parlement pour les convaincre d'adhérer à sa cause. Sachant parfaitement bien qu'il lui serait difficile d'approcher une telle personnalité, Marianne eut l'idée de mettre à profit la popularité encore très grande de son époux pour provoquer une rencontre.

-Comment comptes-tu réussir cela? s'inquiéta Christian qui n'aimait plus vraiment se retrouver sous les feux de la rampe.

-Eh bien... nous dirons que tu souhaites joindre tes efforts aux siens pour parvenir à rétablir la paix dans le monde.

-Humm...

-Mais voyons! insista Marianne. Tu aimes vivre dans un monde en guerre?

-Pas du tout... je hais la guerre!

-Alors voilà! Si tu hais la guerre, c'est que tu veux la paix... comme Catherine!

-Bon... bon... d'accord! Alors comment allons-nous procéder pour établir un premier contact?

-Laisse-moi faire!

Marianne s'empara du téléphone et composa le numéro de Normand Leclair, l'agent de Catherine, numéro qu'elle avait obtenu grâce aux informations fournies par Igor.

-Monsieur Leclair! lança-t-elle d'une voix assurée lorsque son interlocuteur répondit. Je m'appelle Chanelle Roy et je suis l'agente de monsieur Christian Phaneuf, l'ex-hockeyeur... vous connaissez?

-Si je connais? de s'exclamer l'autre. Et comment! Notre dernier champion encore vivant! J'ai toujours admiré ce type! Que devient-il, en fait?

-Eh bien... disons qu'il aimerait bien rencontrer votre jeune protégée afin de lui offrir son appui dans... dans sa démarche actuelle.

-Quelle excellente idée!

-Contente que ça vous plaise! Écoutez... il se trouve que présentement, nous sommes aussi à Londres. Pourrions-nous rencontrer Catherine... disons... cet après-midi?

-Sans problème! répondit l'autre. Si vous le désirez, nous pouvons nous rencontrer dans un restaurant...

-Euh... non... pourquoi pas aux jardins de votre hôtel? J'ai entendu dire qu'ils étaient magnifiques!

-D'accord! Alors on se dit à plus tard... vers quatorze heures?

-Nous serons là!

Fière d'elle, Marianne raccrocha avant de décroéter :

-Voilà, mon amour! Nous avons rendez-vous avec ma petite sœur!

-Mais comment feras-tu pour t'entretenir seule à seule avec elle? Son agent voudra être présent...

-Voici mon plan : tu t'occupes de l'agent qui semble te vénérer par-dessus tout et moi... je me charge de ma sœur.

Elle se tut un instant puis ajouta :

-Ma "sœur"... ça me fait tout drôle de dire ça... je suis si... excitée...

-Je savais que cette enquête te rendrait heureuse!

-T'as eu raison de me pousser à l'accepter! Tu te rends compte? Je vais connaître... ma famille.

-Et moi, de poursuivre Christian, ma "belle-famille"... merci, Papa Poun!

À quatorze heures précises, Marianne, Christian et leur petit Gizmo, dernier descendant de Jappy, dont le dernier rejeton, père de Gizmo, était décédé cinq ans plus tôt, faisaient leur entrée au "King's Garden", l'un des plus somptueux jardins synthétiques au monde. Celui-ci avait été créé dix-neuf ans auparavant, en l'honneur du cinquantième anniversaire de naissance du roi Charles II, l'ainé du défunt William 1^{er} et donc, petit-fils de Charles 1^{er} et arrière-petit-fils d'Élizabeth II.

Marianne et Christian n'eurent aucun mal à repérer leurs hôtes, du fait que Catherine était la copie quasi-conforme de sa grande sœur aux jours de ses dix-sept ans. En plus des magnifiques yeux verts de son père, Catherine avait hérité du corps élancé de sa mère, Julie DeBlois, une superbe femme dont Marianne se souvenait encore parfaitement bien. La jeune fille présentait un teint basané et des cheveux tout aussi noirs que ceux de Poun. Une véritable reine de beauté!

N'eut été de Normand Leclair, qui s'était pratiquement jeté sur Christian, sûrement que Marianne aurait éprouvé beaucoup plus de mal à contenir cette surcharge d'émotions que lui procurait la vue de sa sœur.

-Mon idole de jeunesse! s'exclama Normand à l'endroit de Christian avant même que ce dernier n'ait pu s'identifier.

Il le contemplait d'un tel regard, qu'il en était mal à l'aise.

-Je vous en prie, mes amis! finit par articuler l'homme tout en les guidant vers une table. Veuillez prendre place...

Il s'assit en compagnie des trois autres puis héla un serveur à qui il commanda une bouteille de champagne. Remarquant que Catherine ne semblait avoir d'yeux que pour le petit Gizmo, Christian commit une bétise en disant :

-Il s'appelle Gizmo. Je croyais qu'il était resté à la maison, mais ma femme l'a emmené en cachette...

-Votre "femme"? s'étonna Normand. J'avais pourtant cru comprendre que cette dame était...

-Son agente, oui, poursuivit pour lui Marianne non sans diriger un regard furtif vers Christian. Son agente et... son épouse.

-Aaaah! se contenta de répliquer Normand.

Il hésita un instant avant de dire :

-Mais tout à l'heure, au téléphone, ne m'avez-vous pas dit que votre nom était Chanelle... Roy?

-Euh... oui... Roy... c'est que j'ai conservé mon nom de jeune fille.

-Mais oui... rigola Christian qui cherchait à réparer sa bêtise. Phaneuf... ce n'est pas un nom assez bien pour elle!

-Christian! feignit de s'offusquer Marianne. Tu sais très bien que ce n'est pas là la raison...

-Il est vraiment beau, votre petit chien! lança tout bonnement Catherine en se penchant pour caresser l'animal.

Ignorant la remarque de sa protégée, Normand demanda à Christian :

-Dites-moi, mon cher, croyez-vous qu'il y ait encore une petite chance pour qu'un jour, le sport professionnel... le hockey, entre autres... refasse surface?

Juste avant que son époux ne réponde, Marianne s'adressa à Catherine :

-Dis-moi, jeune fille... ça te plairait de me faire visiter les jardins pendant que les hommes discutent?

-Le chien peut venir avec nous? supplia timidement Catherine.

-Mais bien sûr! Il adore les promenades.

-Je pourrai le tenir?

-Évidemment...

Puis elles partirent tranquillement. Après plusieurs minutes de silence, Marianne brisa la glace :

-Dis-moi, Catherine... ça se passe comment le concours de Miss Univers? Je veux dire... puisque les grands rassemblements sont interdits, de quelle façon juge-t-on les candidates?

-C'est très simple, répondit Catherine. Nous nous inscrivons au concours par le biais de la poste. Il nous faut envoyer trois photos, notre curriculum vitae ainsi qu'une lettre de motivation. Ensuite, un juge nous contacte via Internet pour une première entrevue filmée.

-Tu dois donc obligatoirement posséder un ordinateur équipé d'une caméra intégrée? s'enquit Marianne.

-Pas du tout! la corrigea nonchalamment Catherine. Sinon, ça signifierait que le concours s'adresse strictement aux riches... tout le matériel nécessaire pour prendre part au concours est gracieusement fourni à chacune des candidates retenues.

-Et ensuite...

-Ensuite, trois juges rencontrent en personne toutes celles qui franchissent avec succès l'étape de la première entrevue.

Elle s'arrêta de marcher et s'assit sur l'herbe, tout près d'un jardin de roses synthétiques. Après avoir invité Marianne à faire de même, elle prit Gizmo dans ses bras et continua :

-Une fois sur place, les juges nous interrogent à nouveau... sur différents sujets. Ils nous photographient, aussi : en maillot de bain... en robe du soir... et en habit de tous les jours. Enfin, ils discutent avec les gens de notre entourage pour tenter d'en savoir un peu plus sur nous et sur la façon dont nous sommes perçues. Dans mon cas, ils ont rencontré plusieurs de mes professeurs, ainsi que mes amis, ma mère, mes voisins... ils ont même interrogé ma pire ennemie! Ils voulaient savoir pourquoi elle me détestait autant...

-Et que leur a-t-elle dit?

C'est en pouffant de rire qu'à cela, Catherine répondit :

-Elle leur a dit qu'elle me haïssait car j'étais trop douée... en tout!

Elle se tut quelques instants avant de se rappeler qu'elle avait aussi dû leur présenter un numéro.

-Et que leur as-tu donc présenté?

-J'avais composé une chanson sur la paix dans le monde que j'ai interprétée pour eux en m'accompagnant à la guitare. C'est cette chanson, j'en suis certaine, qui m'a permis de remporter le concours car en l'entendant, les juges ont tous pleuré.

-Tes résultats scolaires, se permit d'ajouter Marianne, ont également dû compter pour beaucoup. Combien de jeunes filles, après tout, peuvent se vanter d'avoir bouclé leurs études universitaires... et en droit, de surplus... à l'âge de seize ans!

-Comment sais-tu cela? s'étonna Catherine.

-Je lis les journaux, mentit Marianne qui fuyait les concours de beauté comme la peste.

-Ton nom n'est pas réellement Chanelle, hein?

-Mais si! mentit encore Marianne.

-C'est pas vrai...

-Pourquoi dis-tu cela?

-Parce que tout comme moi, tes yeux tournent au bleu dès que tu mens...

Avant même que Marianne n'ait eu le temps de répondre, elle ajouta :

-Je l'ai tout de suite remarqué... dès que tu as prétendu être l'agente de ton mari.

Elle la fixa ensuite droit dans les yeux en lui demandant :

-Qui es-tu, dis-moi?

Cette question laissa Marianne bouche bée durant quelques secondes, des secondes durant lesquelles elle ne savait plus trop si elle était encore apte à mener une enquête. Soit elle n'arrivait plus à mentir, soit sa sœur possédait un sixième sens lui permettant de déceler les trompeurs.

-Pourquoi me poses-tu une telle question? se surprit-elle à répliquer.

-Tu es l'une des leurs, pas vrai?

Puisque son interlocutrice feignait l'incompréhension, Catherine expliqua :

-Je veux dire... tu es comme tous ces types qui sont venus avant toi... ceux-là même qui souhaitent m'enfermer à jamais et faire de moi un rat de laboratoire. Si vous parvenez un jour à vos fins, jusqu'où seriez-vous prêts à aller? Pousseriez-vous l'audace jusqu'à m'ouvrir le crâne dans le simple but de découvrir pourquoi mon cerveau fonctionne mieux que le vôtre? Pauvres petits humains "normaux" que vous êtes! Mon intelligence vous perturbe-t-elle à ce point?

-Tu dis : "pauvres petits humains NORMAUX"... serait-ce que tu n'es pas "normale"?

-Mais est-ce que je sais, moi! s'impacienta Catherine. Cette question... tes petits amis me l'ont déjà posée, figure-toi!

-C'est étrange... mais nul ne se souvient de ta réponse. Ni de toi, d'ailleurs.

-Je fais des trucs, c'est vrai... s'énerva la jeune fille, des trucs bizarres que moi-même je ne comprends pas. Mais à ce que je sache... je ne suis coupable de rien. Je n'ai rien fait de mal! Je suis simplement plus "douée" et... plus intelligente que les autres... est-ce un crime, putain?

-Mais pas du tout! Hey... mais calme-toi, petite, rétorqua Marianne d'un ton qui se voulait rassurant. Quels genres de trucs "étranges" fais-tu?

-Sais pas... quelques fois, j'ai l'impression de... lire dans la tête des gens. Je devine leurs pensées... même celles qu'ils essaient de cacher. J'ai aussi l'impression de pouvoir communiquer avec les gens sans avoir à ouvrir la bouche, mais ça... je n'en suis pas encore réellement certaine. Mais qui sait? Peut-être suis-je tout simplement folle... est-ce pour cette raison que vous cherchez à m'enfermer? Vous me croyez tous dingue?

-Tu es tout... sauf dingue, la rassura à nouveau Marianne. Et je tiens à ce que tu saches que mon but n'est pas de te faire interner, mais bien d'arriver à convaincre mes pairs de te laisser vivre en paix. Et soit dit en passant, tu PEUX communiquer avec la pensée.

-Comment le sais-tu?

-Je le sais et voilà tout...

Catherine scruta attentivement le visage de Marianne. Plus elle la regarda, plus elle éprouvait l'envie de mettre au rancart l'état de défensive qu'était le sien depuis le début de leur entretien. Elle, grande incomprise qui n'avait jamais eu la chance de s'ouvrir pleinement à qui que ce soit, se disait que c'était peut-être bien là l'occasion de le faire. Comme si tout à coup, sa crainte d'être jugée s'était évaporée. Sans qu'elle ne sache trop pourquoi, cette gentille dame, devant elle, lui inspirait de plus en plus confiance.

-C'est drôle, finit-elle par lui avouer, j'ai l'impression de te connaître... tu n'es pas comme les autres...

-Que veux-tu dire?

-Je ne sais pas vraiment... mais... je sens que s'il existait une seule personne, en ce bas monde, capable de me comprendre... eh bien... cette personne, ce serait toi.

Heureuse d'entendre de telles paroles, Marianne la laissa poursuivre sans l'interrompre :

-En fait, j'ai l'impression de te connaître depuis toujours. C'est la première fois que ce type de sentiment m'habite... t'es qui, dis-moi?

-Quelqu'un en qui tu peux vraiment avoir confiance, se contenta de lui répondre Marianne. Quelqu'un... qui ne te veut que du bien.

Se retenir lui semblait de plus en plus difficile. C'est qu'elle mourait d'envie, la pauvre, de la serrer dans ses bras et tout lui avouer. Lui parler de leur père et... de tout, quoi! Mais elle jugeait que ce n'était pas encore le bon moment. D'abord et avant tout, il lui fallait en apprendre davantage sur elle.

-Tu sais, lui dit encore Catherine, bien que j'adore ma mère, je suis incapable de lui parler... non seulement elle ne me comprend pas, elle ne me CONNAÎT pas. Ceci fait que je n'ai jamais su me confier à elle...

-Ta mère doit pourtant être drôlement fière de toi! Tu es aussi belle qu'intelligente!

-Bof... mon intelligence et mes diplômes... elle s'en fiche royalement. Pour elle, c'est vraiment pas ce qui prime. En fait, elle n'a été fière de moi qu'une seule fois... soit le jour où j'ai obtenu la couronne de Miss Univers. La BEAUTÉ! Voilà bien le seul truc qui la branche! C'est d'ailleurs elle qui m'oblige à être... comme ça. Car moi, tu sais... la beauté...la mode... la taille de guêpe... j'en ai rien à foutre. Ce n'est pas "important". Je préfère de loin les bouquins au miroir! Soit dit en passant, t'es très belle, toi, pour une femme de ton âge. Je te ressemble, en fait. J'ai les mêmes yeux que toi...

-Parlons-en, de ces yeux! pouffa Marianne. Ça ne te met pas en rogne, toi, qu'ils nous trahissent chaque fois que nous mentons!

-Dans mon cas, jamais personne ne l'a remarqué, alors...

-Puisque la beauté te vient de ta mère, se risqua à demander Marianne, je présume que tes capacités intellectuelles proviennent de ton père?

-J'aimerais bien le savoir...

-Tu ne sais pas qui est ton père?

-Pas du tout! répondit froidement Catherine. Ma mère le déteste et n'a jamais voulu me parler de lui! Quoi que...

-Que...?

-Je n'en suis pas sûre, mais... je l'ai peut-être bien déjà vu. À moins que ce soit le fruit de mon imagination...

-Explique-toi...

-À dire vrai, je le vois assez souvent... dans mes rêves... chaque fois que je l'appelle.

-Ah bon! s'étonna Marianne. Et il te parle?

-Chaque fois, il m'ordonne de m'instruire davantage. Il me conseille toujours un ou deux trucs à lire. Une fois, il m'a même dit qu'un beau jour, le sort du monde se retrouverait entre mes mains. Plutôt dingue, comme rêve, non?

Marianne demeura perplexe. Décidément, Catherine possédait une vive imagination. Bien qu'elle n'attribuait que très peu d'importance aux rêves, elle décida tout de même d'approfondir le sujet.

-Dans tes rêves, s'enquit-elle, qu'est-ce que ton père te demande de lire?

-Différentes choses... une fois, par exemple, c'était un truc au sujet de "Déméter", la déesse du blé. Plus récemment, il m'a dit que je devais absolument m'instruire au sujet d'une grande reine appelée "Tin Hinan". Même si je fais tout ce qu'il me demande, je dois avouer que je n'en saisi pas toujours l'intérêt.

Marianne faillit s'étouffer en entendant cette dernière confidence. C'est que tout juste avant de se donner la mort, elle ne s'en rappelait que trop bien, Poun lui avait proposé ces deux mêmes sujets de lecture. Il avait aussi précisé qu'un jour, ça lui serait utile. Comme elle regrettait de ne s'être jamais pliée à ces suggestions... si elle l'avait fait, elle serait probablement plus en mesure de s'expliquer pourquoi "Déméter" et "Tin Hinan" comptaient autant pour lui.

-Qu'est-ce que tu as? s'informa Catherine. T'es devenue toute pâle... tu crois que je suis folle, hein?

-Mais non, Catherine, pas du tout... balbutia Marianne. Dis-moi... dans tes rêves, ton père ressemble à quoi?

-Il n'a rien d'un extraterrestre, si c'est ce que tu cherches à savoir! s'offusqua sa sœur qui revint tout à coup sur la défensive.

-Sois sérieuse, petite, je t'en prie! insista Marianne. C'est important, je t'assure... à quoi ressemble l'homme que tu vois dans tes rêves?

À sa grande stupéfaction, la description fournie par Catherine correspondait en tout point à celle de Poun.

-C'est pas possible... murmura-t-elle nerveusement. Mais qui est-il? Et toi... puis moi? Qui sommes-nous donc?

Chapitre XIV

Tête baissée, Marianne se posait mille et une questions sans se soucier de Catherine. Au bout de quelques secondes, elle fut saisie d'une violente migraine. Son cœur battait à un rythme effréné et son cerveau voulait éclater. Elle releva lentement la tête, qu'elle tenait à deux mains, pour surprendre sa sœur en pleine transe. Assise en indien, les yeux fermés, une main bien appuyée sur chacun de ses genoux, les paumes vers le ciel et le visage parfaitement concentré, Catherine semblait ailleurs.

-Ce que tu essaies de faire, lui lança Marianne d'un ton autoritaire, ne fonctionnera pas avec moi...

-Et pourquoi donc? demanda Catherine d'une voix détendue. Tu crois réellement que je vais te laisser raconter aux autres que je ne suis pas humaine?

-Tu n'arriveras pas à voler ma mémoire, chère petite, car il se trouve que moi non plus, je ne suis pas comme les autres...

Catherine abandonna son état de transe. Prise à son tour d'une forte migraine, elle se massa les tempes et dit :

-Je vois bien que tu n'es pas comme les autres... Qui es-tu, alors?

Marianne, dont le mal de tête avait soudainement cessé, respira un bon coup avant de répondre d'un trait :

-Je suis ta sœur, Catherine! Ma tête fonctionne comme la tienne! Et l'homme qui te parle dans tes rêves est bel et bien ton père... NOTRE père... ainsi que celui de nos nombreux frères et sœurs.

Stupéfaite, la belle Catherine resta muette.

-Si, ma chère! continua Marianne d'un ton ferme et décidé. Je suis effectivement un agent secret... ou du moins, je l'étais... jadis... avant de prendre ma retraite. Si j'ai décidé de me remettre au travail, c'est uniquement parce que cette mission vous concernait... vous... mes frères et sœurs! Avec mon époux... ton... beau-frère"... nous venons entreprendre un très long périple pour rencontrer chacun d'entre vous.

Toujours en se massant les tempes, Catherine se mit à balbutier :

-Tu... tu connais mon... je veux dire... notre... père?

-Disons que... je l'ai connu. Mais hélas, sans savoir qui il était vraiment.

Puis elle entreprit de lui raconter les détails de l'interminable enquête qu'elle avait menée sur Poun. De sa première rencontre avec lui jusqu'au triste épisode de son suicide, elle lui révéla tout.

-Ce n'est que peu de temps après sa mort, dit-elle en terminant, et tout à fait par hasard, que j'ai découvert que ce fascinant personnage était mon père.

-Mais, chercha à savoir Catherine encore sous le choc, pourquoi ne t'a-t-il jamais avoué qui il était?

-Il est mort, soupira Marianne, en emportant la réponse à cette question avec lui...

Elle réfléchit un court instant avant d'avouer :

-En fait, c'est probablement parce qu'à diverses reprises, durant nos entretiens, il m'est arrivé de lui parler de mon père "inconnu" en des termes... disons... très peu flatteurs.

-Comme ça, marmonna Catherine en se frottant inlassablement les tempes, notre père n'était qu'un... vulgaire coureur de jupons?

-À première vue, c'est ce qui semble, mais... selon les services secrets, notre père serait un étrange personnage, arrivant d'on ne sait trop où et venu sur terre dans un but très précis...

-Un but très précis? Tu parles! Se reproduire aux quatre coins du monde pour ensuite s'enlever la vie... je crois que ça ne tournait pas tellement rond dans sa tête. Plutôt que de les abandonner d'une manière aussi lâche, ce con aurait dû se soucier de ses enfants... ne serait-ce que juste un peu!

-Selon moi, lui dit Marianne d'un air songeur, tu as tort de le juger de la sorte... après tout, ne se soucie-t-il pas de toi à travers tes rêves?

-Oui, mais... ce ne sont que des rêves...

-Mais comme tu le sais à présent... celui dont tu rêves... c'est bien lui.

Elle se gratta la tête en fixant l'herbe dont le vert trop parfait trahissait la fausseté, avant d'enchaîner :

-Et sache que par le biais de tes rêves, il t'a demandé les mêmes choses qu'à moi... comme, par exemple, de te documenter sur Déméter et... sur cette... quel est donc son nom?

-*"Tin Hinan"*! À ce que je vois, tu ne l'as pas écouté...

-Non... je présume que ça m'était sorti de la tête. Mais je compte bien le faire. S'il nous a demandé la même chose à toutes les deux, c'est que pour lui, ce devait être sûrement important.

-Je veux bien te prêter les quelques ouvrages que j'ai en ma possession, fit Catherine, mais... je ne vois absolument pas ce que leur lecture t'apportera.

Ignorant cette dernière remarque, Marianne se mit à réfléchir à voix haute :

-Ainsi, en plus de tous ces dons étranges qu'étaient les siens, notre cher papa... même MORT... aurait le pouvoir de communiquer avec les vivants par le biais de leurs rêves. Mais qui est-il? QU'EST-CE qu'il est?

-Ça me fout les jetons, tout à coup! gémit Catherine. Maintenant que je sais que tu es ma sœur, je peux te le dire... c'est que depuis que je suis toute petite, je me pose de nombreuses questions à mon sujet.

-Comme quoi?

-Je vois bien que je ne suis pas normale... je suis beaucoup trop intelligente... je fais trop de choses étranges... et voilà que maintenant, j'apprends que j'arrive à communiquer avec les morts! Mais qui suis-je, dis-moi? La fille d'un... d'un extraterrestre, comme semblent le craindre tes confrères? Est-ce que je pourrais devenir dangereuse, un jour? Suis-je une menace?

Cherchant vainement des réponses à ses questions, Marianne profita du désarroi de sa sœur pour la serrer dans ses bras.

-Qu'est-ce que tu vas faire de moi, grande sœur? Tu vas me conduire à eux? Ils vont m'enfermer, n'est-ce pas? Et ils vont vraiment m'ouvrir la tête pour étudier ce qu'il y a à l'intérieur?

Se voulant la plus rassurante possible, Marianne lui répondit :

-Je ne laisserai personne, tu m'entends, personne te faire du mal! Ni à toi, ni à aucun autre de mes frères et sœurs! Si j'ai accepté de me charger de cette mission, ce n'est pas pour vous vendre, mais pour vous protéger et... vous connaître!

Elle se tut un moment, le temps de défaire leur étreinte et de poser ses mains sur les frêles épaules de Catherine. Elle la fixa droit dans les yeux avant de lui demander :

-De quelle couleur sont mes yeux?

-Ils sont... magnifiquement verts! répondit l'autre.

-Tu sais maintenant que je dis la vérité! Chère Catherine... je ne sais pas qui était notre père, ni ce qu'il cherchait en engendrant autant d'enfants. Mais je peux te certifier une chose : pas plus que moi, tu n'es dangereuse. Nous sommes "humaines", tu m'entends? Parfaitement humaines! C'est juste que... notre père nous a transmis certains dons... spéciaux.

-Des dons qui font de moi un véritable monstre, oui! grommela Catherine. Quelques fois, je me fais peur à moi-même! Tu imagines? Je n'ai qu'à souhaiter qu'un type perde la mémoire pour qu'en un rien de temps, mon vœu se réalise! Je n'ai qu'à le vouloir, et il oubliera jusqu'à son nom!

-Il est vrai, pouffa Marianne, que tu as hérité de beaucoup plus de dons que moi...

Si Marianne rigolait, c'est qu'elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer ses confrères de travail défilant un à un devant la petite Catherine avec en tête, la ferme intention de lui faire avouer qu'elle avait été conçue par un extraterrestre dont le but consistait à éliminer la race humaine. Mais plutôt que de rapporter à ce pauvre Igor ces renseignements qu'il attendait tant, tous rentraient bredouilles avec en prime, une mémoire à ce point altérée, qu'ils ne se souvenaient même plus de lui.

Agacée par l'air amusé de sa sœur, Catherine, pour qui ses dons bizarres étaient tout sauf drôles, lança d'un ton sec :

-Au lieu de rigoler, tu devrais plutôt t'inquiéter! Tu prétends que je possède davantage de dons que toi? Mais c'est tout le contraire, pauvre de toi! Tu me surpasses à tous les niveaux... même que tu m'écrites! À cause de toi, j'ai l'impression que la tête va m'exploser!

-Pardon? fit Marianne en rigolant de plus bel. Tu te fous de moi, là?

-Mais pas du tout! Pourquoi penses-tu que je me frotte la tête sans arrêt depuis tout à l'heure?

-Explique...

-C'est simple! lança Catherine. Dès que j'ai cherché à entrer dans ta tête pour extraire notre entretien de ta mémoire, tu as résisté avec tellement de vigueur que du coup, c'était comme si ma tête se frappait contre un mur de briques...

-Mais je ne me suis rendu compte de rien... j'ai juste deviné ce que tu voulais faire et... voilà tout.

-Non, "Chanelle"...

-Je m'appelle Marianne...

-C'est pas trop tôt! Je connais enfin le nom de ma sœur! Écoute Marianne... tu as fait plus que "deviner". Ta pensée a anéanti la mienne! Et si t'es parvenue à faire une telle chose sans même t'en rendre compte, c'est que pour toi, c'est un acte si naturel qu'en fait, tu es encore plus forte que je ne le croyais...

Ces propos rendirent Marianne plutôt agressive, un peu comme si elle les percevait comme une attaque à son endroit. D'un ton offensé, elle s'empessa de tout nier :

-Tu te trompes! Je ne fais rien d'étrange, moi... en fait, je ne suis que télépathe. C'est le seul don que je possède, tu m'entends?

-Je t'entends, oui, et je comprends que tes capacités t'effraient tellement que tu as tout simplement décidé de les ignorer... tu les as rangées si loin dans ton inconscient qu'avec le temps, tu as fini par les oublier. Moi aussi j'ai peur, tu sais... mais ce n'est pas une raison pour nier ce que nous sommes. Après tout, tu l'as dit toi-même : jusqu'à preuve du contraire, nous ne sommes pas dangereuses...

-Et je maintiens ce que j'ai dit! affirma Marianne. Nous sommes... totalement "humaines", crois-moi! Mais pour le reste, tu te trompes. Si j'avais réellement relégué mes dons aux oubliettes, je m'en souviendrais... je ne suis pas folle, tout de même!

-Folle? Pas du tout! Mais suffisamment forte pour... oublier.

-Tu te trompes! s'énerva Marianne. Et la preuve... c'est que moi... contrairement à toi, je n'ai pas la capacité, par exemple, d'utiliser mes rêves pour communiquer avec notre père. Jamais je ne fais ce genre de choses!

-Tout simplement, répliqua Catherine, parce que tu es fermée. Le mur que tu as dressé autour de toi empêche toute pensée extérieure d'accéder à la tienne.

-Mais tu fabules, petite! objecta Marianne.

-Si j'étais vraiment plus forte que toi, grande sœur, tu ne te souviendrais déjà plus de moi... tu ne saurais même plus ce que t'es venue chercher ici. J'aurais pu modifier tes pensées, connaître tes pensées les plus intimes et même, déceler toute trace de maladie chez-toi. J'ai pourtant essayé! Mais tes défenses sont trop puissantes... BEAUCOUP trop puissantes.

Commençant à douter de la réelle fausseté des allégations de sa sœur, Marianne se fit moins agressive.

-Tu peux réellement détecter une maladie quelconque chez une personne? senquit-elle.

-Chez une personne "ordinaire", oui... je peux même la guérir, aussi.

-Notre père aussi arrivait à faire cela...

-Il est parvenu à faire cela... avec toi?

-Deux fois plutôt qu'une!

-Ciel! Comment s'y est-il pris? Il doit être drôlement fort!

-Je ne sais pas, mais en tout cas, ses conseils m'ont été très utiles!

Marianne s'efforça ensuite d'emprunter le ton le plus joyeux qui soit avant de demander :

-Tu saurais utiliser ton don sur moi?

-Pourquoi? Tu ne te sens pas bien?

-Bien... il se trouve que depuis quelque temps... j'éprouve de sérieux maux de cœur et... je dois avouer que ça m'inquiète un peu.

-Je n'y arriverai pas, Marianne... tu es trop forte. C'est comme si tu demandais à un escargot de semer un lièvre! Mais... pourquoi ne pas le faire toi-même?

-Mais je ne sais pas du tout comment m'y prendre!

-Si, tu le sais! s'impatienta Catherine. Tu as juste "oublié" que tu sais. Quand vas-tu donc comprendre?

Elle s'empara des mains de Marianne pour les porter à la hauteur de son cœur.

-Maintenant, dit-elle, touche ta poitrine, ferme les yeux et surtout, concentre-toi sur ton être intérieur.

Sans trop y croire, Marianne s'exécuta. Les yeux bien fermés, elle effectua le vide complet autour d'elle, se laissant diriger par la voix de Catherine.

-Essaie, dit cette dernière, de visualiser l'intérieur de ton corps... va vers ton cœur... regarde-le... écoute-le battre... écoute-le bien... entends-le te parler... il te dira ce qui ne va pas...

Après un court laps de temps, Marianne rouvrit brusquement les yeux, l'air drôlement troublé. Elle ignorait encore ce qui l'effrayait le plus : les révélations de son cœur ou le fait d'avoir découvert que Catherine disait vrai. Elle, Marianne Phaneuf, possédait bel et bien des dons spéciaux. Ils étaient là, bien ancrés en elle. Elle les avait ressentis... elle les avait même vus. Il se dégageait d'eux une telle puissance, que c'en était apeurant. Pas étonnant qu'à l'âge d'environ cinq ans, elle ait décidé de tous les enfouir dans la partie la plus obscure de son cerveau. La partie la plus secrète, là où son inconscient gisait en espérant qu'elle finisse par se souvenir de lui. Enfin réveillée, sa mémoire refaisait tranquillement surface. Elle lui montrait une petite fille belle comme le jour, étendue sur

son lit. C'était tard le soir, il faisait très noir. La petite fille ne parvenait pas à trouver le sommeil du fait que ce soir-là, sa maman avait omis de déposer son ourson fétiche auprès d'elle. Mais puisqu'elle craignait la noirceur et qu'aucune lumière ne se trouvait à proximité, elle n'osait quitter son lit pour aller chercher l'animal en peluche qui reposait à quelques mètres d'elle, sur son coffre à jouets. Elle demeurait donc couchée, le corps tout raide et les yeux grands ouverts, transie de peur. Elle cherchait une façon d'atteindre son "Do-Do" sans avoir à se déplacer dans le noir et du coup, risquer de tomber nez à nez avec l'un de ces terribles monstres de la nuit, ceux-là même qui habitaient le dessous de son lit et qui n'espéraient rien de mieux que de la dévorer toute crue. Puis elle se dit que si la lumière s'ouvrait d'elle-même, elle pourrait se lever et marcher sans crainte jusqu'au coffre à jouets.

-Lumière... ouvre-toi! ordonna-t-elle d'une voix suffisamment forte pour être entendue.

Et la lumière s'ouvrit.

L'enfant n'en croyait pas ses yeux. Puis juste au moment où elle allait sortir de son lit, elle soupçonna l'un des monstres d'avoir actionné la lumière avant de regagner sa cachette. Si tel était le cas, c'est qu'il s'agissait d'un traquenard. Quelqu'un, quelque part, espérait la voir poser ses petits pieds sur le sol pour ensuite bondir sur elle et la dévorer vivante. Elle réfléchit quelques instants avant de dire:

-Do-Do... viens ici! Viens dormir avec moi...

En moins d'une seconde, l'ourson se souleva du coffre à jouets pour ensuite s'envoler vers elle.

Suite à ce qui venait de se produire, la jeune Marianne ne savait trop si elle devait être terrifiée ou ravie. Mais elle se sentait si épuisée, tout à coup, si lasse, qu'elle se proposa une bonne nuit de sommeil avant d'étudier la question plus à fond. Elle demanda à la lumière de s'éteindre et s'endormit aussitôt. À son réveil, elle ne se rappelait plus de rien. Tout semblait... parfaitement normal.

-Dis donc, s'inquiéta Catherine, tu sembles perturbée... qu'est-ce que tu as vu? C'est grave? Qu'est-ce qu'il a, ton cœur?

-T'avais raison, p'tite sœur! admit Marianne d'une voix saccadée. Je... suis... mais que suis-je donc, au juste?

Elles n'eurent pas l'occasion de poursuivre plus loin cette conversation, Christian s'amenant vers elles.

-Hey! Les filles! s'exclama-t-il gaiement. On ne peut pas dire que ça discute très fort, de votre côté, hein? Depuis une bonne heure que je vous observe et... je ne vous ai pas vues articuler le moindre petit mot!

Il comprit lorsque deux regards étonnés se posèrent sur lui.

-Oh... je vois... vous avez discuté... euh... à votre "façon"... c'est ça?

-Mince, alors! s'étonna Marianne. On ne s'en était même pas rendu compte!

-Il sait? s'enquit Catherine.

-Bien-sûr qu'il sait! C'est mon mari, après tout!

Et le silence s'installa. Christian dévisagea longuement son épouse avant de lancer :

-T'as l'air étrange, ma chérie... est-ce que tout va bien?

-Tu permets que je fasse une chose? lui offrit-elle en guise de réponse.

Sans attendre son accord, elle posa le bout de ses doigts sur chacune de ses tempes tout en scrutant le fond de son regard.

-Mais qu'est-ce que tu fais? râla-t-il.

-Je t'expliquerai plus tard! Je voulais juste savoir quelque chose...

-Quoi? Quelle chose?

-Je te le dirai... en temps et lieu.

-Bon... se résigna Christian en se grattant la tête. Alors... de quoi avez-vous parlé? Vous venez de la planète Uranus, finalement, ou bien de... Mars?

-Nous l'ignorons toujours, pouffa Catherine, mais tu pourras dire aux gens des services secrets que nous les aviserons aussitôt que nous le saurons!

-Cher Igor! se moqua Christian. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir lui raconter, à celui-là?

-On trouvera bien! fit Marianne en étouffant un rire.

D'un air plus sérieux, Christian se tourna vers Catherine pour lui demander :

-Dis-moi, jeune fille, si tu ressembles un tant soit peu à ta sœur, j'imagine que jouer les reines de beauté n'est pas ton véritable but, dans la vie... n'ai-je pas tort?

-Tu as parfaitement raison! À dire vrai... je HAIS ce titre de Miss Univers dont on m'a affublée. J'ai participé à ce concours pour plaire à ma mère et... voilà le résultat!

Elle hésita quelques instants et ajouta :

-Je dois aussi avouer que je l'ai fait dans le but d'obtenir une certaine notoriété. C'est que... j'ai de grands projets...

-Vraiment? fit Marianne intriguée. Et... quels sont ces projets?

-Eh bien... vous avez devant vous la future présidente de l'Union Européenne!

-C'est très noble, comme ambition, convint Christian, mais... comment espères-tu parvenir à tes fins?

-Je n'ai pas à me poser cette question, répondit l'autre sûre d'elle-même. J'y parviendrai et c'est tout. C'est mon destin... je n'attends que le signal et je me lance!

-Le "signal"? répéta Christian. Mais quel signal?

-Le signal... qui me signifiera que... le temps d'agir est arrivé.

-Ah bon... se contenta de faire Christian un peu abasourdi.

Puis à la blague, il ajouta :

-Faudra d'abord prouver à notre patron que tu n'es pas une martienne ou... quelque chose du genre...

-Une martienne au pouvoir! s'exclama Marianne en s'esclaffant. Ça ne saurait être pire qu'un homme!

Elle cessa de plaisanter et dit encore :

-Un bien beau rêve que le tien, chère Catherine!

-Ce n'est pas un rêve! se défendit cette dernière. Un beau jour, moi, Catherine DeBlois, je serai présidente de l'Union Européenne!

-Et une fois en place, demanda doucement Marianne, que comptes-tu faire?

-Éliminer tout ce qui ne va pas dans le monde!

-T'auras du boulot, ma jolie! se moqua Christian. Que penses-tu de cette rencontre extraordinaire qu'ont convoquée de force les États-Unis? Vois-tu cela d'un œil positif?

-Cette rencontre, marmonna Catherine le plus sérieusement du monde, ça va mal finir... je le sens. Quelque chose de très mauvais découlera de tout ça...

-Tu redoutes un attentat?

-Je redoute surtout : "l'hommerie". Cette rencontre réunira des "hommes"... or, partout où il y a des hommes, il y a de l'hommerie et partout où il y a de l'hommerie... ça tourne mal.

-Je suis sûr d'au moins une chose, à présent. Tu es bien la sœur de ma femme! Le même pessimisme... la même haine... le même regard noir sur l'homme.

-Nous ne sommes pas "pessimistes", rectifia Marianne, mais... "réalistes"!

-À vous entendre, grommela Christian, c'est comme si la vie ne valait plus la peine d'être vécue... comme si le monde ne méritait plus d'exister!

-Tu l'as dit! approuva Catherine à la grande surprise de Marianne, laquelle répliqua aussitôt :

-Mais dis donc, sœurette... si tu penses vraiment ce que tu viens de dire, pourquoi t'obstiner à défendre la paix dans le monde? Pourquoi rêver de diriger la terre s'il n'y a plus le moindre espoir?

-Je n'aurais jamais cru entendre ma femme s'exprimer de cette façon! s'exclama Christian.

À la première des questions, Catherine répondit le plus sérieusement du monde :

-Je te dirais qu'au tout début de cette croisade, je croyais réellement pouvoir contribuer à la paix. Mais plus je m'évertue à défendre cette cause devant les dirigeants de ce monde, plus je me rends compte d'une chose : je prêche dans le désert! Ces gens-là ne veulent pas la paix pour la simple et bonne raison que du point de vue économique, la guerre est beaucoup plus rentable que la paix.

Elle marqua une pause et ajouta :

-Croyez-moi! Chaque fois qu'un de ces vautours de politicien accepte de me rencontrer, c'est davantage pour reluquer mes charmes que pour entendre mon message. Vous verrez, ce soir : le roi et ses acolytes auront les yeux grands ouverts et les oreilles complètement bouchées! Euh... vous viendrez, n'est-ce pas?

-Bien sûr! confirma Christian. Je l'ai promis à ton agent.

Pendant que Catherine respirait d'aise devant cette réponse, Marianne dit:

-Nous pourrions ainsi passer un peu plus de temps en ta compagnie...

-Comment ça : "passer un peu plus de temps en ma compagnie"? s'offusqua la jeune fille. C'est donc dire que vous ne restez pas? On vient à peine de se trouver et déjà, vous parlez de partir?

Marianne l'entoura tendrement par les épaules.

-Nous avons encore une longue route à parcourir, lui expliqua-t-elle. C'est qu'il nous faut aussi rencontrer les autres. Et Dieu sait qu'ils sont nombreux! Tu comprends?

-Alors je pars avec vous!

-Ce n'est pas possible, ma belle! soupira Marianne.

-Tu me laisses... tomber?

-Pas du tout! Nous nous reverrons, sois-en certaine! Dès que j'aurai rencontré tous nos frères et sœurs, je verrai à ce que la famille soit réunie... c'est promis.

La pauvre Catherine eut beau insister avec force et vigueur, les deux autres ne cédèrent pas. Même la gigantesque crise de larmes qu'elle leur servit, en guise de dernier recours, ne modifia en rien leur décision.

-Nous allons "RE-VE-NIR"! tancha Christian d'un ton ferme et définitif. Dès que notre mission sera terminée...

-Je n'ai donc d'autre choix que celui de vous croire? leur jeta Catherine entre deux sanglots.

Marianne la serra encore très fort, non sans lui promettre pour la millième fois qu'ils se retrouveraient très bientôt. Après un assez long silence, au cours duquel les trois marchèrent côte à côte, Christian s'arrêta brusquement pour demander à Catherine :

-Euh... tu n'as pas répondu à la deuxième question de ta sœur. Pourquoi tiens-tu à diriger l'Union si tu crois qu'il n'y a plus d'espoir?

-Parce que si le monde ne tourne pas comme je veux... j'aurai au moins le pouvoir de le détruire.

Chapitre XV

C'est avec beaucoup de chagrin que Marianne quitta l'Angleterre en y laissant Catherine et Alexander. Christian avait beau lui répéter qu'elle les reverrait dès la fin de leur mission, elle ne pouvait faire autrement que d'éprouver un étrange sentiment, un sentiment qui sans aucun doute, s'apparentait à celui qu'éprouve une mère lorsque contrainte d'abandonner ses enfants.

-Vrai qu'ils étaient attachants, admit Christian en attirant leur petit chien dans ses bras, au moment où ils s'embarquaient à l'intérieur du sous-marin croisières devant les conduire en Amérique.

S'ils avaient encore recours à cette triste façon de voyager, c'était pour rendre la traversée de l'Atlantique le moins insupportable possible pour Marianne. Les maux de cœur de celle-ci, plutôt que de s'estomper, se faisaient plus fréquents et surtout, plus violents. Et puisqu'elle connaissait parfaitement bien la cause de son mal, elle craignait les déplacements en avion. Refusant, du moins pour le moment, de mettre Christian au courant de la situation, de peur qu'il ne veuille tout de suite mettre un terme à leur enquête, elle se contenta de lui mentir en prétendant que ses vilains malaises étaient dus au fait qu'elle fumait trop et ne s'alimentait pas assez. Pour l'heure, ces mensonges la servaient plutôt bien, mais pour encore combien de temps? Tôt au tard, elle se devrait de lui dire la vérité. Et cette vérité avait intérêt à lui être dévoilée AVANT qu'il ne la découvre de lui-même. Elle connaissait bien une solution pour contrer définitivement son état, mais elle n'était pas certaine d'être réellement disposée à l'envisager. Ni même de le vouloir. De toute façon, qu'elle accepte ou rejette cette solution, sa vie basculerait à jamais. De quelle manière souhaitait-elle la voir basculer? Là était la question et elle espérait vivement que le peu de temps dont elle jouissait saurait lui indiquer la bonne voie à suivre.

-Hey! lui lança Christian en l'enlaçant par les épaules. T'as l'air toute triste, ma chérie!

Comme elle ne disait rien, il ajouta joyeusement :

-Au lieu de te montrer aussi morose, tu devrais être heureuse! Nous fonçons tout droit vers New York et nous allons découvrir un autre membre de ta famille! Qui plus est, je nous ai réservé la plus chic cabine de tout le sous-marin!

-Chouette... se contenta de répliquer Marianne en recouvrant sa bouche à deux mains. J'ai justement envie de vomir...

-Encore?

Finalement, son haut-le-cœur passa sans qu'elle n'ait eu à recracher le contenu de son petit déjeuner. Mais elle était épuisée. Alors au grand dam de Christian, elle passa tout le voyage au lit, tantôt à dormir, tantôt à lire. Catherine lui avait gentiment offert deux

bouquins. L'un traitait de Déméter et l'autre, de Tin Hinan. Avant d'entamer le premier ouvrage, elle ne put faire autrement que de se remémorer la fameuse rencontre de sa sœur avec le roi d'Angleterre. Décidément, la petite avait vu juste : à l'instar de ses pairs, le roi s'était montré davantage attiré par ses charmes que par ses propos. La paix, il en avait visiblement rien à foutre. Mais la croupe de Catherine, par contre... Pour sortir la jeune fille d'embarras et ramener le roi à l'ordre, Christian dut prendre la parole et se mettre à débâter un peu n'importe quoi sur la paix. Intelligente ou non, sa narration apprise par cœur fut vite interrompue par Charles II qui souhaitait davantage l'entendre lui parler de hockey que de paix.

-T'as bien raison, tu sais! avait alors murmuré Marianne à l'oreille de sa sœur. Tant qu'il y aura des politiciens... il y aura de la guerre.

Déméter, vénérée déesse du blé, divinité de l'abondance et de la fertilité, était celle que les agriculteurs de jadis célébraient au moment de la récolte. Habitant l'Olympe, elle dut quitter son oasis en catastrophe lorsqu'elle entendit les terribles cris de sa fille Perséphone, au moment où cette dernière était enlevée par Hadès, le dieu de l'enfer. Complètement démolie par la perte de son enfant, la déesse refusa de regagner la terre des immortels, préférant errer sur celle des humains, sans nourriture, sans eau et sans jamais s'accorder le moindre répit, à la recherche de sa chère petite. Durant ses recherches, elle fit escale dans la demeure du roi Céléos, commettant en ces lieux un terrible impair : sous les yeux horrifiés du monarque et de son épouse Métanira, elle échappa leur jeune fils Démophon dans le feu au moment où elle tentait, à l'aide de la magie, de lui procurer l'immortalité. Alors qu'elle s'efforçait d'obtenir le pardon des parents en enseignant, à leur autre fils, l'art de labourer les champs, d'ensemencer la terre et de récolter les céréales, Zeus, dieu de l'Olympe, se montrait inquiet. Depuis le départ de Déméter, effectivement, le monde des mortels devait faire face à la famine ainsi qu'à diverses épidémies. C'est ainsi que pour rétablir la situation, il intervint auprès d'Hadès pour que celui-ci rende Perséphone à sa mère. Hadès refusa, sous prétexte que celle qui était devenue son épouse avait mordu dans une grenade pendant son séjour chez les morts. Ceci lui enlevait donc le droit de retrouver le monde des vivants. Après maintes discussions, un compromis fut proposé : Perséphone vivrait avec sa mère six mois par année tandis qu'elle passerait les six autres mois auprès d'Hadès. Cette entente, toutefois, était loin de satisfaire Déméter qui refusa de regagner l'Olympe. Si cette dernière consentait à vivre sur la terre avec sa fille durant les six premiers mois de l'année, elle s'objecta au fait d'être séparée d'elle durant les six autres mois. Elle troqua donc son immortalité contre le droit de suivre sa fille au royaume des morts durant la deuxième partie de l'année.

Bien que l'histoire de Déméter lui était apparue assez agréable à lire, Marianne, à l'instar de Catherine, n'arrivait pas à saisir l'intérêt de leur père envers ce personnage. Personnellement, elle n'en voyait aucun. Et probablement, se dit-elle en s'emparant du deuxième livre, que la lecture de ce dernier lui semblerait aussi vague que le premier. Mais puisque le voyage était aussi long qu'ennuyeux, que Christian et Gizmo ronflaient comme deux grizzlis en état d'hibernation, valait mieux passer le temps en s'occupant l'esprit. C'est ainsi qu'elle s'instruisit sur "Tin Hinan".

Cette reine mythique, dont le squelette parfaitement bien conservé fut retrouvé au Hoggar en 1925, aurait vécu quelque part entre le quatrième et cinquième siècle. Selon la légende, elle aurait d'abord habité au pays des Berabers avant de se rendre au Hoggar en compagnie de Takamat, sa fidèle servante, et d'un certain nombre d'esclaves. Durant le très long voyage, elle était montée sur une chamelle blanche sur laquelle elle transportait les nombreuses charges de dattes et de miel qu'elle avait emportées. Après plusieurs jours de marche, ses provisions commençaient à s'épuiser et il n'y avait hélas aucune terre habitée à l'horizon. Alors que la caravane était menacée dans son existence, Takamat fit accroupir son dromadaire devant un petit monticule de sable lorsque celui-ci se mit à bouger. La femme se pencha, creusa un peu et découvrit une termitière où des insectes avaient emmagasiné du grain. Aidée par les esclaves, elle ramassa la précieuse manne qu'elle offrit à Tin Hinan. Ces nouvelles provisions permirent à la caravane de poursuivre sa route et d'atteindre le Hoggar dans de bonnes conditions. C'est là qu'en reconnaissance de ce bienfait, la noble reine décida de fonder les bases de son nouveau royaume. De sa lignée, naquit la race des Touaregs. C'est en souvenir de cet épisode que les tribus vassales des Dag Rali et des Kel Ahnet, descendants de Takamat, payèrent annuellement la " tiaussé" aux tribus nobles des descendants de Tin Hinan et de sa fille Tinirt. À la mort de la belle et grande reine, chaque Targui qui passait à la hauteur de son tombeau y déposait une pierre en signe d'admiration.

-Qu'est-ce que tu lis, mon ange? marmonna Christian à peine éveillé.

-Rien... fit Marianne en refermant sèchement son livre. Vraiment rien d'intéressant...

Elle était sur le point de se blottir dans les bras de son amour lorsque son portable sonna. Il s'agissait d'Igor, lequel désirait connaître les premiers résultats de l'enquête.

-Jusqu'à maintenant, l'informa Marianne, il n'y a vraiment pas lieu de s'inquiéter... la petite Catherine ne s'intéresse qu'à son corps tandis qu'Alexander n'en a que pour ses formules de chimie... pas étonnant qu'il ait remporté un prix Nobel, celui-là! Il ne fait que cela, de la chimie.

-Ce fameux procédé qu'il a inventé, demanda Igor, et qui permet d'arrêter la décomposition des cadavres... ça fonctionne vraiment?

-Bien sûr que ça fonctionne! confirma Marianne en s'efforçant de donner l'impression qu'elle s'en fichait royalement. Mais de vous à moi... à quoi cette découverte pourra bien servir? Pourquoi une personne morte voudrait-elle conserver un corps intact? Totalement ridicule! Ce jeune homme est un rêveur! Oups... nous débarquons très bientôt à New York... je vous rappelle dès que j'ai du nouveau!

-Marianne, dit doucement Christian, pourquoi as-tu menti? Tu crois réellement qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter?

-Attendons d'abord de voir les autres...

Christian avait raison de poser la question et Marianne ne l'ignorait pas. Au cours des mois qui suivirent, plus l'enquête progressait, plus leurs craintes se confirmaient. Malgré tout, elle s'obstinait à tenir Igor le plus loin possible de la vérité. Non pas qu'elle le prenait pour un parfait idiot incapable de contrer la menace qui possiblement, s'annonçait, mais bien pour protéger ses frères et sœurs qu'en dépit de tout, elle affectionnait. C'est que chacun avait un petit quelque chose qui le rendait extrêmement attachant. Ils étaient inquiétants, oui, mais en même temps, tellement charismatiques. On ne pouvait que les aimer.

À la fin de l'enquête, tandis que Marianne combattait un nouveau mal de cœur en contemplant le magnifique ciel des Bahamas, et ce, de l'endroit même où elle avait vu mourir son père, elle ne savait plus quoi penser, ni quoi faire. Devait-elle appeler tout de suite Igor pour lui signifier que si le destin devait un jour réunir ses frères et sœurs, cela pourrait peut-être bien marquer la fin du monde, ou devait-elle continuer à mentir en lui disant qu'outre leur indéniable intelligence, les intentions de chacun étaient parfaitement saines et normales? Si elle hésitait encore à opter pour la première alternative, c'est qu'elle se disait qu'elle-même n'était pas dangereuse. Bien qu'elle était du même sang qu'eux, jamais elle n'envisagerait la possibilité de détruire l'humanité. Peut-être qu'au pire, pourrait-elle l'espérer, mais sans plus. Alors en quoi ses frères et sœurs seraient-ils si différents d'elle? Peut-être bien qu'après tout, un peu comme elle, d'ailleurs, ne faisaient-ils preuve que d'un pessimisme un peu trop prononcé face à l'avenir du monde. Peut-être que comme elle, ils doutaient du futur tout autant qu'ils le craignaient. Mais d'un autre côté, comment des gosses d'à peine dix-huit ans, qui ne se connaissaient pas et qui ignoraient absolument tout l'un de l'autre, pouvaient-ils entrevoir le même avenir, partager les mêmes ambitions et occuper la même ligne de pensée? À croire que quelque part dans le temps, ces surdoués avaient rendez-vous. Un rendez-vous bien prévu, déjà réglé, écrit en toutes lettres dans l'agenda de leur destin.

Qu'il s'agisse de Catherine de France, d'Hamed d'Irak, de Simon du Québec ou encore, de Juan d'Espagne, tous, sans exception, désiraient occuper la tête de leurs pays respectifs. Et une fois au pouvoir, tous entrevoyaient la possibilité de détruire le monde dans le cas où leurs tentatives pour le rendre meilleur devaient échouer. Était-ce là le plan de Poun? Était-ce lui qui avait consciemment manigancé tout ça avant de se donner la mort?

-Peut-être qu'Igor a raison, après tout, dit doucement Christian après avoir écouté Marianne réfléchir tout haut. Ça semble fou, mais... peut-être bien qu'ils viennent... d'ailleurs?

-Mais non! soupira Marianne. Ce n'est pas possible... ça voudrait dire que moi aussi je...

Elle hésita quelques instants avant de poursuivre :

-Et si la théorie d'Igor est exacte, pourquoi ne fais-je pas partie du plan, moi? Pourquoi mon père ne m'a-t-il confié aucune mission? À ce que je sache, je ne souhaite pas devenir présidente... je n'y ai même jamais songé!

-Peut-être bien que ton rôle est tout autre...

-Ah oui? Et ce serait quoi... mon rôle?

-Réunir la famille...

Comme si Christian venait de percer le mystère, Marianne le fixa d'un regard sidéré. Elle réfléchit un peu, puis dit :

-Il n'y a aucune chance pour que je fasse une telle chose. Je ne suis pas folle à ce point! Tu imagines? Réunir une bande de mômes qui rêvent d'exterminer le monde... ce serait encourager leur folie!

-Sincèrement, fit Christian en glissant une main sur le dos de Marianne, ce n'est pas ce que tu souhaites, toi aussi?

-Euh... non... plus maintenant. Le monde me semble toujours aussi laid, c'est vrai, mais... j'ai changé d'idée... je ne veux plus le voir... mort.

-Et pourquoi donc?

-Parce que... parce que... j'ai changé d'avis, voilà tout!

-Eh bien... tu m'en vois ravi. Maintenant... que fait-on des jeunes? On prévient Igor?

-Humm... Je ne crois pas que ce serait une bonne idée. Si nous lui faisons part de nos craintes, il y a de fortes chances pour que sa première réaction soit de les réunir...

-Vrai qu'il serait suffisamment con pour faire en plein ce qu'il faut à tout prix éviter de faire!

-Sans compter que s'il les rencontre, il risque de découvrir mon lien avec eux. S'ils sentent que je les ai trahis, les jeunes pourraient lui révéler la vérité à mon sujet...

-Tu pourrais peut-être effacer leur mémoire? suggéra Christian d'un air moqueur. Après tout, n'ont-ils pas tous essayé de te faire le coup?

-C'est vrai, s'esclaffa Marianne, mais c'était AVANT de connaître ma véritable identité...

-S'ils ne l'ont pas fait, c'est tout simplement parce qu'ils n'y sont pas parvenus. Tu es trop forte pour eux...

-Non, nia Marianne. Ils m'adoraient trop pour s'en prendre à moi et voilà tout. Tu les as vus? Ils voulaient tous repartir avec moi... c'en était déchirant.

-C'est vrai...

-Mais... tu n'as pas tort sur une chose. Je suis BEAUCOUP plus forte qu'eux...

-Assez pour les arrêter s'ils devaient mettre leurs paroles à exécution?

-Justement... ce ne sont peut-être bien que des PAROLES. Ils sont si jeunes... ils changeront d'idée, tu verras! Tout comme moi...

-Puisses-tu dire vrai...

Du moins à ce moment, car en cas de remords de conscience, Marianne se réservait le droit de faire marche arrière, il fut décidé que rien ne serait dévoilé à Igor quant aux curieuses ambitions des jeunes. Il fut également décidé que tout serait fait pour empêcher ces derniers d'entrer en contact les uns avec les autres. Et si pour parvenir à ses fins, Marianne devait aller jusqu'à effacer leur mémoire, elle n'hésiterait pas une seconde à le faire. Bien que cette solution lui semblait être la meilleure, autant pour les enfants que pour la sécurité mondiale, elle était à la fois un réel dommage. Car elle privait l'humanité d'assister un jour à ce qui pourrait s'appeler la "nouvelle rencontre des grands esprits". Ces mêmes étaient si exceptionnellement doués, si brillants et si créatifs, que n'eut été de leurs noirs desseins, le fait de les réunir aurait certes pu contribuer à l'avancement du monde. Après tout, Simon n'était-il pas celui qui avait réussi à rétablir définitivement l'électricité au Québec grâce à une brillante combinaison des énergies solaire et éolienne? Son procédé était si génial qu'il permit au Québec de retrouver sa place de leader mondial au chapitre de la production énergétique. Et de son côté, Osman, de Grèce, n'était-il pas parvenu à découvrir comment les pyramides d'Égypte furent jadis érigées? Lorsque Marianne et Christian l'avaient rencontré, il étudiait justement la possibilité de se rendre sur leur lieu d'origine pour les rebâtir. Et puis Claudia, des États-Unis, ne s'appropriait-elle pas à mettre au point un médicament parfaitement naturel capable de guérir n'importe quelle maladie grave en moins de sept jours? Fabrice, du Mexique, écrivait les plus belles histoires qu'on ait jamais lues alors qu'Armand, de Belgique, peignait des œuvres qui auraient fait mourir Michel-Ange d'envie. Alexander, d'Angleterre, jurait qu'il était à un cheveu de parvenir à faire rouler les voitures et voler les avions à l'aide d'un nouveau combustible non polluant qu'il avait lui-même inventé et qui selon lui, serait tout aussi efficace que le pétrole. Jane, d'Australie, était une mordue du clonage et se disait non seulement capable de recréer n'importe quelle bête, mais aussi, d'immuniser ces animaux contre toute forme de virus. Cette découverte était loin d'être banale, spécialement en cette époque où tous les experts s'entendaient pour dire qu'au rythme où disparaissaient les animaux, le monde entier risquait de mourir de faim avant la fin du siècle. Enfin de compte, après mûre réflexion, Marianne finit par se demander ce qui était le plus dangereux : réunir ses frères et sœurs... ou ne pas le faire.

-Au fond, lui signifia Christian, le résultat sera le même... dans un cas comme dans l'autre, c'est la fin du monde! Sauf qu'en les gardant éloignés l'un de l'autre, j'ai au moins la satisfaction de savoir qu'il me reste encore quelques bonnes années à vivre en ta compagnie...

-Tu ne penses vraiment qu'à toi! lui reprocha Marianne.

-Non... se défendit Christian en se saisissant de Gizmo qui dormait paisiblement à ses pieds, je pense aussi à toi... et à notre satané petit chien.

Convaincue d'agir pour le mieux, Marianne prit son portable et appela Igor pour lui signifier que son enquête était close.

-Si j'ai bien compris, fit Igor, vous vous trouvez actuellement au Bahamas?

-Euh... oui.

-Vous pouvez garder un secret?

-Bien sûr...

-Nous nous parlons du même endroit...

-Hein? Vous êtes ici? Euh... c'est chouette... mais en quoi est-ce un secret?

-En fait, tout le gratin des différents services secrets mondiaux se trouve ici...

-Mais pourquoi donc?

-Pour protéger les grands de ce monde, ma chère!

-J'ai peur de ne pas saisir...

-Eh bien figurez-vous que la fameuse réunion des leaders politiques imposée par le président des États-Unis est sur le point d'avoir lieu...

-Ici?

-Euh... pas exactement. Disons plutôt que le départ se fera d'ici... car la réunion de trois jours se fera sur un énorme bateau de croisières spécialement affrété pour l'occasion. C'est génial, non?

Comme Marianne ne trouvait rien à dire, il enchaîna :

-Même les terroristes n'y verront que du feu! Tout le monde croira à une simple croisière touristique alors qu'en fait, ce seront les têtes dirigeantes du monde entier qui occuperont le paquebot.

-Ainsi que l'ensemble des meilleurs éléments des services secrets... se surprit à marmonner Marianne d'un ton peu rassuré.

-Bien évidemment! confirma joyeusement Igor. Ainsi que ceux des armées! Mais pour nous, ce sera de véritables petites vacances au soleil, cette croisière! Comme personne n'est au courant de rien, aucun événement fâcheux ne risque de se produire...

-Je le souhaite... fit Marianne plutôt inquiète. Mais je vous préviens... ne comptez surtout pas sur moi et mon époux pour prendre part à ce voyage.

-S'agit-il d'une décision irrévocable? l'interrogea Igor visiblement déçu. Il y aura de l'excellente nourriture, à bord, vous savez... d'excellents vins, aussi.

-Je crois que je vais vomir, lança Marianne en posant une main sur sa poitrine.

-Qu'y a-t-il, Chanelle? s'inquiéta Igor. Vous ne vous sentez pas bien?

-Pas tellement, non...

-Eh bien... il faut vous soigner, ma chère!

-J'y verrai...

-Écoutez... j'aimerais bien qu'on puisse se rencontrer avant le départ du bateau, histoire de discuter un peu...

-Ce sera un réel plaisir de vous parler en personne... mentit Marianne qui avait envie de tout, sauf de se retrouver devant lui.

-Le bateau doit partir demain, à midi tapant. Nous pourrions donc nous retrouver au lieu de départ vers... onze heures! Qu'en dites-vous?

-Vous voulez nous rencontrer... sur le bateau?

-Bien sûr! Je tiens absolument à ce vous le voyiez... un véritable palace flottant, que ce bateau! Rendez-vous, donc, sur le quai d'embarquement, juste en face du casino royal, à onze heures. Ça vous va?

-C'est d'accord, soupira Marianne.

-Bravo! Alors je fais préparer vos badges. Vous n'aurez qu'à les récupérer demain à l'entrée du casino.

Le lendemain, elle se rendit au lieu de rendez-vous en compagnie de Christian et du petit Gizmo. Un énorme chapiteau blanc avait été dressé, recouvrant entièrement l'allée entre le casino royale et le fameux bateau d'au moins dix étages. Grâce au chapiteau, personne ne pouvait voir qui sortait du casino et qui montait à bord du bateau. Tout au long du parcours d'environ une cinquantaine de mètres, se trouvaient plusieurs hommes en tuxedo. Ils se tenaient là, bien droits, comme s'ils attendaient quelqu'un ou quelque chose.

Pour les gens de la rue, ils avaient l'air de riches touristes venus tenter leur chance au casino avant de repartir à bord de leur luxueux navire. Mais pour Marianne et Christian, ces hommes n'étaient nuls autres que des agents spéciaux affectés à la sécurité des vulgaires limaces qui s'apprêtaient à franchir la grande allée. Des agents armés jusqu'aux dents qui n'hésiteraient pas une seule seconde à tirer sur quiconque osant s'aventurer sous le chapiteau.

-Tu es bien certaine de vouloir faire volte-face? demanda Christian à Marianne. Finalement... nous allons vraiment tout lui dire?

-Nous avons été payés très grassement pour cette enquête, répondit Marianne, alors... nous lui devons la vérité. J'y ai pensé durant toute la nuit. Ça me chagrine énormément, mais... mes frères et sœurs ne sont pas nets et Igor se doit d'en être informé.

Elle se tut durant quelques secondes avant de lâcher tristement :

-Je me sens si coupable envers eux! C'est comme si je les trahissais tous! Mais... je ne peux mentir à la face d'Igor. Juste en observant la couleur de mes yeux, il le découvrira, c'est certain!

-Si ça peut te rassurer, je crois que tu as pris la bonne décision. Ces gamins pourraient être très dangereux... Personnellement, il m'apparaît très clair qu'ils détestent le genre humain et qu'ils manigancent quelque chose de très malsain...

Si Marianne désirait maintenant partager avec Igor les soupçons qu'elle entretenait au sujet de ses frères et sœurs, c'est que la nuit précédente, elle avait fait un drôle de rêve. Un rêve assez perturbant au cours duquel les jeunes étaient parvenus à leurs fins en prenant le contrôle du monde. Si certains avaient accédé au pouvoir d'une manière parfaitement démocratique, d'autres, pour y parvenir, avaient dû faire appel à la force et à la tricherie. Sans rien dire à Marianne, ils s'étaient réunis dans un lieu secret pour mettre au point une bombe au cristal hautement sophistiquée. Beaucoup plus puissante que n'importe quelle autre bombe, la "cristalline", comme ils l'avaient baptisée, pouvait être activée à partir de n'importe endroit et détruire la totalité de la terre en moins de dix secondes. Ils étaient sur le point de procéder à son lancement lorsque Marianne s'éveilla.

S'agissait-il d'un rêve prémonitoire? Elle n'en avait pas la moindre idée. Quoi qu'il en soit, elle s'interdisait le droit de mettre en doute cette éventualité. Depuis qu'elle avait libéré de son inconscient les nombreux pouvoirs qu'étaient les siens et qu'elle ne craignait plus de recourir à eux, elle fuyait le doute. Même s'il lui était encore difficile de séparer l'imaginaire du réel, chacune de ses intuitions, de la plus banale à la plus étrange, méritait qu'elle s'y attarde. Et Dieu sait qu'elle en avait des intuitions! Parfois même des drôles. Comme par exemple, celle d'avoir l'impression de deviner les pensées exactes qui animaient l'un de ses frangins au moment précis où elle songeait à lui. Bien pire, il lui arrivait constamment de sentir une présence derrière elle, un peu comme si on la suivait à son insu. Combien de fois s'était-elle surprise à tourner la tête afin de s'assurer que nul ne l'épiait! Elle avait beau n'apercevoir personne, l'idée qu'ils étaient tous là, quelque part

derrière elle, l'envahissait un peu plus chaque jour. Vraies ou fausses, ces intuitions la rendaient extrêmement nerveuse, pour ne pas dire complètement paranoïaque.

Malgré les pensées malsaines qui hantaient ses frères et sœurs et malgré celles qu'elle entretenait à leur sujet, elle continuait de les aimer. Elle les aimait inconditionnellement, de la même façon qu'une mère aime et continuera d'aimer le fruit de ses entrailles, même si déçue par lui. Les "enfants Poun" lui semblaient étranges et plutôt suspects. Et c'est par amour pour eux que ce matin-là, elle s'apprêtait à aviser Igor qu'elle consentait à reprendre son service sur une base régulière, mais cela, à la seule et unique condition qu'il accepte de lui confier l'entière responsabilité du dossier "Poun". Elle seule pouvait élucider ce qui se tramait réellement dans la tête des gamins, elle seule pouvait en extraire les idées noires et elle seule pouvait les convaincre de mettre leurs talents au service de l'humanité plutôt qu'à sa destruction. Elle savait qu'Igor sauterait à pieds joints sur son offre, lui qui n'espérait rien de mieux que de la ramener définitivement au sein des services secrets. Quant à Christian, c'était déjà dans le sac. Puisqu'il agirait à ses côtés en tant qu'assistant, il jubilait déjà à la simple idée de se vouer à quelque chose d'utile en compagnie de sa bien-aimée. En fait, Marianne n'entrevoyait plus qu'une seule ombre au tableau... son état. Celui-ci n'allait pas en s'améliorant et tôt ou tard, elle serait contrainte de dévoiler son secret à Christian. Dès qu'il saurait, c'est certain, il l'obligerait à tout plaquer. Il lui fallait très vite trouver une solution car plus que jamais, le temps pressait...

-Ah! Vous voilà! entendit-elle Igor prononcer gaiement derrière son dos. Venez! Je vous fais visiter notre bateau de rêve! Vous êtes sûrs de ne pas vouloir venir? J'aurais un petit boulot pas trop compliqué pour vous...

-Nous sommes absolument certains! répondit catégoriquement Christian. Paris nous manque trop!

-Dommage... soupira Igor. Vous m'auriez été utiles... enfin!

En route vers le bateau, il remarqua la présence du petit Gizmo.

-Hey! Il est beau, ce chien-chien! Il vous a suivi durant toute l'enquête?

-Bien sûr, lui répondit Marianne. Nous ne pouvions pas le laisser seul à la maison durant tout ce temps!

-C'est génial de l'avoir emmené avec vous...

Il regarda à gauche et à droite, comme s'il craignait d'être entendu, puis dit :

-À vous voir ainsi, avec lui, vous avez l'air de tout... sauf d'agents secrets. Excellente couverture, mes amis, vraiment excellente!

Au pied de l'escalier qui permettait d'accéder au bateau, Igor proposa à ses hôtes de les conduire vers le bar le plus somptueux de l'appareil.

-Je n'ai pas oublié, Chanelle, que vous raffolez du martini...

-Euh... aujourd'hui, je m'en passerai, si vous le permettez...

-Voilà presque deux mois, maintenant, qu'elle ne s'en tient qu'aux jus de fruits, précisa Christian. Je ne la reconnais plus... moi, par contre, je suis partant!

Après avoir exhibé son badge aux contrôleurs, Igor entraîna les deux autres à bord du bateau. Quelques présidents et ministres s'y trouvaient déjà, mais Marianne et Christian les ignoraient totalement. Ce qui leur semblait impossible à ignorer, toutefois, c'était ces dizaines de tables chargées de victuailles aussi rares que dispendieuses. Il y avait tant de nourriture, qu'il apparaissait évident qu'une importante quantité de mets se destinait tout droit au gaspillage. Sur chaque table, se trouvaient des barils remplis d'eau qu'on gardait bien frais à l'aide de véritables glaçons. En cette ère difficile, où de plus en plus d'hommes et de femmes étaient menacés de mourir de faim et de soif, voilà que leurs chefs, ceux-là mêmes qui les obligeaient à se serrer la ceinture et qui rationnaient à outrance l'eau et la nourriture, s'apprêtaient à se goinfrer à leurs dépens. Ils buvaient à satiété, sans aucune pensée pour ces millions d'enfants qui au même moment, souffraient de déshydratation extrême. Trop occupés à satisfaire leurs propres besoins, loin d'eux l'idée qu'un seul de leur petit baril d'eau aurait pu servir, ce jour-là, à sauver la vie d'au moins cinq êtres humains. Les Phaneuf étaient tellement outrés qu'ils exigèrent, auprès d'Igor, de quitter tout de suite les lieux.

-Je refuse, fulmina Marianne alors que le président des États-Unis effectuait fièrement son entrée, de rester plus longtemps au milieu de cette... racaille!

-Mais pourquoi donc? s'enquit Igor. Vous ne souhaitez pas profiter un peu de toutes ces bonnes choses?

-Il y a bien assez de profiteurs ici! ragea Christian en saisissant Marianne par le bras. Viens, ma chérie... partons!

-Mais... bredouilla Igor. Votre rapport, alors... quand l'aurai-je?

-Dès votre retour... de... ce... merveilleux voyage! répondit Christian.

-Tenez! insista Igor en leur tendant à chacun un bon gros burger. Profitez au moins de ceci... du vrai bœuf... pas de la viande chimique... Rien de trop beau pour nos dirigeants et leurs assistants!

-Rien de trop beau, effectivement! ironisa Marianne avant de suivre son époux jusqu'à l'escalier de sortie.

-Au revoir! lança Igor avant de mordre à pleines dents dans l'un des burgers.

Tout près de l'escalier, leur faisant dos, se trouvait celui qui visiblement, était le capitaine du bateau. Le grand homme, plutôt mince, bien charpenté et tout de blanc vêtu, portait la main à sa casquette chaque fois qu'un nouvel invité de marque montait à bord. L'homme avait réellement fière allure... une allure qui n'était pas étrangère à Marianne. Elle s'approcha donc de lui, histoire de satisfaire sa curiosité. Quant elle l'eut bien en face, elle se sentit défaillir, comme si on venait de lui couper les deux jambes. Fort heureusement, Christian l'attrapa juste avant qu'elle ne tombe à la renverse.

-Mais qu'y a-t-il, ma chérie? lança-t-il inquiet. Ça ne va pas? Encore tes maux de cœur?

Marianne rouvrit les yeux, la tête bien calée dans les bras de Christian. Elle fixa longuement le capitaine. Elle se serait trouvée en face d'un fantôme que l'expression de son visage aurait été la même. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne parvienne à prononcer quelque chose :

-P... Poun?

-Pars vite d'ici, "Chanelle"! lui ordonna le capitaine qui effectivement, n'était nul autre que Poun.

-Pas avant que vous m'ayez expliqué...

-Cet homme... c'est ton... père? bégaya Christian en se grattant la tête.

-Allez-vous-en, tous les deux! insista Poun. Vous ne devez pas être ici!

-Pas avant de comprendre... s'objecta Marianne d'une voix plutôt faible. Je vous ai tout de même vu... mourir.

-Écoute, mon enfant... dit Poun à voix basse. Tu es en danger, ici. Il va se passer quelque chose de terrible... je n'ai pas le temps de t'expliquer... alors je t'en prie... pars!

-Vous m'avez appelée : "mon enfant"? de s'étonner Marianne en se relevant. Vous saviez donc?

-Bien sûr que je savais! grommela Poun toujours à voix basse. Mes enfants... je saurai toujours les reconnaître!

-Mais...

-Maintenant pars! fit Poun d'une voix si dure que Marianne en eut les larmes au yeux.

-Viens, mon ange... soupira Christian en l'attirant par le bras. Cet homme... n'a visiblement pas de cœur. Il ne mérite pas une fille comme toi...

Ce disant, Christian fustigeait Poun du regard. S'il n'avait pas été autant aveuglé par la colère, sans doute aurait-il pu remarquer les quelques larmes qui perlaient au même moment dans les yeux de son beau-père.

-Prends tes frères et sœurs, dicta Poun à Marianne après s'être raclé la gorge, et place-les en sécurité... à l'intérieur du casino, là-bas, ce sera parfait!

-Mes frères et sœurs? Mais ils ne sont pas ici!

-Ah non? fit Poun en pointant la plage du doigt.

Sur le bord de la plage, quelques cent mètres plus loin, se tenaient effectivement plusieurs dizaines d'adolescents.

-Mais... qu'est-ce qu'ils font là? interrogea Christian.

-Ils vous ont suivi, répondit doucement Poun. Ils ne savent pas encore pourquoi ils l'ont fait... mais l'important, c'est qu'ils aient reconnu le signal.

-Le "signal"? fit Marianne. Mais quel signal?

-Le signal, rigola Poun, c'était... toi.

-Moi?

-Grâce à toi, vous êtes enfin réunis!

-Réunis pourquoi? paniqua Marianne.

-Pour faire ce qui doit être fait! se contenta de lui répondre Poun.

Chapitre XVI

Poun consulta sa montre avant de dire :

-Maintenant, vous devez vous en aller! Le bateau va bientôt partir et... j'ai beaucoup à faire. Prenez les gosses et faites ce que je vous ai dit.

-Mais qu'est-ce que vous allez faire? tenta de savoir Marianne. Où conduisez-vous ce bateau?

-Partez! lui balança sévèrement Poun en guise de réponse. Tout de suite!

Suivie de Christian, Marianne s'empessa de descendre le grand escalier sans même prendre le temps de saluer son père. Une fois au sol, elle marcha d'un pas rapide vers ses frères et sœurs. Elle semblait complètement affolée.

-Tout ça ne me dit rien de bon! dit-elle nerveusement. Il va se passer quelque chose d'horrible, je le sens!

Guère plus rassuré qu'elle, Christian bafouilla :

-Tu crois que... c'est le début de la fin? Je veux dire... les jeunes... ils t'ont suivie... toi... tu étais le signal... celui qu'ils attendaient pour... prendre le pouvoir... et puis ensuite... bang! C'est fini... ils vont détruire le monde... ils l'ont dit...

-À ce que je sache, beugla Marianne, ces petites pestes ne sont pas encore au pouvoir!

-T'inquiète... fit Christian en s'arrêtant de marcher pour surveiller le bateau qui s'éloignait lentement du port, ton père y veillera...

Marianne réfléchit un peu et s'exclama :

-Putain! Tu as raison... ce bateau... il ne reviendra jamais. Nous devons tout de suite prévenir Igor!

Elle s'empara aussitôt de son portable, mais malheureusement, celui d'Igor était fermé.

-Marianne, qu'est-ce qui se passe? demanda Catherine en accourant vers elle. Pourquoi vous regardez ce bateau?

-Parce que votre père s'y trouve! répondit sèchement Christian.

-Mais... rétorqua Catherine toute surprise, ne m'avez-vous pas dit qu'il était mort?

-Faut croire qu'il est ressuscité! ironisa Marianne.

Elle se tourna ensuite vers sa sœur pour lui demander :

-Catherine... pourquoi m'as-tu suivie?

-Je sais pas, balbutia la jeune fille en rougissant. Je l'ai fait parce que... c'était plus fort que moi. Fallait que je le fasse...

-Est-ce que tu sais ce qui va se passer?

-Il va se passer quelque chose?

-Apparemment... tu n'es au courant de rien.

-Mais de quoi?

-Écoute, rassemble les autres et rejoignez-nous sans tarder à l'intérieur du casino!

-Rassembler les autres? répéta Catherine, mais quels autres?

-Tes frères et sœurs...

À voir le visage interloqué de Catherine, il ne faisait aucun doute qu'elle ignorait totalement l'identité de tous ceux et celles qui s'aminaient maintenant un à un vers Marianne et Christian.

-Marianne! Christian! s'écria Alexander d'Angleterre. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir suivis, j'espère? Je ne sais pas... c'était plus fort que moi. Y'a pas à dire... vous voyagez beaucoup, vous deux!

Marianne contempla longuement le groupe que se formait autour d'elle et Christian avant de dire :

-Je comprends, maintenant, pourquoi j'avais constamment l'impression d'être épiée! Ainsi, vous m'avez tous suivie jusqu'ici et bien entendu, personne ne sait pourquoi il l'a fait... c'est bien ça?

Puisque nul ne répondait, elle leur demanda encore :

-Vous avez voyagé tout ce temps les uns auprès des autres... sans savoir que vous étiez frères et sœurs?

-Hein? s'étonnèrent en chœur plusieurs jeunes.

-C'est drôle, avoua Hamed, mais moi, c'est la première fois que je remarque leur présence...

-Idem pour moi! déclara à son tour Catherine.

Puisque leurs yeux demeuraient parfaitement verts, il ne faisait aucun doute qu'ils disaient la vérité.

-J'aimerais beaucoup, précisa Christian, que vous discutiez... euh... en langage... disons... un peu plus humain.

-Tu n'as toujours pas appris à communiquer par la pensée, à ce que je vois! rigola Alexander. Désolé, Christian... mais en ce qui me concerne, ça arrive sans même que je m'en rende compte.

-Même chose pour moi! signifia Catherine.

-Eh bien... lorsque vous êtes en ma présence, faites l'effort d'ouvrir la bouche, d'accord? de les prier Christian.

-D'ac-cord... se moqua gentiment Simon en prenant soin d'articuler chaque syllabe avec insistance.

-Les enfants, coupa Marianne d'un ton autoritaire, sur ordre de notre père...

-Notre... PÈRE? s'étouffa Hamed.

-Apparemment, s'empressa de répondre Catherine à la place de l'aînée, il serait toujours vivant...

-Sur ordre de notre père, donc, poursuivit Marianne, je dois vous conduire en un lieu sécuritaire...

-Pourquoi? chercha à savoir Prakash qui lui, était originaire de l'Inde. Sommes-nous donc en danger?

-Oui, confirma Christian plutôt amer. Grâce aux bons soins de votre père qui s'apprête à commettre une énorme bêtise...

-Mais que va-t-il faire? s'inquiéta Simon du Québec.

-Aucune idée! lança Christian. Ce vieux fou nous a simplement...

Il fut interrompu par une violente secousse qui semblait provenir de sous la terre.

-Mais qu'est-ce qui se passe? hurla Catherine prise de panique.

-Courez! hurla à son tour Marianne. Tous à l'abri! Au casino! Vite!

-Mais c'est un tremblement de terre! s'écria Christian en faisant grimper Marianne sur ses épaules avant de franchir à grandes enjambées les quelques mètres qui les séparaient du casino.

-Ce n'est pas un tremblement de terre, le corrigea Claudio, d'Italie, qui courait tout juste derrière lui. C'est encore pire que ça... c'est la mer qui sort de son lit!

Ce n'est qu'une fois à l'intérieur du casino que Christian put se retourner pour vérifier les dires de Claudio.

-Oh Putain! laissa-t-il échapper en voyant une énorme vague se former tout juste devant le bateau qui maintenant, se trouvait à quelque deux mille mètres du quai.

-Ça y est! s'exclama Catherine, haletante. C'est la fin du monde!

-Enfin! d'enchaîner Alexander.

-Ce n'est pas la fin du monde, rectifia Marianne, mais la fin... D'UN monde!

-Tu crois que ton père pourrait être responsable de... ça? demanda Christian.

-Parlant du père, coupa Simon, puisqu'il n'est pas mort... quand le verrons-nous?

Avant même que Marianne n'ouvre la bouche pour tenter une réponse, le bateau fut transporté par un véritable raz-de-marée avant de sombrer au fin fond de l'océan. Totalement sous le choc, elle trouva quand même les mots pour dire à son frère :

-J'ai bien peur, mon pauvre petit, que ça n'arrivera jamais...

-Qui était dans ce bateau? demanda encore le jeune homme.

-Votre père, répondit froidement Christian, et... tous ceux que vous rêvez de remplacer.

Il scruta l'horizon pour constater qu'assez bizarrement, la mer s'était calmée aussi vite qu'elle s'était affolée. La tempête ne s'était limitée qu'à une seule vague. Une seule, juste une... mais combien meurtrière. À croire que la nature s'était déchaînée par exprès, sachant parfaitement bien ce qu'elle faisait et surtout, ce qu'elle voulait. Tandis que le soleil se frayait lentement un chemin parmi les gros nuages noirs qui eux, s'écartaient un à un, comme pour lui faciliter le passage, mille et une questions traversaient la tête du pauvre homme.

-Marianne, finit-il par articuler, dis-moi que ce que je crois n'est pas possible...

-Mais non, lui répondit-elle d'une voix désespérée, aucun homme ne peut faire ça! C'est la nature... le simple fait du hasard!

-Mais... reprit Christian, il a bien dit qu'il allait se passer quelque chose... que nous devions nous mettre à l'abri...

-Je sais bien, s'impacienta Marianne presque en larmes, mais... peu importe ce qu'il avait en tête... il s'est fait devancer par dame nature, c'est tout! Tu ne vas tout de même pas soupçonner un homme de... contrôler la nature? Nul ne le peut!

-C'était peut-être une bombe, après tout!

-Pas possible! Primo, ce bateau était trop bien protégé pour qu'une personne puisse s'y être introduite avec une bombe et secundo, il n'y a eu aucune détonation.

-Sans compter, poursuivit Mustapha, d'Arabie, que si le bateau avait explosé, il aurait pris feu...

-Je ne comprends plus rien! soupira Christian.

-Bienvenue dans le club! soupira à son tour Marianne.

-Vous tous, vous pourriez me suivre, s'il vous plaît? prononça alors un garçonnet d'à peine huit ans qui s'était subtilement faufilé à l'intérieur du groupe.

-Hein? laissèrent échapper plusieurs personnes en se retournant vers lui.

-Mais qui es-tu, toi? s'écria Marianne, et d'où sors-tu?

Le bambin ne lui répondit pas tout de suite. Émerveillé, il posa sur elle un long regard avant de dire :

-Quel bonheur de vous rencontrer enfin, grande reine! J'attendais ce jour avec tellement d'impatience... veuillez, je vous prie, accepter de ma part ce modeste présent...

Il découvrit ses mains qu'il avait pris soin, jusque-là, de garder bien cachées sous sa longue cape blanche, pour lui tendre un magnifique bouquet de roses blanches. De vraies roses... pas des synthétiques. C'était la première fois que Marianne en voyait.

-Mais mon pauvre petit, lui dit-elle en s'efforçant d'adopter un ton plus léger, tu fais certainement erreur... je ne suis pas une reine. Ces fleurs ne peuvent donc être pour moi...

-Oh que si! répliqua en s'agenouillant le minuscule blondinet au regard d'azur. Ces fleurs sont bien pour vous...

-Mais je te répète que je ne suis pas une...

-Si, vous l'êtes... et j'ai peine à croire que vous ne vous rappelez pas.

-Mais prends-le, ce bouquet! insista Christian. Le petit n'a pas tort, tu sais... TU ES une reine! Une vraie reine de beauté... MA reine!

Un peu gênée, Marianne finit par accepter le bouquet tout se penchant vers l'enfant. Celui-ci redemanda poliment :

-À présent, auriez-vous s'il vous plaît, l'obligeance de me suivre?

-Mais pourquoi tiens-tu autant à ce qu'on te suive, mon petit? chercha gentiment à savoir Marianne.

-Parce que tels sont les ordres...

-Les ordres?

-Oui... les ordres!

-Et de qui proviennent ces... ordres?

-De votre père...

-Tiens donc! s'esclaffa Marianne. Et où dois-tu nous conduire?

-Quelque part...

-Quelque part! Ne peux-tu donc te montrer plus précis?

-Malheureusement... non.

-Mais pourquoi?

-Parce que... tels sont les ordres.

-Serais-tu notre frère? fit Marianne en se penchant vers lui.

-Je le voudrais bien, mais... non.

-Qui es-tu?

-Juste un messenger...

-Alors dis-moi, jeune messenger, nous qui ne te connaissons pas... pourquoi accepterions-nous de te suivre sans même savoir où tu comptes nous emmener?

-Parce que ce sont... les ordres.

-Les ordres, bien sûr, encore les ordres...

-Lesquelles, je vous le rappelle, proviennent de votre père!

-Notre père? Mais nous le connaissons à peine, celui-là!

-Qu'importe... LUI vous connaît!

-Qui nous dit que nous pouvons réellement te faire confiance?

Plutôt que de répondre, l'enfant plongea son regard dans celui de Marianne. Si cette dernière soutint ce regard durant de longues minutes, ce n'était pas par défi, mais bien pour profiter le plus longtemps possible de l'incroyable sérénité qu'il dégageait. Un regard vrai, purement innocent et surtout, rempli d'amour. Seul un être parfaitement digne de confiance et incapable du moindre mal pouvait présenter un tel regard. Marianne se releva très lentement avant de déclarer :

-Va, petit... ouvre la route. Nous venons avec toi...

L'enfant guida le groupe vers le coin le plus discret de la plage. Pour y accéder, il fallait traverser un petit boisé rempli de ronces. Tout au bout se trouvait un long quai, lequel débouchait sur la mer. Une fois le quai franchit, bien qu'à première vue il n'y avait absolument rien, le garçon fit comme s'il ouvrait une porte.

-Veuillez entrer, je vous prie, lança-t-il aux autres le plus sérieusement du monde. Attention... le plancher est plutôt bas. Je vous conseille donc de sauter...

-C'est une plaisanterie, ou quoi? objecta Christian. Tu veux que nous sautions... dans cette eau?

-Mais il est dingue, ce môme! renchérit Christopher. Pas question que je trempe un seul de mes orteils dans ce bain de merde!

-Je ne vous demande pas de plonger dans l'eau, soupira le garçon, juste de sauter!

-Tu nous fais sûrement une vilaine plaisanterie, là, n'est-ce pas? questionna Simon en fustigeant le gosse du regard.

-Mais ce n'est pas une plaisanterie! s'offusqua ce dernier. Sautez... vous verrez bien!

-Si ce n'est pas une plaisanterie, fit Christian, saute le premier... nous verrons bien.

En haussant les épaules, le petit se tourna vers la mer avant de sauter. À la surprise de tous, il n'aboutit pas dans l'eau, mais SUR l'eau. Comme s'il y marchait.

-Tiens, tiens... échappa Marianne en se grattant la tête. Il me semble avoir déjà vu quelqu'un faire ça... ce n'était donc pas le martini, en fin de compte...

Puis elle ferma les yeux avant de sauter à son tour. Elle atterrit sur son postérieur, tout juste à côté de l'enfant.

-Mais... s'étonna-t-elle en tâtant le sol, c'est du verre...

-Plus exactement... du "cristal", s'empressa de la corriger le garçon tout en lui tendant une main pour l'aider à se relever. Vous êtes dans un vaisseau entièrement fabriqué à l'aide de cristal invisible. En fait, seuls les rayons du soleil peuvent trahir sa présence... mais encore faut-il être attentif.

Pendant que les autres les rejoignaient un à un, Marianne déambula lentement à travers l'appareil, les deux bras bien allongés devant elle comme si à tout moment, elle craignait de frapper un mur.

-Oh! fit le bambin comme pour la rassurer. Vous ne risquez rien avant disons... trois cents mètres. Le vaisseau fait trois cents mètres de longueur, deux cents de largeur et cinquante de hauteur.

-Tu veux dire, s'informa Christian, qu'il est recouvert?

-Bien sûr... autrement, nous ne pourrions pas plonger dans les profondeurs de l'océan.

-Mais c'est génial! s'exclama Alexander. Quelle invention, ce truc! Euh... je constate qu'il n'y a ni moteur... ni poste de contrôle... enfin... rien, quoi! Ça carbure à quoi, cet engin, dis-moi?

-Mais à rien du tout, répondit le même. D'où je viens, nous détestons la pollution... nous n'utilisons aucun carburant.

-D'accord, dit Alexander d'un ton approbateur, mais... tu comptes nous faire avancer comment?

-Tu verras... répondit l'autre en lui adressant un large sourire.

Soudain, il y eut une légère secousse, comme si quelqu'un ou quelque chose essayait de tirer l'appareil vers l'avant.

-Mais qu'est-ce que c'est? s'inquiéta Catherine.

Comme réponse, elle eut droit à une nouvelle secousse, beaucoup plus forte que la précédente. Même qu'elle en perdit pied. Ce n'est qu'une fois installée sur son séant endolori par le choc qu'elle trouva réponse à sa question. Le vaisseau avançait maintenant vers l'avant, tout en s'enfonçant tranquillement dans la mer. À peine cinq minutes

suffirent avant que le bleu de ciel ne s'efface pour céder la place à une eau sombre et crasseuse. Pendant que le bambin s'activa à éclairer les lieux en appuyant sur des boutons aussi invisibles que les murs, ses passagers se précipitèrent à l'avant de l'engin, qui se déplaçait maintenant à vive allure, pour tenter de découvrir, mais en vain, le secret de son fonctionnement. C'est qu'il faisait noir, beaucoup trop noir, à l'extérieur de l'appareil, pour voir quoi que soit. Alexander se tourna donc vers l'enfant pour lui signifier :

-Écoute, petit, j'ai beau m'arracher les yeux, je ne vois toujours pas comment ton appareil parvient à avancer...

Il se tut quelques instants, le temps de regarder tout autour de lui, avant d'enchaîner :

-Ah... je vois! Puisqu'il y a de la lumière... je présume que ton vaisseau carbure à... l'électricité... c'est bien ça?

-Tu n'y es pas du tout! se moqua gentiment le garçon.

-Vraiment? Comment arrives-tu à obtenir de la lumière, alors?

-Simplement en activant la force du cristal, laquelle perce les eaux afin de créer un contact avec les rayons du soleil qui eux, nous procurent la lumière.

-Comme c'est ingénieux! s'exclama Simon. Donc j'imagine que si vous faites appel à l'énergie solaire pour la lumière... vous utilisez l'énergie éolienne pour alimenter les moteurs?

-Ce vaisseau, répondit l'enfant, n'a aucun moteur...

-Mais vas-tu enfin nous dire comment tout ça fonctionne, bordel! s'impacienta Alexander.

-Tu verras bien... se contenta de répliquer le garçon.

Moins de dix minutes plus tard, une lumière aveuglante inonda tout le devant de l'appareil.

-Putain! laissa échapper Christian. Mais qu'est-ce que c'est?

-Nous sommes arrivés à destination! annonça le bambin. Tenez-vous bien... nous allons bientôt accoster!

-Mince, alors! s'étonna Marianne. J'ai beau le voir... j'ai peine à y croire!

Difficile, en effet, de croire qu'au fin fond de l'océan, gisait une ville aussi grosse et aussi lumineuse que pouvaient l'être, à l'heure de la belle époque, New York et Las Vegas.

-C'est quoi, ça? demanda Christian.

-Ça, répondit fièrement le garçon, c'est chez-moi!

Une grande porte s'ouvrit, permettant ainsi aux six chevaux marins qui transportaient l'appareil de pénétrer à l'intérieur de l'étrange cité. Dès que la porte se referma, celle du bateau s'ouvrit. Marianne fut la première à poser le pied sur le sol. Elle se précipita vers les chevaux marins, lesquels semblaient épuisés.

-Les pauvres! s'exclama-t-elle. Ne peut-on rien faire, pour eux... ils ont l'air mourants.

-Leurs poumons sont intoxiqués, lui précisa le jeune garçon. La mer est beaucoup trop polluée pour eux... nous devons tout de suite les conduire vers les eaux purifiantes.

Pendant que le groupe accompagnait les chevaux qui marchaient à vive allure vers les "bassins de désintoxication", Christian demanda:

-Mais où sommes-nous?

-Vous verrez... fit le garçon.

-J'y pense, Marianne, dit encore Christian en ignorant la réponse de l'autre. Il nous faut à tout prix prévenir les médias... le bateau que conduisait ton père, tout à l'heure, et... qui a sombré... le monde se doit de connaître l'identité des passagers qui se trouvaient à bord.

-Mais te rends-tu compte? protesta Marianne. Si nous faisons une telle chose, ce sera l'anarchie! Je te signale que tous les dirigeants de la terre sont morts... les dirigeants... leurs assistants... les membres des services secrets... les chefs d'armées... tout le monde, quoi!

-Il n'y a donc plus personne pour gouverner? s'enquit Catherine.

-Comment ça... plus personne pour gouverner? prononça une grosse voix provenant de derrière. Mais il y a VOUS, mes petits, il y a VOUS!

-Poun? s'écria Marianne sur le point de défaillir une nouvelle fois. Mais... vous n'étiez pas dans ce bateau?

-J'y étais, confirma son père, et maintenant... je n'y suis plus.

-Comment est-ce possible? demanda Christian qui ne comprenait rien de rien. Vous étiez à bord lorsqu'il a quitté le quai... il y a eu cette immense vague et puis... le bateau a sombré... mais comment avez-vous pu survivre à cela?

-Et où sont les autres? questionna Marianne d'un ton accusateur. Qu'avez-vous fait d'eux?

-Ils sont quelque part par là-bas... répondit Poun en pointant du doigt un immense palais.

-Donc, ils sont en vie? fit Marianne un peu plus rassurée.

-Autant que la bêtise humaine! s'exclama Poun d'un ton las. Leurs pieds n'avaient pas encore frôlés le sol que déjà, ils se disputaient les richesses de mon île! Plutôt ahurissant, non?

-Comment avez-vous survécu à la tempête? le questionna Christian.

-Juste avant de commander à la mer d'engloutir mon bateau, j'avais pris soin de le recouvrir d'un grand dôme. J'en suis d'ailleurs à me demander si j'ai bien fait... peut-être aurais-je dû les laisser se noyer... tous! Mais il se trouve que j'avais d'autres projets pour eux, alors... j'ai au moins la satisfaction de leur avoir foutu une sacrée frousse!

-Ai-je bien compris? s'étouffa presque Christian. Non, mais... on se croirait en pleine fiction! Vous... vous affirmez être responsable de ce naufrage? Mais comment est-ce possible? Comment un homme peut-il commander l'océan?

-Sachez que l'océan et moi, répliqua Poun le plus sérieusement du monde, n'avons toujours fait qu'un... j'ordonne et il obéit.

-Si tel est le cas, constata Christian, vous venez de vous rendre coupable du plus grand enlèvement de l'histoire!

-Mais c'est beaucoup plus qu'un simple enlèvement, mon ami! rigola Poun. C'est la concrétisation d'un plan que j'ai imaginé il y a maintenant plusieurs années... le jour même, en fait, où j'ai conçu votre épouse.

Il se tut quelques instants, puis reprit :

-Vous avez demandé, cher gendre : " Comment un homme peut-il commander l'océan? ". À cela je vous répondrai... qui vous dit que je suis un homme?

-Justement! l'interrompit brusquement Marianne. Qui êtes-vous, au juste, ou plutôt... QU'ÊTES-VOUS?

-Et que sommes-nous donc tous? ajouta Catherine au bord des larmes. J'ai toujours su que je n'étais pas normale...

-Moi de même! renchérit Simon. Si vous êtes vraiment notre père... je vous ordonne de nous dire qui nous sommes et ce que nous faisons ici... d'ailleurs, c'est où, ici?

-J'ai terminé de soigner les chevaux! lança le petit garçon en s'amenant vers Poun au pas de course. Puis-je aller jouer avec les autres, maintenant?

-Bien sûr, mon enfant! lui répondit affectueusement Poun. Tu as bien travaillé, aujourd'hui, je suis très fier de toi.

Pendant que Marianne regardait le petit garçon rejoindre gaiement ses amis, elle ne put faire autrement que de constater jusqu'à quel point ces magnifiques enfants semblaient heureux. Voilà longtemps qu'elle n'avait pas vu des mômes rire autant... s'amuser autant. En avait-elle déjà vus, d'ailleurs? Autre fait étrange, les jeunots affichaient tous un physique identique : cheveux blonds, yeux bleus, peau basanée, lèvres bien rosées... des enfants parfaits qui donnaient l'impression d'être de vrais petits anges.

-Ah non! entendit-elle Christian hurler. Gizmo... espèce de sac à puces! Sors tout de suite de là!

Comme Christian courait le long des bassins où reposaient les chevaux marins, lesquels paraissaient nettement plus en forme que précédemment, Marianne comprit que leur petit chien s'était aventuré trop près des bêtes. Inquiète, elle accourut auprès de son époux pour secourir l'animal. Mais à sa grande surprise, le petit Gizmo donnait l'impression de s'amuser ferme avec les chevaux. Ces derniers l'avaient déjà pris en affection, un peu comme s'il était des leurs.

-Pourquoi vous inquiéter? s'enquit Poun en s'approchant de sa fille aînée. Nos bêtes ont pourtant l'air de bien s'entendre...

-Effectivement... approuva Marianne en retrouvant son calme. Décidément, on aura tout vu! Une ville sous la mer... des enfants heureux et... un chien qui s'amuse avec des... c'est quoi, au juste, ces bestioles?

-Tu oses traiter mes hippocampes de... "bestioles"? fit mine de s'indigner Poun.

-Des "hippocampes"? répéta Christian plutôt incrédule. Mais allons... vous nous faites marcher! Un, ils n'existent plus et deux, d'après ce que j'en sais, les hippocampes sont censés être minuscules... tout petits... à peine quinze centimètres de hauteur.

-C'est que les miens sont... géants, voilà tout! Il y a de cela très longtemps, j'ai récupéré tous les hippocampes encore vivants. Les pauvres se mouraient. Alors avant que les saloperies humaines ne viennent à bout de la race, je me suis porté à sa rescousse. Depuis, j'en fais l'élevage et de fil en aiguille, j'ai mis au point un procédé tout à fait révolutionnaire pour les rendre plus forts, moins vulnérables à la pollution et surtout, plus gros et beaucoup plus grands. Maintenant, chacun d'eux fait plus d'un mètre et demi! Pas mal, hein?

-De véritables chevaux de course, quoi!

-Mais de course... sous-marine! C'est si exaltant!

-Moi, coupa Simon, ce qui m'exalterait le plus, serait d'obtenir des réponses à mes questions... qui êtes-vous, qui sommes-nous et enfin, où sommes-nous, bordel?

Du coup, un lourd silence régna. Les enfants étaient littéralement suspendus aux lèvres de leur père, exigeant de lui des réponses qu'ils attendaient tous depuis trop longtemps. Bien appuyé sur son magnifique bâton, qu'il se plaisait encore à traîner avec lui, Poun commanda à sa marmaille de le suivre jusqu'à son palais. Un palais magnifique, qui n'était pas sans rappeler ceux qu'évoquent si bien les contes des mille et une nuits. En passant devant le petit parc où les bambins s'amusaient toujours, Marianne se risqua à demander :

-Ces enfants... ce sont nos frères?

-Bien que je les aime comme mes propres enfants, répondit Poun sans s'arrêter de marcher, je ne suis le géniteur d'aucun d'eux. Ils n'ont donc aucun lien avec vous.

-Mais à qui sont-ils? chercha encore à savoir Marianne.

-Ici, de préciser son père, nous ne nous soucions guère de savoir à qui appartiennent les enfants pour la simple et bonne raison qu'ils n'appartiennent à personne. Ils sont là... ils existent... et c'est tout. Ce sont... les enfants de l'île.

-Hein? rétorqua bêtement Christian. Mais...

-Sur cette île, l'interrompit Poun, le bonheur et l'éducation des enfants passent par l'ensemble de la communauté et non pas par leurs simples géniteurs. Ici, tout le monde veille sur n'importe quel enfant comme s'il s'agissait du sien... ils sont pris en main et surtout, « aimés » par tous et chacun.

-Étrange, tout de même... se permit d'affirmer Catherine.

-Qu'est-ce qui est le plus étrange? répliqua son père en la fixant du regard. Une communauté où tout le monde aime tout le monde ou une autre où personne n'aime personne?

À cela, Catherine ne répondit rien, reconnaissant trop bien que son père avait raison. D'ailleurs, les "enfants de l'île", comme il les appelait, semblaient si heureux qu'il ne faisait aucun doute, dans son esprit, que la façon dont on les préparait à leur vie d'adulte était parfaitement saine.

À l'entrée du palais, juste avant que Poun n'ouvre les lourdes portes en marbre rose, Marianne se pencha pour resserrer les lacets de ses chaussures. Ce faisant, elle remarqua, dans l'herbe, une toute petite pierre rose. Une pierre identique en tout point à celles que distribuait Poun, jadis, pour régler ses factures. Elle se mit à scruter les alentours pour constater qu'une véritable jonchée de perles envahissait le sol. Bouche bée, elle se releva et avant même qu'elle ne dise quoi que ce soit, son père lui lança d'un trait :

-Mais quoi? Je t'avais pourtant bien dit que chez-moi, les perles se trouvaient aussi aisément que des cailloux...

Les portes du palais s'ouvrirent alors sur une immense salle richement décorée où l'or, l'argent et le cristal étaient à l'honneur. Mais parmi les invités, nul ne faisait état de la beauté des lieux. La richesse étant déjà leur lot, ils n'en avaient rien à foutre. Soudain, un coup de feu se fit entendre.

-Mais qu'est-ce que c'est? s'inquiéta Simon.

-Rien! le rassura Poun. Ce sont les petits guignols que j'ai ramenés qui s'amuse... pour mon plus grand bonheur, d'ailleurs! Le grand gagnant se méritera la chance de me disputer la propriété de cette île. N'est-ce pas fantastique?

Un deuxième coup de feu résonna, puis un troisième et encore un quatrième avant que Marianne ne réalise ce qui se passait réellement :

-Si j'ai bien compris, lança-t-elle à l'intention de son père, tout se passe selon votre bon vouloir...

-Et même mieux! s'exclama fièrement Poun.

Puis il se tourna vers Christian, à qui il demanda :

-Vous avez un téléphone avec vous?

-Bien sûr! fit Christian en exhibant son appareil.

-Alors appelez tout de suite une station de télévision, n'importe laquelle, lui commanda-t-il en lui tendant une feuille de papier, et demandez à son directeur de bien vouloir se brancher sur la fréquence indiquée ici. Cette salle contient plus de vingt caméras alors... j'imagine qu'elles pourront capter toutes les images dont il aura besoin. Dites-lui bien que le sort de l'humanité va se jouer ici-même au cours des prochaines heures... le monde est en droit de savoir ce que l'avenir lui réserve.

-Mais qu'allez-vous faire encore? protesta Marianne en faisant fi des nouveaux coups de feu qui retentissaient au même moment. C'est quoi, votre fichu plan? Et enfin, quel monstre êtes-vous donc? Allez-vous enfin nous le dire?

-Du calme, petite "Chanelle", du calme... se contenta de lui dire Poun en souriant légèrement.

-"Chanelle"? fit Simon. Mais elle ne s'appelle pas "Chanelle"...

-C'est pourtant le nom qu'elle s'évertue à se donner depuis notre toute première rencontre, et cela, malgré le fait que ses yeux tournent au bleu chaque fois qu'elle le prononce...

Catherine tenta de préciser :

-Elle s'appelle...

-Ne lui dis pas! l'interrompt Marianne. Pourquoi me ferais-je connaître d'un père qui ne s'est jamais soucié de moi? Ni d'aucun d'entre nous, d'ailleurs! Il nous a abandonnés de la même manière qu'il a abandonné nos mères... pas une fois, pas une seule fois il ne s'est donné la peine de prendre de nos nouvelles, histoire de savoir ce que nous devenions ou... si nous nous portions bien. Bien pire... j'ai fait le tour du monde en sa compagnie. Il savait depuis le tout premier jour que j'étais sa fille et pourtant, jamais il n'a cru bon de me le dire.

Les larmes aux yeux, elle se tourna vers Poun avant de poursuivre :

-Pourquoi, Poun? Pourquoi ne pas me l'avoir dit? Vous me reprochez de vous cacher ma véritable identité alors que vous avez fait bien pire!

Avant de répondre, Poun prit le temps de s'installer bien confortablement sur un magnifique fauteuil aux bordures dorées dont les coussins rouge vif semblaient fort moelleux. C'est pourtant Marianne qui aurait eu besoin d'occuper ce fauteuil. Mais les explications que s'appêtait à lui livrer son père revêtaient pour elle une telle importance, qu'elle passa outre son horrible mal de cœur.

-Si j'ai gardé le silence, ma chère enfant, finit par lui expliquer Poun, c'est qu'à l'époque, tu n'étais pas prête à entendre ce que j'avais à te dire. Tout comme tu n'étais pas prête à reconnaître que tu étais différente... tu souhaitais tellement être NORMALE, que tu es même allée jusqu'à OUBLIER ces dons pourtant extraordinaires que je t'avais transmis et qui faisaient de toi un être à part.

-J'étais effrayée, voilà tout! plaida Marianne.

-Et c'est pourquoi je ne t'ai rien dit. Je ne voulais pas t'effrayer davantage. J'ai jugé qu'il était préférable d'attendre que tu sois prête et Dieu merci, aujourd'hui, tu l'es...

-Mais prête pour quoi? s'impacienta Marianne.

-Prête à accepter tes différences et surtout, QUI tu es. De tous mes enfants, c'est toi la plus forte et peu importe ce qu'ils décideront, rien ne pourra être fait sans ton aval.

-Je ne comprends absolument rien à ce que vous dites...

Poun se mit soudain à la contempler d'un regard si intense, qu'une seule petite minute lui suffit avant qu'elle ne découvre enfin ce à quoi pouvait bien ressembler l'amour d'un père. C'était beau, c'était géant.

-Je t'aime, mon enfant, lui lança-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Et permets-moi d'ajouter que de tous mes enfants, tu m'es la plus précieuse. Il ne s'est pas écoulé une seule journée, depuis ta naissance, sans que je cherche à m'enquérir de toi. Pas une seule

journée sans que je m'inquiète pour toi et pas une seule journée sans que j'essaie d'entrer en contact avec toi. Mais... tu étais si "fermée", que jamais je n'ai pu pénétrer ton esprit, ne serait-ce que pour te signifier que je pensais constamment à toi. Avec les autres, pourtant, j'y suis parvenu... mais toi, ta force est si grande, que tu peux résister à n'importe qui. Même à moi! Ce n'est pas peu dire...

En prenant appui sur son bâton, Poun se releva de son siège pour ensuite déambuler tranquillement au milieu de ses enfants. Bien que sa progéniture était nombreuse, cela ne l'empêcha nullement de diriger un regard fier sur chacun des siens.

-Mes chers petits, leur dit-il, aucun de vous n'a été conçu vainement. Chacun de vous possède un talent bien particulier, et cela non plus n'est pas l'œuvre du hasard. J'ai voulu qu'il en soit ainsi afin que le monde puisse bénéficier de votre présence en son sein... sauf, bien sûr, si vous jugez qu'il ne le mérite pas.

-Père, questionna Hamed, est-ce que tu essaies de nous dire que... tu es Dieu?

-Ce Dieu dont tu parles n'existe pas, mon petit! s'exclama Poun. En conséquence... je ne puis être lui.

-Sommes-nous des extraterrestres? s'inquiéta Catherine. C'est ce que les services secrets croient, en tout cas...

Poun se tourna vers elle et fit entendre un grand rire avant de lui préciser :

-Nul doute que très bientôt, nous pourrons dire que c'est ce qu'ils... "croyaient"! Mais en attendant, n'aie crainte... il n'y a aucun extraterrestre parmi nous.

-Mais qui sommes-nous, nom de Dieu? s'impativa Simon. Vas-tu enfin nous le dire?

-Vous êtes mes enfants, leur révéla posément Poun, et je suis Poséidon... certains m'appellent aussi Neptune, d'où l'origine de mon surnom chez les hommes : "P" ou "N". "P" pour Poséidon et "N" pour Neptune. Je suis le dieu de la mer et...

-Le roi de l'Atlantide! continua pour lui Alexander nettement impressionné.

-Le ROI DE L'ATLANTIDE! se moqua ouvertement Marianne. Mais allons donc... tout le monde sait que l'Atlantide n'est qu'un mythe!

-Tu as pourtant les deux pieds bien ancrés sur ce mythe, ma chérie! fit Poun. Si tout le monde croit que cette île est un mythe, c'est que le jour où je l'ai fait disparaître de la surface de la terre, j'ai voulu qu'il en soit ainsi.

-Ce que vous prétendez n'a aucun sens! reprit Marianne. À supposer que l'Atlantide a bel et bien été... nul n'ignore, pauvre de vous, la légende selon laquelle elle aurait été complètement détruite par une terrible explosion avant de s'engouffrer au fond de l'océan.

-Une terrible explosion que j'ai moi-même provoquée après avoir débarrassé mon île des indésirables. J'ai effectivement chassé de mes terres tous ceux qui avaient cessé d'obéir à mes lois et qui par conséquent, rendaient imparfaite la vie sur l'Atlantide.

Poséidon expliqua alors qu'après avoir gagné l'Atlantide lors d'un tirage au sort effectué entre les dieux de l'Olympe, il s'y était installé en compagnie de son épouse Amphitrite et quelques centaines d'hommes triés sur le volet. Les humains de l'époque étant bêtes et sots, il entreprit de les instruire et de leur transmettre plusieurs connaissances, jusque-là exclusivement réservées aux dieux. Au début, tout fonctionnait à merveille et la vie, sur l'île, ressemblait à une véritable oasis. Bien que les richesses, telles l'or et les fameuses perles qu'il transportait avec lui chaque fois qu'il visitait le monde des humains, étaient omniprésentes sur l'île, nul n'en faisait état. Pour tous, il ne s'agissait que d'or... que de perles. Chaque être vivait dans le respect de l'autre et l'inégalité était absente. C'était la vie parfaite, jusqu'au jour où les humains se divisèrent en deux groupes. Il y eut les fils de la loi de un, c'est-à-dire ceux qui s'efforçaient d'obéir aux règles autant en pensée qu'en action, et il y eut les fils de Bélial, ces humains demeurés humains et donc, trop attachés aux richesses, à leurs plaisirs et leurs propres désirs. Jugeant que cette division, au sein de son peuple, risquait de provoquer la chute de l'Atlantide, lui, Poséidon, décida de chasser les fils de Bélial et pour éviter qu'ils ne reviennent, leur fit croire à la destruction de l'île en simulant une gigantesque explosion. Tous crurent que ladite explosion était le résultat d'une mauvaise utilisation des rayons solaires alors qu'en réalité, c'était lui, Poséidon, qui avait ordonné à la mer d'engloutir son territoire, lequel, juste avant de sombrer, fut entièrement recouvert d'un dôme en cristal, dôme qui put être créé grâce à l'activation des rayons solaires.

-Il m'arrive quelques fois, admit Poséidon, de quitter mon palais pour prendre des nouvelles des hommes, juste pour savoir ce qu'ils deviennent...

-Et pour profiter de leurs femmes, également... l'accusa Marianne.

-Parfois...oui. Mais beaucoup moins souvent que tu ne le crois. J'ai malheureusement découvert qu'avec les siècles, les femmes, aussi belles soient-elles, ont fini par développer les mêmes vices que les hommes. Aujourd'hui, elles sont aussi mauvaises qu'eux... parfois même pires.

-Mais dis-nous, père, demanda Simon, qu'est-il advenu des gens que tu as chassés de l'île?

À cette question, Poséidon répondit que les fils de Bélial s'étaient divisés en plusieurs groupes. Chacun d'eux était parvenu à former un très grand peuple grâce aux connaissances acquises chez les Atlantes et mises en pratique au sein de son nouveau territoire. C'est ainsi que l'un de ces groupes choisit d'occuper les terres d'Égypte pour y instaurer une civilisation aussi remarquable qu'étonnante, marquant à jamais l'histoire de ces lieux. Bien que brève, la glorieuse histoire de ce peuple était toujours aussi présente dans l'esprit des gens et encore en 2084, son mysticisme continuait d'intriguer. C'est ce

même peuple qui parvint à bâtir, sans que nul ne sache encore comment, sauf, apparemment, Osman, de Grèce, les fameuses pyramides.

Un autre groupe formé par les fils de Bélial devait décider de s'installer sur les terres des Honduras, du Yucatán et du Guatemala. Tout le territoire fut baptisé "Mayax" et en l'occurrence, ses nouveaux occupants devinrent des Mayas. Enfin, un dernier groupe prit la direction du Pérou, bâtissant, là-bas, les célèbres pistes de Nazca, lesquelles ne pouvaient être vues que du ciel. Malheureusement, l'histoire de ces deux derniers peuples ressemblait étrangement à celle des Égyptiens, à savoir qu'elle fut fabuleuse... mais courte.

-Et pourquoi donc? demanda Alexander.

-Ces peuples, répondit tristement Poséidon, ne possédaient aucune morale, aucune conscience. Ils ont réalisé de bien grandes choses, il est vrai, comme par exemple, ces gigantesques pyramides... ils les ont bâties en respectant minutieusement les techniques acquises durant leur passage sur l'Atlantide...

-Et alors? l'invita à poursuivre Osman.

-Sauf que jamais, au grand jamais, je ne leur avais dit que pour parvenir à d'aussi grandes réalisations, il fallait écraser son prochain! Pour voir naître l'aboutissement de leurs projets, ces fils de Bélial n'ont pas hésité à recourir à l'esclavage... sans aucun remords! Non, mais... quel gâchis! Dans toutes les civilisations qu'ils ont créées, prévalaient l'inégalité et l'injustice. Le pouvoir et les richesses étaient le lot d'une poignée d'hommes, tandis que les autres devaient se résoudre à la misère et la soumission.

Il se tut un instant, le temps de fixer son grand bâton qui en fait, représentait son sceptre, son trident, celui par lequel il commandait la nature. Finalement, après un silence qui pour ses enfants, parut une éternité, il avoua:

-J'ai... détruit ces peuples. Je les ai détruits de la même façon qu'aujourd'hui, j'envisage de détruire les responsables du mal humain.

-Chose que visiblement, dit Marianne, vous n'aurez pas à faire, n'est-ce pas?

D'un air entendu, Poséidon marcha vers une fenêtre pour jeter un oeil plutôt triste sur les dirigeants et leurs acolytes.

-Mettez un homme au pouvoir, commenta-t-il, et vous assisterez très vite à un fort désolant spectacle...

Et un autre coup de feu retentit.

-Il n'y a pas que les hommes au pouvoir qui sont mauvais, se permit de constater Catherine. Le monde l'est... le monde entier.

-Ça, tu l'as dit! l'appuya Simon. Personne, sur cette terre, n'est bon. Personne! L'homme a rendu la vie si laide, si compliquée, si pénible à vivre... que le simple fait de respirer est devenu un véritable châtement. On célèbre la naissance d'un enfant alors qu'en réalité, on devrait être désolé pour lui! Et plutôt que de l'applaudir, on pleure la mort d'un homme!

-Ce n'est pas uniquement les dirigeants qui devraient être éliminés, renchérit Jane, mais l'humanité au grand complet...

Marianne avait peine à croire ce qu'elle entendait. Les larmes aux yeux, elle s'apprêtait à prendre la parole lorsque Poséidon, qui s'était maintenant déplacé vers l'escalier permettant d'atteindre la grande estrade sise à l'avant de la salle, prononça :

-Je pourrais dès à présent, il est vrai, déchaîner les éléments à la grandeur de la terre, mais... pas tout de suite. Ce faisant, je contreviendrais à mon plan.

Pendant que ses enfants, subjugués, demeuraient attentifs à ses moindres faits et gestes tout en buvant chacune de ses paroles, Poséidon monta tranquillement l'escalier pour ensuite se diriger vers le centre de l'estrade. Là, il s'empara d'une couronne qui jusqu'alors, reposait bien à plat sur une table. Ornée de trois pointes, cette couronne représentait le symbole de la mère patrie. Après l'avoir bien fixée sur sa tête, il prit place sur un fauteuil en velours rouge. Le fauteuil était si beau, si luxueux, qu'il semblait avoir été fabriqué expressément pour un roi. L'air grave, il brandit fièrement son trident à l'aide de sa main droite. Alors qu'il voulut parler, Christian refit surface :

-Ça y est... euh... Monsieur! Il aura fallu du temps, mais une station de télévision est finalement parvenue à capter notre signal satellite. Dans moins de deux minutes, elle sera en mesure de transmettre les images de cette réunion à travers le monde entier!

-Bon boulot, cher gendre! le remercia Poséidon.

-Merde! lança alors Marianne en s'affaissant sur une chaise. Je crois bien que je vais vomir...

-Mais qu'as-tu donc encore, ma chérie? s'enquit Christian en s'approchant d'elle. Ça devient plutôt inquiétant, tu sais!

-Tu ne lui as pas encore dit? s'indigna Catherine. Il le faudrait bien, pourtant...

-Quoi? s'inquiéta Christian en se retournant vers sa belle-sœur. Qu'est-ce qu'elle ne m'a pas encore dit?

D'une voix grave et forte, Poséidon coupa la conversation :

-Rien qui ne puisse attendre la fin de cette audience!

-Mais... rouspéta Christian.

-J'ai dit? répliqua Poséidon d'un ton qui ne laissait place à aucune intervention.

Il observa un court silence durant lequel il fixa sévèrement Christian qui du coup, ravala sa salive. Puis il reprit :

-Place, maintenant, à la véritable raison de notre présence ici! Je suis heureux, mes chers enfants, que vous ayez su reconnaître en, "Chanelle", le signal que vous attendiez tous, c'est-à-dire celui qui devait vous mener ici, aujourd'hui même, en cet instant bien précis. Tel que dicté par vos rêves, vous l'avez fidèlement suivie, ce qui fait que maintenant, nous sommes en mesure d'accomplir ce qui doit être fait...

-Mais qu'est-ce qui doit être fait? l'interrompit Marianne d'une voix frêle.

-Attention... prévint Christian, nous serons en ondes dans trois... deux... un!

Tous gardèrent le silence pendant que Poséidon, l'air quelque peu surpris, se racla la gorge.

-Mesdames et Messieurs, avança-t-il en guise de préambule, cette... "émission", si vous me permettez l'expression, risque d'être la dernière à laquelle vous assisterez. La dernière... et peut-être bien la plus terrible de toutes car la totalité de ce que vous entendrez ici ne relève aucunement d'une œuvre de science-fiction. L'ultime décision qui sera prise dès la fin de ce débat qui dans quelques instants, s'amorcera sous vos yeux, ne sera que pure réalité. En d'autres mots, ce qui sera dit ici... sera fait!

Soulevant solennellement son sceptre, il poursuivit :

-Mon nom est Poséidon... Dieu de la mer, de l'abondance et des tremblements de terre! Je suis le maître de ce trident, lequel me permet de faire jaillir l'eau du sol... ou l'assécher à jamais. Je peux ordonner à la nature de déchaîner ses éléments aussi facilement que je puis enrayer sa colère. Si j'ai le pouvoir de sauver votre terre, j'ai aussi celui de la détruire.

Bien calé dans son beau fauteuil, il marqua une nouvelle pause avant d'enchaîner :

-Ci-présents dans cette salle... mes enfants! Comme vous pouvez le constater... j'en ai beaucoup! Un par pays, en fait. Et même davantage puisqu'au Québec, j'en compte deux : mon aînée, qui refuse obstinément de me révéler son véritable nom... et Simon. De vrais génies! Au même titre que les autres, d'ailleurs.

Poséidon entreprit alors de présenter un à un les membres de sa famille, non sans omettre de préciser l'origine et les talents bien particuliers de chacun. Ce discours de présentation fut aussi long que sa lignée. Si long, que le pauvre Christian faillit s'endormir plus d'une fois. Il demeura suffisamment éveillé, toutefois, pour constater que son beau-père avait procédé à l'éloge de tous... sauf à celui de Marianne.

-Il t'en veut ou quoi? souffla-t-il, plutôt amer, à l'oreille de cette dernière.

-La ferme! murmura sèchement Marianne qui ne camouflait qu'avec peine sa contrariété du moment.

Lorsqu'il en eut terminé avec les présentations, soit quelque deux heures plus tard, Poséidon annonça :

-Il y a quelques heures, je me suis emparé des bourreaux de votre terre. Et juste au cas où vous seriez suffisamment sots pour vous soucier de leur sort, je tiens à vous rassurer tout de suite : ils sont toujours en vie. Du moins... pour le moment. Je crois savoir qu'ils s'amuse... là-bas... quelque part sur l'île. Ensemble, ils jouent à un bien drôle de jeu. Un jeu qui ressemble en tout point, je dirais, à celui qu'ils jouent toujours, chez-vous, et pour lequel ils semblent éprouver une vive passion. Même si je ne surveille pas vraiment la partie qu'ils se livrent, j'ai hâte de connaître le vainqueur...

Tous entendirent une forte détonation avant que Poséidon ne se croit obligé de préciser :

-Sachez que je ne sais pas du tout s'il vous sera permis de retrouver vos élus...

-Mais Père, objecta Catherine, sans les gouvernements... ce sera l'anarchie!
Ce à quoi Poséidon répliqua :

-Le roi est mort... vive le roi! Mais n'as-tu donc rien compris, ma chère enfant? Pourquoi, depuis que tu es en âge de réfléchir, souhaites-tu autant gouverner le pays qui t'a vue naître?

N'eut été des coups de feu, qui se faisaient de plus en plus nombreux, un silence de mort aurait régné dans la salle. Poséidon savoura quelque peu cet instant pour ensuite reprendre :

-Et toi, Alexander? Pourquoi rêves-tu de diriger l'Angleterre? Pourquoi chacun de vous possède-t-il les mêmes ambitions?

Comme personne n'osait répondre, Marianne le fit au nom de tous :

-Parce que vous l'avez voulu! hurla-t-elle en se levant d'un bond. Parce qu'aujourd'hui, c'est l'aboutissement de votre œuvre, pas vrai? La réalisation de ce plan machiavélique que vous avez élaboré le jour de ma conception!

-Tu as tout pigé! s'exclama fièrement Poséidon, sauf pour une chose... mon plan n'est pas nécessairement "machiavélique". Enfin...

-Enfin quoi? grogna Christian.

-Tout dépendra... répondit Poséidon en se faisant plutôt hésitant, tout dépendra de... l'issue de cette réunion... ou, devrais-je dire... de... de ce procès.

-Ce PROCÈS? répéta Marianne stupéfaite. Mais quel procès?

-Le procès du monde, ma chérie! Du monde... de la vie... et des hommes! Et c'est vous tous, mes enfants, qui allez décider du sort de l'humanité : doit-on l'éliminer ou la sauver? Votre décision sera la mienne!

-Euh... là... tout de suite? bégaya Christian. On doit décider de ça... main... maintenant?

-Pas toi! fit bêtement Poséidon. Seulement mes enfants... ceux que je viens tout juste de nommer à la tête de leurs pays respectifs.

-Mais... s'objecta Christian. S'ils optent pour la fin du monde... qu'advient-il?

-Je le détruirai! se contenta de répondre Poséidon en caressant son trident.

-Mais... s'indigna Christian, c'est tout joué d'avance! Vos enfants... ils sont tous si... négatifs. Ils détestent le monde! Tous, sans exception, rêvent de l'anéantir...

-Pas tous... le corrigea l'autre.

-Tous, je vous dis! l'obstina durement Christian.

-Tous, sauf... UNE!

Tous comprirent qu'il faisait alors allusion à Marianne. Christian réfléchit quelques instants avant de rouspéter :

-Mais... elle non plus n'apprécie pas tellement notre monde. Je l'ai déjà entendue dire des choses très dures! Le monde... elle l'a toujours trouvé laid.

-Est-ce vrai, mon enfant? demanda calmement Poséidon en se tournant vers Marianne.

-C'est vrai! confirma la principale intéressée. Il fut un temps où je n'aurais pas hésité une seule minute à promouvoir la fin du monde. Mais aujourd'hui... je ne sais plus vraiment.

Tel un écolier, Simon réclama le droit de parole en levant la main. Dès qu'il l'obtint, il pointa Marianne du doigt en lançant d'un trait :

-P'pa... elle est de la même nationalité que moi et à ce que je sache, c'est moi qui suis le nouveau premier ministre du Québec... alors comme elle ne représente aucun État, elle ne peut prendre part au débat...

-Tu crois ça? s'esclaffa Poun. Eh bien non seulement ta sœur aînée prendra-t-elle part au débat, mais de plus, elle le dirigera! Car si chacun de vous est chef d'État, ELLE est le chef de TOUS les États et par conséquent...VOTRE chef!

-Mais pourquoi elle? fit Simon un peu déçu.

-Parce qu'elle est votre aînée! trancha Poséidon. Elle est de loin la plus forte, la plus brillante et surtout, la plus sage d'entre vous. Sachez bien qu'aucune de vos décisions ne sera exécutée sans son accord.

-Mais ce n'est pas juste! s'offusqua Hamed. Elle... elle n'a jamais rien gagné... rien inventé! Contrairement à nous, elle ne s'est jamais distinguée de la masse...

-Parce que tel n'était pas son rôle, plaida Poséidon. Vrai qu'elle ne guérit pas les malades, ne connaît rien au clonage, à l'électricité ou encore, à l'énergie nucléaire. Mais malgré cela, ne vous en déplaise, elle est ma plus grande réussite, ma plus grande fierté. J'ai fait de vous des demi-dieux, ce qui signifie qu'en dépit de vos dons très spéciaux, vous êtes d'abord et avant tout des êtres mortels et... imparfaits. Votre sœur, quant à elle, frise à ce point la perfection qu'elle s'élève presque au rang des dieux. Seule sa nature mortelle lui barre la route de l'Atlantide...

-Mais en quoi ma femme est-elle si extraordinaire? se risqua à demander Christian.

Dirigeant un regard rempli d'admiration vers Marianne, Poséidon déclara :

-Elle possède toutes les qualités requises pour régner! Elle possède l'intelligence, la sagesse, la perspicacité, mais par-dessus tout, elle est juste. Pour elle, chaque âme est un grand livre ouvert... d'un seul regard, elle détecte les forces et les faiblesses de chacun. Elle reconnaît les bonnes personnes autant que les mauvaises et enfin, elle possède un don très rare et très précieux : celui de prévenir le mal et d'engendrer le bien. Elle ne vous connaît pas encore que déjà, elle comprend vos peines. Vous ne lui avez encore rien dit et voilà qu'elle transforme votre malheur en bonheur...

Poséidon s'arrêta de parler pour fixer longuement son audience. Comme s'il craignait de ne pas s'être montré suffisamment convaincant, il ajouta :

-Qui d'autre qu'une telle femme, dites-moi, pourrait-on nommer à la tête de ce gouvernement? Vous pouvez sans crainte vous fier à son jugement... la justice et la droiture sont ses principales raisons d'être. Peu importe la décision qu'elle prendra aujourd'hui, elle sera bonne et... juste.

Puisque personne ne trouvait rien à dire, Poséidon put conclure que le sujet était clos. Il invita donc Marianne à venir le rejoindre sur l'estrade. Sans hésiter et sans le moindre regard pour Christian, elle obéit à son père qui l'étreignit longuement avant de lui céder son siège.

-Ma pauvre enfant, tu as une bien lourde tâche... une grave décision à prendre. C'est pourquoi je me tiendrai en tout temps derrière toi. En cas de doute, tu pourras te tourner vers moi. Si tu éprouves des craintes, je serai là pour te rassurer... et si tu commets une bavure, je la réparerai pour toi.

C'est avec dédain que Christian regarda le père reculer dans la pénombre, tout juste derrière sa fille. Non, mais... confier le sort du monde à des mioches à peine pubères! Décidément, le dieu de la mer ne valait guère mieux que ces putains de politiciens qui au même moment, se disputaient les richesses de l'Atlantide! Complètement dégoûté, il posa son regard sur la seule personne encore susceptible d'annihiler les envies destructrices des bambins : sa femme. Mais dès qu'il la vit, de sur son trône, se tourner vers l'audience, il fut sidéré. Sa Marianne semblait différente, pour ne pas dire complètement transformée. Comme si soudainement, elle n'était plus elle, mais quelqu'un d'autre. Qu'est-ce qui avait à ce point changé? Était-ce son regard devenu si doux? Son attitude fière et gracieuse? L'air calme et serein qui animait son visage tantôt si inquiet? Il n'aurait su le dire. Il n'était sûr de rien, sauf d'une seule chose : la personne qu'il regardait à ce moment-là, celle à qui on venait tout juste de remettre les rênes du monde, agissait comme si son pouvoir avait toujours été. Elle dégageait une telle assurance, une telle sérénité... comme si elle avait tout vu, comme s'il n'existait plus rien pour l'atteindre et encore moins la surprendre. Elle démontrait tout à coup tellement de charisme qu'à l'instar des autres, lui, Christian Phaneuf, se laissa gagner par elle.

Avant de prendre la parole, Marianne promena un regard très lent vers la salle, un peu comme si cette façon de faire lui permettait d'établir un contact visuel avec tous et chacun. Finalement, d'une voix forte et parfaitement posée, elle dit :

-À vous tous, il me fait plaisir de vous souhaiter la bienvenue au sein de cette honorable assemblée! Vous êtes tous bien jeunes et pourtant, on vous a confié de bien grandes fonctions... des fonctions normalement réservées à des gens plus mûrs, plus expérimentés. Vous qui nous regardez par le truchement de la télévision et que je devine fort inquiets: rassurez-vous! Chaque membre de ce nouveau gouvernement mérite amplement sa place. Ils sont jeunes, oui, mais leur jeunesse, croyez-moi, ne se limite qu'à leur apparence physique car dans leur tête, ils ont des siècles d'avance sur leurs prédécesseurs. Ils n'ont pas encore vingt ans que déjà, ils sont parvenus au rang des sommités. Leurs découvertes... leurs inventions... leurs créations... tout ce qu'ils ont pu réaliser, jusqu'à présent, n'est qu'une infime partie de ce dont ils sont capables. Notre monde agonise et se dirige vers une mort certaine. Les problèmes sont si nombreux, si graves, qu'il n'y a plus de place pour l'espoir. Espérer en l'avenir, de nos jours, relève de l'utopie. "Mais n'y a-t-il donc aucune solution", me demanderez-vous? Et à cela je vous répondrai : "Bien sûr, et elle se trouve actuellement sous mes yeux puisque cette solution réside en chacun de mes frères et sœurs"! Cela signifie que si nous les réunissons tous, et je dis bien TOUS, nous parviendrons à guérir la terre de ses maux. S'ils consentent à travailler de concert les uns avec les autres, le monde renaîtra. Mais voilà... méritons-nous une telle chance? Ce monde qui se dirige droit vers le gouffre mérite-t-il d'être sauvé? Mes amis, ici présents, en doutent. À tel point, qu'ils prônent sa destruction. Quant à moi, je ne sais pas encore. Du moins, pour le moment. Le verdict m'appartient et soyez

assurés que ce débat se poursuivra tant et aussi longtemps que je ne serai pas convaincue de la bonne décision à prendre. Mais il n'y a aucun débat qui tienne si chaque partie n'est pas dignement représentée. Puisque je n'ignore pas le fait que chaque membre de ce nouveau gouvernement se dit "contre" la continuité du monde, je ne puis me fier qu'à leurs seuls arguments pour rendre ma décision. C'est pourquoi, n'en déplaise à mon père qui n'aurait voulu voir siéger, dans cette salle, que sa seule progéniture, j'ai décidé de constituer sur le champ une partie "pour"...

Divers murmures de mécontentement surgirent d'un peu partout à travers la salle.

-Du calme, je vous prie! lança Marianne qui dut élever la voix d'au moins deux tons pour se faire entendre. Je n'admettrai aucun désordre... tenez-vous le pour dit!

Elle fixa sévèrement ses frères et sœurs et poursuivit :

-Ainsi donc, pour vous faire face, chers membres de cette honorable assemblée, j'ai nommé une personne que le monde entier considère encore comme son enfant chéri... une personne qui croit fermement que ce monde mérite d'exister : mon époux, Christian Phaneuf!

Chapitre XVII

À l'annonce de son nom, le pauvre Christian crut bien s'étouffer. Il aurait volontiers prononcé un petit discours de remerciements en échange de cette marque de confiance qu'on venait de lui accorder, mais outre les jappements répétés de Gizmo, qu'il tenait dans ses bras, les applaudissements ne fusèrent de nulle part. En fait, tout ce qu'il reçut, en guise de "félicitations", se limitait aux regards glaciaux de ses adversaires. Alors plutôt que d'y aller d'une narration que personne ne souhaitait entendre, il se contenta de ravalier sa salive.

-Pouvons-nous maintenant commencer ce débat? maugréa Simon en pointant un regard méprisant vers Christian.

-Bien sûr! fit Marianne. Mais attention... ce débat, et j'y tiens, devra se dérouler dans le calme et surtout, le respect. Ceci n'est pas un jeu... nous devons débattre d'un sujet très sérieux, et donc, je n'admettrai aucun écart de conduite, aucun propos déplacé. Celui ou celle qui contreviendra à l'une ou l'autre de ces règles se verra automatiquement chassé de cette salle. Me suis-je bien fait comprendre?

En guise de réponse, elle eut droit à un silence général. Sous les quelques deux cent quarante paires d'yeux fixés sur elle, elle s'empara d'une pièce de monnaie qu'elle lança dans les airs avant de la rattraper d'un geste vif dès que celle-ci redescendit à la hauteur de sa poitrine. Sans regarder, elle posa la pièce sur le dos d'une main pour ensuite la recouvrir de son autre main.

-Pile... ou face? demanda-t-elle en s'adressant à ses frères et sœurs.

-Face! s'empressa de répondre Catherine qui n'espérait rien de mieux que d'avoir misé juste.

Marianne vérifia la pièce avant d'annoncer :

-Eh bien... ton parti l'emporte! Tes compères et toi avez le droit de parole. Que le débat commence!

Alexander se leva d'un bon, signifiant par là qu'il tenait à s'exprimer le premier.

-Je trouve, commença-t-il par dire, que la race humaine mérite d'être éliminée sur le champ : les hommes sont franchement mauvais en plus d'être complaisants. Ils sont avares, égoïstes et... vicieux! Ils se croient parfaits alors qu'en réalité, ils sont bourrés de défauts. Des défauts qu'ils transmettent à leurs enfants qui eux, les transmettent ensuite aux leurs. Tout ceci fait qu'au fil des générations, l'homme, plutôt que de s'améliorer, empire!

-Pourquoi est-ce qu'il empire? lui demanda calmement Marianne.

-Ben... balbutia son frère, parce que... parce que l'homme a toujours ÉTÉ, EST encore et SERA à jamais... mauvais.

Marianne se tourna alors vers Christian pour lui indiquer qu'il avait maintenant un droit de réplique.

-Je préfère, lui confia-t-il tout en prenant des notes, écouter les arguments de la partie adverse avant de m'exprimer. Ai-je le droit?

-Bien sûr! répondit Marianne avant de poser à nouveau son regard sur ses frères et sœurs.

Cette fois, c'est Simon qui prit la parole.

-L'homme juge beaucoup trop ses semblables. Il se fait un devoir de dénoncer la moindre petite imperfection qu'il détecte chez les autres, mais fait fi des siennes qui plus souvent qu'autrement, sont bien pires que celles qu'il pointe du doigt.

-Vrai! de renchérir Catherine. Et ça va encore plus loin que ce que Simon vient de dire... l'homme condamne celui qui se fait prendre à voler alors que lui-même est un voleur... qui n'a pas encore été surpris. Il prône le droit à la vie, mais châtie par la mort. Il se dit en faveur de l'égalité, mais s'efforce de creuser l'écart entre les classes qu'il a lui-même instaurées, allant même jusqu'à intégrer les « pauvres » dans ce qu'il appelle prétentieusement la « classe ouvrière ». Il dit non au juste partage des richesses. Il se dit contre la pauvreté tout en s'efforçant de la maintenir. Il réclame la justice alors que lui-même est injuste. Il clame haut et fort l'égalité entre les races alors qu'il n'apprécie que la sienne. Enfin, dès qu'il se fait vieux, il exige le respect alors que toute sa vie, il s'est moqué des aînés!

-Ce qu'elle dit est exact! approuva Maxime du Sénégal. En Afrique, il n'y a pas d'eau et nos terres sont infertiles. Les enfants naissent pour mourir de faim trois jours plus tard! Pendant ce temps, les riches se permettent de jeter la nourriture et de gaspiller les biens de ce monde. Ces gens osent nous dire que s'ils le pouvaient, ils nous viendraient en aide... la réalité est qu'ils peuvent, mais voilà... ils ne le font pas pour la simple et bonne raison qu'ils n'en ont rien à foutre de l'Afrique! Si les pauvres meurent, il en restera davantage pour eux... telle est leur devise! Où elle est, dites-moi, l'égalité entre les hommes? On nous chante de belles berceuses en nous faisant croire que tous les hommes naissent égaux, mais ce n'est pas vrai. Ce qui est vrai, c'est ce qu'on ne nous dit pas... à savoir que certains sont plus égaux que d'autres!

-Pourquoi? l'interrompit Marianne.

-Parce que l'homme est mauvais! ragea Alexander.

Et Catherine d'ajouter :

-L'homme est le seul être suffisamment bas, sur cette terre, pour tuer ses semblables! Il vit dans la haine de son prochain... non mais, regardez où le monde en est! Plus personne n'aime personne et plus personne ne se soucie de personne! L'homme, dans sa folie, va jusqu'à faire la guerre! Il tue les femmes, les enfants et massacre des civilisations entières... et pourquoi? Au nom de la religion, de la liberté ou... je ne sais trop quoi encore!

-Ou pour s'emparer des richesses d'une autre nation! précisa le russe Vladi.

-La guerre est devenue si familière à l'homme qu'il ne sait même plus ce qu'est la paix! se plaignit Catherine. Même en ces lieux, il n'y a personne qui puisse véritablement nous expliquer ce qu'elle représente, du fait que nous sommes tous nés, avons tous grandi et... périrons dans un monde en guerre!

-La guerre... enchaîna Prakash de l'Inde, la terreur... et la peur.

L'air soucieux, Marianne posa la question suivante :

-Selon vous, quelle est la raison de toutes ces guerres?

-L'homme est mauvais! grogna Alexander. Combien de fois faudra-t-il le dire?

-Il est mauvais, approuva Claude qui lui, provenait de la Belgique. Sans compter qu'il est jaloux, envieux, mesquin et avare!

-Pourquoi? s'entêta à demander Marianne.

Claude hésita un peu puis répondit :

-Parce que... parce que... c'est dans sa nature d'être comme ça!

-L'homme est si égoïste et tellement centré sur lui-même, renchérit Maxime, qu'il préfère voir son voisin mourir de faim plutôt que de partager sa nourriture avec lui!

-Pourquoi? répéta encore Marianne.

-Parce qu'il est mauvais! soupira Alexander.

-L'homme, de renchérir la japonaise Yoko, ne vit plus que pour le travail et l'argent. Voilà tout ce qui lui importe! Pour un peu plus d'argent, il est prêt à tout négliger, tout mettre de côté : ses enfants... sa famille... ses amis... sa santé. Même les FEMMES délaissent leurs rejetons au nom de l'argent! Elles disent les adorer, mais jamais elles n'oseraient sacrifier une seule journée de boulot pour rester auprès d'eux... elles perdraient beaucoup trop de billets!

-Bien pire! s'écria Novak de la Serbie. Très souvent, des parents vont jusqu'à laisser mourir leur enfant malade sous prétexte que le prix exigé pour sa guérison est trop élevé!

-Mais pourquoi donc? de lancer à nouveau Marianne.

-Simplement parce qu'ils craignent de s'endetter! de lui répondre Novak en haussant les épaules. Comme tout est hors de prix, qu'il s'agisse des frais d'hôpitaux ou de médicaments... de plus en plus de parents préfèrent sacrifier leur enfant plutôt que leur compte bancaire.

-Voilà un bon exemple, constata tristement Catherine, de ce que signifie : "avoir les priorités à la mauvaise place...".

-À qui le dis-tu! l'approuva Simon d'un air désolé.

Là-dessus, Hamed s'empressa d'ajouter :

-C'est triste de voir comment certains parents traitent leurs enfants. En Chine, quand on ne choisit pas de les vendre à un étranger mal intentionné, on tue les fillettes dès leur naissance sous prétexte qu'elles sont inutiles! En Afrique, on oblige les jeunes enfants affamés à travailler! Partout dans le monde, y compris dans les pays dits "civilisés" comme la France, l'Angleterre et les États-Unis, trop d'adultes se plaisent à abuser des enfants... ils les violent, les battent, les kidnappent. Ils assouvissent leurs frustrations en les humiliant. C'est... tout à fait désolant! Pourquoi mettre des enfants au monde, dites-moi, si c'est pour les traiter de la sorte? Les gosses n'ont pas encore dix ans que déjà, ils ne sourient plus. La vie ne leur dit plus rien. Avez-vous noté le taux de suicide chez les jeunes? C'est à vous donner des frissons dans le dos!

Comme plus personne ne disait rien, Marianne conclut que le parti des "pour" en avait terminé. Histoire de s'en assurer, elle demanda :

-Avant que je ne cède la parole à Christian, y'a-t-il quelqu'un qui aimerait conclure?

Alexander se leva. Il se mit à marcher de long en large tout en déclarant :

-Chers membres de cette assemblée... sachez que tant qu'il y aura des hommes, il y aura de l'injustice. Tant qu'il y aura des hommes, régnera la pauvreté, la soumission, le crime, la terreur et la guerre. Tant qu'il y aura des hommes, primera la petitesse. Tant qu'il y aura des hommes, la bêtise sera et enfin, tant qu'il y aura des hommes, la vie sera laide, imparfaite et... invivable. Nous, enfants de Poséidon, avons bien sûr la possibilité de sauver ce monde. Mais si nous possédons les connaissances nécessaires pour réparer les dégâts causés sur cette terre, et donc, sauver ses richesses, JAMAIS, je vous le dis, JAMAIS, nous ne parviendrons à changer la nature des hommes. Quoi que nous fassions, ils recommenceront les mêmes conneries! Regardez notre père... il a pourtant bien essayé sur l'Atlantide et malgré qu'il soit un dieu, il a échoué. Non... croyez-moi! Tout ce que

nous pourrions faire pour l'homme serait gâché par lui car en plus d'être un perdant, dites-vous bien qu'il est un être fondamentalement et... génétiquement mauvais!

Fier de son discours, Alexander regagna son siège, non sans adresser un regard franchement ironique à Christian qui lui, n'en finissait plus de prendre des notes. Lorsqu'il en eut terminé avec son griffonnage, il se leva lentement pour demander à Marianne :

-Puis-je... parler?

Puisque son épouse acquiesça d'un signe de tête, il entreprit de se racler la gorge avant de débiter :

-Tout ce qui vient d'être dit par mes adversaires, admit-il, est malheureusement vrai. Cher Hamed, je ne suis qu'un homme et pourtant, moi aussi j'ai des frissons dans le dos chaque fois qu'un enfant est victime d'atrocités. Par contre, et c'est là, selon moi, que vous faites tous erreur : vous avez tendance à généraliser les faits. Beaucoup trop. Ce ne sont pas TOUS les hommes qui sont des bourreaux d'enfants... pas TOUS LES HOMMES qui refusent de déboursier pour leurs enfants malades... pas TOUS LES HOMMES qui tuent et enfin, PAS TOUS les hommes qui volent. Certains hommes sont encore bons. JE SUIS un homme et croyez-moi, jamais je n'ai tué, volé ou battu un enfant. Et Dieu merci, je n'ai jamais été relié avec des hommes coupables de telles choses. Vous... vous qui êtes là devant moi et qui jugez les hommes comme si vous n'en étiez pas, rappelez-vous ceci : si votre père est un dieu, vos mères, elles, sont de simples femmes. Cela fait de vous des "demi-dieux" tout autant que des... DEMI-HOMMES. Et en tant que demi-hommes, vous êtes tout aussi imparfaits que n'importe quel habitant de cette terre. Vous n'êtes pas des voleurs, bien sûr, mais quelle personne aussi bien nantie que vous songerait à voler? Car votre père, je le sais, vous a très bien protégés de ce fléau qu'est la pauvreté. S'il ne l'avait pas fait, qui sait si vous n'auriez été forcés à voler, vous aussi, ne serait-ce que pour vous nourrir? Vous critiquez l'instinct meurtrier de certains hommes alors que vous êtes sur le point de devenir les plus grands assassins de l'histoire! À mon humble avis, vous ne valez guère mieux que ces gens qui châtient le meurtre par le meurtre. Il est vrai que l'homme est parfois mauvais et il est vrai qu'il ne s'améliore pas. Il est aussi vrai de dire qu'il gaspille les richesses de la terre et qu'il la pollue. Comme vous l'avez si bien affirmé, l'homme est jaloux, avare, prétentieux, égoïste et... ignare. Sont-ce là de véritables motifs pour le chasser à jamais? Que faites-vous de l'espoir, mes amis? Le monde est bien laid, j'en conviens, mais néanmoins, je garde en moi l'espoir qu'un jour, il deviendra meilleur. Et vous savez pourquoi?

Avant de répondre à sa propre question, Christian logea un long regard à l'intention de son auditoire. Tous l'écoutaient d'un air hébété.

-J'ai confiance en l'homme car aujourd'hui, il est encore trop bête pour savoir. Mais je me dis que demain, il finira peut-être bien par comprendre ce qu'à présent, il ignore. Et lorsqu'il saura, lorsqu'il découvrira ses erreurs du passé, ce jour-là, il deviendra meilleur. Mais pour que l'homme sache ce qui ne va pas, il faut l'instruire. Non seulement faut-il lui dire ce qui ne va pas, mais POURQUOI ça ne va pas. Il faut lui faire comprendre que

contrairement à ce qu'il croit, la société dans laquelle il s'est habitué à vivre n'est pas normale, mais : MALADE. Mais avant de lui dire, encore faudrait-il pouvoir expliquer POURQUOI son monde est malade. Et tel devrait être, selon moi, le véritable but de cette réunion! Plutôt que de condamner l'homme, pourquoi ne pas tenter de découvrir ce qui le rend à ce point mauvais? Trouvons le problème... et réglons-le! Consentez à jumeler votre savoir à la bonne volonté des hommes et je suis convaincu que tous ensemble, nous atteindrons des sommets. Je terminerai en vous disant qu'en ce bas monde, il existe encore des bonnes personnes. Même qu'il y a encore des gens qui croient en l'amour et qui s'aiment... votre sœur et moi en sommes la preuve vivante. Juste pour elle, je tiens à vivre. Parce que l'amour existe encore et aussi, parce qu'il se trouve encore quelques bonnes âmes, je dis, moi, que le monde mérite d'être épargné.

Le discours de Christian fut suivi d'un long silence. Il savait qu'il avait bien parlé. Compte tenu du peu de temps alloué pour défendre sa cause, il lui aurait été difficile de faire mieux et de ce fait, il espérait vivement que ses propos étaient parvenus à calmer l'ardeur de ses adversaires. Comme plus personne ne disait rien, Marianne, plutôt que de conclure le débat, décida de le relancer en demandant :

-À la lumière de tout ce qui vient d'être dit, y'aurait-il quelqu'un, dans cette salle, capable d'identifier le véritable mal de l'homme?

-Il est mauvais! grommela encore une fois Alexander.

C'est en le fustigeant du regard que Marianne lui lança :

-Oui, Alexander, nous le savons! Cela fait bien vingt fois que tu nous casses les oreilles avec cette phrase! L'homme est mauvais... d'accord! Saurais-tu maintenant nous dire ce qui le rend à ce point mauvais?

Le jeune Anglais haussa les épaules avant de répondre :

-Parce que c'est dans sa nature, voilà tout!

-Ça aussi, tu l'as déjà dit! soupira Marianne.

-Eh bien... fulmina son interlocuteur, si tu es si brillante... dis-nous le, toi!

Marianne esquissa un sourire avant de s'adresser à Christian.

-Chéri... tu as de l'argent sur toi?

-Euh... bien sûr... fit-il. Il te faut combien?

-Tout ce que tu possèdes!

-Tout?

-Tout!

Christian rejoignit alors son épouse sur l'estrade avant de lui tendre une impressionnante liasse de billets. Sans dire un mot, Marianne s'empara de l'argent qu'elle brûla devant tous.

-Mais... qu'est-ce que tu fais? gémit Christian. Tu sais combien il y a là-dedans?

-Pourquoi paniquer? rétorqua calmement Marianne sans détourner son regard du pupitre où brûlaient les billets. Ce n'est que du papier, après tout...

-Que du papier? répéta Christian à deux doigts de la crise de nerf. Elle ose appeler cela du "papier"! Mais c'est plus de deux cent mille euros que tu viens de flamber!

-Non, Christian... ce qui brûle à l'instant n'est rien d'autre que du vulgaire papier... celui-là même qui rend les hommes aussi fous... celui en échange duquel ils sont prêts à tout : à tuer, à voler, à sacrifier ceux qu'ils aiment, leur santé... leur vie, quoi! Ce qui rend l'homme mauvais... je viens de le brûler sous vos yeux!

Au même moment, Poséidon s'avança lentement vers son aînée. Il s'arrêta près elle pour ensuite la fixer d'un air malicieux.

-Où souhaites-tu réellement en venir, ma fille?

-J'ai écouté avec la plus grande attention, répondit-elle, ce que chacun avait à me dire. Et j'en conclus que tous ont raison... Christian, tout autant que ses adversaires.

Elle lorgna du côté de ses frères et sœurs, pour leur dire :

-Pas une de vos accusations n'est fausse... mais vous êtes encore très jeunes et lorsque vous gagnerez en sagesse, il ne fait aucun doute que vous serez à même de comprendre les raisons qui aujourd'hui, me poussent à balayer du revers de la main la terrible solution que vous suggérez.

Puis, sous l'œil attentif de son père, elle se tourna vers Christian à qui elle s'adressa en ces termes :

-L'intelligence de ton plaidoyer, cher époux, m'a touché tout autant que la sagesse de tes propos. Ce n'est pas en détruisant la vie que nous améliorerons les hommes, mais en la modifiant. Il faut corriger les erreurs et faire en sorte qu'elles ne se reproduisent plus.

-Impossible, la culpa Catherine, de corriger les erreurs de l'homme! Un, elles sont beaucoup trop nombreuses et deux, comment comptes-tu t'y prendre pour corriger celles qui ont DÉJÀ été commises comme par exemple, les guerres... jamais tu ne pourras les CORRIGER ou les EFFACER! Quoi que tu fasses, ces guerres ONT été et marqueront à jamais la triste histoire de l'humanité!

-À l'impossible, répliqua Marianne, nul n'est tenu! Nous ne parviendrons jamais, bien sûr, à effacer le passé, ni même à l'oublier. Mais nous pouvons empêcher qu'il se répète.

-Mais comment donc? exigea de savoir Simon.

-Nous pourrions d'abord commencer, suggéra Marianne, en éliminant l'élément responsable des plus grands maux. Et j'ai nommé...

Elle saisit alors entre ses doigts une petite pincée du gros tas de cendres qu'était devenu l'argent de Christian. Puis elle nomma haut et fort :

-L'argent!

-Mais c'est impossible! s'exclamèrent en chœur, à l'exception de Poséidon, les témoins de cette scène.

-Pardon? fit Marianne d'un air totalement innocent. Et pourquoi donc?

-L'argent... répondit Christian, est indispensable au bon fonctionnement de n'importe quelle société. Sans argent... il n'y a plus de logique, plus rien qui tienne!

-L'argent, affirma Marianne, est au monde ce que la drogue est au corps et à l'esprit! Il ruine tout... détruit tout et surtout... il rend fou! Le monde a autant besoin d'argent que vous et moi d'opium!

Elle se leva d'un bond et descendit le petit escalier adjacent à l'estrade pour se retrouver au même niveau que ses interlocuteurs. En déambulant parmi eux, elle expliqua encore :

-Éliminons l'argent et nous désintoxiquerons le monde. Nous le purifierons. Je ne prétends pas que son retrait soignera tous les maux, mais je puis vous affirmer qu'il en enrayera plusieurs, dont les plus vilains. Éliminons l'argent, et nous éliminerons l'iniquité. Éliminons l'argent et nous éliminerons la pauvreté. Éliminons l'argent et nous éliminerons l'injustice... le désespoir... le vol... et la cause de bien des meurtres. De bien des suicides, également. Éliminons l'argent, et nous éliminerons la guerre. Croyez-moi... le jour où l'argent ne sera plus, la bêtise humaine sera enrayerée. Lorsque l'argent cessera de régner, la bête mourra et l'homme renaîtra!

-Mais comment fonctionnerons-nous, sans argent? s'enquit Hamed intéressé. Quelle valeur accorderons-nous aux biens? Et par quel autre système les gens se les procureront-ils?

-Le troc? suggéra Maxime.

-Pas exactement! répondit Marianne. Mais par le travail. Le simple fait de travailler et donc, d'occuper un rôle utile au sein de la société, donnera à tout homme le droit de se procurer des biens.

-Hein? laissa échapper Christian. Un tel système ne fonctionnera jamais! Que fais-tu des abus? Les gens vont dévaliser les magasins en un rien de temps!

-Sans compter, ajouta Simon, que ce système provoquera l'inégalité tout autant que l'argent... il est clair que certains travailleront plus que d'autres et du coup, ceux-là auront droit à plus de biens...

-Dans notre nouveau monde, répliqua tout de suite Marianne, personne ne sera autorisé à travailler plus de quatre jours par semaine. Ni plus... ni moins. Quant à la retraite, elle deviendra obligatoire pour tous les travailleurs atteignant le cap des cinquante ans. Ainsi, non seulement les gens travailleront à part égale, mais de plus, la qualité de vie de tous et chacun ne s'en portera que mieux. Voilà qui devrait éliminer bien des maladies engendrées par le stress!

-Chassons le stress, l'approuva Claudia, docteur de profession, et outre la maladie, nous chasserons la méchanceté et l'amertume qu'il provoque chez les gens...

-Tout ceci est bien, convint Simon, mais ça ne règle rien au problème de l'inégalité... un docteur, par exemple, est plus utile qu'un plombier. Et dans mon livre à moi, un policier compte davantage qu'un simple laveur de vaisselle...

Qui a dit ça? le coupa sèchement Marianne. Qui es-tu, toi, pour juger les gens en fonction du métier qu'ils exercent? Si ma santé se porte bien et que mes égouts sont bloqués, qui me sera le plus utile... le médecin ou le plombier? Et si je me rends au restaurant, qui me procurera la chance de manger et de boire dans de la vaisselle bien propre... le policier ou le laveur de vaisselle? Sachez tous qu'il n'y a pas de sot métier et dans notre nouveau monde, le balayeur de rue aura droit aux mêmes égards qu'un avocat ou un chanteur de rock. Jamais les deux derniers n'obtiendront davantage que le premier. Dorénavant, tous sont égaux et chacun peut accéder, sans aucune restriction, aux biens de cette terre.

Christian, qui écoutait tout très attentivement, ne pouvait faire autrement que de douter. Selon lui, les idées mises de l'avant par Marianne relevaient de la plus pure utopie. Il souleva donc à nouveau le problème relié aux abus que commettrait inévitablement la majorité des gens.

-Si tu prends un enfant, le questionna Marianne, et que tu l'emmènes pour la toute première fois dans une confiserie en lui disant : "Prends tout ce que tu désires!"... que fera-t-il, selon toi?

-Facile! de rigoler Christian. Il se gavera plus que de raison... voire même jusqu'à l'indigestion!

-Et si tu refais la même chose le lendemain?

-Euh...

-Et le surlendemain?

-Ouais...

-Et tous les autres jours?

-Ça va... concéda Christian, je crois que j'ai pigé...

-Des abus, lança Marianne, seront forcément commis durant les premiers jours qui suivront l'implantation de notre nouveau système. Mais avec le temps et à l'instar du bambin qui se sert tous les jours à la confiserie, les gens se lasseront... et se feront plus raisonnables. Lorsqu'ils réaliseront, par exemple, qu'ils ne risquent plus de manquer de pain, pourquoi s'acharneraient-ils à s'en procurer chaque jour plus qu'il n'en faut?

-Et que fais-tu du gaspillage? insista Christian. Car il y en aura forcément... aujourd'hui, plus personne n'ose jeter la nourriture du fait qu'elle est hors de prix. Mais s'ils ne la paient plus, les gens gaspilleront sans le moindre remords.

-Ce que tu dis, admit Marianne, pourrait effectivement devenir un problème fort sérieux. Et c'est pourquoi toute forme de gaspillage sera sévèrement sanctionnée...

-De quelle façon? exigea de savoir Christian.

-Par la privation... si une personne est surprise à jeter, par exemple, de la viande fraîche aux ordures, elle sera privée de ce produit durant un laps de temps qui sera défini par un magistrat. Plus grand sera le gaspillage, plus longue sera la privation!

-Mais... d'insister Christian, comment un... boulanger... saura-t-il qu'il n'a plus le droit de fournir du pain à un individu trouvé coupable de gaspillage?

Comme si elle avait déjà tout prévu depuis longtemps dans les moindres détails, Marianne, sous l'œil approbateur de son père, n'hésita pas une seule seconde à répondre :

-Simple! Chaque individu devra se soumettre au détecteur d'empreinte chaque fois qu'il souhaitera se procurer un bien. Ainsi, si une ordonnance de privation est émise contre lui, le marchand en sera aussitôt avisé...

-Pas mal, fit Christian l'air songeur, mais... qu'en est-il du marché boursier... des banques... et des placements effectués par les gens? Tu crois qu'ils seront heureux d'apprendre qu'ils ont tout perdu, comme ça, du jour au lendemain?

Il eut à peine complété sa question que tout de suite, il se vit fustiger par une multitude de regards aussi désapprouvateurs que désolés.

-Mais c'est qu'il n'a rien compris! soupira Poséidon en se grattant la tête.

-Chéri, lui expliqua doucement Marianne, l'unique raison d'être des institutions que tu viens de nommer est l'argent... or, s'il n'y a plus d'argent...

-Il n'y a plus de banques, bien sûr, articula Christian presque en gémissant, plus... d'actions... plus... rien, quoi! Tu veux dire que... que nous allons tout perdre?

-Perdre quoi? s'impacienta Hamed. Ton papier?

-Ben...

-Si tout est gratuit et accessible à tous, reprit Hamed, à quoi ton... PAPIER pourra bien servir?

-Euh... ouais... c'est vrai... fit le pauvre Christian fort peu convaincu. Je crois que j'aurai beaucoup de mal à m'y faire...

-Mais pourquoi donc? s'indigna Marianne.

-Je sais pas... mais ça me fait tout drôle de savoir que... que je suis ruiné.

-Mais tu n'es pas ruiné, râla Simon, bien au contraire! Tu es plus riche que jamais! Tout le monde sera riche!

Et Christian de s'entêter :

-Et les bouffons qui sont là, dehors, à se tirer dessus... qu'en faites-vous, hein? Vous croyez vraiment qu'ils approuveront un tel système?

-À l'heure actuelle, se permit de répliquer Poséidon, les bouffons dont tu parles sont déjà beaucoup moins nombreux que ce matin... même que selon mes prévisions, ce soir, nous n'en compterons plus qu'un seul.

-Vraiment? fit Christian en contemplant, à travers une fenêtre, le véritable champ de bataille qu'était devenue la cour extérieure. Et puis-je savoir ce que vous ferez de cet homme?

-Tu verras... se contenta de lui répondre Poséidon en haussant les épaules. Ceci dit... que faisons-nous du projet de "Chanelle"? On tente le coup, oui ou non?

-Moi, je suis d'accord! trancha Catherine. Je pense qu'un tel système mérite notre approbation! Nous avons tout à gagner et... rien à perdre!

-Nous nous devons d'essayer! lança Alexander. C'est ça... ou la fin du monde!

-Plutôt que de chialer, conseilla Poséidon à l'endroit Christian, tu devrais être fier de toi! Malgré le fait que tu étais seul contre tous, tu as gagné ce débat. Non, mais... tu te rends

compte? Grâce à tes arguments, tu as convaincu chaque personne ici présente de donner un second souffle au monde! Je te signale qu'il y a quelques heures à peine, ils souhaitaient tous le détruire...

-C'est vrai! renchérit Alexander. Par tes paroles, tu es même parvenu à toucher un type comme moi! Et ce n'est pas peu dire car moi, le monde, je le trouvais irrécupérable et totalement mau...

-La ferme, Alex! le coupa sèchement Poséidon. Nous t'avons assez entendu pour aujourd'hui...

-Mais attendez, s'inquiéta tout à coup Maxime. Tout ça est bien joli, mais ça ne résout pas tout... que faites-vous de la pollution... des multiples pénuries... de toutes les catastrophes qui menacent la terre, quoi?

Cette dernière question plongea l'assemblée dans un mutisme absolu. Un peu comme s'ils semblaient avoir pris pour acquis que Marianne possédait l'ensemble des réponses, tous la fixèrent. La pauvre femme devint perplexe. Elle se retourna vers son père, lequel semblait quelque peu dépité. Il contempla longuement ses enfants avant de leur balancer, sur un ton de réprimande :

-Pourquoi poser une telle question? La réponse est pourtant claire! Avez-vous seulement écouté un seul mot de ce qu'a dit votre sœur durant son préambule?

Tous réfléchirent en contemplant le sol puis, un peu à la manière d'une personne qu'on aurait flagellée, Simon releva brusquement la tête :

-J'ai déjà résolu les problèmes d'électricité du Québec... ce que j'ai fait là-bas, je peux le faire ailleurs! Les ressources énergétiques, c'est ma force!

Cette première déclaration eut l'effet d'une bombe sur les autres. C'est ainsi que sous le regard amusé de Poséidon, chacun souhaitait prendre la parole pour soumettre une nouvelle idée.

-Quant à moi, clama fièrement Jane, vous savez qu'à court terme, j'ai pu régler le problème de la faim grâce au clonage. Et du fait que j'ai finalement trouvé le moyen d'immuniser mes animaux contre les virus, je suis à même de pouvoir affirmer que je pourrai bientôt nourrir la terre entière sur une base permanente. Mais ce n'est pas tout... je vous annonce en primeur, chers amis, que d'ici quelques mois, je pourrai recréer les arbres, les fleurs, le gazon... la flore au grand complet, quoi! Ce n'est plus qu'une question de temps avant que nous puissions nous moquer des graves problèmes d'air qui menacent un peu plus chaque jour cette planète!

Et Alexander de renchérit:

-Trouvez-moi suffisamment de cristal et je jure que le manque de pétrole ne sera plus qu'un très mauvais souvenir! Donnez-moi du cristal et très bientôt, je ferai voler les avions et rouler les voitures comme jamais!

-Alors mets-toi tout de suite à l'œuvre, lui dit Poséidon, car il se trouve que le cristal est la principale richesse de l'Atlantide. Nous en avons à profusion! Même chose pour l'eau! À l'aide de mon trident, il me fera plaisir de la faire rejaillir sur terre.

-Moi, père, se vanta Hamed, je sais comment enrayer les problèmes reliés à la couche d'ozone! Je peux aussi dépolluer la terre au grand complet! Ce sera long... mais faisable.

-Tu me ferais énormément plaisir, soupira Poséidon, si tu commençais par dépolluer les eaux... non seulement cela nous ramènerait le poisson, mais de plus, la vue des fonds marins serait nettement plus agréable! Nous t'en serions éternellement reconnaissants!

-Si vous le souhaitez, proposa Osman, je peux toujours rebâtir les monuments détruits par la guerre... à commencer par les pyramides! Je les referai exactement comme avant, mais... sans esclaves! Qu'en dites-vous?

-Parlant de guerre, s'empressa d'ajouter Catherine, j'aimerais mettre mes talents de communicatrice à profit pour prôner la paix, la non-violence et l'égalité des races. Je voudrais également abolir les frontières... je crois sincèrement que c'est en unifiant les peuples et les richesses de ce monde que nous parviendrons à instaurer la paix et l'équité.

-Voilà encore une excellente idée! approuva Marianne. J'espère maintenant que vous tous êtes parvenus à saisir le véritable souhait de notre père... contrairement à ce que moi-même j'ai d'abord pensé, son vœu le plus cher n'était pas d'anéantir le monde, mais bien de le rendre meilleur. Ceci explique pourquoi chacun de nous a été doté de talents si spéciaux et surtout, si distincts. Il était clair, dans l'esprit de Poséidon, que le jour où nous serions enfin réunis marquerait le départ d'une nouvelle ère. Mais ce monde auquel nous aspirons tant ne se concrétisera que lorsque nous tous, ici présents, ne formerons qu'un... un seul d'entre nous ne peut pas grand chose sauf, peut-être, améliorer le monde dans le domaine qui est le sien. Mais tous ensemble, nous pouvons faire bien plus qu'améliorer le monde : nous pouvons le sauver... le sortir du terrible gouffre au fond duquel il s'est empêtré. Je vous demande donc de rentrer chez-vous et de tout mettre en œuvre pour réaliser notre rêve et transformer cette terre en oasis. Mais attention! Gardez-vous bien de regagner vos pays tels des CHEFS. Nul, ici, n'est le chef de quiconque. Nous sommes plutôt des... guides. Des guides qui en prêchant par l'exemple, conduiront leurs semblables vers un monde meilleur. D'ici peu, croyez-moi, la terre deviendra un endroit où il fera enfin bon vivre!

Ces dernières paroles valurent à son auteure une véritable ovation. Tous étaient déterminés à travailler de concert les uns avec les autres afin de réaliser cet ambitieux qu'était le leur.

-Hey! s'écria soudainement Christian, je pourrais peut-être jouer un petit rôle, moi aussi, dans cette histoire... je sais pas... celui de... "guide" des sports, par exemple! Qui sait? Je pourrais m'appliquer à faire renaître les Jeux olympiques et même, le hockey... le foot... le sport, quoi!

-Eh bien! s'exclama Poséidon. Nous avons un nouveau Pierre De Coubertin dans la famille et nous l'ignorions!

-Il sera excellent dans ce rôle! confia Marianne tout en se blottissant contre son époux.

Alors que plusieurs petits groupes de discussion se formaient un peu partout dans la salle, Poséidon posa la main sur l'épaule de son aînée.

-Tu as fait de l'excellent boulot, mon enfant! Comme à l'époque des Touaregs... tu te souviens? Quel grand peuple ce fut!

-Sans doute l'une de mes plus belles réussites! soupira Marianne.

-Hein? fit Christian. Mais de quoi parlez-vous?

-D'une époque très lointaine, lui répondit Marianne d'un air nostalgique, où j'ai vécu la plus belle de mes vies!

-Tu t'en souviens réellement? s'enquit Poséidon.

-En fait... ça m'est revenu comme ça, tout d'un coup, au moment même où vous m'avez confié les rênes de cette réunion.

-Tu n'as rien perdu de ta noblesse... ni de ton incroyable leadership! Tu diriges tout d'une véritable main de maître!

-Puis-je enfin savoir de quoi il est question, ici, au juste? ragea Christian.

-De cette belle époque, lui répondit Poséidon, où ton épouse vivait sous les traits de la grande Tin Hinan...

-Pardon? s'esclaffa Christian. Mais vous vous foutez de moi! Je sais qui c'est, vous savez! J'ai lu un bouquin, l'autre jour, sur cette nana...

-Attention, Christian! feignit de s'indigner Marianne. Car la nana dont tu parles... c'était bel et bien moi.

Bien que persuadé que ses interlocuteurs se payaient sa tête, Christian se risqua malgré tout à demander :

-C'est donc dire que la réincarnation existe?

-Uniquement dans certains cas, lui précisa Poséidon. Chaque fois... qu'une situation l'exige et que la demande de réincarnation est approuvée par l'Olympe.

-Ah... bon... balbutia Christian. Et... qu'est-ce qui explique le retour de ma femme en ce bas monde?

Puis en rigolant, il ajouta :

-Moi, j'espère!

-En partie... fit Poséidon le plus sérieusement de monde.

-Hein?

Poséidon se tourna alors vers Marianne dans le but de savoir si elle pouvait répondre d'elle-même à la question.

-Je dois dire que je l'ignore totalement, admit-elle en haussant les épaules.

-Mais allons... insista son père. Fais travailler un peu ta mémoire!

Il se tut quelques instants, puis y alla d'un indice :

-Si je te dis : "Perséphone", ça te rappelle quelque chose, ou plutôt... quelqu'un?

-Vous voulez dire que dans une autre vie, j'étais...

-Eh oui! C'était toi!

-Perséphone? répéta Christian d'un ton incrédule. Mais... c'était la fille de Déméter, non? Celle qui selon la légende, a été enlevée par Hadès?

-Tu as lu tous mes livres, à ce que je vois! le gronda gentiment Marianne avant de confier à son père :

-Celle-là, je ne l'avais pas vue venir! Ainsi donc, j'étais vraiment Déméter?

-Mais tu l'es toujours! lui signifia Poséidon. J'ajouterais même que si aujourd'hui tu es de retour chez les mortels, c'est que selon le calendrier de l'Olympe, cela va bientôt faire six mois que Perséphone se trouve chez Hadès...

-C'est donc mon tour... marmonna Marianne. Ainsi, la petite fille que... c'est...

-Ta chère Perséphone qui rentre au bercail! confirma Poséidon. Comme elle le fait tous les six mois...

-Oui... ça me revient, maintenant. Que disait le bouquin, déjà? Ah oui! Six mois avec maman, et six mois avec Hadès. Mince alors! Dire que j'ai même songé à l'avortement...

-Quoi? hurla Christian. Tu... tu es enceinte? Nous... nous allons avoir un... un... BÉBÉ? Mais qu'attendais-tu pour me le dire?

-J'attendais le bon moment, mon amour... c'est-à-dire la fin de notre enquête.

Christian réfléchit brièvement puis dit :

-Voilà donc qui explique tes malaises...

-T'as tout pigé!

-Ouf! lâcha Christian. Je me sens soulagé, tout à coup... j'osais pas te le dire, mais je commençais réellement à me faire du souci pour toi.

Heureux comme jamais, il enlaça longuement son épouse.

-T'as pas à t'inquiéter, ma chérie! Je serai un excellent père!

-Je sais... lui signifia doucement Marianne.

-Ah oui? Mais comment peux-tu savoir cela... nous n'avons encore jamais eu d'enfant?

-Je l'ai vu, l'autre jour, lorsque j'ai scruté ton cerveau... tu te souviens? Nous étions avec Catherine et j'ai apposé mes mains sur tes tempes...

-Euh... oui! Ça me revient... voilà donc ce que tu faisais! Mais attends un peu... si tu as scruté mon cerveau, comme tu dis, c'est que tu entretenais des doutes à mon sujet...

-Mais pas du tout! se défendit Marianne. Je venais à peine de découvrir que j'étais enceinte et... je voulais simplement savoir si cela te rendrait vraiment heureux.

-Mais quelle question! Bien sûr que ça me rend heureux...

-Ça, je l'ai tout de suite vu! l'interrompt Marianne. Et si tu savais tout ce que j'ai vu d'autre... tu es un être vraiment exceptionnel, Christian. Tu es bon, honnête et tellement sincère. Tu es la bonté même et j'ai beaucoup de veine d'être aimée par toi. Ça aussi je l'ai vu... ton amour pour moi dépasse presque l'entendement.

-Pas besoin de scruter mon cerveau pour savoir une telle chose... fallait juste demander. Je t'aurais tout de suite répondu que je t'aime comme un dingue parce que... tu es la femme de ma vie.

-La femme de TES vies! rectifia Poséidon.

-De MES vies? répéta Christian un peu confus.

Et l'autre de lui répondre :

-Tu es, comme tu as toujours été et seras toujours, le père de Perséphone et donc... l'époux de "Chanelle". Bien que tu ne sois qu'un simple homme...

-Merci quand même... grommela Christian. Un simple homme... non, mais...

-Mais un bon! s'empressa de préciser Poséidon. Un homme extraordinairement bon, comme il n'en existe que très peu... toujours est-il que le jour où Déméter a troqué son immortalité contre le droit de revoir sa fille et que le comité des dieux a autorisé sa réincarnation, il fallait du même coup accorder ce droit au père car autrement, Perséphone ne serait plus... Perséphone. Tu comprends?

-Pour que rien, en elle, ne soit modifié, comprit Christian. Pour que Perséphone reste... Perséphone, c'est bien ça?

-C'est bien ça!

-Mais dites-moi... six mois dans l'Olympe, ça équivaut à combien d'années terrestres, au juste?

-À plusieurs, crois-moi! Ma fille et toi vivrez encore longtemps...

-Ouf! Voilà qui me rassure! fit Christian en soupirant d'aise.

Il observa un court silence durant lequel il réfléchit à tout ce que son beau-père venait de lui dévoiler et s'exclama :

-Mais attendez... selon ce que j'ai lu, Tin Hinan a eu une fille?

-Bien sûr! confirma Poséidon. C'était Perséphone... comme toujours!

-Donc... j'étais son père?

-Évidemment!

-Puisque ma femme était la reine des Touaregs, cela signifie donc... que j'étais leur roi?

-Exact... et je dois admettre que ta "carrière" de roi était à la hauteur de ta carrière sportive! Mais... n'oublie pas que tu étais roi uniquement parce que tu étais l'époux de la reine.

-Mais tout de même! lança fièrement Christian. Ceci prouve que j'ai déjà été beaucoup plus qu'un "simple humain"... j'étais un roi!

-Mais un roi... "humain", précisa l'autre. Le fait d'être un "simple humain" n'est pas si mal, tu sais...

-Mais?

-C'est juste que... tu n'as pas l'intelligence d'un dieu ni celle d'un demi-dieu. Et que... contrairement aux dieux, mais semblablement aux demi-dieux, tu es capable d'erreurs.

-Ce qui ne signifie pas, ajouta Marianne comme pour le consoler, qu'il t'est impossible de devenir un meilleur individu qu'eux...

-Oh! Voilà qui est bien dit, approuva Poséidon. Certains demi-dieux peuvent effectivement devenir de très mauvais individus lorsqu'ils sont mal dirigés... même les dieux peuvent être mauvais!

-Mais dites-moi, Père, demanda Marianne, si j'étais réellement Déméter, ai-je encore tous ses dons?

-Les dons ne se perdent jamais, mon enfant! Tu peux toujours les oublier, bien sûr, mais outre cela, tu ne peux que les accumuler!

-C'est donc dire, conclut Marianne, que j'ai en moi la faculté de rendre les sols fertiles?

-Ce précieux don est effectivement le tien...

-Dire que pendant tout ce temps, je l'ai ignoré! regretta-t-elle. Je ne peux guère me permettre de perdre plus de temps... l'Afrique a un grand besoin de moi.

-Je dirais même, rectifia son père, que le monde entier a besoin de toi. Car si rien n'est fait, les problèmes de l'Afrique se répandront très bientôt sur toute la terre...

-Le monde attendra tout de même la fin de sa grossesse! prévint Christian. Elle doit maintenant songer à se reposer... dire que durant ces deux derniers mois, elle voyageait "enceinte!" Si j'avais su, j'aurais tout de suite mis un terme à cette enquête!

-C'est tout de même étrange, constata Marianne, que je ne me rappelle pas du tout de cette vie... je me rappelle pourtant des autres...

-Tu ne l'as pas vraiment oubliée, l'informa son père, tu l'as simplement et surtout...VOLONTAIREMENT cachée quelque part dans ton inconscient. Tu as fait cela dès ta seconde vie : tu as oublié Déméter de la même façon que dans ta vie actuelle, tu as choisi d'oublier tes dons.

-Mais pourquoi? chercha à savoir Marianne. Il n'y a pourtant aucune honte à être Déméter...

-Que non! Sauf que... lorsque tu occupais son corps, tu as commis une bêtise que jamais tu n'es parvenue à te pardonner. Une bêtise qui explique pourquoi, dans tes vies ultérieures, tu as toujours craint de mettre un enfant au monde...

Sur le coup, Marianne ignora totalement ce à quoi son père faisait allusion. Puis, se remémorant ce qu'elle avait lu au sujet de Déméter, la réponse la frappa de plein fouet :

-Ça y est, j'y suis! C'est à cause de ce pauvre petit bébé que j'ai échappé dans le feu... voilà donc pourquoi la maternité m'effraie autant!

-En plein dans le mille! Chaque fois que tu reprends vie, c'est du pareil au même... tu refuses obstinément de tomber enceinte! Mais le destin est puissant. Il te rattrape toujours!

Il se tut quelques secondes avant de lancer, bien à regret :

-Vous devez maintenant repartir, mes enfants! Le monde vous réclame!

Tout en s'appuyant sur son trident, il se dirigea à petits pas vers la sortie du palais. Avant d'ouvrir la grande porte, il se tourna vivement vers Marianne qui à l'instar des autres, marchait tristement dans son sillon, pour lui demander :

-Mais au fait... comment dois-je t'appeler? Déméter... Tin... "Chanelle", ou...?

C'est avec le sourire aux lèvres et un visage rayonnant de bonheur, qu'elle lui répondit :

-Appelez-moi... Marianne, Père! Simplement Marianne!

Satisfait, Poséidon ouvrit enfin la porte. Dehors, la noirceur était sur le point de tomber, ce qui signifiait qu'au-dessus de l'océan, le soleil s'apprêtait à éteindre ses rayons. Sous la lumière dorée de quelques réflecteurs, une chorale d'enfants, dirigée par une véritable déesse, interprétait une magnifique chanson. Il y avait des fleurs partout. De vraies fleurs, de toutes les couleurs. Décidément, l'Atlantide de Poséidon représentait bel et bien une oasis et pour Marianne, il ne faisait aucun doute que tout l'amour qui se dégageait de cette île gagnerait très bientôt le cœur des hommes. Ce n'était qu'une question de temps.

-J'ai gagné! hurla le président des États-Unis en s'amenant fièrement vers Poséidon, fusil à la main. J'ai éliminé tous les autres! J'ai gagné cette guerre! Cette île et toutes ses richesses m'appartiennent maintenant de plein droit! Tout est à moi... Je suis le maître des lieux!

-Vraiment? se moqua Poséidon au moment même où les enfants interrompirent leur chant. T'as entendu ça, ma chérie?

-Je le crains, oui! répondit la magnifique dame aux longs cheveux blonds qui jusque-là, ne se souciait que de sa chorale.

Lorsque Marianne la vit s'approcher, elle n'eut guère besoin de la voir glisser sa main à l'intérieur de celle de Poséidon pour comprendre qu'elle n'était nulle autre qu'Amphitrite, sa compatissante épouse.

-Vous avez éliminé la concurrence? lança-t-elle au président Jamieson. Soit! Mais pour que ces lieux deviennent réellement vôtres, vous devez faire bien plus : il vous faut vaincre son propriétaire.

-Mais il ne s'agit là que d'une simple formalité, ma chère Dame! répondit effrontément l'autre tout en braquant son arme vers Poséidon.

Ce dernier émit un léger sourire avant de frapper trois fois le sol à l'aide de son trident. Au son des cris effrayés des enfants, que Marianne et Christian s'empressèrent de rassurer, le sol se mit à trembler. Du coup, le valeureux président s'affaissa face contre terre avant de voir son adversaire profiter de l'occasion pour le désarmer.

-N'ayez crainte, petit homme! lui dit Poséidon en lui tendant la main pour l'aider à se relever. Je n'ai pas l'intention d'utiliser cette arme contre vous car voyez-vous... je déteste les armes tout autant que la violence. Par contre, j'adore les défis! Pas vous?

-Pardon? répliqua bêtement l'autre.

-J'espère que vous les aimez, enchaîna Poséidon, car j'en ai justement un à vous proposer... si vous réussissez, je vous cède mon île!

-Et si j'échoue?

-L'île reste à moi... tout simplement.

-Et c'est quoi ce défi?

-Simple... vous devez quitter ces lieux pour ensuite y revenir. Bien entendu, je vous fournirai un bateau...

-Ça semble trop facile, ce truc! de réfléchir Jamieson à voix haute. Qui me dit que votre bateau n'est pas piégé?

-Les armes sont prohibées sur cette île... les bombes, également, cela va de soit! Sachez qu'en tant que pacifiste, j'ai toujours fui ce type de violence.

-Votre défi semble honnête, mais...

-Mais quoi?

-Je n'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve...

-Vous êtes sur l'Atlantide, mon bon ami! Plus précisément sur le côté Est... donc celui qui débouche sur l'île des Bahamas, laquelle n'est qu'à environ dix minutes d'ici. Beaucoup plus à l'Ouest, se trouve le Sahara, tandis qu'en naviguant vers le Nord, vous atteindrez le Groenland. Enfin, je vous déconseille le Sud sauf, bien entendu, si vous appréciez l'Antarctique.

-Et où se trouve le bateau? demanda Jamieson.

-Là-bas! répondit Poséidon en pointant droit devant lui. Juste à la sortie de l'île...

Suivi par tous, Jamieson se déplaça jusqu'à l'entrée du port. Une dizaine de bateaux y étaient amarrés.

-Je peux prendre celui que je veux? demanda-t-il encore.

-Bien sûr...

-Alors je prendrai celui-là! annonça le président en désignant le plus petit des bateaux.

-Dois-je conclure, s'informa Poséidon, que vous consentez à relever mon défi?

-Parfaitement! Mais si vous permettez, je vais d'abord l'inspecter.

-Mais bien entendu! Pendant ce temps, les gosses se chargeront d'atteler les chevaux... est-ce que trois vous suffiront?

-Pardon? s'étonna le président.

-Trois chevaux... c'est suffisant pour vous?

-Des "chevaux"?

-Désolé... mais c'est comme ça que nous voguons, ici! Croyez-moi... ces chevaux battent n'importe lequel de vos satanés moteurs. Sans compter qu'ils ont un excellent sens de l'orientation...

Au même moment, trois enfants s'amenèrent, chacun traînant, derrière lui, un magnifique hippocampe. Pendant qu'ils s'affairaient à les préparer, Jamieson en profita pour inspecter minutieusement le bateau. Au bout de plusieurs minutes, il déclara que l'appareil lui convenait parfaitement, non sans ajouter :

-Vous ai-je mentionné que durant plusieurs années, j'étais un membre des "Marines"?

-J'ignorais ce fait, bâilla Poséidon.

-Même que j'étais le meilleur!

-Si vous le dites...

-Je vous conseille, Monsieur, de faire tout de suite vos adieux à cette île paradisiaque car dans moins d'une demi-heure, je serai de retour. Et si je vous trouve encore sur place... il n'est pas certain que je daigne vous laisser en vie.

-Très aimable de me prévenir...

-Tenez-vous le pour dit! lança Jamieson avant de s'installer à la barre de son bateau.

-Faites bonne route, surtout! lui cria Poséidon avant de commander aux siens de se reculer.

Un immense dôme de verre recouvrit le port afin d'éviter que l'île ne soit submergée lors de l'ouverture de la porte du dôme principale, c'est-à-dire celui qui recouvrait l'Atlantide au grand complet.

-Mais père, s'inquiéta Simon, ton défi est beaucoup trop facile... il va revenir en moins de deux, c'est certain!

-Tu crois? murmura Poséidon.

-Mais attendez, fit Christian, est-ce que quelqu'un lui a dit que durant sa montée vers la surface de l'eau... il lui fallait activer le dôme de son bateau?

-Nom de Zeus! laissa entendre Poséidon en se tapant sur la tête. Je crois bien que j'ai oublié! Dire qu'il s'agissait de l'unique racaille encore en vie...